



Jean-Baptiste BRETON de la MARTINIÈRE

LA CHINE EN MINIATURE

La Chine en miniature

à partir de

LA CHINE EN MINIATURE

ou choix de costumes, arts et métiers de cet empire représentés par 74 gravures, la plupart d'après les originaux inédits du cabinet de feu M. Bertin, ministre ; accompagné de notices explicatives, historiques et littéraires.

par Jean-Baptiste BRETON de la MARTINIÈRE (1777-1852)

Nepveu, libraire, Paris, 1811. Quatre tomes.

[Note c.a. : Les gravures de l'édition d'origine de *La Chine en miniature* étaient faites pour être ensuite colorées à la main. Elles l'ont été, ou pas, ou à moitié, dans les éditions postérieures, et en tout cas par des coloristes différents. Ajoutons à cela les éditions en anglais, et les marques de possession des institutions, marques qui, si elles partent d'une bonne intention, peuvent en fait aboutir à de déplorables détériorations des images. Résultat : il n'est pas possible d'avoir, sur les *cinq* sources différentes de fac-similés produites sur internet, un *ensemble complet d'illustrations colorées correctes* provenant de la même source. — En fin de compte, c'est la source gallica qui a été le plus souvent choisie pour la présente édition, avec certaines sources d'édition anglaise quand la reliure gallica, trop serrée, coupait l'image reproduite.]

Édition en format texte
par Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mai 2016

TABLE DES MATIÈRES

I

Préface.

Notice sur la Chine, les productions de son sol,
et les religions qui y sont répandues ou tolérées.

Planches

- I. L'empereur Kien-Long.
- II. 1. Mandarin en habit de cérémonie d'été. — 2. Femme de distinction en habit de cérémonie d'été.
- III. Chaise à porteurs du Premier ministre.
- IV. Voiture de la cong-tchou, ou fille aînée de l'empereur.
- V. Mandarin du cinquième ordre, allant au palais, en habit de cérémonie.
- VI. 1. Un soldat battant les veilles sur un cylindre de bambou. — 2. Soldat portant la lanterne devant l'officier de ronde.
- VII. Soldat tartare allant monter la garde aux portes du palais.
- VIII. Charrette qui sert à transporter de l'eau pour l'usage de la famille impériale.
- IX. Femme tartare avec son enfant.
- X. 1. Grand lama en habit de cérémonie pour prier. — 2. Lama des bannières tartares.
- XI. Un Tartare faisant un *tsi* ou sacrifice à l'esprit de la porte, pour empêcher le malheur d'entrer dans la maison.
- XII. Bonze qui a fait vœu de marcher à quatre pattes pendant un certain nombre de lieues.
- XIII. Palais de Yuen-Ming-Yuen.
- XIV. Un jeune licencié se promenant dans les rues avec les marques de son nouveau grade.
- XV. Armes chinoises.
- XVI. Manière de voyager sur une brouette à une roue.
- XVII. Femme mahométane avec son fils à qui elle montre un jouet d'enfant.
- XVIII. Marchand de miroirs.

Notice sur la fête de l'agriculture
et sur la fête des lanternes.

II

Explication du frontispice du tome second

- XIX. Un libraire colporteur.
- XX. Un Chinois écrivant avec un pinceau.

La Chine en miniature

- XXI. Fabrication du papier de bambou.
- XXII. Seconde opération de la papeterie.
- XXIII. Troisième opération de la papeterie.
- XXIV. Tour pour travailler la porcelaine.
- XXV. Récolte du thé par les singes.
- XXVI. Fabrication de l'encre de la Chine.
- XXVII. Manière dont on imprime à la Chine.
- XXVIII. Récolte du vernis.
- XXIX. Faiseurs de cordons de soie.
- XXX. Un brodeur.
- XXXI. 1. Une faiseuse de bas. — 2. Un marchand de vipères.
- XXXII. 1. Une fileuse. — 1. Couturière chinoise.
- XXXIII. Changeur, coupant des lingots d'argent.
- XXXIV. Charrette de campagne, contenant des marchandises.
- XXXV. Cordiers.
- XXXVI. Arçonneur de coton.

Notice sur les tombeaux chinois,
et notamment sur ceux des empereurs et des princes du sang.

III

- XXXVII. Femme tartare de distinction, se promenant sur une terrasse.
- XXXVIII. Petite joueuse d'instruments.
- XXXIX. Instruments de musique.
- XL. Autres instruments de musique.
- Notice sur les drames et représentations théâtrales des Chinois.
- XLI. Jardinier ou fleuriste ambulante.
- XLII. Distillateur.
- XLIII. Marchand de viande de porc.
- XLIV. 1. Marchand colporteur. — 2. Marchand de tabac.
- XLV. Chaudronnier.
- XLVI. Espèce de factotum ambulante.
- XLVII. Jeune Chinois descendu de voiture, pour saluer un ami de son père.
- XLVIII. Barbier.
- XLIX. 1. Marchand de jouets pour les enfants. — 2. Cheval de carton avec lequel un enfant paraît monté sur un cheval véritable.
- L. Marchand de grues de papier, ou cerfs-volants pour les enfants.
- LI. 1. Volant chinois. — 2. Marchand de divers jouets.
- LII. Faiseur de tours tenant en l'air un ruban de cent pieds.

La Chine en miniature

Notice sur les feux d'artifice des Chinois.

LIII. 1. Lutteur avec un automate. — 1. Homme qui joue du tam-tam.

LIV. Marionnettes.

LV. Farceur habillé en femme, et qui semble conduire une barque sur terre.

IV

LVI. Femme chinoise avec ses enfants dans son appartement intérieur.

LVII. Manière de monder le riz avec deux mules.

LVIII. Manière de vanner le riz : 1. Homme qui vanne le riz avec un crible mis en mouvement par un levier. — 2. Homme qui épure le riz avec un tamis.

LIX. 1. Homme du peuple avec un parapluie. — 2. Paysan couvert de son manteau de paille de riz.

LX. 1. Manteau de paille de riz des paysans chinois, vu en dessus. — 2. Le même vu en dessous. — 3. Sandale de bois. — 4. Sandale de paille tressée. — 5. Petit pied des Chinoises. — 6. Chaussures des dames de la Chine.

LXI. Chasse aux canards sauvages.

LXII. Leu-tsé, ou cormoran pêcheur. — Notice sur d'autres genres de pêche.

LXIII. Dévideuse de cocons. — Notice sur la manière d'élever les vers à soie.

LXIV. 1. Marchand de porcelaine dans son comptoir. — 2. Souan-pan, ou instrument pour faire des calculs.

LXV. Grande balance.

LXVI. Jonque chinoise.

LXVII. Jonque de plaisance. — Ponts chinois.

LXVIII. 1. Marchand de lièvres en sucrerie, pour les fêtes de la quatrième lune. — 2. Brouette pour le transport du vin des provinces méridionales.

LXIX. Lampes et chandelles. 1. Lampe avec son support en forme de chaise. — 2. Chandelles. — 3. Bougie de cire. — 4. Chandelier avec une chandelle allumée.

LXX. 1. Cordonnier chinois. — 2. Homme condamné à la chaîne.

LXXI. Punition infligée à un interprète.

LXXII. Supplice du fouet ou de la bastonnade.

LXXIII. 1. Supplice du *tcha*, ou de la cangue. — 2. Soldat tartare armé d'un mousquet.

LXXIV. Lances, mousquet, arcs, et autres armes.

LXXV. Manière de mettre les doigts à la torture.

@

La Chine en miniature



Fête de l'agriculture.

PRÉFACE

@

Parmi le grand nombre d'ouvrages qui ont paru sur la Chine, il en est peu où l'on soit entré dans les détails nécessaires sur les arts et métiers de cet empire.

Les anciens missionnaires et les écrivains anglais qui ont publié des relations de la célèbre ambassade de Lord Macartney, ne se sont guère occupés que des principaux objets de fabrication ou de commerce, tels que la porcelaine, le thé, l'imprimerie, l'éducation des vers à soie, etc. Encore faut-il observer que la plupart des auteurs se sont répétés les uns les autres. Les voyageurs anglais n'ont presque rien appris de neuf : on dirait qu'ils se sont contentés de traduire par extraits le grand ouvrage de Duhalde.

M. Bertin, ministre et secrétaire d'État sous les deux derniers règnes, et qui avait dans son département les missions étrangères, a senti combien une connaissance plus parfaite de la Chine pouvait être utile à nos arts, à nos sciences, à nos manufactures. Non content de remplir le devoir de sa place en protégeant, de tout son pouvoir, les missionnaires de Pékin, et en leur faisant passer les secours accordés par le gouvernement, il contribuait libéralement à leur procurer une existence agréable. Il tirait à grands frais des raretés de la Chine, et ne négligeait rien pour obtenir des notices très détaillées sur les objets ou les dessins qu'on lui envoyait.

Ce respectable homme d'État ne voulait point concentrer, dans son cabinet, toutes ces notions précieuses ; son plus grand désir était d'en faire part au public.

M. Bertin savait fort bien que les missionnaires, si intéressants par leur zèle pour la foi, et si capables d'approfondir ce qui était dans leur sphère, c'est-à-dire l'histoire, la philologie et les mathématiques, n'avaient pas les mêmes avantages lorsqu'il s'agissait de pénétrer dans les secrets des arts et métiers. En effet, les renseignements que se procuraient les missionnaires sur plusieurs parties importantes étaient

La Chine en miniature

souvent fautifs ou incomplets, soit par l'ignorance, soit par la mauvaise volonté de ceux à qui ils étaient forcés de s'adresser. D'ailleurs les fabricants chinois, non moins jaloux que les nôtres de tenir secrets les procédés de leurs professions respectives, ne devaient pas les communiquer facilement à des étrangers. Comment parvenir à aplanir tant d'obstacles ?

Une circonstance favorable se présenta. Deux jeunes Chinois, pleins d'activité et d'intelligence, nommés Ko et Yang, l'un et l'autre natifs de Pékin, ayant été convertis à la religion chrétienne, et instruits par les jésuites dans les langues latine et française, consentirent à passer en France aux frais des missionnaires, *afin de voir en Europe la splendeur du christianisme* ; je me sers de leurs expressions. Le premier était âgé de dix-neuf ans, et le second de dix-huit.

Ils arrivèrent à Paris en 1760, et entrèrent, comme novices, dans le couvent des jésuites.

« Nous vivions, disent-ils dans leur mémoire, en paix et sans souci, inconnus à toute la France, quand la dissolution de la société des jésuites arriva.

Le comte de Saint-Florentin, touché de la triste position où les mettait cet événement, sollicita et obtint pour eux une pension de 750 livres.

Désirant retourner en Chine, ils furent obligés de faire leur cour à M. Bertin, alors chargé des affaires de la Compagnie des Indes. M. Bertin saisit avec empressement cette occasion d'exécuter le projet qu'il méditait. Il engagea les deux Chinois à différer leur voyage d'un an. Dans cet intervalle, ils firent à Paris, aux frais du gouvernement, des cours de physique et de chimie. Ils eurent pour instituteur M. Brisson, académicien, mort il y a peu d'années, membre de l'Institut, le respectable Brisson, à qui je dois moi-même un goût ardent pour les sciences physiques, dont d'autres occupations m'ont malheureusement trop éloigné.

On leur donna un maître de dessin et de gravure en taille-douce. J'ai

La Chine en miniature

sous les yeux les épreuves de quatre gravures qu'ils ont exécutées.

Ils firent, par ordre et aux dépens du Roi, un voyage à Lyon, dans le Forez et le Vivarais, afin qu'ils connussent les procédés des manufactures françaises, et fussent plus à portée de donner des renseignements sur celles de la Chine.

L'objet évident de M. Bertin était d'avoir en Chine, en quelque sorte à sa disposition, deux naturels du pays, qui connussent cependant la langue et les arts de la France, et qui fussent exempts des préjugés de leur nation. Il était difficile de rencontrer deux hommes plus propres à servir ses intentions que les deux Chinois Ko et Yang. Ils retournèrent heureusement dans leur patrie, se tinrent cachés à Macao, dans un coin du bâtiment, pendant qu'on en faisait la visite ; descendirent la nuit, au clair de la lune, reprirent les habits chinois, et allèrent à Pékin comme des hommes qui n'auraient jamais quitté leur patrie.

Ko et Yang ne démentirent pas un instant la juste reconnaissance que méritait M. Bertin ; ils s'occupèrent aussitôt de s'acquitter, en fournissant, avec le concours des missionnaires de Pékin, la plus grande partie des matériaux qui ont servi à former les *Mémoires concernant les Chinois*. Les principaux rédacteurs furent, comme on sait, les savants Amiot et Cibot. Le premier volume de cette collection, malheureusement interrompue au tome XV, contient une savante dissertation sur l'origine des Chinois, leur langue, leur histoire, etc. Elle est du père Cibot, sous le nom de Ko.

On ne se proposait pas moins que de revoir ou de refaire tout ce qui avait été écrit sur la Chine.

Je laisse ici parler M. Yang, lequel, dans une lettre à M. Bertin, en date du 10 octobre 1772, s'exprimait en ces termes :

« J'espère, avec le temps, qu'on en enverra beaucoup d'autres (mémoires), qui donneront une idée claire et précise de tout ce qui concerne la Chine. Jusqu'ici la France et même toute l'Europe ne la connaît que comme au travers d'un voile épais qui ne lui fait voir les objets que confusément et

La Chine en miniature

comme en devinant. Mais comme Votre Grandeur, toujours occupée à enrichir l'État des plus belles connaissances, a aiguillonné nos missionnaires, ils se présentent à l'envi à seconder ses intentions. Dans peu de temps, on verra que les ouvrages les mieux sortis sur la Chine ne sont que des songes et des rêveries, du moins en partie. Dans le père Duhalde même, que je regarde comme le meilleur, combien y aurait-il à retrancher ce qu'il a trop avancé, et à perfectionner ce qu'il n'a fait qu'effleurer ? Il serait à souhaiter que parmi les missionnaires il y eût quelques amateurs de la vérité qui entreprissent à corriger l'ouvrage de cet auteur ; je dis *amateurs de la vérité*, parce que c'est le défaut de la plupart d'exalter trop ce qu'ils veulent louer, et de déprimer trop ce qu'ils veulent blâmer.

Cette lettre, dont j'ai entre les mains l'original sur papier de bambou, est, comme on voit, d'un assez bon style, à quelques incorrections près. Elle est en outre judicieusement conçue, comme toute la correspondance des deux Chinois ¹.

Des événements malheureux forcèrent d'abandonner cette collection qui pouvait être d'un si grand prix pour nos savants et nos artistes. D'abord des querelles déplorables s'élevèrent à Pékin entre les missionnaires. La mort du père Cibot, arrivée le 8 août 1780, fut le signal des plus affligeants désastres ². Au retour de son inhumation, le

¹ Dans une autre missive, Yang faisant passer à son protecteur la description qu'il lui avait demandée du Yu-Lan, arbuste célèbre de la Chine, lui disait :

« Je prie Votre Grandeur de vouloir bien accepter la description d'une fleur nommée Yu-Lan, à qui nous avons donné le nom de Bertin, pour éterniser notre reconnaissance. »

J'ai vu, avec plaisir, sur cette lettre, une apostille de la main du ministre, dictée par une généreuse brusquerie, et ainsi conçue :

« Que veut-il dire avec sa *fleur Bertin* ? Est-ce qu'elle n'était pas connue et n'avait pas un nom, celui de *Yu-Lan* ? »

² J'ai sous les yeux la lettre du père Cibot, écrite d'une main étrangère, mais signée de lui, le 3 août, cinq jours avant sa mort. En voici le début :

« Je touche à ma dernière heure. Je n'ai plus de pensées que pour notre chère mission. Je la recommande encore à Votre Grandeur. Jamais votre protection ne lui fut plus nécessaire. Vous avez tant fait pour elle ! Achevez, Monseigneur, achevez, je vous en conjure, la bonne œuvre. Le temps presse ; si votre zèle ne vient promptement au secours des missionnaires français, ils succomberont : leur chute causerait ici celle de la religion.

La Chine en miniature

père Sallusti, missionnaire italien, excommunia deux de ses confrères et quelques néophytes chinois.

D'un autre côté, la révolution française mit les missionnaires de Pékin dans une détresse encore plus cruelle. Ils se virent privés de secours, et de toute correspondance avec la mère-patrie.

Cependant M. Bertin gardait précieusement dans son cabinet, non seulement les matériaux qui avaient servi en partie aux *Mémoires concernant les Chinois*, mais beaucoup d'autres dont on n'avait pas encore fait usage¹. Les plus intéressants étaient une collection immense d'environ 400 dessins originaux faits à Pékin, des arts et métiers de la Chine, et beaucoup d'autres peintures.

Le hasard procura à M. Nepveu, libraire, l'occasion d'acquérir presque toute cette collection, ainsi que les cartons qui renferment la correspondance des missionnaires, et celle de Ko et de Yang, etc.

Plusieurs de ces sujets nous ont paru nouveaux et jusqu'à présent inconnus en France, notamment la manière de faire cueillir les feuilles de thé par les singes, la récolte du vernis, le costume d'une femme mahométane, le tour à porcelaine, le marchand de serpents, le changeur, le distillateur, le chaudronnier, les marchands de jouets et de cerfs-volants, l'intérieur d'un appartement chinois, le marchand de lièvres en sucreries, quelques représentations de supplices, etc. etc.

Ces dessins, par malheur, n'étaient pas accompagnés de texte ou bien ils l'étaient d'un texte fort court. M. Nepveu a désiré des notices plus étendues, il m'a chargé de les faire. J'ai senti la difficulté d'une pareille tâche ; mais d'abondantes lectures, des notes que j'ai prises en très grand nombre, pour la rédaction de ma *Bibliothèque géographique*, imitée de Campe, notes dont la plupart n'ont pas été employées, m'ont mis dans le cas de composer un texte qui ne sera peut-être pas sans quelque intérêt.

¹ La relation du voyage des deux Chinois n'a été imprimée qu'à vingt exemplaires. Des considérations du plus haut intérêt ne permettaient pas d'y donner une plus grande publicité, parce que l'ouvrage pouvait parvenir en Chine, et les compromettre.

La Chine en miniature

Nous avons fait un choix de ceux des dessins qu'il convenait de rendre publics, car plusieurs professions n'offrent pas assez d'intérêt, et le costume de ceux qui les exercent ne diffère pas beaucoup de celui de nos artisans d'Europe.

D'un autre côté, il était nécessaire de présenter sur la Chine un ouvrage complet, une espèce de *compendium* de tout ce qu'elle offre de rare, de curieux et d'utile. Nous avons pris un petit nombre de planches, qui nous manquaient, dans les *Costumes de la Chine*, volume in-folio, publié à Londres en 1800.

J'ai puisé, pour mes notices explicatives, dans toutes les relations anciennes et modernes ; j'ai recueilli tous les documents qu'il a été en mon pouvoir de me procurer ; j'ai tout mis à contribution depuis la *China illustrata* du père Kircher, où l'on trouve la plus ancienne description de l'*hortensia*, jusqu'aux fragments du Voyage d'Iwan Iwanow Tschudrin, publiés en 1809, par le célèbre Kotzebüe.

J'ai tâché de présenter les faits avec simplicité et avec une sage critique, sans partager l'enthousiasme souvent excessif de certains missionnaires, et sans me livrer à l'esprit de censure et de dénigrement qui a encore plus souvent dirigé la plume du voyageur anglais Barrow. Il est cependant peu d'auteurs qui aient écrit sur les mœurs des Chinois d'une manière plus ingénieuse, et qui aient montré plus de sagacité et d'érudition, surtout quand il s'agit de comparer leurs coutumes, à celles des anciens peuples ¹.

¹ Le *Voyage en Chine*, de Barrow, a été l'objet de remarques fort sévères, de la part de l'estimable et savant abbé Grosier, dans le *Journal de l'empire*. Ma conscience m'oblige d'avouer qu'un des reproches les plus graves qu'on ait faits contre cet écrivain étranger, doit tomber d'abord sur l'imprimeur anglais, et peut-être par suite sur ses traducteurs.

Après avoir dit formellement, dans un passage de son livre, que les autels du Soleil et de la Terre se trouvent dans l'intérieur de Pékin, M. Barrow semble dire ailleurs qu'ils sont situés dans l'enceinte des murailles du Palais (within the walls of the Palace). C'est ainsi que je l'ai rendu dans ma traduction in-18. Mon concurrent, auteur de la traduction in-8°, qui parut quelques jours avant la mienne, donna à la phrase une autre tournure, et plaça les deux temples dans l'*enceinte des jardins impériaux*. Ce qui est plus positif, et aggrave encore la faute. Il est évident qu'il y a dans le texte une erreur typographique, et qu'il faut lire *place* au lieu de *palace*. Je ne me suis aperçu de cette méprise, que quand il n'était plus temps d'y remédier.

On a accusé, avec raison, M. Barrow, d'avoir calomnié le gouvernement de la Chine, en disant qu'il encourageait l'infanticide ; mais ce n'est pas avec autant de justice, qu'on

La Chine en miniature

Un des vœux les plus ardents qui m'ont soutenu dans cette carrière, a été de faire partager à mes lecteurs, le respect que les missionnaires m'ont toujours inspiré. Grâces soient rendues au sage décret impérial ¹ qui a enfin rétabli les missions, depuis si longtemps abandonnées, et que des esprits superficiels affectaient de regarder comme inutiles, lorsqu'elles étaient encore en vigueur.

Leur utilité est cependant si peu dans le cas d'être contestée, que les Anglais, toujours prêts, comme l'a dit un ingénieux écrivain, à profiter de nos pertes comme de nos fautes, s'occupent, avec zèle, à former des missions en Afrique, en Amérique et dans les Indes.

Mais ce n'est pas, dans cette partie, que nous avons à craindre leur concurrence. Les missionnaires anglais étant de la religion luthérienne, feront moins de progrès dans l'esprit des peuples, que les missionnaires catholiques. Je ne parle pas des dogmes, ni des formes extérieures du culte, mais de la vie domestique, des mœurs et du caractère des ministres de l'une et l'autre religion. Le célibat de nos prêtres fut, à la vérité, pendant quelque temps, un obstacle à ce qu'ils obtinssent une grande faveur à la Chine. On ne voyait d'abord qu'avec surprise et une sorte d'éloignement des hommes qui semblaient avoir abandonné leur père et mère. On trouvait encore plus étrange que, voués à un austère célibat, ils renoncassent à avoir des enfants qui pussent honorer leurs mânes *dans la salle des ancêtres* ; mais dans la suite les préjugés même du peuple changèrent en admiration ces préventions défavorables. On regarda comme sublime une religion qui désintéressait assez des choses de ce monde pour faire renoncer à une jouissance aussi douce que celle de revivre dans sa postérité.

Les missionnaires protestants n'emmèneront sans doute pas avec

l'a regardé comme coupable, à l'égard des missionnaires, d'une calomnie qui serait vraiment atroce. Je renvoie, sur cette explication essentielle, au texte de la planche LVI. Je suis entré, à cet égard, dans une dissertation critique qu'il faudra bien me pardonner, parce que j'avais à justifier les missionnaires, M. Barrow, et la fidélité de ma propre version.

¹ Du 28 mars 1805.

La Chine en miniature

eux des femmes européennes ; mais du moins ils se marieront dans le pays ; ils donneront à leurs femmes le goût des mœurs d'Europe, et cette innovation sera un scandale. Les Hollandais reçus au Japon, à l'exclusion de toute autre nation européenne, n'ont pas su recouvrer la plus légère partie de l'ascendant qu'y avaient pris les Portugais, à l'aide des jésuites.

D'ailleurs les Anglais ne voileraient pas assez bien, en Chine, sous les intérêts de la religion, les intérêts de leur commerce. Leurs missionnaires, regardés comme de simples agents de la Compagnie des Indes, seraient impitoyablement rançonnés, et éprouveraient des *avanies* continuelles ¹.

Je ne dirai plus qu'un mot sur le plan que nous avons suivi dans cette entreprise. Des estampes de costumes ne peuvent guère se passer d'enluminure ; on a pensé qu'une grande partie des acquéreurs de cet ouvrage préféreraient les exemplaires coloriés. En conséquence, à l'exception des quatre frontispices, les planches, au nombre de près de quatre-vingts, ont été gravées de manière à pouvoir être enluminées sans inconvénient.

On voit souvent des titres fastueux promettre beaucoup plus que ne présente réellement le contenu du livre. Il n'en sera pas de même dans notre ouvrage. Pendant le cours de l'impression, l'éditeur et moi nous avons cru devoir ajouter de nouvelles planches au nombre de soixante-quatorze que nous avons d'abord annoncé sur nos titres.

Je prie les personnes qui liront cet ouvrage, de se rappeler qu'il n'a point été fait par un voyageur, qui ait vu de ses propres yeux les objets dont il parle. J'ai cependant tâché de mêler l'utile à l'agréable ; en puisant dans les sources les plus dignes de foi, j'ai comparé ou cherché à concilier des relations souvent très différentes.

¹ On lit ce qui suit dans un ouvrage fort intéressant qui vient de paraître sous le titre de *Voyage aux Indes orientales*, par M. Renouard de Sainte-Croix :
« M. Mekelson, missionnaire méthodiste, commençant à lire le chinois, désire pénétrer dans ce pays (en Chine) pour y faire des conversions. Je doute qu'il puisse y réussir, et même, en cas de succès, il serait renvoyé dès que le gouvernement en aurait connaissance. »

La Chine en miniature

Cet ouvrage n'est qu'une compilation, sans doute ; mais je n'ai point voulu jouer le rôle servile de copiste ; j'ai quelquefois hasardé mes propres idées.

@

NOTICE

Sur la Chine,
les productions de son sol,
et les religions qui y sont répandues ou tolérées

@

^{p1.001} La Chine est le pays le plus favorablement situé du globe ; une partie de son immense territoire est défendue des vents du Nord par les régions élevées de l'Asie centrale ; l'autre est bordée par le grand océan Oriental, dont les évaporations continuelles la couvrent en tous temps d'une atmosphère humide et douce, mais fortement chargée de nitre. Elle doit à ces circonstances l'avantage du climat le plus heureux et du sol le mieux arrosé du monde.

Plusieurs chaînes de montagnes d'une élévation médiocre, coupent cette vaste région, et donnent naissance à deux superbes fleuves, grossis de plus de vingt rivières aussi grandes que les plus beaux fleuves de la France. Une multitude de lacs et de canaux sert encore à augmenter la fertilité de son sol, cultivé presque sur tous les points.

Là se trouvent rassemblés tous les dons de la nature et tous les produits de l'industrie humaine. Une population immense remplit les villes, les campagnes, et fourmille, pour ainsi dire, sur les rivières même où l'on voit des familles entières naître, vivre et mourir sur des radeaux, sans mettre presque jamais pied à terre.

La culture s'empare, sur ce sol fertile, de tout ce qu'elle est susceptible de féconder. Les montagnes sont cultivées depuis leur base jusqu'à leur sommet au moyen de terrasses ingénieusement pratiquées, qui empêchent l'éboulement des terres, et facilitent la circulation des eaux pluviales ou des canaux d'arrosement. Le riz, le blé, le maïs et le millet, presque tous nos végétaux, nos arbustes et la plupart de nos animaux domestiques se trouvent en Chine, ainsi que la canne à sucre, le coton et la soie. C'est de ce pays que, selon toute apparence, sont venus les premiers orangers, si heureusement

La Chine en miniature

naturalisés dans le midi de l'Europe. L'hortensia, cette belle fleur qui s'est si rapidement propagée parmi nous, en a été apportée par l'ambassadeur anglais Macartney ; le camphrier, l'arbre à suif, le bambou dont on fait le papier, et qui sert à tant d'usages ; l'arbre à vernis, l'arbre d'aloès, dont la production médullaire est si estimée des Chinois, sont au nombre des produits de cette contrée ; mais le principal sans doute est l'arbre à thé, ^{p1.005} dont la consommation est devenue en Europe, et surtout en Angleterre, un besoin presque de première nécessité.

Le règne animal ne présente pas des productions moins remarquables. Les oiseaux ont un plumage magnifique. Les faisans dorés et argentés, les poissons à reflets métalliques que nous élevons dans des bocaux de verre, peuvent nous en donner une idée.

On trouve en Chine des métaux de toute espèce, des mines de charbon, des carrières de marbre, des amas de sel gemme et des dépôts de salpêtre inépuisables.

Si aux yeux des Européens le thé occupe le premier rang parmi les productions naturelles de la Chine, nous devons distinguer parmi celles de l'art ces belles porcelaines que l'on a plutôt surpassées en Europe qu'on ne les a imitées ; car si les dessins de nos porcelaines de Sèvres sont plus délicats, plus gracieux que ceux des porcelaines de la Chine, il leur manque quelque chose du côté de l'éclat et de la solidité des couleurs : la pâte en est très différente.

La surface de la Chine est d'environ deux cent mille lieues carrées ; les auteurs varient beaucoup sur sa population. Lord Macartney la porte à trois cent trente trois millions d'individus, mais il y a lieu de croire que ce calcul est exagéré, et que d'autres supputations, qui la portent à deux cent millions, approchent davantage de la vérité.

On est encore moins d'accord sur l'antiquité de ce peuple ; des monuments authentiques semblent lui donner une existence de quatre mille ans. Pendant un si grand espace de temps, quoique plusieurs dynasties se soient succédées, que deux fois le pays ait été conquis par

La Chine en miniature

les Tartares dont la seconde dynastie occupe en ce moment le trône, les mœurs ont conservé une pureté pour ainsi dire inaltérable ; l'attachement des Chinois aux anciens usages, leur aversion pour toute idée nouvelle ont produit ce phénomène. On a vu deux fois avec étonnement les vainqueurs se soumettre aux mœurs des vaincus.

Les Chinois possèdent depuis un temps immémorial l'usage de l'impression sur bois, de la boussole, de la poudre à canon et de plusieurs autres découvertes. Il n'est presque pas possible qu'ils les tiennent de nous ; mais on ne conçoit guère plus que ces arts précieux aient pu nous venir de la Chine dans un temps où nous n'avions avec elle aucune relation. Le vénitien Marc-Paul est le premier qui, au 13^e siècle, ait découvert et montré à l'Europe étonnée cet empire du Cathay, immense, florissant, et dont elle ne soupçonnait pas l'existence.

On voit chez eux des monuments et des travaux qui, par leur immensité, surpassent ceux des Romains, et rappellent les entreprises gigantesques en miniature des Égyptiens ; des ponts d'une longueur et d'une légèreté prodigieuses, des grands chemins magnifiques, entretenus avec un soin extrême, particulièrement celui qui conduit de Pékin au palais impérial de Gé-Hol en Tartarie, lequel est continuellement nettoyé, nivelé, réparé. De distance en distance sont des maisons de poste où des soldats d'ordonnance sont tout prêts à porter des dépêches et à se relever les uns les autres, et dans lesquelles on transmet les correspondances urgentes par des signaux analogues à ceux de nos télégraphes. On voit des canaux innombrables, parmi lesquels on distingue le grand canal impérial de Canton à Pékin, qui a six cents lieues de développement. La Grande muraille qui sépare la Chine du pays de Mantcheoux, en a plus de cinq cents ; elle traverse tour à tour de hautes montagnes et de profondes vallées.

Les Chinois sont d'une tolérance peut-être sans exemple en matière de religion ; cette observation me porte à hasarder une réflexion que je n'ai vue consignée dans aucun livre, c'est qu'ils sont assez indifférents sur les dogmes en général, et que toute espèce de culte leur plaît, pourvu qu'on y retrouve la morale pure et sublime de leur philosophe

La Chine en miniature

Confucius, et qu'il ne soit pas incompatible avec leur croyance aveugle à la magie et aux superstitions de toute espèce. La religion catholique, qui exclut sévèrement toute pratique superstitieuse, n'a jamais fait de très grands progrès à la Chine. Si elle y a eu des prosélytes, la conduite pieuse et exemplaire des missionnaires, et la beauté de la morale évangélique, y ont seules contribué.

Les Chinois, avant l'arrivée des missionnaires, pratiquaient quatre espèces de religion :

1° Celle de Confucius, qui se réduit à la loi naturelle et au déisme : c'est celle des lettrés et des principaux de l'État ;

2° La religion de Lao-Kiun ou de Tao-Tsé, qui semble n'être qu'une corruption de la première, c'est-à-dire, de la morale de Confucius ;

3° Celle de Fo ou de Bouddha, qui consiste dans une idolâtrie grossière : c'est la religion de l'empereur, du gouvernement et de tous les Tartares établis à la cour ;

4° La secte de Yon-Kian, laquelle se rapproche tellement de la loi naturelle ou de la doctrine de Confucius, que plusieurs auteurs n'en ont pas tenu compte et les ont confondues.

Le principal objet du culte des Chinois est l'Être suprême, qu'ils adorent sous le nom de *Chang-Ti*, c'est-à-dire, souverain empereur.

Tien est l'Esprit qui préside au ciel, et qu'ils invoquent quelquefois comme la divinité même.

L'empereur, quoique de la secte de Fô, se croit obligé de se conformer aux anciens rites. C'est en cette qualité qu'il fait des sacrifices aux esprits du ciel et de la terre.

Confucius, dont le nom chinois est *Kong-Fou-Tsé*, naquit, suivant la supputation des missionnaires, l'an 551 avant Jésus-Christ, et deux ans avant la mort de Thalès, un des sept sages de la Grèce. Il fut contemporain du fameux Pythagore, et antérieur de quelques années à Socrate. Ministre du roi de Lu, sa patrie, il obtint successivement la faveur de plusieurs souverains, quoiqu'il fût souvent abreuvé de

La Chine en miniature

dégoûts, et ne pût toujours faire entendre la voix de la sagesse. Il mourut à l'âge de 73 ans. Ses disciples lui bâtirent un tombeau près de Kio-Fou, lieu de sa naissance. On l'a environné de bâtiments, et il a aujourd'hui l'air d'une petite ville.

La secte de Tao-Tsé reconnaît pour fondateur un philosophe nommé Lao-Kiun. On prétend qu'il demeura quatre-vingts ans dans le sein de sa mère. Les missionnaires croient trouver dans ses écrits des notions du dogme vénérable de la Trinité, en ce qu'il a dit :

« Tay, (c'est-à-dire, la loi de raison), a produit un ; un a produit deux ; deux ont produit trois ; et trois ont produit toutes choses.

Ces sectaires se distinguent par une folie dont il est étrange que l'expérience ne les ait point guéris. Ils prétendent avoir découvert un breuvage qui donne l'immortalité ; mais je ne crois pas qu'ils citent p1.015 eux-mêmes personne qui en ait éprouvé l'efficacité.

La secte de Fô est celle dont les dogmes sont les plus compliqués ; elle s'est introduite des Indes en Chine, 65 ans avant Jésus-Christ.

L'empereur Ming-Ti s'étant souvenu à l'occasion d'un songe, qu'on avait souvent entendu dire à Confucius, que *le saint de voit paraître du côté de l'ouest*, envoya dans les Indes des ambassadeurs, pour découvrir quel était ce saint, et se faire initier dans sa doctrine. Ils en rapportèrent en effet l'idolâtrie de Bouddha, dont les Chinois ont changé le nom en celui de Fô, parce qu'ils n'ont point la lettre et qu'ils ont d'ailleurs coutume de n'adopter aucun nom étranger.

La mère de Fô se nommait Mo-Ya ; pendant sa grossesse elle ne cessa de rêver qu'elle avait avalé un éléphant. De là viennent les honneurs que les rois indiens rendent aux éléphants blancs. Fô se tint sur ses pieds dès le moment de sa naissance ; il fit sept pas, et prononça ces paroles : « Au ciel et sur la terre il n'y a que moi qui mérite d'être adoré. » Les sectateurs de ce faux dieu assurent qu'il est né huit mille fois, et que son âme a passé successivement dans le corps de différents animaux.

La Chine en miniature

Ce qui confirme au surplus ce que j'ai avancé plus haut sur le peu d'importance que les Chinois attachent pour leur salut à toutes ces rêveries, c'est que les prêtres de Tao-Tsé et de Fô, vivent très bien ensemble : ils habitent souvent les mêmes temples, où ils accomplissent chacun à leur tour leurs cérémonies, et ont rarement des querelles.

On ne saurait fixer positivement l'époque de l'introduction du christianisme dans l'empire chinois ; il paraît qu'elle remonte très haut ; mais le souvenir en était presque effacé, lorsque saint François Xavier, l'apôtre des Indes, arriva en 1552, à Sancian, sur les côtes de la province de Canton, où il mourut avant d'avoir mis pied à terre. Trente ans après, les pères Roger et Ricci, obtinrent un accès en Chine, grâce à leurs connaissances dans les mathématiques. Les jésuites éprouvèrent à la cour une fortune variée. En 1631, le père Adam Schaal fut en grande faveur à la cour de l'empereur Yong-Ly, qu'il baptisa, ainsi que l'impératrice son épouse. Mais l'irruption des Tartares et la défaite de l'empereur, renversèrent toutes les espérances que les missionnaires avaient conçues. Les jésuites furent expulsés ; mais le grand mérite de Schaal le fit excepter de cette disgrâce par le conquérant.

À l'avènement de Kang-Hi (bisaïeul de l'empereur actuel), qui monta sur le trône, à l'âge de huit ans, Schaal fut nommé son précepteur. Le crédit de ce missionnaire sauva Macao de sa ruine, lorsqu'on détruisit toutes les places de la côte, afin de couper les provisions à l'armée qui combattait encore pour rétablir l'ancienne dynastie.

Enfin, un soulèvement général éclata contre les missionnaires ; ils furent tous jetés dans les prisons, le 12 novembre 1664. Le père Schaal, âgé de 78 ans, fut chargé de fers ; on instruisit son procès. Il entendit prononcer sa sentence de mort, qui le condamnait à être étranglé, comme au supplice le moins infâme de la Chine ; mais qui fut changé en celui d'être coupé en pièces, qui passe pour le plus cruel et le plus ignominieux. Il ne manquait plus que l'approbation du

La Chine en miniature

gouvernement ¹, pour p_{1.020} l'exécution de cet arrêt odieux et barbare.

Le ciel se déclara en faveur des malheureux jésuites. Un tremblement de terre jeta l'épouvante dans les esprits. Le peuple alors crut y voir un effet de la vengeance céleste : la régence fut obligée de mettre en liberté les Chinois convertis ; mais les missionnaires restèrent en prison. Les tremblements de terre s'étant renouvelés avec plus de fureur, les alarmes du peuple augmentèrent : les missionnaires furent élargis, mais le vertueux Schaal ne survécut pas longtemps à la persécution ; il mourut en 1666.

Depuis cette époque, les missionnaires n'eurent presque plus de crédit à la cour ². L'empereur Kien-Long les rappela, il est vrai, sur la fin de son règne, parce qu'il sentit la nécessité de les adjoindre à des naturels Chinois, pour composer le tribunal des Mathématiques, et veiller à la confection du calendrier, si important aux yeux des Chinois. Les événements arrivés en Europe, sur la fin du dernier siècle, ont laissé les missionnaires dans un état d'abandon : leurs gouvernements respectifs, dont toute l'attention était fixée par des intérêts plus urgents, ne se sont guère occupés de leur envoyer des secours ou des successeurs.

Outre les quatre religions dont nous avons parlé, et la religion catholique, la loi juive et la loi de Mahomet ont fait plus ou moins de progrès dans certaines contrées de l'empire. (Voyez pour les autres détails les textes de la [planche dixième](#) et de la [planche dix-septième](#)).

@

¹ Quatre régents administraient pendant la minorité de Kang-Hi.

² [c.a. sans prétendre corriger, peut-on, dans ce début de paragraphe, vraiment aller aussi loin dans l'expression ?]

La Chine en miniature



I

L'empereur Kien-Long

@

Ce prince, dont le quinzième fils occupe encore actuellement le trône de la Chine, est connu par la description qu'ont faite de sa personne les rédacteurs de l'ambassade anglaise de lord Macartney, en 1792, et de l'ambassade hollandaise, composée de MM. Van Braam et Titzing, en 1794.

Nous lui avons donné avec les missionnaires, avec M. de Guignes et le voyageur anglais Barrow, le nom de Kien-Long, qui paraît plus conforme à la prononciation véritable, quoique sir Georges Staunton et d'autres

La Chine en miniature

écrivains anglais aient adopté la dénomination de Tchien-Long ¹.

Âgé de quatre-vingt-trois ou de quatre-vingt-quatre ans à l'époque de ces mémorables ambassades, Kien-Long se ressentait si peu des infirmités de la vieillesse, qu'il avait toute l'activité d'un sexagénaire bien portant et vigoureux. Ses yeux étaient noirs, vifs et perçants ; il avait le teint encore assez frais. Il se tenait parfaitement droit, et avait une taille d'environ cinq pieds cinq pouces ² ; p1.025 son tempérament était excellent, et l'extrême régularité de sa vie ne contribuait pas peu à l'entretenir. Il se levait constamment à trois heures du matin en été comme en hiver.

Il était passionné pour la chasse, ainsi que tous les princes tartares-mantcheoux. Il était habile archer, et ne le cédait guère pour tendre fortement un arc à son aïeul Kang-Hi, lequel dans son testament se vante d'avoir bandé un arc d'une force équivalente à un poids d'environ 150 livres. Ses facultés intellectuelles n'étaient pas moins puissantes que ses facultés physiques ; son imagination était très vive ; il s'est exercé avec succès dans la carrière de la poésie. Son ouvrage le plus célèbre est une ode sur le thé. Les grâces qu'elle a dans sa traduction même doivent faire juger du mérite de l'original.

Il a en outre composé un poème descriptif sur le pays de Moukden, dans la Tartarie.

Quoiqu'il possédât si parfaitement les secrets de la langue chinoise, il avait néanmoins une prédilection fort excusable en faveur de la langue de ses ancêtres, le tartare-mantcheou, et prit les plus grands soins pour la propager. Il ordonna que tous les enfants dont un des parents seraient l'un Tartare, et l'autre Chinois, seraient obligés d'apprendre le mantcheou, afin de pouvoir subir des examens dans les deux langues.

Il fut grand guerrier et fit des conquêtes importantes. Il aimait

¹ M. Barrow observe à la vérité que le nom de Kien n'est guère en usage que dans les provinces méridionales.

² La relation anglaise porte cinq pieds dix pouces ; mais le pied anglais est d'un douzième plus court que celui de France.

La Chine en miniature

beaucoup les femmes. Se trouvant à San-chou-Fou, ville renommée pour la beauté de ses femmes, il devint épris d'une jeune et jolie Chinoise, et résolut de l'emmener dans sa capitale. L'impératrice informée de cette passion, se pendit de douleur.

On raconte à ce sujet une étrange anecdote. Un de ses fils se trouva très embarrassé sur la conduite qu'il devait tenir après la mort de sa mère. Prendre des habits de deuil, c'était en quelque sorte insulter à son père ; négliger ce devoir, c'était manquer à la mémoire de sa mère. Son instituteur lui conseilla de mettre les deux habillements à la fois, et il se présenta en cet état devant Kien-Long, ayant la robe de cérémonie par-dessus l'habit de deuil. L'empereur en fut irrité, et donna à son fils un coup de pied si violent, qu'après avoir langué quelques jours, le jeune prince en mourut.

Il avait alors quatre autres fils, mais le Premier ministre Ho-Choung-Taung avait trouvé moyen de les mettre fort mal dans son esprit. Celui-ci le brouilla également avec ceux qu'il eut après cette époque ; aussi ne fût-ce pas un de ses premiers-nés qu'il institua héritier de sa puissance. Il abdiqua le 8 février 1796, en faveur du quinzième de ses fils (d'autres disent le dix-septième). Kien-Long était âgé alors de 86 ans. Il vécut encore trois ans dans la retraite, et mourut au mois de février de l'année 1799.

Le jeune prince qui occupe encore le trône, sous le nom de Kia-King, supporta le ministre tant que son père vécut ; mais Kien-Long n'eut pas plutôt fermé la paupière, qu'il fit étrangler l'ancien favori. La sentence portait sur vingt chefs d'accusation que M. Barrow cite dans son voyage, et qui étaient ou ridicules et frivoles, ou dénués de preuve. On disait entr'autres griefs, que,

« sous prétexte qu'il boitait, il s'était fait porter en allant au palais ou en revenant par la porte réservée à l'empereur ».

^{p1.030} Kien-Long, dont cette estampe retrace un portrait fidèle, était vêtu d'une robe de soie brune, et coiffé d'un bonnet de velours,

La Chine en miniature

surmonté d'une grosse perle ¹.

L'empereur de la Chine jouit d'un pouvoir véritablement absolu ; il ne doit compte de sa gestion à aucun corps de l'État ; mais, comme l'observe ingénieusement M. Barrow, cette puissance exorbitante est tempérée par les institutions du pays. Les mœurs patriarcales de la Chine imposent au fils le devoir de faire des offrandes solennelles aux mânes de ses aïeux.

« Cette cérémonie rappelle constamment à l'empereur que le souvenir de sa conduite privée et de ses actes publics, subsistera longtemps après sa vie ; que tous les ans, à certaines époques, son nom sera prononcé d'une extrémité de l'empire à l'autre, soit avec respect et amour, soit avec horreur et exécration.

En un mot, si dans cette contrée le prince jouit d'une autorité sans bornes, c'est plutôt comme le père de ses sujets, que comme leur seigneur et maître. Le gouvernement est plutôt patriarcal que despotique, et le nom des *cent familles* donné collectivement à la nation chinoise, fait assez connaître que tous les naturels se regardent comme des frères.

Les titres du souverain de la Chine sont *fils du ciel* et *maître de la terre*. La dernière partie de cette dénomination est littéralement exacte, puisqu'il est le propriétaire de tout le sol chinois. Les sujets ne jouissent de leurs terres que par une concession du monarque, et moyennant une redevance qui se paie en nature.

Personne ne peut lui parler qu'à genoux, à moins d'autorisation contraire. Les mandarins s'agenouillent également devant son trône, ses habits et son fauteuil. Dans les cérémonies on se prosterne neuf fois. Personne ne peut passer devant la grande porte de son palais, à cheval, sans être obligé de descendre. La couleur jaune clair appartient exclusivement à l'empereur et à ses enfants. Les autres princes, les vice-rois et les ministres sont vêtus d'étoffe jaune d'une autre nuance,

¹ Cette dernière décoration est réservée au monarque et à son héritier présomptif.

La Chine en miniature

encore ils ne peuvent la porter qu'avec la permission du souverain. Les mandarins en général, et même les membres les plus éloignés de la famille impériale sont vêtus de violet. Le dragon à cinq griffes est encore un attribut de la puissance impériale. Les dépêches de l'empereur, les édits et les actes publics sont datés de l'année de son règne, et du jour de la lune.

Le sceau impérial est carré, d'un jaspé fin, et large d'environ huit doigts. L'empereur seul peut avoir un sceau de cette matière. Ceux des princes sont d'or, ceux des vice-rois et des mandarins du premier rang sont d'argent ; ceux des mandarins inférieurs, de cuivre ou de plomb.

L'importance qu'on y attache est infinie ; et en voici un exemple :

Un mandarin inspecteur, à qui un mandarin d'une classe supérieure et son ennemi mortel avait fait voler ses sceaux, tremblait que cette perte n'entraînât celle de sa place, et peut-être de sa vie. Que fit-il pour forcer son ennemi à lui restituer ce précieux objet ? Il fit mettre pendant la nuit le feu à la maison qu'il occupait ; puis en présence de tous il sauva le petit coffre où étaient ordinairement contenus les sceaux, et le porta chez son ^{p1.035} ennemi, en le priant de conserver fidèlement ce dépôt. Le mandarin craignant d'être accusé à son tour d'avoir enlevé ou perdu les sceaux, fut obligé de les remettre dans le coffre, et rendit ainsi malgré lui la tranquillité au malheureux qu'il voulait perdre.

Les ambassadeurs étrangers ne sont pas admis à résider en Chine. Ils ne peuvent faire à la capitale qu'un séjour temporaire fixé à quarante jours, mais qui a quelquefois dépassé ce terme du double. Ils sont, ainsi que toute leur suite, défrayés pendant tout leur voyage aux dépens de l'empereur. Les personnes attachées à l'ambassade de lord Macartney s'abstenaient par délicatesse de se procurer certains objets qui leur eussent été utiles, parce qu'on ne voulait pas leur permettre de les payer, et que tout leur était fourni *gratis*.

On a dit par erreur, dans les *Lettres Édifiantes*, que l'empereur a seul le droit d'avoir son palais exactement en face du midi. En effet, la

La Chine en miniature

plupart des habitations des particuliers sont, autant qu'il est possible, dirigées vers le sud : c'est dans ce climat l'exposition la plus saine et la plus commode.

Tout le monde connaît la fête de l'agriculture des Chinois à laquelle l'empereur préside, en labourant lui-même au printemps quelques sillons de terre.

L'empereur de la Chine prend quelquefois, dit-on, le doux surnom de *père et mère de la patrie*¹. Le peuple le regarde comme un être presque divin ; et plusieurs empereurs se sont crus des dieux. Kang-Hi, après la mort de sa mère, la proclama la *déesse des neuf Fleurs*.

Kien-Long, malgré toute sa sagesse, croyait que le dieu Fô s'était incarné en sa personne. On assure qu'il avait une certaine jalousie contre le Grand lama du Thibet, et que les honneurs qu'on lui rendait excitaient son ressentiment. Aussi lorsque le Grand lama se fut rendu à sa cour en 1779, et qu'un accident fort naturel l'eut privé de la vie, la médisance et la calomnie s'exercèrent sur cet événement ; on attribua la mort inopinée du chef de la religion des lamas aux effets du poison, plutôt qu'à ceux d'une maladie.

@

¹ Dans le dialecte crétois, on ne disait point *patrie*, mais *matric*.

La Chine en miniature



II

1. Mandarin en habit de cérémonie d'été.
2. Femme de distinction en habit de cérémonie d'été

@

1. Le terme mandarin n'est point chinois, il a été fabriqué par les Portugais, de leur mot *mandar*, qui signifie commander.

Les mandarins sont des magistrats dont les places sont amovibles ; ils sont choisis dans toutes les classes de sujets ; mais ceux de judicature et d'épée sortent presque toujours de la classe des laboureurs, des ouvriers et des marchands. Les services rendus à l'État ou le mérite personnel sont les seuls moyens de parvenir à cette ^{p1.040} dignité. Il n'y a à la Chine qu'une seule famille qui jouisse

La Chine en miniature

d'une sorte de noblesse héréditaire ; c'est celle de Confucius, qui existe depuis plus de deux mille ans. Les descendants directs de ce grand philosophe se sont éteints ; mais il était resté un neveu à qui on a donné le titre de *ching-jinto-chi-coul*, c'est-à-dire neveu du grand homme. Sa postérité est distinguée par la dénomination honorifique de *kong*.

On compte dans tout l'empire 493.000 mandarins ; chacun d'eux est attaché à un tribunal chargé d'une administration particulière. Ils se divisent en deux ordres, les officiers civils et les officiers militaires ; ils jouissent de l'exemption des taxes et des contributions ; ils sont reçus à emprunter sur le trésor public des sommes proportionnées à leur grade ; on leur paye six mois d'avance leur traitement, qui est assez modique. Suivant le père Trigaut, le gage le plus élevé ne monte pas à mille écus. L'exiguïté de ces appointements les porte à commettre toutes sortes d'exactions. Il est vrai que quand ils voyagent pour une mission particulière, ils sont défrayés par le gouvernement.

Ils ont exclusivement le droit de porter des habits brochés d'or : les costumes sont de deux espèces, l'un d'hiver, l'autre d'été ; le premier, garni de pelleteries, se prend vers le milieu d'octobre ; et le second vers le milieu d'avril.

On compte neuf ordres de mandarins, distingués par le bouton, la plaque et la ceinture.

Dans le premier ordre, le bouton est de rubis ; dans le second, de corail travaillé ; dans le troisième, de saphir ou bleu transparent ; dans le quatrième, de pierre d'azur ou bleu opaque ; dans le cinquième, de cristal de roche ou blanc transparent ; dans le sixième, d'une coquille marine ou blanc opaque ; dans le septième et le huitième, d'or sans ornement et diversement travaillé ; dans le neuvième, d'argent travaillé.

L'empereur accorde quelquefois aux mandarins une distinction particulière, qui consiste à porter à leur bonnet une plume de paon.

La Chine en miniature

Leurs robes ont par devant et par derrière une broderie carrée, figurant au milieu un pélican, une poule dorée, un paon, une grue, un faisan, un ours, une cigogne, un petit tigre, etc., selon leurs degrés. L'ornement des mandarins civils est toujours un volatile, et celui des mandarins militaires un quadrupède.

Les princes, les vice-rois et les ministres ont la même broderie, de forme ronde.

Ces magistrats sont responsables des désordres de leur administration ; ils sont surveillés par des censeurs sévères, mais cela n'empêche pas que plusieurs de leurs *rapines* et de leurs abus de pouvoir restent ignorés et impunis.

Les missionnaires, dit M. de Guignes, ont un peu exagéré la politesse des mandarins, quand ils ont écrit que les grands craindraient de heurter un vendeur d'allumettes.

Le cortège des gens en place est très considérable ; et comme on fait plus consister la magnificence dans le nombre que dans la tenue de la suite, il en résulte que les mandarins paraissent souvent entourés de domestiques et de gardes déguenillés.

*

p1.045 2. Les robes des dames chinoises sont fort longues, et leur prennent depuis le cou jusqu'aux talons, en sorte qu'elles n'ont que le visage de découvert ; leurs mains sont toujours cachées sous des manches fort larges et fort longues : la couleur de leur habillement peut être rouge, ou bleue ou verte.

Les femmes de ce pays sont d'une taille médiocre ; elles ont le nez court, les yeux petits, mais vifs ; la bouche bien faite, les lèvres vermeilles, les cheveux noirs, les oreilles longues et pendantes ; leur teint est fleuri, leur figure annonce la gaîté et la franchise, les traits en sont assez réguliers. Presque toutes mettent du fard ; on en vend de tout préparé, de blanc et de rose. La couleur des mains, presque toujours brune, fait un étrange contraste avec la blancheur du visage.

La Chine en miniature

L'agrément le plus recherché parmi les femmes d'un certain rang, est d'avoir les pieds d'une extrême petitesse : on y parvient en entourant leurs pieds, dès l'enfance, d'un brodequin qui y reste adhérent, et empêche les pieds de prendre leur accroissement. Dans quelques provinces les villageoises imitent cette bizarre coutume. On laisse au grand orteil sa position naturelle, et l'on courbe les autres doigts jusqu'à ce que, comprimés et adhérents sous la plante du pied, ils ne puissent plus en être séparés. On assure que cette mode a eu pour origine, non pas l'absurde et tyrannique orgueil des maris, qui ont voulu réduire leurs femmes à une complète inaction, mais l'exemple d'une princesse qui s'y était volontairement soumise. Les femmes tartares ne s'assujettissent point à cette mutilation.

Il y en a qui ornent leur tête d'une figure de cuivre ou de vermeil, représentant le *fong-hoang* ou *phénix* des Chinois. Les ailes déployées se balancent doucement sur le devant de la coiffure ; la queue ouverte forme une aigrette sur le milieu de la tête.

Les dames chinoises vivent fort retirées, entièrement occupées du soin de leur ménage et du devoir de plaire à leurs maris : elles ne sont cependant pas aussi renfermées qu'on le croit communément. Les femmes, dit M. de Guignes fils, vont et viennent librement dans les rues de Pékin ; nous en rencontrâmes plusieurs à pied et d'autres en voiture ouverte. Les Chinoises riches ou de considération se font précéder de domestiques. La facilité qu'elles ont de croiser les jambes, leur permet de s'y placer deux ou trois.

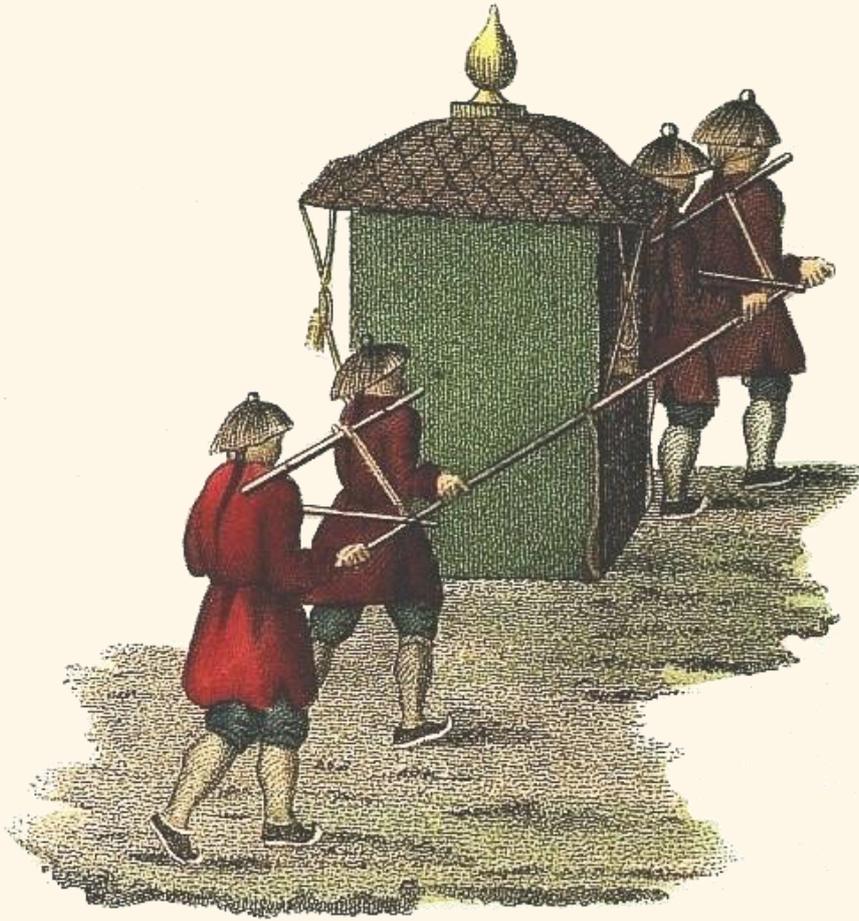
Au surplus, il n'y a point à la Chine de sociétés, de cercles où les femmes soient admises ; elles se visitent seulement entre elles. Les mariages sont une affaire de convenance, ou pour mieux dire, une espèce de marché réglé entre les parents. La jeune fille n'a point le droit de choisir, ni de refuser l'époux qu'on lui destine ; l'homme n'a guère plus d'avantage ; il ne lui est jamais permis de voir sa femme avant l'instant où on la lui amène en grande cérémonie. On lui a remis d'avance la clef de la voiture ou de la chaise à porteurs ; si en l'ouvrant il trouve que la femme ne lui convient pas, il est maître de

La Chine en miniature

la renvoyer à ses parents ; mais dans ce cas il perd tout $p_{1.050}$ ce qu'il a donné aux parents pour l'avoir, et est tenu de rendre la valeur des présents qu'il a reçus.

@

La Chine en miniature



III

Chaise à porteurs du Premier ministre

@

Le Premier ministre ou grand colao devient, par sa place, s'il ne l'était déjà, mandarin du premier rang. Son costume est le même que celui du prince du sang, représenté dans la II^e planche.

Cette figure donne une idée de la manière d'aller en chaise à porteurs, coulis ou palanquins.

Les ministres ou les grands ont seuls le droit d'avoir leur palanquin revêtu de drap vert. Ils font aussi usage de charrettes semblables à celles des particuliers, excepté que le devant est fermé et que les roues sont placées tout à fait en arrière. L'objet de cette disposition est de rendre moins durs les cahotements de la voiture. Lord Macartney avait

La Chine en miniature

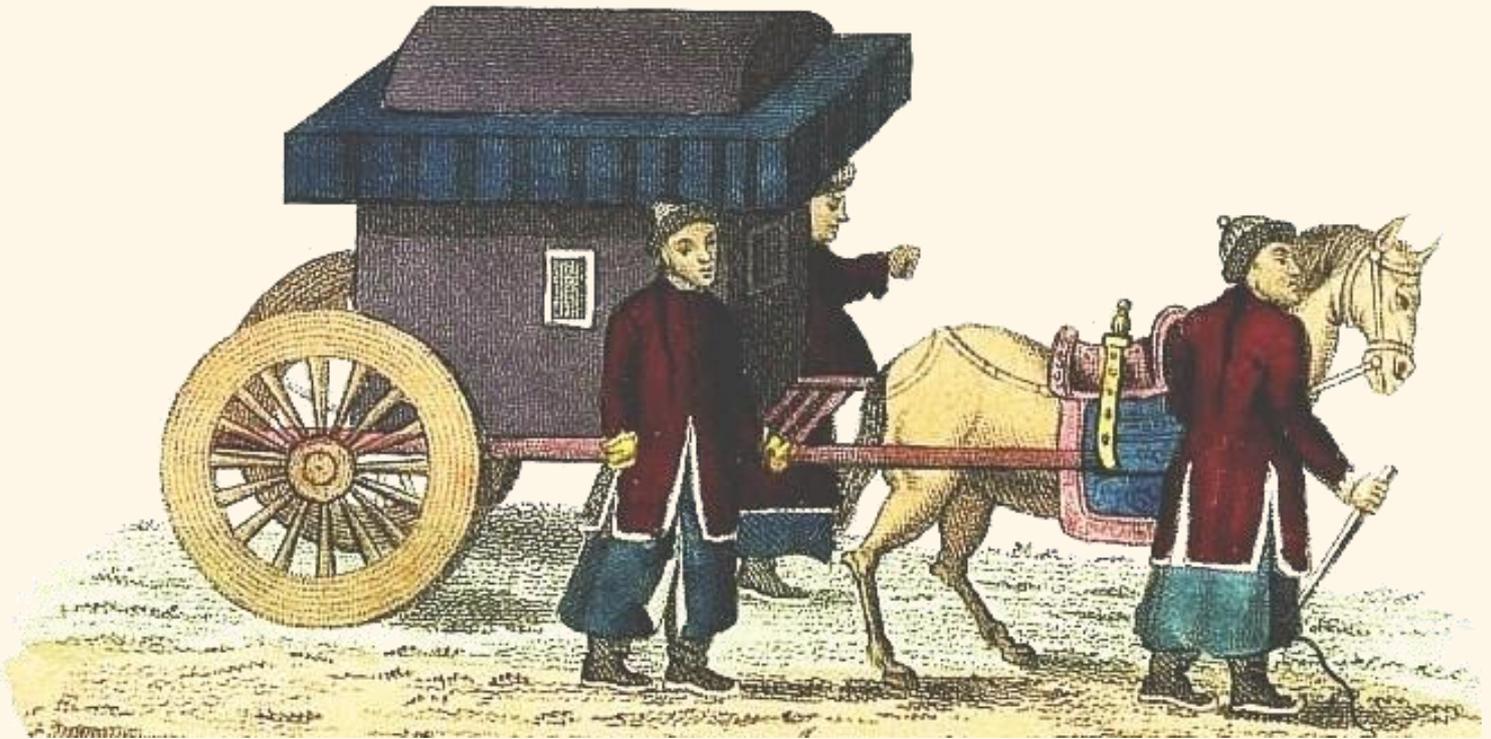
secrètement des instructions pour tâcher de faire prendre à Pékin la mode des voitures suspendues sur des ressorts ; il avait pour lui-même une superbe berline, et l'un des présents qu'il apportait à l'empereur, était un carrosse décoré avec la plus grande magnificence.

Les Chinois, ennemis de toute innovation, montrèrent pour cette forme de voiture une répugnance invincible ; un mandarin, que l'ambassadeur avait fait monter dans son carrosse, tremblait à chaque balancement, et croyait toujours être renversé. L'inconvénient le plus grave fut la nécessité de placer le siège du cocher au-devant de la voiture, et dans une situation plus élevée que les personnes qui y sont assises. Les mandarins protestèrent que leur maître ne monterait jamais dans un pareil carrosse. Les modifications qu'on y fit ne les contentèrent point ; le carrosse de l'empereur est resté confondu et méprisé dans une espèce de garde-meuble, avec des objets d'une valeur infiniment moindre.

En racontant plus haut la disgrâce éclatante du Premier ministre de Kien-Long, nous avons fait suffisamment connaître à quelles vicissitudes les grands sont exposés en Chine, comme dans tous les pays où les pouvoirs sont confondus et attribués aux caprices d'un seul homme. On a vu une de ces victimes de la fortune, nommé Li-See, tiré le matin d'une classe obscure pour être fait ministre, et le soir même trouver au milieu des supplices le châtement d'une parole indiscrete.

Dans les premiers temps de la monarchie, il y avait entre l'empereur et ses ministres moins de distance qu'il n'y en a aujourd'hui. Le ministre était regardé comme un sage, comme un ami : on considérait le prince et son ministre, comme la tête et le bras du même corps.

Lorsque l'ambassade anglaise eut ^{p1.055} mis le pied sur le territoire de la Chine, on assigna le nombre suffisant de chaises à porteurs pour toutes les personnes qui composaient la légation, les simples soldats eux-mêmes furent voiturés de cette manière ; mais on vit ceux-ci dégoûtés d'un pareil voyage, descendre des litières, engager les porteurs chinois à y monter, et les porter à leur tour.



IV

Voiture de la cong-tchou ou fille aînée de l'empereur

@

La cong-tchou, c'est-à-dire, l'aînée des filles de l'empereur, ne sort jamais sans un nombreux cortège. Elle peut voir, mais elle n'est pas vue. Quand elle voyage dans sa voiture ou dans sa litière, des hommes armés de fouets et de longs bambous font ranger les passants, qui sont obligés, par respect, de tourner le dos au cortège ¹. Deux eunuques se tiennent à la portière de la voiture, qui est de couleur jaune, et ressemble par sa forme à une prison.

Le fils aîné de l'empereur, qui a le titre de hoan-tay-tsé ou d'ago ², sort ordinairement à cheval avec un cortège immense. Il a sur son bonnet un bouton formé de trois dragons d'or, enrichis de treize perles et surmontés d'une plus grosse. Les autres fils du monarque, nommés

¹ On a prétendu que les passants étaient obligés de prendre devant l'empereur lui-même une pareille attitude, qui, chez nous, serait regardée comme une grande impertinence ; mais le fait est démenti par les voyageurs modernes.

² Le titre d'ago est une dénomination tartare.

La Chine en miniature

hoang-tsé, ont le même bouton, à l'exception qu'il est terminé par un rubis au lieu d'une grosse perle.

Une chose remarquable, c'est que les voitures des princes du sang et de l'empereur lui-même ne sont jamais attelées que d'un cheval. On ne connaît point en Chine la manière de distinguer les états par le nombre des chevaux qui composent un attelage. C'est sans doute l'embarras de diriger un certain nombre de chevaux attelés à une voiture, qui ne diffère guère de nos charrettes, qui empêche les Chinois d'adopter notre usage.

Les filles de l'empereur ne sont jamais appelées à régner ni sur leur patrie, ni sur un pays étranger ; car on ne les marie point à des princes qui ne soient pas chinois. L'empereur les accorde à ses principaux mandarins, pour qui cette distinction est regardée comme une haute faveur.

L'empereur lui-même ne contracte jamais d'alliance par le sang avec aucun prince étranger. À l'époque de son avènement, les personnages les plus importants du pays qui ont de jeunes et jolies filles, les lui conduisent pour qu'il choisisse parmi elles ses épouses. Les familles sur qui tombe ce choix en acquièrent beaucoup d'honneur et de crédit.

Le nombre de ses femmes est illimité ; mais la principale épouse, appelée hoang-heou, a des prérogatives particulières.

Les femmes de l'empereur, enfermées en grand nombre dans un sérail, ^{p1.060} n'ont aucune communication avec le monde, et ne s'en font, pour ainsi dire, pas d'idée. Il est vrai qu'elles assistent quelquefois aux spectacles de la cour, derrière des jalousies, où elles peuvent voir sans être vues. Le jeune Staunton, fils du principal membre de la légation qui accompagnait lord Macartney, fixa, à ce qu'il paraît, dans une de ces circonstances, l'attention des femmes de Kien-Long ; elles demandèrent à le voir de plus près, et on le mit dans un lieu d'où elles purent l'examiner commodément.

Quelques empereurs voulant satisfaire leurs femmes, tourmentées par la curiosité de connaître l'arrangement intérieur de la capitale, ont

La Chine en miniature

fait bâtir dans l'enceinte des parcs de Gé-Hol et de Yuen-Ming-Yuen, des villes en miniature, où l'on voyait en petit ce qui se présente aux yeux de plus remarquable dans les rues de Pékin.

Quand un empereur est mort, ses veuves ne peuvent plus épouser un autre homme, quel que soit son rang.

On les conduit dans un bâtiment particulier de l'enceinte du palais, que l'on nomme palais de Chasteté. Là, elles cherchent à se distraire de cette captivité perpétuelle, par les plaisirs et les fêtes que leur situation peut comporter.

@

La Chine en miniature



V

Mandarin du cinquième ordre allant au palais, en habit de cérémonie

@

Les mandarins inférieurs ne règlent pas ordinairement par eux-mêmes les affaires importantes ; ils sont obligés d'en faire leur rapport aux mandarins supérieurs. Les gouverneurs de ville sont tenus de s'adresser au pou-tching-tsé, ou trésorier général de leur arrondissement, et au fou-yuen, ou gouverneur de la province. Ces deux officiers, dans chaque province, ne reconnaissent au-dessus d'eux que les tribunaux de la capitale. Le tsong-tou, c'est-à-dire le vice-roi, qui est au-dessus du fou-yuen, et qui administre deux ou trois provinces, dépend des mêmes tribunaux ; mais sa charge est si considérable, qu'on ne peut la lui ôter qu'en le faisant ministre d'État, ou président d'un des grands tribunaux de justice.

La Chine en miniature

Nous avons rapporté plus haut les marques honorifiques qui distinguent les mandarins, non seulement de la foule du peuple, mais de ceux d'un autre rang. Ils sont, en général, très jaloux de leurs droits et de leurs prérogatives ; on ne leur parle qu'à genoux. Ils marchent entourés de tous les gens de leur tribunal. En tête du cortège sont deux officiers de police armés de bambous longs et plats, propres à donner la bastonnade ; des hommes qui frappent sur des loo ou bassins de cuivre (espèce de tambour chinois, d'un airain extrêmement retentissant) ; des bourreaux portant des chaînes, des fouets, des cimenterres, font partie du même cortège. Viennent ensuite ceux qui portent les parasols, les étendards, et les marques de dignité particulières au mandarin. Sa litière est précédée de quelques soldats à cheval ; elle est portée par quatre hommes entourée de domestiques et de soldats.

Les palanquins sont, ou portés par quatre hommes de la manière indiqué dans l'estampe, ou suspendus entre deux chevaux ou deux mules.

^{p1.065} Les chevaux sont, à la Chine, une espèce de luxe, et sont très rares. M. de Guignes ne porte qu'à 242.000 le nombre des personnes qui vont à cheval. Ces montures ne sont pas belles, mais elles sont de petite taille, et n'ont point de grâce.

Les mandarins de Pékin qui vont ordinairement à cheval, préfèrent les mules ; parce que ces animaux sont faciles à nourrir, et résistent mieux à la fatigue.

Il y a en Tartarie des mules sauvages qui diffèrent par leur allure, et même par leur conformation, des mules domestiques. Les Tartares en mangent la chair. Il y a, vers l'ouest de l'empire, des chameaux et des chevaux sauvages. Ces derniers vont en grandes troupes, et quand ils rencontrent des chevaux domestiques, ils les entourent pour les entraîner avec eux.

Les chevaux des Tartares sont presque infatigables, et surtout intrépides à la chasse des bêtes féroces.

La Chine en miniature



VI

1. Un soldat battant les veilles sur un cylindre de bambou.
2. Soldat portant la lanterne devant l'officier de ronde

@

À la chute du jour, les portes des villes et les barrières des extrémités de chaque rue sont soigneusement fermées. On ne trouve pendant la nuit aucune personne honnête dans les rues, qui sont remplies de patrouilles.

Ces gardes ont à la main gauche un cylindre creux de bambou, sur lequel ils frappent, non seulement pour attester leur vigilance, mais pour faire connaître l'heure et le temps qu'il fait. Ils interrogent tous ceux qu'ils rencontrent dans leur ronde ; s'ils en reçoivent des réponses satisfaisantes, ils les laissent passer par un guichet pratiqué dans la barrière. Ils portent des lanternes sur lesquelles sont écrits leur nom et celui du poste auquel ils appartiennent.

La Chine en miniature

Quelquefois le morceau de bois ou de bambou creux, au lieu d'être un cylindre, offre la forme d'un poisson long de deux pieds et demi sur six pouces de diamètre.

Nous eûmes, dit M. Barrow, beaucoup de peine à nous accoutumer au bruit de ces cylindres, qui, pendant plusieurs nuits, nous empêcha de dormir.

Il y a en Angleterre des gardes de nuit du même genre, et qu'on appelle watchmen, qui avertissent par leurs cris de l'heure de la nuit, du bon ou du mauvais temps.

Les officiers qui font la ronde sont souvent montés sur un âne. Un soldat porte devant eux une lanterne sourde.

On ne se borne pas à ces moyens de police. Suivant un ancien usage d'Europe, de dix en dix maisons, chaque chef de famille est obligé de veiller tour à tour au maintien du bon ordre, et de faire monter la garde par ses domestiques.

Le jour, chez les Chinois, est divisé en douze heures. La première commence à onze heures du soir (d'après notre manière de compter),
p1.070 et finit à une heure du matin. Chaque heure se partage en deux poen-chy (*moitié d'heure*) ; chaque poen-chy en quatre quarts, nommés chy-ké.

Les douze heures portent les noms de différents animaux. Voici ces dénominations en français, selon leur ordre : le *rat*, le *bœuf*, le *tigre*, le *lièvre*, le *dragon*, le *serpent*, le *cheval*, la *brebis*, le *singe*, la *poule*, le *chien* et le *porc*.

La nuit est divisée en cinq veilles, dont la première est annoncée aux différents postes militaires, par un coup de tambour ou de loo ; la seconde par deux coups, ainsi de suite.

J'ajouterai qu'il n'y a peut-être pas dans le monde de pays où l'on se serve autant de lanternes qu'à la Chine, ni où l'on mette autant d'art, de variété et d'élégance dans leur confection. Il est assez naturel que les soldats de garde portent une lanterne pour éclairer leur marche ;

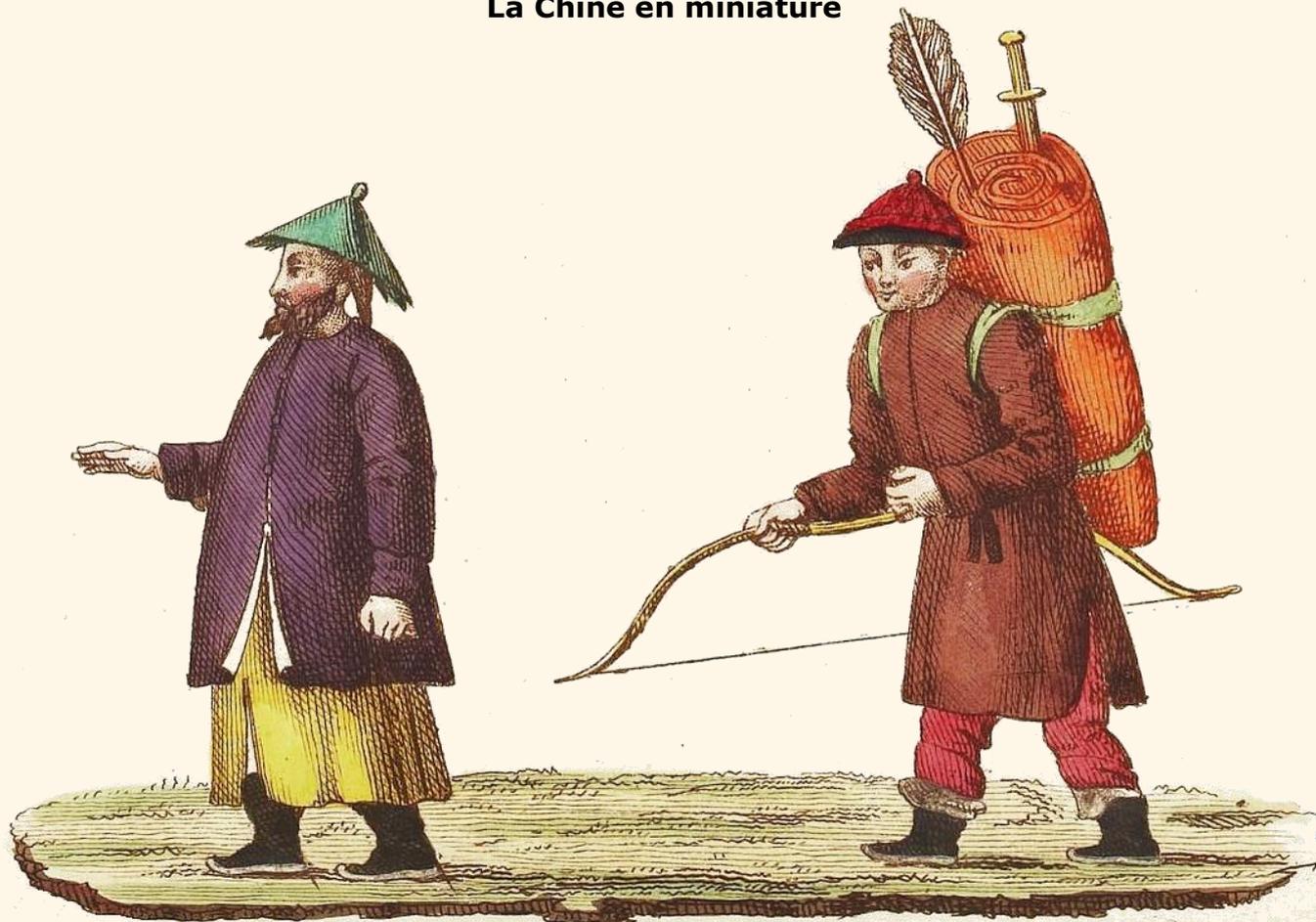
La Chine en miniature

mais ce qui est assez bizarre, c'est que dans leurs évolutions militaires ils fassent usage du même instrument, au lieu de leurs armes. Nous arrivâmes le soir, dit M. Barrow, devant Tong-Tchang-Fou ; les soldats alignés sur le rivage, tirèrent, chacun de dessous son habit, une superbe lanterne, et ils firent tous ensemble avec ces luminaires une espèce d'exercice.

Tous les ans, à une époque fixe, on célèbre la fameuse fête des lanternes. Tout l'empire est illuminé d'un bout à l'autre, et de toutes les manières variées que peut créer l'imagination.

Les lanternes sont souvent d'un papier transparent ou de gaze, mais le plus souvent de corne si mince, si diaphane, qu'au premier aspect les étrangers s'imaginent qu'elles sont de verre. Chaque lanterne consiste en une seule pièce de corne dont les joints sont invisibles, grâce à la manière dont les morceaux ont été réunis et comme soudés à l'eau bouillante.

@



VII

Soldats tartares allant monter la garde aux portes du Palais

@

D'après les notes fournies à l'ambassadeur Macartney par le mander à Van-Ta-Gin, l'armée chinoise monterait à un million de fantassins et huit cent mille cavaliers ¹. M. de Guignes fils porte le nombre de l'infanterie à six cent mille hommes, dont quatre-vingt-quinze mille Tartares, et la cavalerie à deux cent quarante deux mille hommes. L'arme de la cavalerie se trouve encore bien forte eu égard au petit nombre de chevaux que produit la Chine, et à la difficulté d'en tirer des pays étrangers.

Les troupes tartares sont séparées des troupes chinoises ; les

¹ Ces notes, en les supposant exactes, pouvaient être le relevé des cadres des corps, et ne point offrir le nombre effectif des hommes présents aux drapeaux.

La Chine en miniature

premières sont rassemblées sous les drapeaux de leur général, tandis que les secondes sont répandues dans les villes, les forts et les corps-de-garde de chaque province.

Parmi les Tartares le premier officier militaire est le tsiang-kiun ; il commande immédiatement trois mille ^{p1.075} hommes, et a sous lui deux tou-tong qui commandent chacun mille soldats. Le tou-tong de la gauche est le premier, parce que chez les Tartares, la gauche est la place d'honneur.

Parmi les Chinois, le premier officier militaire de la province est le ty-tou ; il a sous ses ordres cinq mille hommes, dont mille de cavalerie. Le tchong-kiun, ou lieutenant-général, commande trois mille hommes, et six tzung-ping, qui lui sont subordonnés, commandent aussi chacun trois mille hommes.

Comme la Chine jouit d'une paix profonde, l'état de soldat est exposé à peu de dangers ; il est même lucratif, et par conséquent recherché. Les soldats chinois sont enrôlés dans leurs provinces, et attachés au corps qui y réside. Les enfants des Tartares naissent tous soldats. Enrôlés sous huit bannières, ils possèdent les terres qui y sont attachées ; mais n'en étant que les usufruitiers, ils ne peuvent en disposer qu'en faveur de quelqu'un de la même famille.

Le soldat est libre à la Chine, excepté dans le temps des exercices qui ont lieu aux nouvelles lunes, et dont l'accès est sévèrement interdit aux étrangers.

Lord Macartney et sa suite ont été plus à portée d'en juger, parce qu'on leur rendait sur leur passage les honneurs militaires. M. Barrow assure que cette troupe était mal disciplinée. Quand il faisait chaud les soldats étaient plus occupés à se servir de leurs éventails que de leurs fusils. Quelquefois, rangés sur une seule ligne, on les voyait se mettre à genoux devant l'ambassadeur. Ils avaient des uniformes de parade qui paraissaient plus faits pour des personnages de théâtre que pour des militaires.

Leurs jupons piqués, leurs bottes de satin et leurs éventails,

La Chine en miniature

faisaient, avec la rudesse de leur état, un contraste singulier.

L'uniforme diffère suivant les provinces.

En temps de guerre, outre la paye ordinaire, le soldat reçoit six mois d'avance, et le gouvernement donne à la famille, pour sa subsistance, une partie de la solde. Cette solde est par mois d'environ 22 francs pour le fantassin, et 45 francs pour le cavalier.

Les peines de discipline sont des coups de bambou pour les Chinois, et le fouet pour les Tartares.

Parmi les soldats tartares qui montent la garde au palais, les uns sont chargés de porter des pompes en cas d'incendie ; d'autres des ustensiles, tels que râtaux, pioches, etc., pour nettoyer et réparer les chemins par lesquels passe l'empereur pour venir à Pékin ou retourner à Haï-Tien.

@



VIII

Charrette qui sert à transporter de l'eau pour l'usage de la famille impériale

@

De très grands vases d'étain, de forme cubique et pouvant se placer les uns auprès des autres, sans laisser d'intervalle, servent à transporter au palais l'eau nécessaire au service de l'empereur et de toute sa famille. Cette méthode est aussi bonne que celle des grands tonneaux de nos porteurs d'eau, et elle est préférable en ce qu'on n'a pas besoin de transvaser dans des seaux le liquide que p1.080 contiennent les vases carrés. On met une extrême attention à puiser cette eau dans l'endroit où la rivière est la plus limpide. Les charrettes sont suivies par des eunuques et des officiers de confiance qui ne les perdent jamais de vue. Les moindres négligences pour ce qui tient aux objets de consommation habituelle du souverain et des princes de sa race, seraient rigoureusement punies.

Dans le palais impérial il y a des mandarins pourvoyeurs dont les fonctions sont rigoureusement limitées : l'un est le mandarin porteur de lait ; l'autre, le mandarin porteur de pain, etc.

La Chine en miniature



IX

Femme tartare avec son enfant

@

Les Tartares ayant montré dès les premiers temps de leur invasion, et depuis, le plus grand mépris pour la plupart des usages du peuple vaincu, il n'est pas étonnant que leurs femmes aient rejeté les modes des dames chinoises, particulièrement celle d'avoir de petits pieds. Elles laissent non seulement à leur pied sa longueur naturelle, mais elles en augmentent encore l'apparence par une chaussure longue et recourbée que les Chinois appellent par dérision des *jonques tartares*, à cause de leur ressemblance avec les vaisseaux dont ils font usage. L'empeigne de ces souliers est ordinairement de satin brodé, et la semelle de papier ou de toile, dont les replis forment un pouce d'épaisseur.

La Chine en miniature

Les femmes tartares ont un air libre et assuré ; elles se montrent volontiers en public : on en rencontre un grand nombre dans les rues de Pékin. Tantôt elles vont à pied, tantôt à cheval, non pas assises comme nos dames européennes, mais montées de la même manière que les hommes. Elles portent de longues robes de soie qui leur tombent jusqu'aux talons. Leurs cheveux sont relevés et lisses de tous les côtés, à peu près comme ceux des Chinoises. Quoique leur visage soit également couvert de rouge et de blanc, il est facile de voir qu'elles ont le teint naturellement plus beau que ces dernières.

Presque toutes ont des fleurs dans leurs cheveux. L'habitude de fumer (et peut-être aussi de mâcher du bétel) rend leurs dents jaunes.

Elles ont généralement un tricot de soie qui leur tient lieu de chemise ; par-dessus elles portent une veste et de grands caleçons de soie, qui dans l'hiver sont garnis de fourrures : par dessus cette veste, elles mettent une longue robe de satin, serrée élégamment avec une ceinture. La finesse de la taille est chez elles un des caractères de la beauté.

Elles se distinguent encore des Chinoises, en ce qu'elles laissent croître leurs ongles et ne conservent de leurs sourcils qu'une ligne arquée et très mince.

Les hommes partagent avec les femmes l'étrange vanité de laisser croître leurs ongles, afin de montrer qu'ils n'ont pas besoin pour vivre du travail de leurs mains. Les gens riches, les lettrés et les mandarins laissent ordinairement déborder de quelques lignes les ongles de la main gauche. M. de Guignes a vu la main d'un médecin chinois, dont l'ongle le plus long avait douze pouces et demi, et les autres neuf et dix pouces ; afin de se procurer ce singulier genre d'amusement, il avait été obligé de tenir ses doigts renfermés sans cesse dans de petits tubes de bambou.

@

La Chine en miniature



X

1. Grand lama en habit de cérémonie, pour prier.
2. Lama des bannières tartares

@

p1.085 Le nombre des prêtres ou bonzes qui résident dans l'empire chinois, peut s'élever à un million. Ils se distinguent en deux classes, savoir : les tao-tsé, ou sectateurs de Lao-Kiun, et les ho-chang, ou prêtres de Fô. Il faut observer que la religion de Fô à la Chine est la même que celle de Bouddha dans le Thibet. L'histoire et les attributs de cette fausse divinité sont en outre à peu près les mêmes que ceux de l'Amida du Japon, et des dieux que l'on révère sous d'autres noms à Siam, au Pégu et dans l'empire d'Ava.

Les Tartares, chez lesquels le culte de Fô domine encore plus que chez les Chinois, donnent à leurs prêtres le nom de lamas. Le chef de cette hiérarchie est le dalaï lama du Thibet, qui n'est pas seulement le

La Chine en miniature

chef de la religion et le représentant visible de la divinité, comme le pape dans l'église catholique, mais un prétendu dieu immortel et incarné.

Le peuple s'imagine, en effet, que le Grand lama ne meurt jamais, qu'il ne fait que changer de demeure corporelle. À peine le lama est-il mort, ou selon eux, à peine Dieu l'a-t-il dérobé pour un temps à la vénération des hommes, en punition de leurs forfaits, que les prêtres prétendent reconnaître à certains signes un enfant, dans lequel l'âme de l'éternel lama a daigné s'incorporer. Cet enfant est quelquefois âgé de plusieurs années, et on lui apprend son rôle ; mais presque toujours le choix tombe sur un nouveau-né.

Dès que la découverte du précieux enfant est faite, les prêtres l'installent dans le palais, lui rendent les mêmes honneurs qu'au défunt, et lui persuadent peut-être à lui-même, à force de lui répéter différents traits de la vie de ses prédécesseurs, qu'il a toujours existé, et n'a fait que subir une véritable métempsycose. On a vu plus haut dans la notice historique à quelle circonstance a été due l'introduction du culte des Thibétains à la Chine.

La religion de Fô étant celle du prince, les prêtres qui la desservent sont plus favorisés. Ils possèdent les temples les plus riches et les plus magnifiques. Il est de ces édifices qui contiennent jusqu'à cinq cents statues dorées, plus grandes que nature, et représentant soit des idoles, soit des lamas qui sont morts en odeur de sainteté.

Le Grand lama est vêtu d'une robe de satin jaune, avec une bordure de martre. Il porte par-dessus une écharpe d'un gros rouge. Un manteau jaune, de la grandeur de la robe, recouvre ces vêtements. Le bonnet est une mitre de satin jaune, derrière laquelle pendent deux franges de la même couleur ; les bottines sont également jaunes ; le pied est terminé en petit galon jaune sur les coutures. L'autre figure représente un simple lama tiré d'une des huit bannières tartares. Une robe jaune sans ornements ; une ceinture rouge, des bottines de la même couleur, et une espèce de chapeau de soie jaune, composent tout son costume.

La Chine en miniature

L'empereur Kien-Long fut complimenté sur la 60^e année de son règne par le Grand lama du Thibet, lequel se rendit à Pékin avec un nombreux cortège. Il y reçut de grands honneurs, et distribua au peuple ^{p1.090} plusieurs milliers d'empreintes de sa main, tracées par lui-même sur des feuilles de papier, en y appuyant sa main imprégnée d'une teinture jaune. Il y mourut bientôt de la petite vérole. On lui fit des obsèques magnifiques, et on le transporta à Teschou Lombo (capitale du Thibet), avec des cérémonies imposantes.

Le collège des prêtres ne tarda pas à découvrir un enfant à la mamelle, dans lequel le défunt pontife s'était incarné. On le proclama le véritable Grand lama ; il n'était encore qu'un enfant, et ne pouvait parler lorsque les Anglais envoyèrent auprès de lui, en 1783, la célèbre ambassade présidée par M. Turner.

@

La Chine en miniature



XI

Un Tartare faisant un *tsi* ou sacrifice à l'esprit de la porte, pour empêcher le malheur d'entrer dans la maison

@

Quoique la religion du prince soit celle de Fô ou Bouddha, elle n'est cependant ni exclusive, ni même la plus généralement répandue. Tous les cultes sont tolérés, et c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'accueil que plusieurs empereurs ont fait à nos missionnaires.

La religion de Confucius est le pur déisme ou religion naturelle, mêlée seulement de quelques superstitions et d'un petit nombre de

La Chine en miniature

cérémonies, lesquelles ne consistent guère que dans les honneurs rendus aux mânes des ancêtres.

Le peuple adopte généralement le système de la métempsyose. De là, cette supercherie de deux bonzes qui s'agenouillèrent un jour devant deux poules, et déterminèrent une pauvre paysanne à les leur céder, feignant de les reconnaître pour être animées des âmes de deux de leurs parents.

Les prêtres de Fô, comme ceux de la secte de Lao-Kiun, ont adroitement maintenu le peuple dans une foule de superstitions. Tel est le sacrifice qui est représenté dans cette figure : un Tartare prosterné devant un petit autel, sur lequel se trouvent deux cierges allumés, brûle dans une sorte de cassolette des feuilles de papier dorées et argentées. Cette cérémonie a lieu d'ordinaire à la nouvelle et à la pleine lune. Le sacrifice est offert à l'esprit de la porte, espèce de divinité domestique.

@

La Chine en miniature



XII

Bonze qui a fait vœu de marcher à quatre pattes pendant un certain nombre de lieues

@

Il n'y a pas de postures gênantes, de souffrances cruelles, soit en apparence, soit en réalité, auxquelles ne se dévouent les bonzes qui veulent exciter la charité des passants. Il y en a à la Chine un aussi grand nombre que dans les Indes. Les uns se percent les joues, et ne retirent les longues aiguilles qui les ont piquées, que lorsqu'on leur a fait l'aumône. D'autres se condamnent à ^{p1.095} traîner toute leur vie une chaîne pesante. D'autres, comme celui représenté dans la figure ci-jointe, font vœu de marcher à quatre pattes, une selle sur le dos et une bride à la bouche, en parcourant ainsi trois, quatre lieues et souvent davantage.

Le père Amyot a fait à ce sujet une critique virulente sans doute, mais qui ne manque pas tout à fait de justesse, d'un de nos plus illustres écrivains. Voici ses propres termes :

« L'Érostrate de Genève (J. J. Rousseau) n'aurait pas tant blâmé la Chine, s'il avait su que la sublime philosophie de l'idolâtrie y

La Chine en miniature

rétablissait quelques génies supérieurs dans toutes les prérogatives de l'état originel de l'homme. Comme l'Europe tient encore aux idées factices de prudence et de bienséance qui, comme il l'a fort bien remarqué, sont une vraie dérogation aux droits primitifs, nous n'avons pas osé faire peindre bien d'autres choses qui favorisent beaucoup ses découvertes, etc.

Il faut avouer en effet que J. J. Rousseau dans son *Émile*, a osé soutenir que l'homme dans l'état naturel pouvait et devait marcher à quatre pattes, quoique cette assertion soit démentie non seulement par la saine raison, mais par l'anatomie. Les singes qui se tiennent debout en apparence comme les hommes, ne peuvent rester longtemps dans cette posture sans se fatiguer. La longueur de nos cuisses et de nos jambes, et surtout la manière dont l'occiput ou partie postérieure du crâne est emboîtée avec l'épine du dos, nous empêchent de marcher à quatre pattes sans de graves inconvénients.

Le père Lecomte rapporte une mortification à la fois étrange et cruelle que s'imposa un de ces fanatiques. Il rencontra au milieu d'un village un jeune bonze, doux, affable et modeste, placé debout dans une chaise de fer, dont l'intérieur était hérissé de clous pointus qui ne lui permettaient pas de s'appuyer sans se cribler de blessures ; deux porteurs le traînaient de maison en maison.

— Vous le voyez, disait ce fanatique : je suis enfermé dans cette chaise pour le bien de vos âmes ; je n'en sortirai point que tous les clous dont elle est hérissée n'aient été achetés (et il y en avait plus de deux mille). Chaque clou, ajoutait-il, vous coûtera six sous : ce sera, n'en doutez pas, une source de bénédictions dans vos familles ; prenez-en du moins un ; l'aumône que vous donnerez ne sera pas pour les bonzes, à qui vous pouvez témoigner votre charité par d'autres voies, mais pour le dieu Fô, à qui nous voudrions consacrer un temple.

@

La Chine en miniature



XIII

Palais de Yuen-Ming-Yuen

@

Le palais de Yuen-Ming-Yuen, ou palais d'Automne de l'empereur de la Chine, est à quelque distance de Pékin, et au-delà du gros bourg de Hai-Tien.

Les jardins sont entourés de murs, et peuvent avoir trente ou quarante lys chinois de circonférence. L'ambassadeur anglais et les personnes de sa suite furent admis à visiter une partie seulement du parc. Quant aux ambassadeurs hollandais, qui se présentèrent deux années après, les mandarins s'excusèrent de les leur faire ^{p1.100} voir en alléguant que les bâtiments qu'ils contenaient, méritaient peu d'être vus, et se trouvaient en mauvais état.

On prétend que l'enceinte des jardins contient trente palais différents, et autour de chaque palais le nombre de bâtiments nécessaires pour loger les principaux officiers de l'empereur, les domestiques et les ouvriers de la cour.

La Chine en miniature

Il est certain que ces assemblages d'édifices, que les Chinois honorent du nom de palais, sont plus remarquables par le nombre des bâtiments que par leur magnificence, et le goût qui a présidé à leur architecture. La plupart de ces corps de logis ne sont que de petites chaumières. Le palais qu'habite l'empereur et la grande salle d'audience ne différeraient pas beaucoup d'une grange si on les dépouillait de leur dorure et des vernis élégants qui en recouvrent toutes les charpentes.

La principale salle d'audience de Yuen-Ming-Yuen a environ quatre pieds au dessus du niveau de la cour ; un péristyle de grosses colonnes de bois entoure le bâtiment, et supporte la toiture.

Un second rang de colonnes, placées en dedans et vis-à-vis des premières, forme le mur de la salle. Les entrecolonnes sont remplis jusqu'à la hauteur de six pieds par des briques et du ciment, au-dessus par des jalousies couvertes de grandes feuilles de papier huilé ; on les ouvre les jours de cérémonie. Les colonnes n'ont point de chapiteaux.

La salle a cent dix pieds de longueur sur quarante-quatre de largeur, et vingt de hauteur. Le trône est au fond, il est d'un bois rouge assez semblable à l'acajou.

Le plafond est peint de cercles, de carrés, et de polygones diversement coloriés ; le carrelage est en échiquier, et de marbre gris. Les seuls meubles ou ornements que l'on voie dans la salle sont deux cymbales d'airain, quatre vases antiques de porcelaine, quelques volumes manuscrits, et une ancienne pendule anglaise sur une table.

Les appartements de l'empereur sont en général composés d'un grand nombre de petites pièces fort simplement garnies ; excepté un cabinet nommé *ciel*, dont les murs sont recouverts de papiers à fleurs, toutes les tentures sont en papier blanc.

On voit dans les jardins une rivière formant des cascades, des étangs remplis de poissons dorés, originaires, comme on sait, de ce

La Chine en miniature

pays, et qui y parviennent à plus d'un pied de longueur ¹. Les jardins sont dans ce genre que les Anglais ont imité avec tant de succès ; les allées ne sont, pas régulières, on a pris au contraire beaucoup de peine pour rompre l'égalité naturelle du terrain.

@

¹ Si l'accroissement des poissons dorés que nous élevons en Europe dans des bocaux offre tant de lenteur, c'est que ce sont les plus sobres de tous les animaux, et qu'ils prennent très peu de nourriture : ils peuvent même se passer d'aliments pendant un mois entier, si on a soin de renouveler tous les deux ou trois jours l'eau où ils nagent, et dans laquelle ils trouvent des parcelles de limon dont ils se nourrissent. Au surplus, ils sont très friands de mouches et d'oublies blanches. J'ai rendu un de ces poissons tellement familier, qu'il vient prendre au bout de mes doigts un morceau d'oublie que je tiens à la surface de l'eau.

La Chine en miniature



XIV

Un jeune licencié se promenant dans les rues avec les marques de son nouveau grade

@

p1.105 Le gouvernement chinois s'occupe de l'éducation avec un soin paternel ; il est peu de villages où l'on ne trouve une école. Dès l'âge de cinq ans, les enfants commencent à apprendre les caractères de la langue chinoise, caractères tellement nombreux et si compliqués, que la vie entière d'un homme semble suffire à peine pour savoir lire et écrire.

Il paraît que dans les écoles on n'apprend rien de plus que les éléments de l'écriture. Les parents qui veulent donner à leurs enfants une éducation plus relevée les placent à leurs frais dans des collèges ; ils y suivent un cours d'études, et parviennent successivement à trois degrés, correspondant à ceux qui sont en usage dans les universités de

La Chine en miniature

toute l'Europe ; savoir, ceux de bacheliers, de licenciés et de docteurs.

On n'obtient ces degrés qu'à la suite d'examens multipliés et sévères.

La classe des lettrés tient en quelque sorte le premier rang dans l'empire chinois ; c'est elle qui fournit des maîtres pour l'instruction, des ministres pour l'administration, des magistrats pour le gouvernement. Tout lettré est censé noble, et est exempt de contributions.

Le plan des études est si minutieux, qu'il épuise pendant trente ans toute l'application de la jeunesse, et absorbe toutes les années où les écarts de l'imagination sont le plus à craindre.

Dès qu'un élève est parvenu au grade de licencié, c'est pour toute sa famille un jour d'allégresse et de bonheur : ses parents l'accablent à l'envi de caresses ; le présent d'étiquette est un agneau qui lui est amené vivant en grande cérémonie.

Le nouveau licencié ou docteur affecte ordinairement de se promener pendant trois jours dans les rues pour faire ses visites ; il est précédé d'enfants qui portent des bannières où sont inscrites les marques de son nouveau grade.

Ce n'est cependant pas que chez les Chinois le domaine des sciences soit vaste et approfondi ; tout leur savoir se réduit en général à la connaissance de la langue, d'un peu de droit et de l'histoire de leur pays. Ils ignorent complètement l'histoire et même la géographie des autres nations, et n'étudient la physique dans aucune de ses branches. Leurs notions sur la médecine sont remplies d'une multitude d'erreurs et de superstitions ridicules ; ils regarderaient comme un crime d'étudier l'anatomie, parce qu'ils craindraient de se souiller en disséquant des cadavres, et ils sont si peu avancés dans la chirurgie, que si, comme le dit M. Barrow, le puissant empereur de la Chine se cassait la jambe, il serait trop heureux de trouver, pour la lui remettre, quelque jeune apprenti européen.

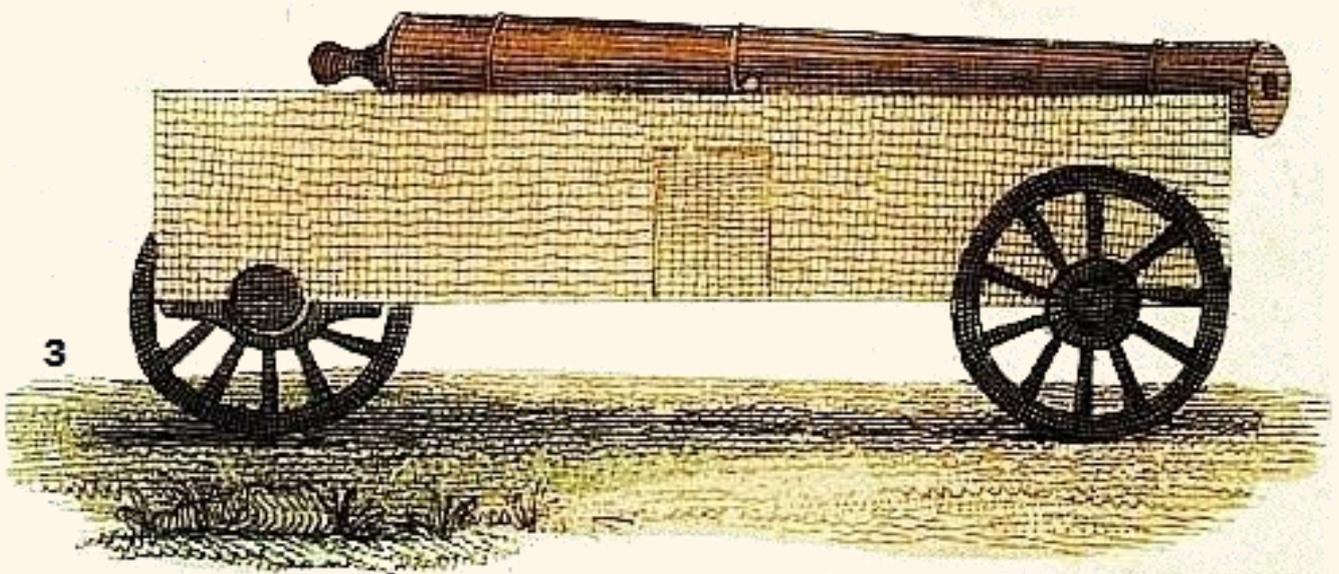
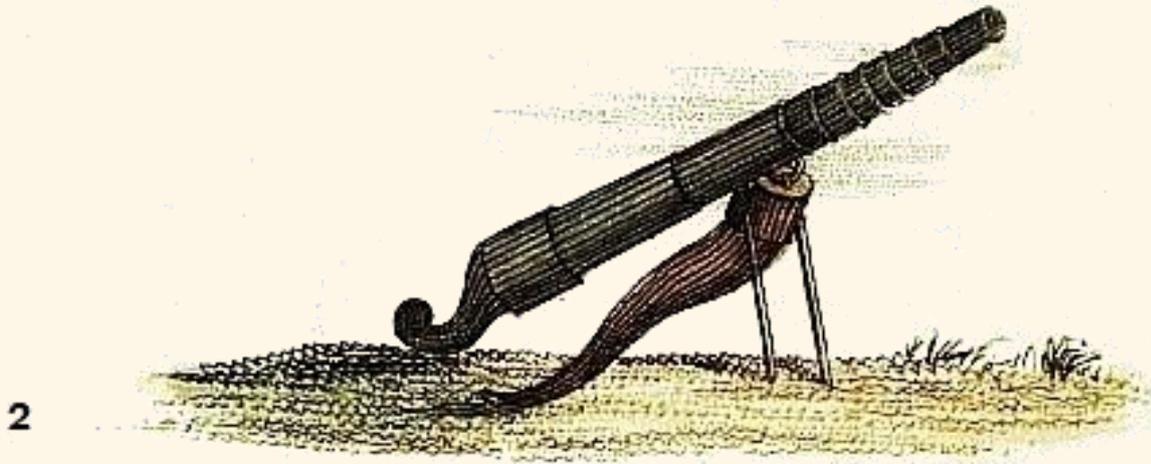
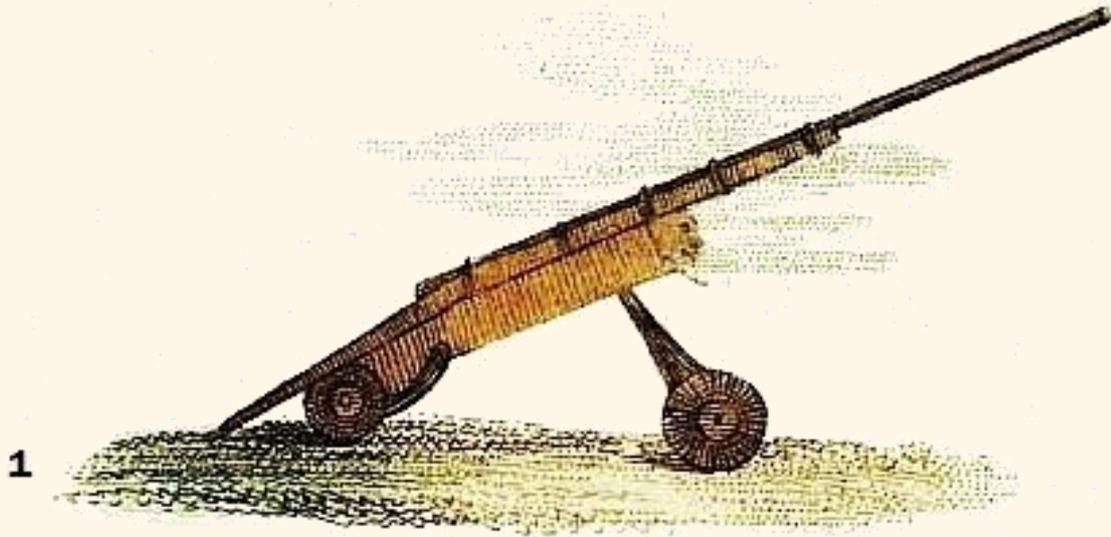
Si les Chinois ont parmi eux si peu de gens instruits, ce n'est pas faute de savoir récompenser le mérite. Un prêtre de la secte de Tao-Tsé se rendit si cher à l'empereur Kang-Hi, par ses talents dans la chimie et

La Chine en miniature

la *magie*, qu'il fut proclamé après sa mort *dieu et seigneur* du Ciel, du Soleil, de la Lune et des Étoiles. J'observe néanmoins que le mot dieu, que je copie dans les ouvrages des missionnaires, me paraît impropre ; l'expression latine *divus*, c'est-à-dire, bienheureux, conviendrait davantage.

@

La Chine en miniature



XV

Armes chinoises

@

p1.110 Les armes représentées par cette estampe sont un canon et des couleuvrines.

Le fusil est de fer battu monté sur un fût de bois ; la crosse est petite et presque pointue ; le bassinet est recouvert d'une plaque de cuivre qui tourne de côté et horizontalement. Ce n'est point le choc d'une pierre qui y met le feu, mais une mèche à peu près disposée comme celle de nos anciens mousquets. Chaque soldat a plusieurs de ces mèches dans un sac de cuir attaché à son arme. Pour se servir du fusil on l'appuie ordinairement sur deux crocs de fer. La giberne est une espèce de poche de toile noire peinte à l'huile, et qui sert à contenir les balles.

Le bouclier des soldats, armés de sabres, est fait de satin ; il est à l'épreuve des flèches des coups de sabre, mais non des balles de mousquet ; son diamètre est de deux pieds, et il pèse huit livres.

Le carquois contient plusieurs rangs de flèches toutes d'une forme différente. Les plus singulières sont celles dont le fer est armé d'une autre flèche, et celles dont le fer est percé de manière à recevoir une lettre. On emploie ce moyen pour correspondre avec l'ennemi, dans une place assiégée, malgré la surveillance du gouverneur et de ses officiers.

La force d'un arc s'estime par le poids nécessaire pour le tendre. Les arcs les plus faibles pour l'armée sont de quatre-vingts livres, et les plus forts de cent livres. L'arc avant d'être tendu forme un demi-cercle, on le retourne dans le sens opposé pour le tendre.

On peut juger par là de la force de corps, nécessaire dans les soldats chinois, et dans les archers des anciens. L'invention de la mousqueterie moderne a produit le résultat important de rendre la

La Chine en miniature

force individuelle peu nécessaire dans un jour de combat : tout soldat européen, assez fort pour n'être point renversé par le recul de son arme, est capable de s'en servir aussi bien que l'homme le plus robuste ; dans nos armées modernes, c'est plutôt la bonté du tempérament, l'endurcissement aux fatigues et aux privations, que la force musculaire qui constituent les vrais soldats.

Le bois de la flèche est de sapin, quelquefois de roseau, et toujours proprement fait. La pointe est aiguë et en forme de losange. L'arc est formé d'un bois dur et souple, renforcé de cornes de buffle. La combinaison du bois et de la corne augmente son élasticité. La corde, de la grosseur d'une petite plume d'oie, est composée de fils de soie réunis, garnis de cuir à l'endroit où la main s'y appuie pour tenir la flèche.

Les soldats chinois tirent quelquefois le poisson à l'arc avec beaucoup d'adresse. La flèche est attachée à l'arc avec une ficelle, afin de ne pas perdre la flèche, et de retirer le poisson quand il a été percé.

On se sert, dans les places fortes, d'arcs qui ne peuvent se tendre qu'avec des machines, et qui portent des flèches énormes à une distance prodigieuse.

Ce sont les missionnaires qui ont appris aux Chinois à fondre du canon. Leurs pièces d'artillerie sont faites à peu près sur le modèle du n° 3 de cette planche.

La couleuvrine n° 2 est dans le ^{p1.115} genre des anciens canons de la Chine ; elle est composée de trois ou quatre bandes de fer battu, réunies avec des cercles de même métal, et montées sur un affût.

L'autre couleuvrine n° 1 est un grand tube de fer plus large qu'un canon de fusil, et qui chasse les balles à une distance proportionnée.

Ce sont les jésuites Schaal et Verbiest qui ont initié les Chinois dans le secret de fondre l'artillerie à la manière européenne, du moins d'après la méthode qui existait au commencement du dernier siècle, et qui a été bien perfectionnée : il ne paraît pas que les Chinois aient fait de progrès dans cet art. Dans les fêtes publiques,

La Chine en miniature

ou lorsqu'on veut faire honneur à quelque personnage considérable, on ne fait point de salves d'artillerie, mais on tire des boîtes : ce sont des pétards ou canons de pistolets enfoncés perpendiculairement en terre. M. Barrow prétend que les soldats qui tirent ces pétards en ont tant de peur, qu'ils n'y mettent pas le feu immédiatement, mais au moyen d'une traînée de poudre qui communique d'une boîte à l'autre.

@

La Chine en miniature



XVI

Manière de voyager sur une brouette à une roue

@

Cette manière de voyager est plus agréable et moins dangereuse que celle de se faire porter en palanquin par deux hommes seulement : si un des porteurs venait à tomber, la roue soutiendrait encore ce léger chariot. Ce ne sont pas les Chinoises, mais les femmes tartares, qui se font voiturer cette manière.

On trouve à Pékin un grand nombre de voitures à louer, et conduites par un cheval. Nous avons dit plus haut que ces charrettes n'étaient pas suspendues ; on est conséquemment exposé à des cahotements fort incommodes, quoique pour diminuer ces inconvénients, on place les roues le plus en arrière possible.

Ces voitures de louage sont convexes en dessus, doublées en dehors et en dedans de gros drap bleu, et garnies de coussins noirs ; plusieurs sont fermées en avant avec une porte sur le côté ; mais le plus souvent elles sont ouvertes.

La Chine en miniature



XVII

Femme mahométane avec son fils à qui elle montre un jouet d'enfant

@

Les mahométans se sont introduits en Chine il y a plusieurs siècles ¹ ; on les a laissés longtemps fort tranquilles, parce qu'ils ne se donnaient pas beaucoup de peine pour gagner des ^{p1.120} prosélytes, et ne se multipliaient que par les alliances qu'ils contractaient. Quelques-uns d'eux, versés dans la connaissance des mathématiques, furent appelés à la cour, et on les chargea de la rédaction du calendrier : alors ils devinrent plus ambitieux ; non seulement ils recueillirent et firent élever dans leur religion ces malheureux enfants que la barbarie de leurs parents indigents exposent dans les rues et sur les grands chemins ; mais ils en enlevèrent, et même en achetèrent à prix d'argent. On assure que, dans un temps de famine qui désola la

¹ Les missionnaires prétendent que ce fut l'an 599 après Jésus-Christ ; mais M. de Guignes prouve victorieusement l'impossibilité du fait, attendu qu'à cette époque Mahomet n'était pas né.

La Chine en miniature

province de Canton, ils achetèrent plus de dix mille enfants ; ils les marièrent, et firent pour eux l'acquisition de terrains considérables où il s'établit bientôt des bourgades mahométanes avec des mosquées et des prêtres.

Les derniers empereurs ont persécuté les mahométans comme des sujets indociles et rebelles ; la plupart de leurs mosquées ont été détruites ou abandonnées. En 1783 et 1784, l'empereur Kien-Long a soutenu une guerre où ont péri plus de cent mille mahométans.

Il ne reste plus guère d'individus de cette religion que dans les pays tributaires situés depuis l'extrémité du Chen-Sy jusqu'à Yrguen et Ily en Tartarie. Les Chinois leur donnent le nom de hoey ; on les distingue en trois classes qui se font reconnaître par la coiffure.

Ceux de la première ont un bonnet rouge en forme de pain de sucre ; ce qui les a fait qualifier de *hong-mao-hoey-tsé*, c'est-à-dire, de *musulmans aux bonnets rouges*.

Ceux de la seconde, ou *musulmans aux bonnets blancs*, s'appellent pour cette raison *pe-mao-hoey-tsé*.

Ceux de la troisième ont un turban, c'est-à-dire, un morceau de toile qui leur enveloppe la tête. De là leur dénomination de *tchan-teou-hoey*, c'est-à-dire, *musulmans à tête enveloppée*.

Avant les musulmans, d'autres étrangers, des Juifs s'étaient déjà introduits en Chine : on croit que ce fut sous la dynastie des Han, laquelle commença à régner l'an 206 avant Jésus-Christ. Ils étaient d'abord plusieurs familles, mais le nombre en a beaucoup diminué : ces familles font exclusivement des alliances entre elles, sans se mêler avec les mahométans ni les Chinois idolâtres.

Duhalde assure que les Juifs n'ont de synagogue que dans Cai-Fong, capitale de la province de Ho-Nan.

M. de Barrow dit que plusieurs de ces Juifs abjurent la religion de Moïse, et parviennent à des emplois très élevés. Il ajoute que très peu d'entre eux, les rabbins exceptés, ont quelque teinture de la

La Chine en miniature

langue hébraïque, et qu'ils sont mêlés depuis si longtemps avec les Chinois, que leurs prêtres ont beaucoup de peine à soutenir leur synagogue. En passant à Hang-Chou-Fou, la légation anglaise voulut obtenir des renseignements sur les israélites, et particulièrement se procurer un exemplaire du code de leur loi, afin de le comparer avec la Bible ; mais elle ne put y parvenir, à cause de la défiance et du peu de complaisance des officiers chinois.

@

La Chine en miniature



XVIII

Marchand de miroirs

@

p1.125 Les miroirs que l'on vend à Pékin sont de cuivre et parfaitement polis : il y en a de quatre pieds de diamètre. On a fabriqué à Canton (où existe la seule verrerie de l'empire) des glaces et des miroirs de verre étamé dans le genre de ceux de l'Europe ; mais cette entreprise n'a point eu de succès.

On préféré ceux de métal : il est difficile de concevoir ce goût des Chinois, parce que nos glaces de verre sont moins sujettes à se ternir, et que le poli en est, pour ainsi dire, inaltérable. Dans les télescopes on est obligé d'employer des miroirs de métal, parce que ceux de verre ont une double réfraction qui occasionnerait de grandes irrégularités dans la représentation des objets.

Le verre est d'ailleurs fort estimé et très rare à la Chine. Les verriers de Canton ne savent pas le fabriquer avec les matériaux qui entrent

La Chine en miniature

dans sa composition ; mais ils fondent des morceaux de vieux verres, et leur donnent la forme qu'ils désirent. La rareté du verre ne permet point de l'employer pour le vitrage : les fenêtres sont ordinairement garnies, soit avec des coquilles minces et transparentes, soit avec du papier.

Les anciens construisaient leurs miroirs, soit avec des pierres spéculaires, c'est-à-dire, des laves vitrifiées que l'on trouve sur le bord des volcans, soit avec du métal blanc et poli : ces derniers étaient les plus communs ; on en trouve encore dans les anciens monuments. Ils ont la forme ronde des miroirs chinois ; mais ils ont de plus une queue avec laquelle on les tenait à la main, ou bien que l'on enfonçait dans quelque meuble. Les antiquaires ont été longtemps embarrassés sur la question de savoir à quoi servaient ces objets ; quelques-uns croyaient que c'étaient des instruments en usage dans les sacrifices : M. de Tersan a clairement démontré, il y a peu d'années, que c'étaient des miroirs.

@

NOTICE

Sur la fête de l'agriculture, et sur la fête des lanternes

@

« Les relations de la Chine, dit Montesquieu ¹, nous parlent de la cérémonie d'ouvrir les terres, que l'empereur fait tous les ans. On a voulu exciter les peuples au labourage par cet acte public et solennel.

Chez les anciens Perses, le huitième jour du mois, nommé *Chorrem-Ruz*, les rois quittaient leur faste pour manger avec les laboureurs. Ces institutions sont admirables pour encourager l'agriculture.

Si cette auguste solennité a dû son origine à la politique, elle est devenue une partie si essentielle des usages, que les empereurs modernes ne pourraient s'en dispenser peut-être sans exciter des murmures.

Le *Chou-King* cite un monarque chinois, qui, ayant négligé de labourer des sillons, et d'offrir au *Tien* (au ciel) le produit de la récolte, encourut la juste animadversion des peuples : on regarda, comme l'effet de la colère céleste, les calamités ^{p1.130} publiques qui affligèrent l'empire sous son règne.

L'agriculture est en si grande vénération à la Chine, que les Annales de ce peuple rapportent que l'empereur Yao se donna pour successeur un homme tiré de la classe modeste des laboureurs, au préjudice de son propre fils, dont il redoutait le caractère faux et artificieux. Ce prince se nommait Chun ; il fut remplacé sur le trône par Yu, qui avait la même origine.

Un autre empereur, nommé Yen-Ti, qui régnait 179 ans avant Jésus Christ, donna à ses principaux courtisans l'exemple et le goût de la

¹ Esprit des Lois, liv. XIV, chap. VIII.

La Chine en miniature

culture des terres, en exploitant lui-même les terres de son palais.

On croit que c'est en commémoration de cette action de Yen-Ti qu'a été instituée la grande fête de l'agriculture. Elle se célèbre tous les ans dans toutes les villes de la Chine, le premier jour de leur printemps, qui correspond à notre mois de février ; car c'est le jour où le soleil entre dans le quinzième degré du signe du verseau.

À l'époque de cette fête, le gouverneur ou principal mandarin sort de son palais dans une chaise à porteurs ; il est précédé de flambeaux allumés, d'étendards et de joueurs d'instruments ; son front est décoré d'une couronne de fleurs. Il se rend avec ce cortège vers la porte de la ville située à l'est, comme s'il allait au-devant du printemps. On porte en même temps des brancards couverts de tapis et de draperies de soie, sur lesquels sont des figures singulières, ou des portraits de personnages qui se sont distingués dans l'agriculture. Les rues sont tapissées ; on élève de distance en distance des arcs de triomphe, et le soir tout l'extérieur des maisons est illuminé avec des lanternes.

Une des figures représente une vache énorme de terre cuite, et si pesante que quarante hommes ont quelquefois de la peine à la porter. Derrière cette vache, dont les cornes sont dorées, est un jeune enfant qui a un pied nu et l'autre chaussé. Il représente le génie du Travail ou de l'Industrie ; il frappe sans cesse la vache avec une baguette, comme pour la faire avancer. Une troupe de laboureurs portent leurs instruments, des hommes masqués et des bouffons travestis terminent la marche.

Quand on est arrivé devant le palais du gouverneur, la vache est dépouillée de tous ses ornements ; on tire de son ventre une multitude prodigieuse de petites vaches d'argile que l'on distribue à toute la troupe ; on distribue également les débris de la grande vache. Le gouverneur recommande, dans un petit discours, l'agriculture comme une des choses les plus importantes à la prospérité d'un État ; puis se mettant à la charrue, il trace lui-même quelques sillons.

Cette distribution des morceaux de la vache rappelle une cérémonie

La Chine en miniature

presque semblable qui existait chez les anciens Égyptiens. Osiris était adoré sous la forme d'un bœuf, qu'Isis elle-même avait distribué aux prêtres.

Lorsqu'il vient à la cour des officiers envoyés par les vice-rois, l'empereur ne manque jamais de leur faire des questions sur l'état des campagnes, et les espérances que l'on a pour les récoltes.

Dans la capitale, la fête de l'agriculture est célébrée par l'empereur lui-même, qui laboure plusieurs sillons. Au lieu de promener en procession une vache d'argile, on sacrifie une vache vivante dans le temple dédié à la Terre.

L'empereur désigne douze ^{p1.135} seigneurs pour l'accompagner dans cette cérémonie ; savoir, trois princes et neuf présidents des principaux Tribunaux. Ces douze mandarins et le prince lui-même sont tenus de se préparer par trois jours d'un jeûne rigoureux.

La veille de la cérémonie, le souverain choisit plusieurs mandarins, et les envoie dans la salle de ses ancêtres se prosterner devant la tablette qui contient leurs noms. Ils sont chargés de les avertir, comme s'ils pouvaient l'entendre, que le jour suivant on offrira le grand sacrifice.

Le tribunal des cérémonies nomme pour assister à la fête une cinquantaine de laboureurs, recommandables par leur âge, leurs vertus, ou les succès qu'ils ont obtenus dans leur état. Quarante laboureurs plus jeunes sont également désignés pour disposer la charrue, atteler les bœufs, et préparer les grains qui doivent être semés. L'empereur sème cinq sortes de grains ; savoir, le riz, le millet, le froment, la fève, et une autre espèce de millet qu'on appelle *cao-leang*.

Le jour destiné à la cérémonie, l'empereur la commence par un sacrifice sur un tertre à quelque distance de la capitale. Tout auprès est le champ que ses mains royales doivent ensemer.

Après avoir offert le sacrifice, l'empereur descend dans la plaine, suivi des mandarins portant dans des coffres les grains qu'il doit semer. Toute la cour observe un grand silence, des laboureurs de profession conduisent les bœufs ; l'empereur dirige le soc, et trace plusieurs

La Chine en miniature

sillons dans cinq endroits différents : il prend ensuite successivement les coffres, et sème les grains qu'ils contiennent dans des portions séparées du champ. Les jours suivants, des cultivateurs achèvent de labourer la plaine.

On prend le plus grand soin de ce terrain, que le gouverneur de la capitale ne manque pas de visiter exactement. Il examine surtout s'il n'y a point d'épis qui, par leur grosseur extraordinaire, annoncent quelque heureux présage : si le cas arrive, si, par exemple, une seule tige produit treize épis, on ne manque point de le publier, et d'en informer officiellement tout l'empire par la gazette de la cour.

La récolte se fait en automne sous la surveillance du même gouverneur. On met les grains dans des sacs de couleur jaune, et on les garde soigneusement : ils servent aux sacrifices que l'empereur offre en personne au *Tien* ou au *Chang-Ti* ; il en offre aussi en certains jours de l'année aux mânes de ses ancêtres, comme s'ils existaient encore.

S'il est facile de concevoir les motifs qui ont fait établir et conserver la fête de l'agriculture, il n'est pas aussi aisé de rendre raison d'une institution non moins fameuse, et qu'on appelle la *fête des lanternes*. Les Chinois ne s'accordent point sur son origine.

Suivant les uns, la fille d'un mandarin étant tombée dans l'eau où elle se noya, son père et le peuple, pénétrés de douleur et de regret pour ses estimables qualités, la cherchèrent pendant longtemps et sans succès avec des lanternes, et c'est cet événement qu'on a voulu rappeler.

Suivant d'autres, un empereur, s'ennuyant d'être interrompu dans ses plaisirs par la succession alternative et continuelle du jour et de la nuit, s'avisa, d'après les conseils d'une de ses femmes, de faire construire un palais absolument inaccessible aux rayons du Soleil. ^{p1.140} L'intérieur en fut éclairé d'une multitude innombrable de lanternes, et il y vécut dans la mollesse et les débauches. Le peuple s'étant révolté, l'empereur fut détrôné, et son palais détruit. Afin de perpétuer la mémoire de cet événement, on illumine tous les ans à la même époque toute l'étendue de l'empire.

La Chine en miniature

Enfin, des auteurs, sans assigner à cette fête une origine extraordinaire, racontent simplement que l'empereur Jouy-Tsong, de la dynastie des Tang, l'an 712 de Jésus-Christ, permit d'allumer un grand nombre de lanternes dans la nuit du 15 de la première lune. Cette fête qui eut lieu dans la suite pendant plusieurs jours, fut enfin réduite à trois.

Pendant la fête des lanternes, toutes les rues, tous les édifices publics et particuliers de la Chine offrent un spectacle extraordinaire.

@

La Chine en miniature



Le fils aîné de l'empereur avec sa femme et une suivante, dans les jardins de Yuen-ming-Yuen.

La Chine en miniature

Le fils aîné de l'empereur de la Chine n'a rien qui le distingue de ses frères, à moins (ce qui est fort rare) que son père ne l'ait de son vivant désigné comme héritier.

Les Chinois ne trouvent pas dans la promenade le même genre de plaisir que les Européens. Ils ne vont point dans leurs jardins pour prendre un exercice salutaire ; mais ils choisissent quelque site pittoresque où ils s'asseyent pour respirer la fraîcheur de l'air, et jouir du parfum des fleurs.

On ne voit point dans leurs jardins comme dans les nôtres, se rassembler une société choisie ; on n'y voit point des personnes de différents sexes se diviser en plusieurs groupes et former plusieurs conversations particulières.

Il n'est guère qu'une seule occasion où une société entière (toujours composée d'hommes) se réunit dans un jardin, c'est lors des grands festins, dans l'intervalle du repas au dessert. Tous les convives sortent ensemble de la salle du banquet, et se rendent dans le jardin sous une galerie éclairée d'une multitude de lanternes. Des domestiques apportent de l'eau dans des jattes d'argent ; les convives se lavent le visage et les mains, et l'on entre ensuite dans la salle pour prendre part au festin.

Dans les autres occasions, le mari passe avec sa famille dans le jardin quelques moments agréables ; la femme fait de la musique ; les enfants se livrent à des amusements de leur âge.

Les membres de la famille impériale n'ont pas à cet égard d'autre règle de conduite que les autres. ^{p2.155} Nous avons dit plus haut qu'à Yuen-ming-Yuen, le parc est divisé en plusieurs palais avec les jardins qui en dépendent. Les fils de l'empereur logent dans le lieu qui leur est affecté ; ils y vivent en famille, sans ambition, sans intrigue, parce qu'ils ne jouissent d'aucun crédit, et sont presque dépourvus de toutes relations avec les ministres et autres membres du gouvernement.

Pendant les obsèques du dernier empereur, un des princes du sang ayant appelé un ko-lao, ou ministre, qu'il voulait interroger sur une

La Chine en miniature

affaire, le ko-lao s'approcha, et se mit à genoux, contre l'usage, pour faire sa réponse. Le lendemain le prince et les ko-laos furent dénoncés devant l'empereur, et réprimandés : le prince pour avoir souffert qu'un magistrat de ce rang se mît devant lui dans une posture si humble, et les ko-laos, pour avoir permis qu'un d'entre eux déshonorât la première charge de l'empire.

Autrefois, dit Duhalde, lorsque les princes du sang étaient dispersés dans les provinces, les officiers de la couronne leur envoyaient leur revenu tous les trois mois, afin que le dépensant à mesure qu'ils le recevaient, ils ne songeassent point à amasser, ni à faire des épargnes dont ils auraient pu se servir pour semer la division : il leur était même défendu, sous peine de la vie, de sortir du lieu qu'on avait fixé pour leur séjour. Mais depuis que les Tartares sont maîtres de la Chine, les choses ont changé : l'empereur a cru qu'il était plus à propos que tous les princes demeuraient à la cour et sous ses yeux. Outre les dépenses de leur maison que le trésor impérial leur fournit, ils ont des terres, des maisons, des revenus ; ils font valoir leur argent par leurs domestiques, et il y en a qui sont extrêmement riches.

Les princes du sang, autres que les fils de l'empereur, se divisent en cinq ordres ; leur fonction ordinaire est d'assister aux cérémonies publiques, et de se montrer tous les matins au palais de l'empereur, puis ils se retirent dans leur maison. Il ne leur est pas permis de se visiter les uns les autres, ni de coucher hors de la ville, sans une permission expresse.

@

La Chine en miniature



XIX ¹

Un libraire colporteur

@

p2.005 Il y a à la Chine des libraires établis en boutique, et tenant des magasins comme nos libraires d'Europe : celui-ci est un étalagiste, un colporteur ; il ne vend point d'ouvrages sérieux à l'usage des savants, mais des romans ou des recueils de chansons, composés pour les gens du peuple.

¹ Début du second tome de l'édition de 1811.

La Chine en miniature

Les romans chinois sont en général instructifs et amusants, et leurs vaudevilles roulent principalement sur les règles de la politesse, les devoirs de la vie civile, et les maximes de la morale.

Les livres que vendent les étalagistes sont ordinairement couverts d'une espèce de carton très propre et de couleur grise ou jaune. Ceux qu'on trouve dans les magasins ont des reliures plus magnifiques ; elles sont de satin fin ou de soie à ramages et à fleurs. Quelques-uns sont reliés en brocard rouge, entremêlé de fleurs d'or et d'argent, avec leur titre en lettres d'or sur la couverture. Il est remarquable que l'étiquette n'est pas sur le dos, mais sur le plat droit du livre. Chaque pays a ses usages. En Espagne, les livres de la Bibliothèque de l'Escurial sont étiquetés sur la tranche, parce que le premier possesseur de la Bibliothèque ¹, qui en fit don par la suite au gouvernement, avait la vue mauvaise, et qu'il lui était plus facile de lire les titres en gros caractères sur la tranche qu'en petits caractères sur le dos. De là résulte que les livres sont placés à rebours et la tranche en dehors ².

À la Chine, les ouvrages de luxe sont quelquefois enrichis de dessins d'un très bon goût, et remarquables surtout par la fraîcheur et l'éclat de l'enluminure. Il est singulier que les Chinois, qui possèdent depuis si longtemps l'impression en lettres, ne sachent point imprimer en taille-douce : cela vient sans doute de ce qu'ils ne savent tailler que le bois ; et que le cuivre et d'autres métaux seraient en quelque sorte rebelles à leur burin.

Le papier sur lequel on imprime étant très fin, comme on l'expliquera dans les articles suivants, il ne peut supporter l'impression que d'un côté. Pour coudre les feuilles et en faire un livre, on les plie en deux, de manière que le pli soit en dehors, et les deux extrémités ouvertes du côté du dos où elles sont cousues. Ainsi, les livres chinois se rognent du côté du dos, au lieu que les nôtres sont rognés sur la tranche. L'extrémité de ces bords est réunie avec du cordonnet de soie, ou simplement avec du papier tortillé, tiré d'un feuillet blanc, et roulé

¹ Arias Montanus, savant espagnol du 16^e siècle.

² Voyez le tableau de l'Espagne par M. Bourgoing, tome I^{er}, page 240.

La Chine en miniature

entre les doigts à peu près comme les *tranches-fils* des relieurs d'Europe.

Quand un ouvrage forme plusieurs volumes, chaque tome ou plutôt chaque cahier est couvert d'une feuille de papier de couleur. Ces volumes sont renfermés ensemble dans des cartons appelés *taô*.

La manière de relier les livres en Chine a donné lieu à la fable suivante : p2.010

« Un nommé Pung vécut jusqu'à l'âge de 800 ans. Il épousa successivement soixante-douze femmes, à mesure que chacune mourait. La soixante-douzième étant morte à son tour, passa dans l'autre monde, et s'informa auprès des ancêtres de Pung quelle pouvait être la raison qui faisait vivre son mari tant de siècles.

— Est-ce que son nom, ajouta-t-elle, n'a pas été écrit sur les registres de Yen-Vang (le dieu de la mort) ? Mais il n'y en a aucun qui lui échappe.

— Je vous apprendrai ce mystère, répondit le grand-père de Pung : le nom et le surnom de mon petit-fils, votre mari, sont véritablement sur le livre, mais voici de quelle manière. Quand il fallut arrêter les feuillets du livre, l'officier qu'on avait chargé de ce soin prit par mégarde le feuillet où la destinée de Pung était écrite : il le tordit en forme de cordonnet, et le livre en fut percé et cousu.

La femme ne put garder le secret ; Yen-Vang fut informé de cette histoire. Ayant pris son livre et examiné le cordonnet, il biffa le nom de Pung, qui finit sa vie au même instant.

Si on excepte l'Europe, il n'y a pas de nation qui ait publié tant de livres que la nation chinoise ; elle en fournit sur toutes sortes de sujets, l'agriculture, l'art militaire, les arts libéraux et mécaniques, les histoires particulières, la philosophie, l'astronomie, etc.

Les Chinois ont des tragédies, des comédies, des romans, dont

La Chine en miniature

plusieurs approchent de nos vieux romans de chevalerie, et des discours éloquents sur une multitude de sujets. Les savants ont beaucoup de facilité et de goût pour la composition. Les bonzes ont aussi leurs livres de piété, et des légendes qu'ils répandent avec soin pour abuser de la crédulité des peuples, et pour augmenter leurs revenus.

Les dynasties des Tcheou, des Han, des Tang, des Song et des Ming offrent les époques les plus glorieuses de la littérature chinoise.

Sous la dynastie des Léang, on comptait 370.000 volumes dans la Bibliothèque impériale.

Les Chinois ont leur Pline, leur Linné, leur Lacépède, leur Jussieu et leur Buffon ; ils possèdent un herbier immense en deux cent soixante volumes, où nos savants feraient sans doute une ample récolte d'observations et de découvertes nouvelles.

Rien n'est plus révéré des Chinois que les cinq livres qu'ils appellent *Ou-King*, et qui sont pour eux des livres sacrés.

Parmi les auteurs qui ont commenté ces anciens originaux, Confucius s'est rendu le plus célèbre ; aussi les Chinois le regardent-ils comme le premier de leurs sages, comme leur docteur, leur législateur, l'oracle des empereurs et des rois. Ils s'appliquent continuellement à l'étude des principes et des maximes que ce philosophe a laissés, et qu'on a recueillis en douze livres, que les Chinois regardent comme la source et la règle du parfait gouvernement.

Ces monuments précieux de l'antiquité chinoise furent sur le point d'être anéantis en un instant par les ordres d'un empereur nommé Chi-Hoang-Ti. Ce fut environ 300 ans après la mort de Confucius, et 200 ans avant la naissance du Christ, que ce prince, célèbre par sa valeur et encore plus par la Grande muraille qu'il avait fait construire pour garantir ses États de l'irruption des Tartares, prit la résolution d'éteindre les sciences, et de ne permettre dans tout l'empire qu'un certain nombre de livres qu'il jugeait nécessaires ; tels sont ceux qui traitent de l'agriculture, de la médecine, etc. Tous les autres, il

La Chine en miniature

ordonna, sous peine de la vie, de les brûler, et il porta l'inhumanité jusqu'à faire périr plusieurs docteurs.

Sa vanité n'était pas assez contente de la comparaison que l'on faisait de lui avec ses prédécesseurs ; il prétendait avoir effacé toute leur gloire ; et afin que la postérité ne parlât que de lui seul, il s'efforça d'anéantir leur mémoire.

Comme c'est surtout dans les *Ou-King* et les livres de Confucius que sont rapportées les vertus et les actions de ces illustres empereurs, Chi-Hoang-Ti voulut les empêcher de parvenir à la postérité : il ne manqua pas de prétextes pour justifier des ordres aussi étranges. Ces livres, disait-il, étaient utiles lorsque l'empire se trouvait partagé en plusieurs souverainetés, afin qu'on pût gouverner les peuples selon les mêmes lois ; mais maintenant, toutes les parties de l'empire étant réunies sous un seul souverain, c'est le même esprit qui gouverne, qui anime tout.

Il ajoutait que l'étude de ces sciences ne servait qu'à fomenter l'oisiveté et la fainéantise, tandis qu'on néglige l'agriculture, qui est la source du bonheur des peuples.

Enfin, ces livres, selon lui, contenaient des semences de révolte. Ceux qui en faisaient leur étude continuelle, s'érigeaient en réformateurs de l'État. J. J. Rousseau n'aurait pas pu trouver de meilleur texte que cette ordonnance pour composer son fameux discours sur le danger des arts et des sciences.

Cet édit fut exécuté par tous les gouverneurs avec la dernière sévérité. Chi-Hoang-Ti aurait dû réfléchir que l'entière exécution en était impossible. Il existait, dans le voisinage, d'autres princes indépendants, sur lesquels Chi-Hoang-Ti n'avait que très peu de pouvoir : et d'ailleurs, comment se flatter de rechercher tant de livres disséminés sur une si vaste étendue de territoire ? Aussi un grand nombre de livres furent sauvés ; et l'empereur, bien loin d'atteindre le but qu'il s'était proposé, ne fit que rendre son nom exécration à la postérité. Les Chinois modernes regrettent beaucoup la perte de tant

La Chine en miniature

de monuments historiques. Je croirais volontiers que c'est à cela que tient l'incertitude de l'Histoire chinoise dans les premiers âges : on aura voulu suppléer à ce qui manquait, et l'on aura fabriqué des documents. C'est ainsi qu'en cherchant à remplir les lacunes de Quinte Curce, de Tacite et de tant d'autres auteurs, les modernes ont souvent commis de grandes bévues.

Voici la distribution des cinq livres de l'*Ou-King*.

Le premier, intitulé *Chou-King*, contient une collection des annales de différents princes, dont les premiers ont régné plus de deux mille ans avant Jésus-Christ.

Le second, le *Chy-King*, est un recueil d'odes, de sonnets et de maximes.

Le troisième, l'*Y-King*, contient les fameux trigrammes de Fou Hi, qui passent pour le premier essai de l'écriture chinoise.

Le quatrième est le *Choung-Chou* ; il renferme l'histoire de quelques princes du royaume de Lu, écrite en très grande partie par Confucius.

Le cinquième est l'*Y-Ky*, ou Traité des cérémonies et des devoirs moraux.

Les lettrés chinois regardent le troisième de ces livres, l'*Y-King*, comme celui dont le texte s'est conservé le plus pur, et a été transmis jusqu'à eux sans altération. Ils disent que cet écrit fut excepté de l'incendie général de tous les livres, ordonné par Chi-Hoang-Ti, sans doute parce qu'étant moins intelligible, on le jugeait moins dangereux. Ils regardent l'*Y-King* comme l'œuvre non pas d'un mortel, mais de la divinité elle-même. Fou-Hi prétendait avoir vu ses figures élémentaires tracées sur le dos d'un dragon sorti d'un lac. C'est ce dragon si célèbre qui est devenu la devise de la Chine, l'ornement des habits de l'empereur et des principaux Chinois ; avec cette différence qu'il n'y a que l'empereur qui puisse le porter à cinq griffes, et ceux à qui l'empereur est censé avoir donné le droit de le porter, comme lorsqu'il fait présent d'une pièce de soie impériale. Les autres dragons ont au plus quatre griffes.

La Chine en miniature

Telle est, en un mot, la vénération profonde des Chinois pour l'*Y-King*, qu'ils disent que ce livre merveilleux donne la connaissance de toutes les choses visibles et invisibles ; qu'étudier les autres livres, et ne pas s'appliquer à la connaissance de l'*Y-King*, c'est courir après des ruisseaux, et négliger la source.

La langue parlée est monosyllabique ; le nombre des sons ne va pas au-delà de trois cent cinquante, sensibles à l'oreille des Européens ; mais un Chinois, exercé dès sa plus tendre enfance, module sa voix, de manière à donner au même monosyllabe cinq ou six sons différents ; de sorte qu'il peut prononcer douze ou treize cents mots radicaux, lesquels, avec les mots composés, suffisent pour exprimer tous ses besoins.

Pour faire comprendre jusqu'où peuvent aller ces nuances dans les inflexions de la voix, je me servirai d'un exemple familier à ceux de mes jeunes lecteurs qui étudient la langue latine. Dans les mots *totus* et *totalitas*, la lettre *o* est une longue ; cependant la prononciation de la première syllabe dans chacun de ces mots n'est pas tout à fait la même. Dans *totus*, *to* se prononce en ouvrant un peu la bouche ; dans *totalitas*, la même syllabe est un peu plus brève, comme dans le mot français *totalité*.

La prononciation change le sens des monosyllabes chinois : le mot *Tcheou*, prononcé avec la syllabe longue en chantant, signifie *seigneur* ou *maître* ; avec la voyelle longue, mais d'un ton uniforme, il veut dire *porceau* : si la voyelle est brève, il signifie *cuisine*. Le mot *po* a onze acceptions différentes ; suivant l'inflexion et l'accent qu'on lui donne, il signifie *verre*, *bouillir*, *vanner du riz*, *sage* ou *libéral*, *préparer*, *vieille femme*, *rompre* ou *fendre*, *incliné*, *arroser*, *esclave*, etc. Mais n'avons-nous pas en français des mots qui prêtent à plusieurs sens, et dont la prononciation est constamment la même ? Par exemple, le mot *tour*, qui signifie un *tour* de couvent, un *tour* à potier, un *tour* de force ou d'adresse, le *tour* d'un objet, une *tour* ronde ou carrée, etc. etc. ? Les Chinois sont prévenus sur les confusions auxquelles la ressemblance des mots peut donner lieu, et ils arrangent sans doute leur phrase de

La Chine en miniature

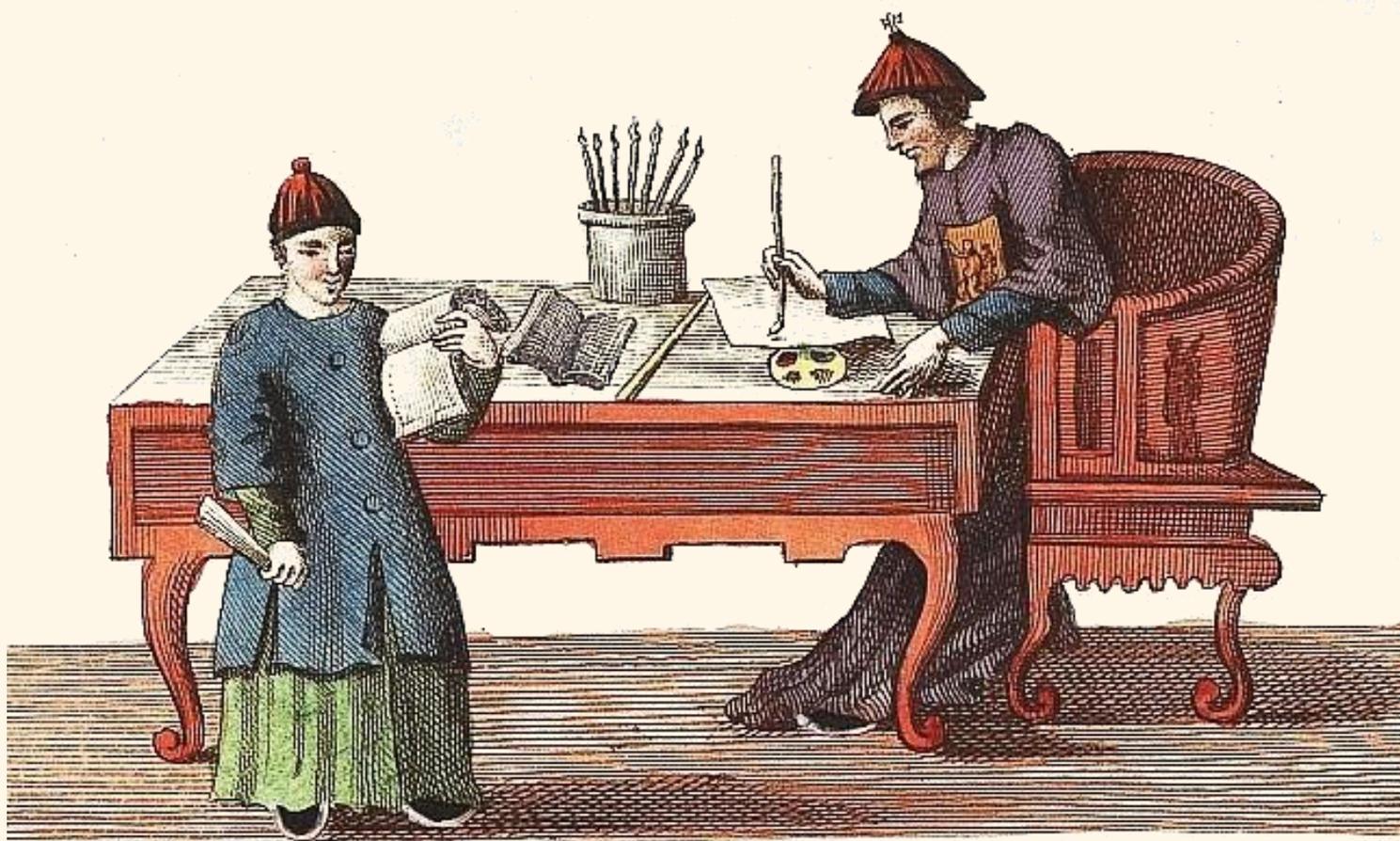
manière à lever toute équivoque. Au surplus, leur grammaire est très simple ; les verbes, toujours à l'infinitif, sont précédés ou suivis de syllabes qui indiquent les temps et les personnes. La syntaxe n'est pas moins simple ; c'est ce qui a fait dire au père Magaillans, quoique l'opinion contraire fût très accréditée de son temps, et le soit encore :

« Je ne puis m'empêcher de dire que la langue chinoise est plus facile que la grecque, que la latine, ^{p2.025} et que toutes les autres de l'Europe ; du moins on ne pourra pas me nier que toute éloquente qu'elle est, elle ne soit beaucoup plus aisée que toutes celles des missions où notre compagnie est occupée.

La langue actuelle de l'empire chinois était autrefois l'idiome particulier de la province ou du royaume de Kiang-Nan, dont Nankin est la capitale. Elle s'est répandue peu à peu dans toutes les parties du pays.

@

La Chine en miniature



XX

Chinois écrivant avec un pinceau

@

Le papier et l'encre, dont on se sert à la Chine, feront l'objet des articles suivants. Il s'agit seulement ici de considérer en quoi la manière d'écrire des Chinois diffère de la nôtre.

Ils écrivent avec des pinceaux de poils de lapin ; il y en a de toutes sortes de grosseur. Le manche du pinceau est de bambou. On y voit, comme sur nos crayons ou nos bâtons de cire à cacheter, le nom et la demeure du fabricant, au moyen d'une petite étiquette qui s'y trouve collée.

Pour écrire, les Chinois tiennent verticalement le pinceau entre le pouce, l'index et le doigt majeur ; de sorte qu'il porte sur la seconde phalange du quatrième doigt ou l'annulaire. Il faut qu'il y ait au moins

La Chine en miniature

un pouce de distance entre l'endroit où ce dernier doigt est appuyé et le papier. Le petit doigt reste posé près de l'annulaire. C'est le poignet qui porte, et les doigts seuls agissent. Cette position est gênante, et demande beaucoup d'habitude.

Les Chinois tracent leurs lignes de haut en bas, en commençant leur page à droite ¹ ; en sorte qu'à mesure qu'ils changent de ligne, la main recouvre ce qu'ils ont écrit, et qu'ils sont obligés de la lever entièrement pour relire les derniers mots. Cet inconvénient n'est pas très sensible, parce que leur encre sèche très promptement.

C'est dans ce pays un grand talent de bien écrire ; les caractères doivent être petits et déliés ; il faut savoir les placer, et choisir ceux qui conviennent, particulièrement dans les placets adressés aux mandarins ; le même signe ne doit pas se reproduire dans la même composition. Cette recherche est plus grande encore lorsqu'il s'agit d'écrire à l'empereur, car il y a des mots qui sont destinés pour lui seul. On voit dans la relation de Macartney, que les interprètes de l'ambassade ne se trouvèrent pas assez habiles écrivains pour traduire les notes officielles ; il fallut recourir aux missionnaires, et faire transcrire ensuite par le jeune Staunton, le brouillon qu'ils avaient donné. On trouve peu de Chinois en état de bien composer un mémoire, ^{p2.030} la moindre imperfection, le moindre déplacement d'un caractère peuvent faire rejeter une requête.

Comme le pinceau retient mieux l'encre que nos plumes, on perd moins de temps à l'imbiber, et l'on renouvelle la liqueur moins fréquemment. Les lettrés chinois écrivent avec une célérité qui tient du prodige, et dont peuvent seuls se faire une idée ceux qui ont vu opérer en France ou en Angleterre quelque habile sténographe.

Quoiqu'on se serve communément du pinceau pour écrire, les

¹ Tous les Orientaux écrivent de droite à gauche, et non pas de gauche à droite, comme les Européens ; les Chinois et les Japonais sont les seuls dont les lignes soient verticales au lieu d'être horizontales. Les anciens Grecs traçaient les lignes alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, en imitant la marche d'un bœuf attelé à une charrue dans les sillons qu'il doit creuser. Ils appelaient ce genre d'écriture *boustrophédon*.

La Chine en miniature

Tartares emploient volontiers une espèce de plume faite de bambou, et taillée à peu près comme les plumes d'Europe. C'est le *calamus* des anciens qui était également fait avec un certain roseau d'Égypte. Mais le papier de la Chine étant apprêté presque sans alun et fort mince, il est plus commode de se servir du pinceau que de la plume.

Si l'on veut écrire avec une plume, ou s'en servir pour peindre à la Chinoise, des fleurs, des arbres, des paysages, il faut préalablement passer sur le papier un peu d'eau, imprégnée d'alun, pour empêcher que l'encre ne pénètre.

M. Barrow a dit dans son ouvrage sur la Chine, que l'écriture des Tartares-Mantcheoux, qui est fondée sur un alphabet, et non sur un vocabulaire difficile à retenir, finira par l'emporter sur l'écriture chinoise.

Les caractères tartares-mantcheoux ont cela de particulier, qu'on les lit également bien quand ils sont renversés.

L'écriture chez les Chinois ne fut sans doute dans l'origine, que le dessin plus ou moins correct des objets dont on voulait parler. Mais ce moyen qui est bon pour rendre des objets visibles, tels qu'un oiseau, un arbre, une maison, était fort insuffisant pour exprimer des idées abstraites. Il a donc fallu créer des signes qui sont purement arbitraires, et n'ont aucun rapport à la pensée qu'il s'agit de peindre.

Les caractères chinois se réduisent à six traits courbes ou rectilignes lesquels combinés deux à deux, trois à trois, etc, offrent une variété immense de figures. Tout cet assemblage de caractères est distribué en six classes, appelées *lo-chou*.

Pour donner une idée de l'arrangement de ces classes, nous dirons quelques mots de la quatrième qui renferme les animaux et les végétaux. Tous ces objets sont classés en quelque sorte par ordres, genres et espèces, comme dans le système de Linné. Veut-on désigner un canard, le premier caractère désigne un volatile quelconque ; le second spécifie un oiseau aquatique, etc.

Il en est à peu près de même des autres classes. La clef, ou

La Chine en miniature

principal caractère, indique toujours de quelle espèce est le mot en question. Par exemple, toutes les expressions de la langue qui ont quelque rapport au *feu*, présentent dans leur composition le signe *ho*, qui veut dire feu. Le mot *sai* qui signifie malheur, est composé du signe *mien*, maison, et du signe du feu, parce qu'il n'y a pas de plus grand malheur que de voir brûler sa maison.

Le mot *ho-am*, qui signifie clarté, splendeur, est composé du signe *am*, qui veut dire grand roi, et du signe *ho* ou *feu* ; parce qu'il n'y a rien qui ait plus d'éclat et de magnificence qu'un grand monarque.

Le signe qui signifie montagne de roches escarpées, est formé du mot *xan*, montagne, et du signe *degrés*, parce que pour gravir une montagne escarpée, il faut se servir de degrés ou d'échelle.

p2.035 De là résulte que dans les vocabulaires chinois, tous les mots de la langue sont rangés par mots de un, deux, trois signes, etc.

Chaque caractère a son nom et sa prononciation particulière, indépendante des mots qu'il peut servir à former. J'en ai fourni plus haut un exemple, en rendant compte des signes qui constituent le mot *malheur*.

La langue écrite des Chinois l'emporte à juste titre sur la langue parlée, en ce qu'elle est uniforme dans tout l'empire, tandis que la prononciation varie d'une province à l'autre.

« Les officiers qui accompagnaient l'ambassade anglaise, dit M. Barrow, ne pouvaient converser avec les mariniers des provinces méridionales, que par le moyen d'interprètes. La langue écrite est la même dans toute l'étendue de l'empire, mais le nom ou le son du caractère varient.

En France, le patois des paysans diffère aussi dans quelques contrées d'un département à un autre, mais on s'entendrait encore moins par écrit. Ceux qui prononcent mal mettent encore plus mal l'orthographe. Des dames qui ont beaucoup d'esprit, défigurent étrangement les mots qu'elles écrivent faute d'avoir, quand il en était temps, mis à profit les conseils de leurs instituteurs. On vit autrefois

La Chine en miniature

une dame d'un rang distingué se couvrir de ridicule pour avoir écrit ces mots à un homme en place : je vous recommande mon petit *comyo*. Celui qui reçut la lettre n'y comprit rien, il se doutait fort peu qu'on le priaît de placer un jeune *commis aux aides* (*comyo-z*).

Les Chinois ne sauraient écrire les langues d'Europe, ni les bien prononcer, parce que d'un côté leurs caractères, quoique multipliés en apparence, n'expriment qu'environ trois ou quatre cents syllabes, et ne peuvent en exprimer d'autres ; et que, d'un autre côté, l'on ne trouve point dans la langue parlée des Chinois, les lettres *b, d, r, x, z* ¹.

Ce serait de même une entreprise illusoire, que de vouloir écrire les mots chinois, en caractères européens. On est obligé de le faire pour les noms propres, mais les lettres qu'on emploie à cet effet sont loin de figurer la prononciation véritable. Non seulement chaque nation adopte son orthographe, c'est-à-dire, par exemple, que le nom de l'empereur *Cang-Hi*, est écrit par les Anglais *Caung-Shee*, et *Kam-Hi* par les Portugais ; mais les voyageurs de la même nation ne sont pas d'accord entre eux.

@

¹ J'ai vu à Paris, chez l'abbé Sicard, un jeune Chinois qui avait été trouvé sur un bâtiment anglais, et qu'on avait amené en France. Les sourds-muets de M. Sicard se faisaient entendre de lui par signes. On essaya de lui faire prononcer la lettre *b* ; il y réussit assez bien, mais il ne put jamais prononcer *ra* ; il disait *la*, et d'une manière fort accentuée.

La Chine en miniature



XXI

Fabrication du papier de bambou

@

p2.040 Dans les premiers siècles de l'empire, les Chinois n'avaient point de papier de pâte ; ils écrivaient sur des planches et de larges pièces de bambou. Au lieu de plume ou de pinceau, ils employaient un stylet de fer. Ils écrivaient même sur le métal, et les curieux conservent encore d'anciennes plaques, sur lesquelles on voit des caractères fort nettement tracés.

Cependant il y a déjà longtemps qu'ils ont fait la découverte du papier. Quelques Européens admirant sa finesse, l'ont pris pour une composition de soie, mais ils n'ont pas réfléchi que la soie ne peut pas se réduire en pâte. Les matières animales, telles que la laine, la soie, les poils de lapin ou de castor, peuvent fournir un feutrage plus ou moins fin, mais jamais un papier véritable, sur lequel on puisse

La Chine en miniature

écrire sans que l'encre s'y imbibe.

Les Chinois composent leur papier avec la seconde pellicule du bambou et de quelques autres plantes. Ce papier est d'une finesse presque impalpable, mais la corruption et les vers s'y mettent aisément. Il faut battre souvent les livres et les exposer au soleil.

Outre le papier qui se fait d'écorce d'arbre, on en fait aussi de coton ; c'est le plus blanc, le plus beau, et le plus en usage, il n'est pas sujet aux inconvénients dont nous venons de parler, et se conserve aussi bien que le papier d'Europe.

Il est certain que le papier chinois a un grand avantage sur le nôtre, en ce qu'on en fait des feuilles d'une égale blancheur partout, d'une longueur extraordinaire ¹, et qu'il est extrêmement doux et uni.

La consommation du papier est si énorme à la Chine, qu'il n'est pas étonnant qu'on en fabrique de toutes les matières ; outre celui destiné à l'écriture et à l'impression, il faut savoir que la plupart des châssis de fenêtres sont de papier. Les murs, les plafonds sont collés de papiers blancs ou de couleurs, unis ou chargés de toutes sortes d'ornements. En un mot, on ne voit dans les appartements les plus somptueux que du papier qui se renouvelle tous les ans.

La planche en regard de cet article représente la première opération, relative à la fabrication.

On choisit, dans une forêt de hauts bambous, les jets d'un an, qui ont acquis la grosseur de la jambe.

On les dépouille de leur première pellicule verte ou écorce extérieure, on les fend en quatre, et on les divise en bandes étroites de six à sept pieds de longueur (n° 1). Il faut remarquer que le tronc du bambou étant composé de fibres, longues et droites ², il est très aisé de le fendre de haut en bas, au lieu qu'en travers il se couperait difficilement.

¹ Un auteur chinois, cité par Duhalde, parle de feuilles longues de trois et cinq *tchang* chinois, c'est-à-dire, de trente et cinquante pieds. Dans les fabriques modernes, la longueur et la largeur n'excèdent pas dix pieds.

² Parce qu'il pousse à la manière des herbes ou graminées, et non comme un arbre par couches concentriques.

La Chine en miniature

On commence par battre fortement ces bandes sur un bloc de bois, afin de les amincir (n° 2).

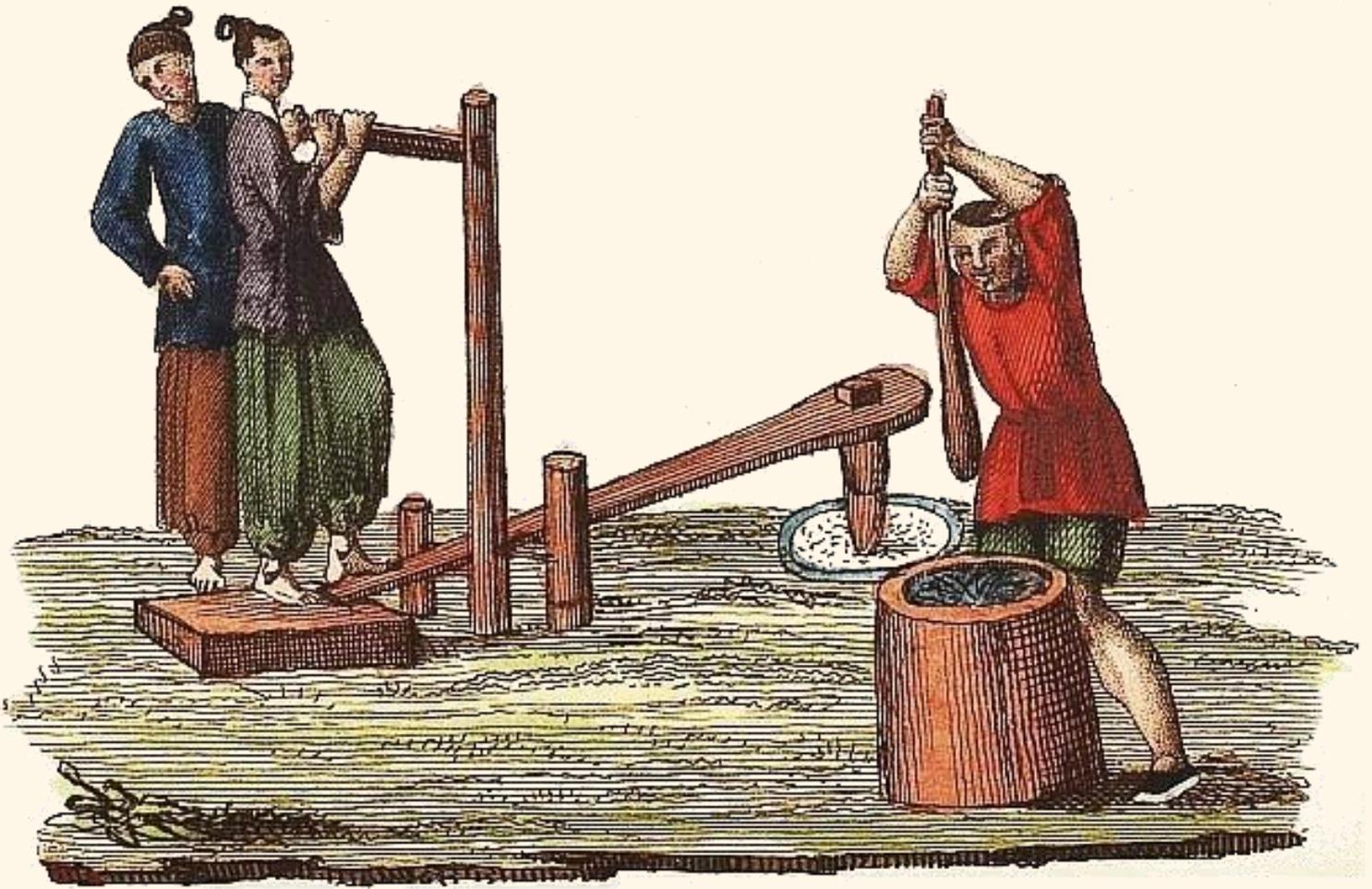
Ensuite on les dépose dans une mare d'eau bourbeuse, et on les laisse rouir ^{p2.045} pendant quinze jours (n° 3). Cette opération a pour objet de produire la dissolution des parties compactes et tenaces. Quand on a retiré les bambous, on les lave une seconde fois, on les réduit en filaments, puis on les expose au soleil, afin qu'ils se sèchent et se blanchissent.

Pendant que ces travaux se font dans une partie de la manufacture, on prépare dans une autre des ingrédients qui doivent entrer avec la pâte de bambou dans la composition du papier.

Telle est une colle que l'on prépare avec le hao-teng, plante sarmenteuse et gluante qui croît dans les montagnes. On coupe des tiges de cette plante qui, après avoir macéré trois ou quatre jours dans l'eau, produisent un suc onctueux et gluant : c'est cette colle qui est destinée à donner au papier le degré de consistance nécessaire.

On supplée à la colle de hao-teng avec de la farine ou fécule de riz. On voit, dans la planche suivante (n° 4), le pilon qui sert à la broyer.

@



XXII

Seconde opération de la papeterie

@

Quand le bambou a été réduit en filaments que l'on a fait blanchir et sécher au soleil, on les casse, on les pile dans un mortier, et on les fait cuire à la vapeur de l'eau bouillante.

Un homme fait mouvoir le pilon en le soulevant de toute la force de ses bras, ou à l'aide d'un levier.

La préparation est à peu près la même, si, au lieu de bambous, l'on fait usage d'autres végétaux. Ceux qui sont le plus propres, sont les arbres les plus abondants en sève ; les mûriers, par exemple, les ormes, la tige de l'arbrisseau qui produit le coton, le chanvre, et

La Chine en miniature

d'autres arbres dont les noms sont inconnus en Europe ; tel est le *kou-tchou*, espèce de mûrier sauvage ou de sycomore.

On ratisse légèrement la superficie extérieure de l'écorce, qui est verdâtre : ensuite on détache le liber ou écorce intérieure ¹ en longues aiguillettes déliées que l'on fait blanchir à l'eau bouillante et au soleil.

Les Chinois font encore usage de paille de riz, de tiges d'orties, etc.

Ils emploient aussi le vieux papier dont on a enlevé l'encre : une multitude de vieillards et d'enfants gagnent leur vie à effacer l'encre du papier qui a servi. L'encre de la Chine, composée de noir de fumée et de parties purement végétales, résiste moins que la nôtre composée de parties métalliques, lesquelles deviennent couleur de rouille, sans disparaître pour cela entièrement.

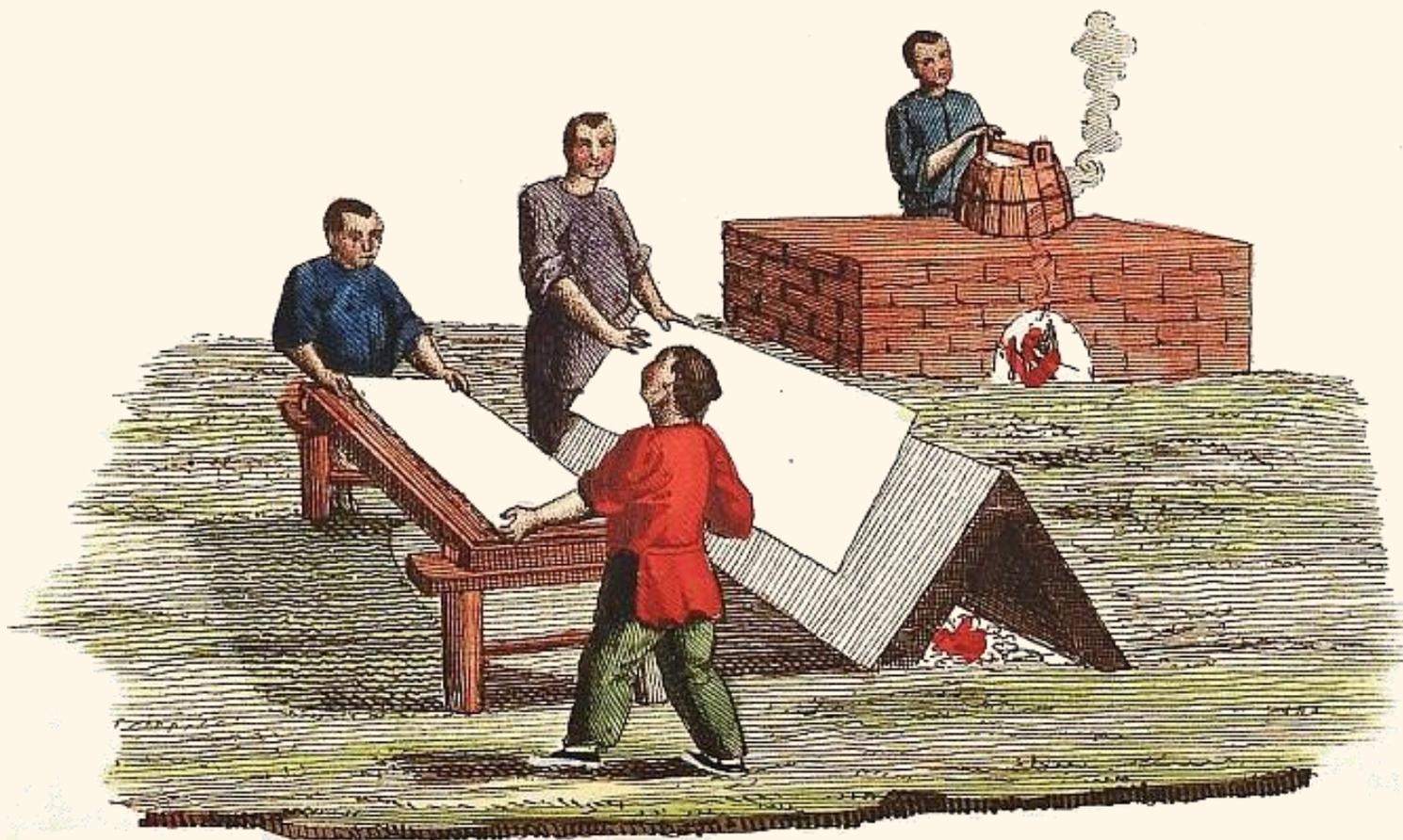
Leur papier de chiffon se fait avec des morceaux de vieille toile de coton, et subit à peu près les mêmes préparations que celui qu'on fabrique en Europe.

Le rhabillage du vieux papier se fait d'une manière fort curieuse. Les artisans, qui s'en occupent, habitent ^{p2.050} un grand village auprès de Pékin. Ils jettent les morceaux de vieux papier dans de grands paniers plats et serrés ; ils le lavent auprès de ce puits, en le foulant avec la main et avec les pieds pour le décrasser, en ôter les souillures, et le réduire en une masse informe. Ils font cuire cette masse dans une chaudière, et lèvent les feuilles qui dans ce cas sont d'une grandeur médiocre.

@

¹ C'est de ce mot *liber*, nom de la seconde écorce avec laquelle les anciens faisaient leur papier, qu'est venu l'autre mot *liber*, dont nous avons fait livre.

La Chine en miniature



XXIII

Troisième opération de la papeterie

@

Quand le bambou, amolli à la vapeur de l'eau bouillante, a été de nouveau broyé avec le pilon, représenté dans la figure précédente, on fait cuire la pâte dans un fourneau, et on en remplit plusieurs baquets.

Le châssis, destiné à lever les feuilles de papier, n'est point garni de fils de fer ou de laiton, comme en Europe, mais de fils déliés de bambous. Ce sont de petites baguettes qu'on tire plusieurs fois par une filière d'acier, percée de trous de différentes grandeurs : on les rend aussi fines, aussi solides que le fil de fer ; on a soin de les imbiber d'huile bouillante, afin que le châssis ne pénètre dans l'eau qu'à la surface, et à la profondeur suffisante pour lever les feuilles de papier.

La Chine en miniature

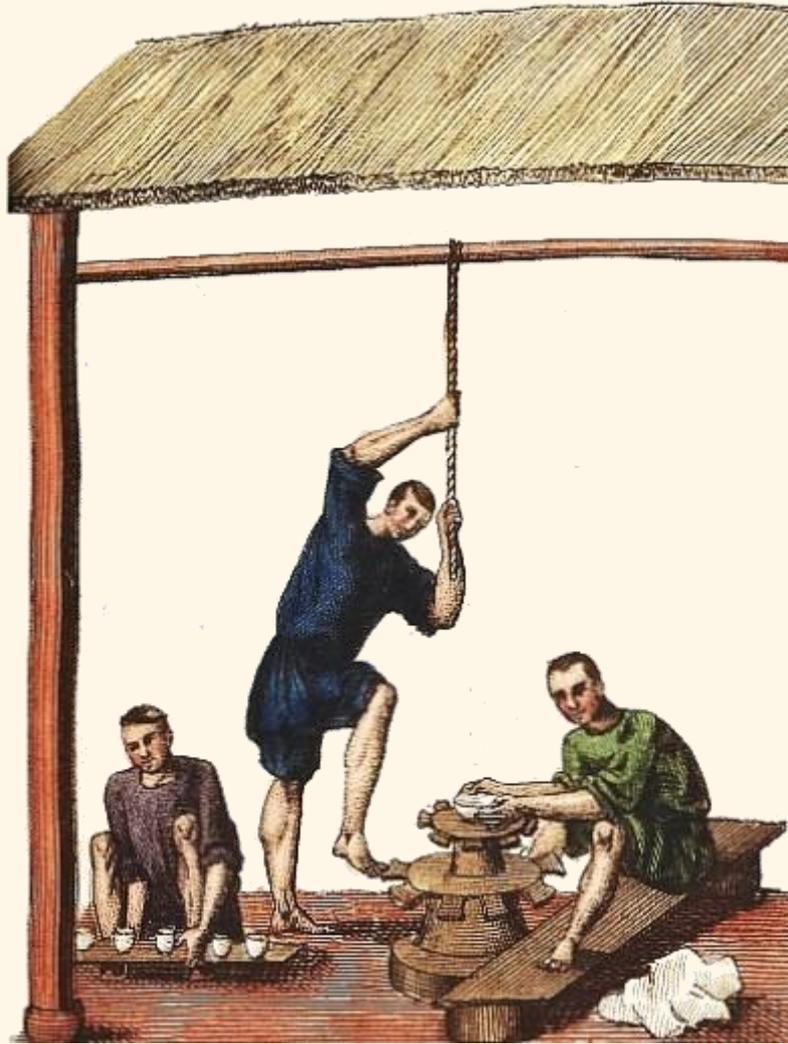
On laisse égoutter le châssis quelques secondes, puis on dépose la feuille sur un morceau d'étoffe blanche sans couture. Dans nos papeteries d'Europe, on met sous presse un certain nombre de ces feuilles avec leurs feutres, afin d'en exprimer l'humidité ; on les étend ensuite sur des cordes pour les faire sécher. Il en résulte la nécessité d'avoir pour cela de très grandes salles : l'étendoir d'Auvergne a 144 pieds de longueur sur 36 de largeur, et est percé d'une multitude de fenêtres. On emploie en Chine un procédé plus expéditif, et qui exige moins d'espace : on fait sécher les feuilles à l'aide d'un fourneau en dos d'âne.

Quand les feuilles sont d'une grandeur extraordinaire, il faut que le réservoir et le châssis aient des dimensions proportionnées. On abaisse le châssis, et on le relève à l'aide de cordes et de poulies.

Ce n'est pas seulement pour la tenture des appartements que l'on a besoin de si grandes feuilles ; c'est encore pour les *ti-tsé* ou billets de visite. Ces billets qui se font en Europe sur de simples cartes avec plus ou moins d'ornements, sont en Chine d'une grandeur proportionnée au rang de celui qui fait, soit l'invitation, soit la visite, ou du personnage qui les reçoit. Les *ti-tsé* que l'empereur fait remettre par honneur aux principaux seigneurs de sa cour ou aux ambassadeurs étrangers, sont de papier rose, et ne contiennent au milieu qu'un seul caractère qui signifie *bonheur suprême*. Ce signe est un des plus compliqués dans l'écriture chinoise ; il se compose entre autres des caractères qui signifient *champ cultivé, maison et enfants*. Il exprime parfaitement en quoi les Chinois font avec raison consister le vrai et solide bonheur.

Les Chinois fabriquent plus de deux cents sortes de papier. Celui qui est p_{2.055} destiné à écrire reçoit une préparation d'alun. Le papier argenté ne l'est point avec de l'argent, mais avec du talc. On prend pour cela du talc de la province de Se-Tchuen, que l'on nomme emphatiquement *yun-mou-ché*, c'est-à-dire, *Pierre matrice des nuages* ; parce que chaque lame qu'on en sépare ressemble à une nuée transparente. On réduit le talc en poudre très fine, pour l'appliquer sur le papier.

La Chine en miniature



XXIV

Tour pour travailler la porcelaine

@

Les Chinois faisaient déjà ces porcelaines superbes qu'ils n'ont pas surpassées depuis, lorsque nous ne connaissions pas en Europe l'usage de la fayence, c'est-à-dire, de la poterie vulgaire, recouverte d'un vernis imperméable.

Les premières fayences furent inventées en Italie, où les pinceaux des Jules Romain, et quelquefois de Raphaël lui-même, ne dédaignèrent point d'y tracer des compositions élégantes et ingénieuses. Cet art se perfectionna en France. Il dut un avancement

La Chine en miniature

rapide au savant Bernard Palissy, potier de Henry III, célèbre par ses peintures sur verre. Les relations que l'on eut avec la Chine firent connaître ses magnifiques porcelaines. On voulut les imiter, mais la fabrication en était un secret ; on débitait à ce sujet mille contes absurdes : on prétendait qu'elles se faisaient de coques d'œufs ou de coquilles de certains poissons, qui restaient enfouis en terre pendant vingt, trente et même cent ans.

La fabrication de cette poterie est connue à la Chine depuis un temps immémorial ; l'origine en est enveloppée de beaucoup de fables. Un nommé *Pu* est en quelque sorte le patron des ouvriers en porcelaine : ils en ont une statue dans leurs ateliers. Voici l'histoire de ce *Pu*. Un des anciens empereurs ayant ordonné quelques pièces d'une exécution difficile, le malheureux *Pu*, qui en fut chargé, n'en vint point à bout. De désespoir il se précipita au milieu de son fourneau, où il fut en un instant consumé par les flammes. Cependant les autres ouvrages de porcelaine qui cuisaient dans le même four, en sortirent si beaux et si conformes au modèle de l'empereur, que cela fut regardé comme un prodige. Le pauvre ouvrier devint une espèce de demi-dieu.

Le mot de porcelaine est inconnu des Chinois ; ils ne pourraient même le prononcer. On croit que ce nom vient des Portugais qui nomment une tasse ou une écuelle *pocellana* ¹, quoiqu'ils donnent à la porcelaine de la Chine le nom de *loça* ; le terme chinois est *tsé-ki*.

La porcelaine est si commune dans ce pays, que malgré l'abondance des poteries ordinaires, les ustensiles de ménage sont la plupart de cette précieuse matière. On en recouvre les toits des maisons. Quelquefois les colonnes et les parois extérieures des édifices en sont incrustées.

Auprès de la ville de Nankin, qui fut autrefois la capitale de toute la Chine, on admire la fameuse tour ^{p2.060} de porcelaine : elle a huit faces, chacune de quinze pieds de largeur ; elle est haute de deux cents pieds et divisée en neuf étages.

¹ Diminutif tiré du latin *pocillum*, petite coupe.

La Chine en miniature

La belle porcelaine est blanche comme la neige, et vient de Fo-Kien ou de King-Té-Ching. Celle qu'on fabrique le plus communément est blanche avec des fleurs bleues. Toute celle qu'on apporte à Canton, pour la vendre aux étrangers, est blanche ; on y applique après coup des ornements ou des peintures, suivant le goût des marchands.

La porcelaine est composée de deux sortes de terres, l'une qui se nomme *pé-tun-tsé*, et l'autre *kao-lin*.

La première est une terre argileuse, douce au toucher, mêlée & quartz (cristal de roche) et de mica.

La seconde est un spath fusible, également mélangé de mica et de quartz.

Ces substances, surtout la dernière, se trouvent, dans les carrières, en forme de roches. On écrase les fragments avec des masses de fer ; on met les morceaux brisés dans des mortiers où l'on achève de les réduire en poudre très fine.

On jette ensuite cette poussière dans une grande jarre remplie d'eau, et on l'y agite fortement avec une pelle de fer. Au bout de quelques moments de repos, il surnage une espèce de crème, épaisse de quatre à cinq doigts : on l'enlève, et on la verse dans un autre vase. L'eau de la jarre, agitée de nouveau, produit une autre crème que l'on recueille également jusqu'à ce qu'il ne reste plus au fond que des molécules grossières, que l'on retire pour les piler encore une fois.

La crème, mise à part et séchée dans des moules carrés, produit les blocs de *pé-tun-tsé*, qui se vendent ainsi dans le commerce.

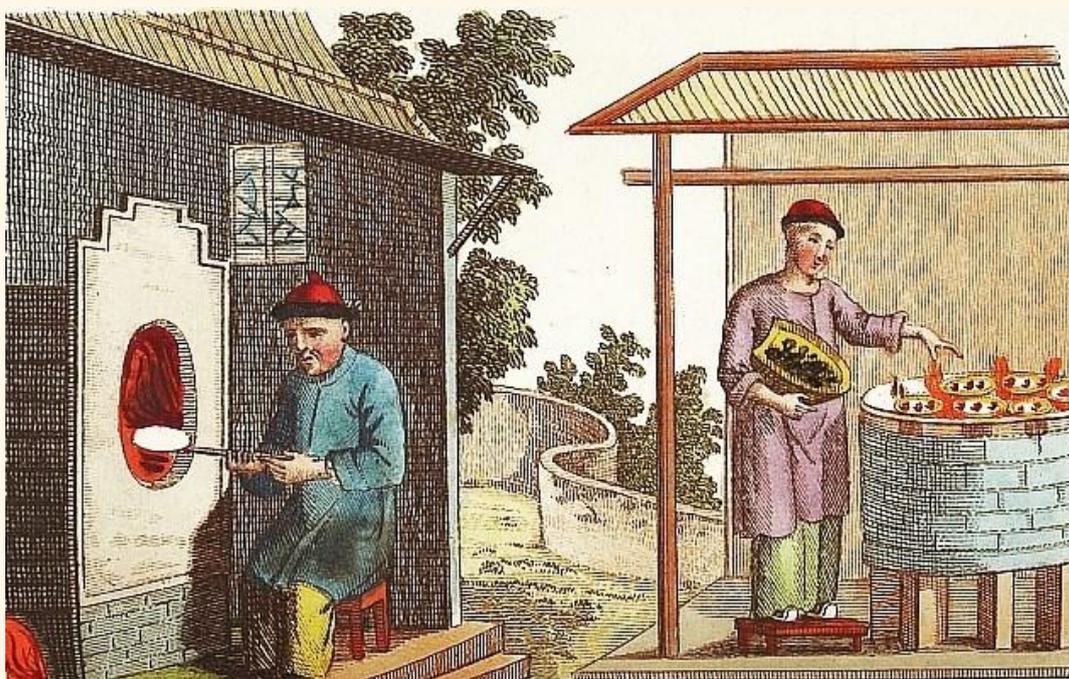
Il faut réduire ces morceaux en poudre, et en faire de la pâte quand il s'agit de fabriquer la porcelaine.

On travaille sur cette pâte dans les manufactures chinoises comme dans les nôtres ; on en forme des vases, sur le tour représenté dans l'estampe.

Un arbre de fer, placé verticalement dans une crapaudine où tourne le pivot, passe à travers un établi, et porte à son extrémité une petite

La Chine en miniature

roue en bois d'un pouce d'épaisseur et de sept à huit de diamètre. Une roue semblable, placée horizontalement comme la première, mais large de trois à quatre pieds, s'élève au-dessus de la crapaudine, et communique à celle d'en haut le mouvement circulaire que l'ouvrier assis devant l'établi lui donne avec son pied.



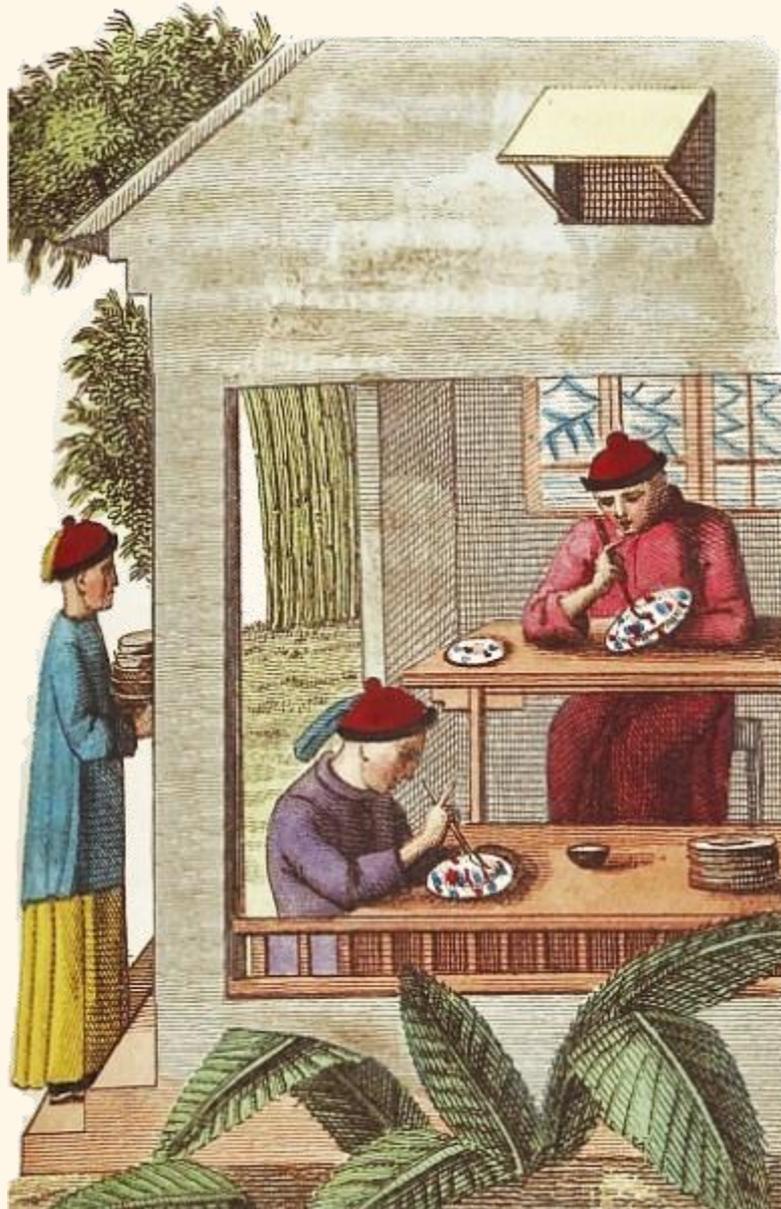
Tel est le procédé que l'on emploie dans les ateliers d'Europe ; mais en Chine, l'ouvrier modeler n'est pas celui qui donne l'impulsion à la grande roue. Ce dernier est debout, se soutient à une corde attachée au plafond, et fait mouvoir la roue par le mouvement alternatif de ses pieds.

C'est sur la petite roue que l'on fait tous les vases de forme circulaire. La pâte, tournant avec rapidité, prend sous les doigts de l'ouvrier la forme d'une tasse, d'une aiguière, etc. ; mais les vases ovales ou de forme carrée, les figures d'animaux et d'idoles, les bustes commandés par les Européens, en un mot, tout ce qui n'est pas de figure circulaire, ne saurait être fait au tour. On jette ces objets dans des moules : les fleurs et autres ornements en relief sont appliqués sur la porcelaine avec des moules, ou tout préparés ; on joint les pièces séparées, à l'aide d'un peu de pâte liquide. Quand le vase est fini, et qu'on lui a donné le poli convenable, on ^{p2.065} le met sécher à l'ombre ; les pièces séchées sont mises ensemble dans un four, où elles restent un

La Chine en miniature

espace de temps assez considérable. Il faut que le feu soit violent, car la pâte subit un commencement de vitrification.

La porcelaine, après cette première opération, reçoit mal à propos dans nos manufactures le nom de biscuit. Ce nom semblerait indiquer deux cuissons, bien qu'elle n'ait passé qu'une seule fois au four.



Le biscuit est d'un blanc mat. Pour lui donner un vernis brillant et presque indestructible, on plonge les pièces retirées du four dans du sable quartzéux délayé dans l'eau ; c'est ce qui forme la couverte. On remet les vases au feu ; la couverte se vitrifie ; la pâte achève de se cuire, et offre en cet état une demi-transparence. On trace sur ces

La Chine en miniature

porcelaines blanches des dessins en or ou en couleur, et on les remet au four une troisième fois. Le feu est moins violent que pour les premières opérations, de peur que les couleurs ne s'étalent et ne se dénaturent.

C'est sous ce dernier rapport que les manufactures de Sèvres et d'Angleterre ont laissé bien loin en arrière les porcelaines chinoises. On exécute aujourd'hui, sur porcelaine, des tableaux aussi purs de dessin, aussi brillants de coloris que ceux peints sur toile par les meilleurs maîtres. Ils ont sur ces derniers l'inestimable avantage, que la couleur en est inaltérable, et, pour ainsi dire, éternelle.

L'art de peindre sur porcelaine vient de faire, dans ces dernières années, de nouveaux progrès. Ce ne sont plus seulement des tableaux peints lentement, avec difficulté et surtout à grands frais, que nous retracent les vases de porcelaine et de fayence. On y transporte des estampes en noir et en couleur, c'est-à-dire qu'on a trouvé l'art d'imprimer en taille-douce sur la fayence et sur la porcelaine. La fayence n'exigeant pas une cuisson aussi forte, cette opération y est plus facile ; et l'on vend aujourd'hui au prix modique de douze ou quinze sous, des assiettes de fayence avec des dessins de paysages, de monuments, de figures, etc. d'une exécution si parfaite, que le prix en serait exorbitant s'ils étaient tracés au pinceau.

De même que nous regrettons la perte de la peinture sur verre qui était si commune au 15^e siècle ¹, les Chinois regrettent la perte de quelques procédés relatifs à la fabrication des anciennes porcelaines. Les secrets ont péri avec ceux qui en étaient possesseurs.

Les anciens manufacturiers traçaient, dans la substance même de la pâte, des figures de poissons ou d'autres animaux, qu'on n'apercevait que lorsque le vase était rempli de quelque liqueur.

Au surplus, l'engouement qui fait préférer les antiques porcelaines de la Chine et du Japon, aux nouvelles, est souvent ridicule. Les Chinois

¹ On l'a retrouvée ; mais il est évident que les résultats n'en sont pas tout à fait les mêmes, et que les procédés modernes sont plus dispendieux.

La Chine en miniature

profitent quelquefois de la manie des marchands européens. Ils imitent la pâte et la figure de l'ancienne porcelaine ; ils enterrent ces vases pendant un mois, dans le plus sale mélange que l'on puisse imaginer : la surface en est si bien corrodée, qu'ils passent pour avoir 3 ou 400 cents ans d'ancienneté.

Cette supercherie n'est point surprenante de la part des Chinois, qui sont les fripons les plus éhontés de la Terre, dans leurs relations avec les ^{p2.070} Européens. Les valets ramassent au fond des théières des feuilles de thé qui ont déjà servi, pour les faire sécher et les vendre à des marchands, lesquels en grossissent les ballots de thé qu'ils expédient à Canton. Dans les caisses de jambon, il est rare qu'on ne trouve point quelques jambons de bois peint, qui ont la forme et la couleur des jambons véritables. Quoique le poivre soit à très bon marché dans leur pays, ils mêlent aux grains véritables de faux grains qui sont de petites boules de pâte roulées dans de la poussière de poivre. Presque toutes leurs marchandises sont ainsi falsifiées.

@

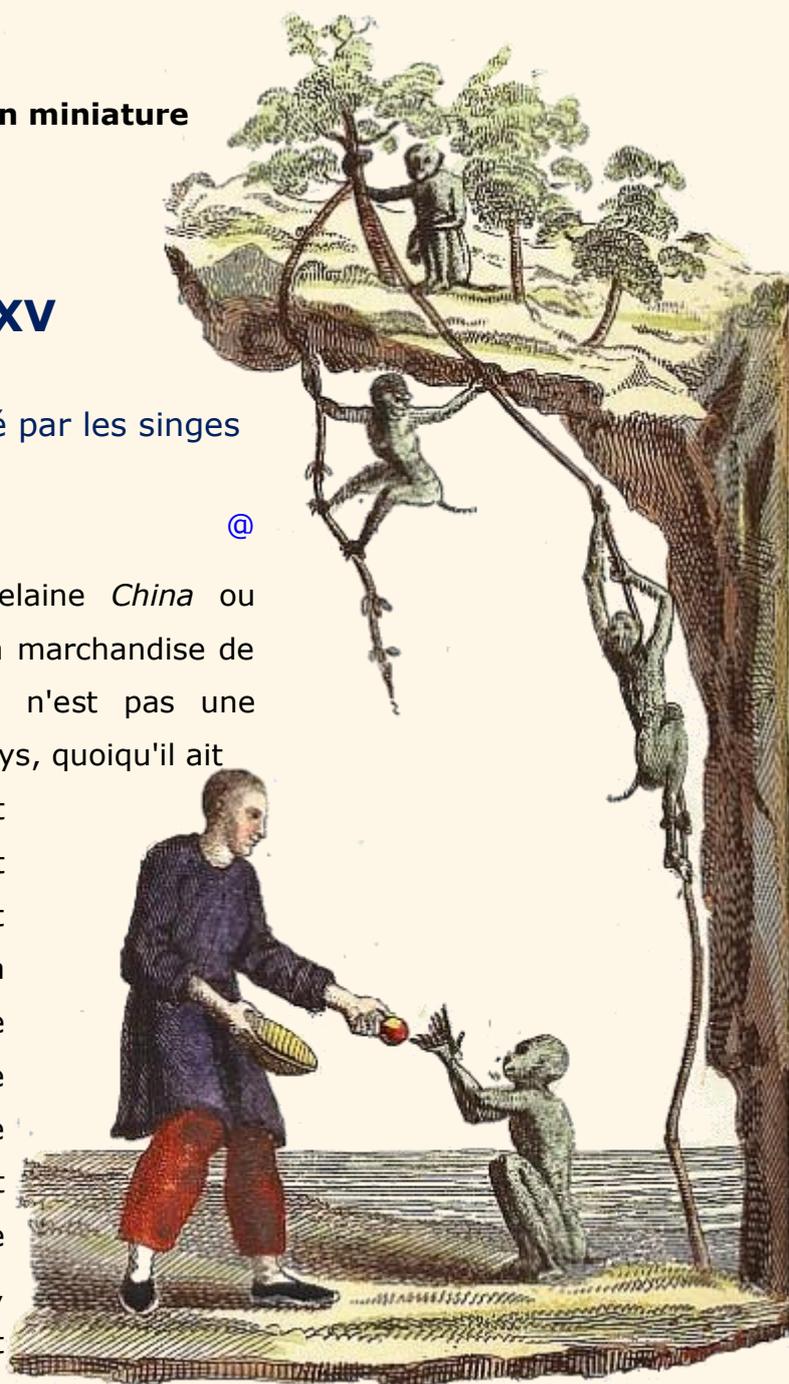
Récolte du thé par les singes

@

Les Anglais appellent la porcelaine *China* ou *China-ware*, comme si l'on disait la marchandise de la Chine par excellence. Le thé n'est pas une production moins fameuse de ce pays, quoiqu'il ait été longtemps inconnu en Europe, et que les Hollandais ne nous en aient apporté que vers le commencement du 17^e siècle. Peu s'en fallut qu'à cette même époque, les Chinois ne remplaçassent leur boisson favorite par l'infusion d'une plante européenne. Les Hollandais s'étaient avisés de leur donner, en échange du thé, de la petite sauge, qui est, comme on sait, fort aromatique, et dont la décoction offre un breuvage agréable.

Malheureusement pour les spéculateurs hollandais, cette vogue, qu'ils introduisirent à Canton, ne fut pas de longue durée, et n'alla pas plus loin. Le thé se trouve, exclusivement à toute autre contrée du monde, dans quelques provinces de la Chine. Les tentatives que l'on a faites pour introduire l'arbre à thé dans l'Indostan, ne paraissent pas avoir été suivies de succès.

La plante qui produit le thé a été classée par Jussieu dans la famille des mauves. Elle a une fleur rosacée, composée de six ou neuf pétales dont les trois sont plus petits. Le fruit est une capsule qui ne ressemble pas mal aux graines de la capucine, mais il paraît qu'on n'en fait aucun usage.



La Chine en miniature

Les feuilles sont les seules parties de la plante qui méritent d'être soigneusement recueillies.

Le thé croît dans les provinces les plus chaudes. Il n'est pas dans ce pays un objet de luxe, mais un objet de nécessité. On le prend sans sucre et sans lait, et on le regarde comme nécessaire pour corriger la crudité des eaux généralement mauvaises à la Chine. Le genre d'aliments dont ces peuples font usage est d'une digestion difficile, et ils ont besoin de thé pour la favoriser.

Le vrai nom chinois de la plante est *tcha*. Le mot thé n'est cependant point d'invention européenne. On prononce ainsi dans quelques provinces le nom de la plante.

Les Chinois en comptent quatre espèces particulières, le *song-lo*, le *vou-y*, le *pou-yul* et le *lo-ngan*. Les Européens estiment particulièrement la première, qu'ils appellent thé vert ; ils confondent le reste sous la dénomination de thé noir.

La manière de cultiver le thé diffère selon les districts. Dans la province de Kiang-Nan on l'empêche de s'élever au delà de six ou sept pieds. Ailleurs on le laisse croître à la hauteur de dix à douze pieds. Il serait susceptible de devenir très haut, mais on l'étête, et on le cultive en buisson comme un rosier.

La plante se sème au mois de mars ; ^{p2.075} les jeunes plants sont repiqués à la distance de trois ou quatre pieds. On peut récolter les feuilles au bout de trois ans, mais il faut avoir soin de renouveler les plants tous les cinq à six ans, car sans cela la feuille deviendrait dure et amère. Les feuilles de thé se récoltent au commencement, au milieu et à la fin du printemps ; celles d'automne ou de la seconde pousse passent pour peu délicates, mais la récolte en est très abondante. La couleur des feuilles dépend du temps où elles sont cueillies : elles sont d'un vert clair au commencement du printemps ; elles deviennent ensuite d'un vert plombé, et enfin d'un vert noirâtre.

Pour cueillir les feuilles tendres, il faut choisir le temps du matin, lorsqu'elles sont chargées de rosée avant le lever du soleil. Dès qu'elles

La Chine en miniature

sont cueillies, on les expose au bain de vapeur, on les roule en les tenant sur des plaques de fer ou de terre cuite, et on les fait sécher au soleil.

Le meilleur thé est celui dont les feuilles ont été roulées une à une entre les doigts, par des femmes qui font ce métier. On nomme *tchu-tcha* le thé roulé à la main.

On mêle quelquefois au thé divers ingrédients, plutôt pour en grossir le volume et le falsifier que pour en améliorer la qualité. Telles sont la fleur du lien-whoa, ou nénuphar des Indes, et la camélia-sé-sanqua, dont la fleur ressemble beaucoup à celle du thé.

On enferme les feuilles desséchées dans de grandes caisses doublées de lames de plomb très minces. Les paysans chinois foulent le thé avec leurs pieds nus, comme nos vigneron européens pressent souvent la vendange.

Le thé impérial nommé *mao-tcha* est composé de feuilles nouvelles, recueillies sur les jeunes plants du thé, *you-y-tcha* (le thé *bou*). Cette production n'est point mise dans le commerce ; l'empereur en fait des présents à ses principaux courtisans, par l'intermédiaire de qui elle peut passer à d'autres personnes, et même arriver jusqu'en Europe.

Les lieux secs et élevés conviennent mieux que les terrains bas et humides à la culture du thé ; il en résulte que la récolte est souvent très difficile, surtout celle du thé de la meilleure espèce. Les hommes ne se tiendraient qu'avec peine sur des coteaux à pic ; au moindre faux pas ils pourraient se faire des blessures dangereuses, ou tout au moins ébranler et arracher les jeunes arbres. Quelquefois les coteaux sont tellement escarpés que des hommes ne pourraient pas y monter.

On a imaginé pour recueillir le thé dans ces endroits difficiles un expédient fort singulier ; il fait l'objet de la gravure ci-jointe, envoyée en original par les missionnaires.

Des singes sont dressés à gravir ces hauteurs, et à effeuiller les buissons de thé. Les feuilles roulent d'elles-mêmes du haut en bas de la montagne, ou y sont apportées par le vent, et les propriétaires de la plantation les ramassent.

La Chine en miniature

On conçoit combien il est difficile de former de pareils aides, car les singes ne peuvent être guidés en cette occasion par un instinct purement machinal. Les baies du thé n'ont aucun attrait pour eux, et d'ailleurs s'ils allaient les chercher on ne pourrait se servir d'eux que pour la récolte d'automne. Le fruit du thé est non seulement amer, mais un peu corrosif. Les singes ne suivent autre chose que l'impulsion que leur a donnée un ^{p2.080} instituteur habile. Lorsqu'ils sont descendus de la montagne qu'ils avaient gravie à l'aide de cordes, on leur donne pour récompense quelque friandise de leur goût.

C'est ainsi que l'homme fait tourner à son profit l'instinct et l'industrie des animaux. Sans parler des truffes qui sont découvertes dans les campagnes du Périgord par des pourceaux avides, ne dressons-nous pas le faucon à être le compagnon de nos chasses ? Les Chinois ne se servent-ils pas de la voracité d'un oiseau, du cormoran, dont il sera question dans un autre article ¹, pour atteindre au fond des lacs et des rivières le poisson qui fuit vainement leurs hameçons ou leurs filets ?

Les Anglais n'ont peut-être pas les mêmes raisons que les Chinois de faire usage du thé, quoique les eaux qu'ils boivent à Londres ne soient pas fort saines, à en juger par la laideur et le peu de bonté de leurs dents. Le café, les liqueurs fortes, offrent pour faciliter la digestion des moyens encore plus actifs que le thé ; mais chez eux la passion de boire du thé est devenue une espèce de fureur. Leurs médecins prétendent que l'usage de cette boisson rend les maladies cutanées plus rares qu'autrefois.

Aussi l'importation du thé en Angleterre est-elle prodigieuse. Il y a cent ans elle ne passait pas 50 mille livres pesant par année ; en 1777 elle fut de six millions pesant, et en 1795 de près de 28 millions. Il est vrai que les Anglais n'achètent pas tout ce thé, pour le consommer eux-mêmes, mais pour le vendre à d'autres peuples.

On trouve dans les mémoires du père Amyot, la confirmation d'un fait qui a paru extraordinaire dans la relation de lord Macartney ; c'est que « le thé arrivé en Europe a un parfum et une force qu'il n'a pas en Chine ».

¹ Voyez dans le tome IV^e le texte de la planche LXII.

La Chine en miniature

La même chose à peu près, arrive à notre vin de Bordeaux, qui devient infiniment plus généreux lorsqu'il a fait un voyage sur mer.

Le thé ne coûte pas fort cher dans les provinces où on le recueille, mais à Pékin le prix en est exorbitant. Pris à Canton, il revient à la compagnie des Indes d'Angleterre, à environ seize sous la livre : celui d'une qualité supérieure coûte à peu près trois francs. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de cabarets à thé. Les gens du peuple y boivent une tasse de thé d'une qualité fort mauvaise, moyennant deux tsen qui valent à peu près deux de nos centimes. On offre toujours le thé à la Chine aux personnes qui viennent faire des visites, quelque heure du jour qu'il puisse être. On le sert dans des tasses de porcelaine à couvercle. On ne le boit jamais froid ; et comme nous l'avons dit en commençant cet article, les Chinois n'y mettent ni crème, ni sucre.

On fait des boules du thé pou-yul, ainsi appelé du village qui le produit dans les provinces de Yu-Nan ; pour faire tremper ces boules dans l'eau, on est obligé de les couper en morceaux.

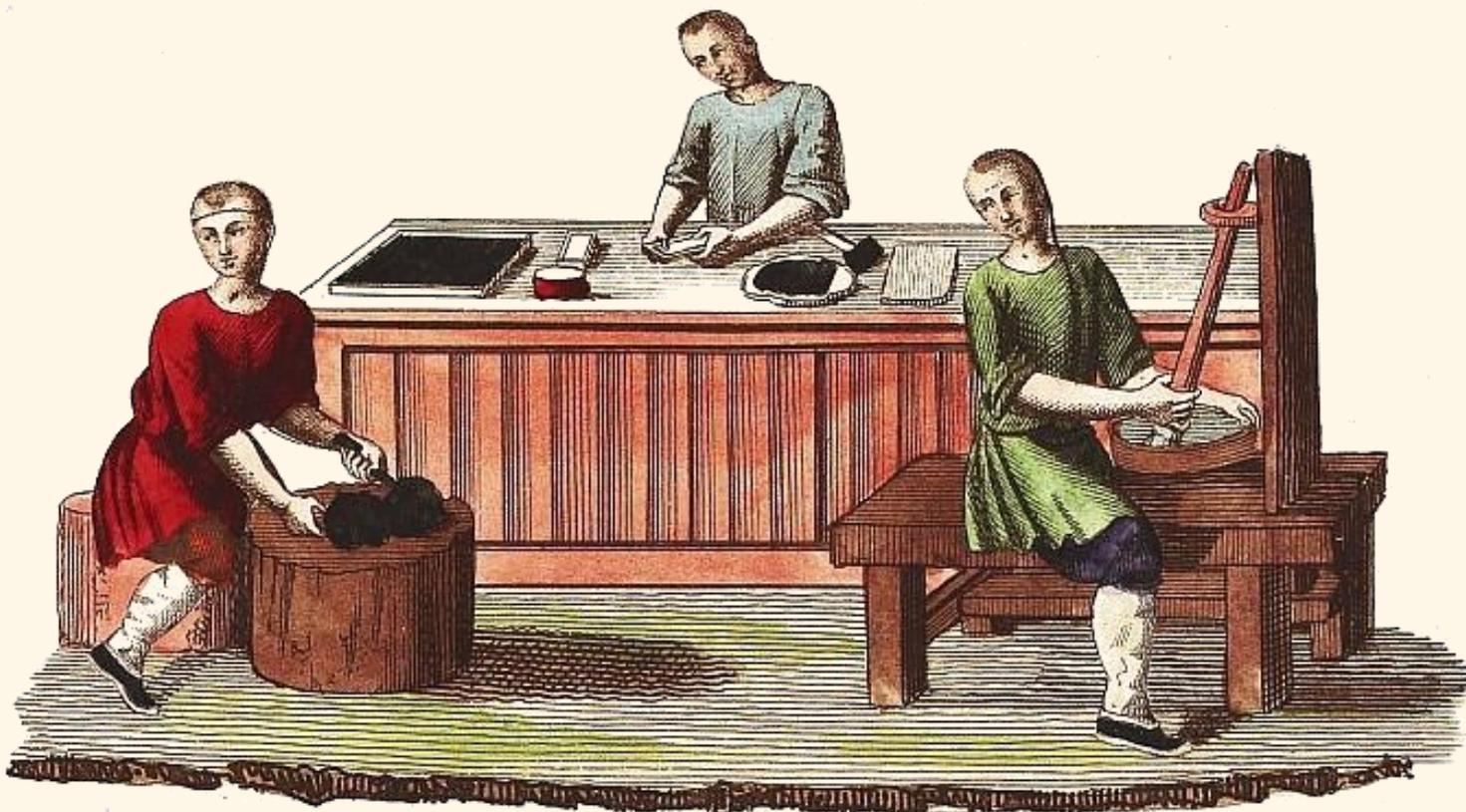
Cette dernière préparation n'est pas d'un goût fort agréable, mais on lui croit de grandes vertus médicinales.

On voit dans les rues de Pékin et des autres grandes villes de la Chine, des marchands de thé ambulants. Ils en distribuent des tasses moyennant un prix modique ; il n'est pas besoin d'observer que ce thé est d'une qualité extrêmement médiocre, et ^{p2.085} proportionnée à la rétribution qu'on exige des amateurs.

J'ai sous les yeux un autre dessin, également envoyé par les missionnaires, et qui représente une singulière manière de préparer le hiuen-tcha, ou thé impérial en boule. Plusieurs Chinois écorchent des chevaux vivants, et en recueillent le sang dans des baquets, afin de le mêler sans doute avec les feuilles de thé récoltées. Ce dessin n'est accompagné d'aucun texte.

@

La Chine en miniature



XXVI

Fabrication de l'encre de la Chine

@

L'invention du papier eût été peu utile aux Chinois s'ils n'eussent découvert l'espèce d'encre la plus propre à y tracer des caractères.

L'encre de la Chine est composée de noir de lampe, qui se fait en brûlant du bois de pin, de la graisse de porc et de l'huile, dont on corrige l'odeur en y mêlant des parfums, notamment du musc. On fait de cette suie une pâte en la mêlant avec de la colle de peau d'âne ; on jette cette pâte dans des moules de bois de différentes grandeurs, pour lui donner les formes que l'on désire ; on y représente des figures d'hommes, de dragons, d'oiseaux, d'arbres, de fleurs, etc. La forme la plus ordinaire est celle d'un bâton carré, où sont inscrits des caractères chinois.

La meilleure encre vient de Nankin ; mais les autres manufacturiers en contrefont les marques, comme nos marchands eux-mêmes donnent

La Chine en miniature

pour de véritable encre de la Chine des bâtons de leur composition.

La vieille encre passe pour avoir des effets salutaires en médecine, particulièrement pour les maux d'estomac et les crachements de sang. Cet heureux effet provient tout seul de la colle de peau d'âne.

Les Chinois ont, pour écrire, une petite table de marbre poli, avec un trou à l'extrémité pour y mettre de l'eau ; ils y trempent leur bâton d'encre, et le frottent plus ou moins, suivant le degré de noirceur qu'ils veulent donner à leur écriture.

L'écritoire de marbre, le pinceau, le papier et l'encre se nomment *pau-tsé*, mots qui signifient *les quatre choses précieuses*. Nos écoliers, et même nos gens de lettres et de cabinet, dont les encriers sont souvent d'une saleté révoltante, rougiraient de honte en voyant la propreté recherchée avec laquelle les lettres chinoises tiennent tous les ustensiles qui ont rapport à l'écriture.

@

La Chine en miniature



XXVII

Manière dont on imprime à la Chine

@

L'art de l'imprimerie, qui ne fait, pour ainsi dire, que de naître en Europe, puisqu'il date du milieu du quinzième siècle, longtemps après les beaux âges littéraires de la Grèce et de Rome, remonte en Chine à l'antiquité la plus reculée : les calculs les plus modérés en placent la découverte à environ cinquante ans avant l'ère chrétienne.

Il est vrai que les Chinois ne sont pas, sous ce rapport, aussi avancés que nous ; ils n'ont point de types ^{p2.090} mobiles, si ce n'est pour les *titres courants* des gazettes, du calendrier et de quelques autres ouvrages où les mêmes formules sont souvent répétées. Leur méthode d'imprimer consiste à graver en relief, sur une planche de bois, le discours dont on veut multiplier les copies.

On fait donc transcrire le manuscrit, par quelque bon écrivain, sur

La Chine en miniature

un papier fin et transparent ; le graveur colle chaque feuille à l'envers sur une planche de pommier, de poirier, ou de quelque autre bois dur ; il y sculpte les caractères en évitant les intervalles.

Dans les affaires qui requièrent célérité, comme lorsqu'il s'agit d'imprimer un édit, une déclaration du prince, etc. la gravure se fait sur une planche de cire jaune. Cette manière d'imprimer est, comme on le voit, la plus correcte qu'il soit possible de trouver ; il ne peut y avoir de fautes, de mots répétés, oubliés ou transposés, si la copie est bien faite. Si cependant il y a des erreurs, ou si la planche éprouve quelque altération, l'endroit fautif est enlevé à la pointe du ciseau, et l'on adapte à la place une pièce de bois.

Avec un pareil procédé, l'usage de nos presses serait impraticable. Voici de quelle manière procèdent les Chinois. Après avoir mis leur planche de niveau, ils trempent dans l'encre une brosse dont ils la frottent d'un bout à l'autre ; ensuite ils y appliquent la feuille de papier, et passent dessus une autre brosse douce et oblongue, afin de faire marquer les caractères.

L'encre d'impression est faite avec du noir de fumée détrempe dans de l'eau-de-vie avec de la colle forte, et un peu fluide.

Tout ouvrage imprimé porte non seulement le nom, mais le cachet de l'auteur ; le cachet est d'agate, de corail, de jaspe, ou de cristal de roche : l'impression se fait avec une couleur rouge à l'huile.

Les caractères des cachets sont en écriture antique ; ils contiennent le nom de la personne, et de plus une sentence ou devise.

Il n'existe point à la Chine de gazettes littéraires où l'on rende compte des ouvrages nouveaux ; les journaux ne parlent guère que de prétendues observations astrologiques ; quelques articles sont consacrés aux événements politiques. Les missionnaires ont prétendu qu'une mort immédiate devait être la punition d'un mensonge inséré dans la gazette impériale de Pékin ; cependant M. Barrow observe qu'on y exagère très souvent les événements militaires, et qu'on y annonce des victoires qui n'ont jamais été gagnées. Les missionnaires

La Chine en miniature

se sont mal expliqués ; ils ont seulement voulu dire que l'éditeur de la gazette serait puni, s'il s'avisait d'y faire entrer quelque article qui ne lui aurait pas été officiellement envoyé par le gouvernement.

J'ajouterai à ce que j'ai déjà dit sur la reliure chinoise, qu'elle présente, comparée à la nôtre, cette différence ou plutôt cette opposition singulière, que la grande marge de chaque page est en haut, au lieu de se trouver en bas : les titres courants sont sur la marge gauche extérieure de la page, gauche, et écrits de haut en bas, suivant le génie de l'écriture chinoise.

Les numéros des pages sont un peu plus bas sur la même marge, à peu près aux trois quarts de sa longueur : au-dessous du numéro est une raie noire perpendiculaire à l'encadrement des pages, et communiquant du *recto* d'un feuillet au *verso* de l'autre. Ces raies sont dans les livres chinois ce que sont dans les livres européens ^{p2.095} les peintures de la *frisquette* ; ils servent à faire tomber les feuillets de *registre*. De là résulte que dans tout livre chinois on voit une ligne noire en bas de la tranche.

@

XXVIII

Récolte du vernis

@

L'arbre qui produit le vernis de la Chine, et qui est une espèce de sumac, n'est pas le même que le vernis du Japon ¹. Ce dernier, susceptible de culture dans nos climats, offre un bois de menuiserie et d'ébénisterie plus beau que le noyer et plus fort que le chêne.

Quant au vernis de la Chine, on n'a pu encore s'en procurer de plants, ni en essayer sa culture. Les

Anglais de la suite de lord Macartney, arrivés dans les provinces méridionales de l'empire, payèrent très cher plusieurs plants de vernis qu'ils eurent bien de la peine à se procurer, parce que les intermédiaires craignaient de se compromettre : quelle fut leur surprise de voir ces arbres se flétrir et se dessécher ! En les examinant, ils n'en trouvèrent pas un seul qui eût des racines ; c'étaient de petites branches d'arbres plantées dans des pots.

Le vernis que les Chinois nomment *tsy* est une gomme roussâtre qui découle d'un arbre, lequel a l'apparence du frêne par la feuille et l'écorce, et qui s'élève à la hauteur de quinze pieds sur environ deux pieds et demi de circonférence.

¹ *Rhus succedaneum*, ou *Rhus vernix*.

La Chine en miniature

Pour obtenir le suc, il faut attendre que les arbres aient sept ou huit ans ; l'été est la seule saison où se puisse faire cette opération. On fait plusieurs incisions le long du tronc, avec un petit couteau en demi-cercle : celui qui fait l'incision d'une main, a dans l'autre une coquille dont il insère aussitôt les bords dans l'incision, autant qu'elle peut y entrer, c'est-à-dire, d'environ un demi-pouce ; cela suffit pour que la coquille s'y tienne sans autre appui. On fait les incisions le soir, et le lendemain on va recueillir ce qui a coulé dans les coquilles : souvent, au lieu de coquillages, on adapte aux incisions de longs tuyaux de bambou. Ce ne sont point d'ordinaire les propriétaires de ces arbres qui en font tirer le vernis, mais des marchands qui dans la saison traitent avec les propriétaires moyennant cinq sous par pied.

Il y a des précautions à prendre pour garantir les ouvriers des impressions malignes du vernis : ils ont coutume de se frotter les mains et le visage avec une certaine espèce d'huile, afin d'en neutraliser les effets. Quand ils ont cessé de travailler, ils se lavent tout le corps avec de l'eau chaude, dans laquelle on a fait infuser de l'écorce de sapin, des cosses de châtaignes, du salpêtre, etc.

Pendant que les ouvriers travaillent auprès des arbres, ils s'enveloppent la tête d'un sac de toile qu'ils lient ^{p2.100} autour du cou, en n'y laissant que deux trous vis-à-vis des yeux : ils ont devant eux une espèce de tablier de peau de daim, des bottines et des gants de la même matière.

L'opération qui consiste à extraire le vernis avec des tubes de bambou, et qui est représentée dans la figure ci-jointe, offre moins de dangers, parce que le vernis est contenu dans la capacité du bambou, sans qu'il se fasse une grande évaporation au dehors : aussi voit-on dans cette gravure un des ouvriers se reposant de son travail, manger tranquillement son riz au pied de l'arbre.

Les coquilles ou les bambous dans lesquels le vernis a découlé sont vidés sur un châssis de toile claire, portant sur les bords d'une grande jarre de terre : on y passe le vernis ; ce qui ne peut traverser la toile est mis à part et vendu aux droguistes. On est content de la récolte, lorsque dans une nuit mille arbres ont produit vingt livres de matière.

La Chine en miniature

Quand la récolte est achevée, le marchand met son vernis dans des vases de bois exactement fermés.

Les ouvriers qui négligent de prendre ces précautions, essuient une maladie affreuse nommée *clou de vernis* ; des espèces de dartres leur couvrent le visage et le reste du corps : on y remédie par de fortes purgations, des fumigations, etc.

Le vernis de la Chine, outre l'éclat qu'il donne aux moindres ouvrages de bois ou de carton sur lesquels on l'applique, a encore la propriété de conserver le bois et d'empêcher que l'humidité n'y pénètre : l'eau n'y a aucune prise.

Le vernis peut s'appliquer immédiatement sur le bois ou sur un mastic préparé avec du papier, de la filasse et de la chaux bien pétris ensemble.

Telle est la transparence du vernis, que deux ou trois couches n'empêchent pas de voir toutes les veines du bois. Si l'on veut cacher la matière sur laquelle on travaille, on multiplie le nombre des couches. Quand l'ouvrage est sec, on y peint en or ou en argent diverses figures, sur lesquelles on passe encore une couche de vernis, pour leur donner plus de brillant, et que la conservation en soit plus parfaite.

Les vernis du Japon sont préférés dans le commerce, parce qu'ils sont apprêtés avec plus de soin et de goût.

Les ouvrages en vernis sont communément noirs : ceux d'une autre teinte ne sont pas aussi beaux, parce que les drogues qu'on est obligé d'y faire entrer produisent une couleur terne.

Le vernis que nos ouvriers appliquent sur le bois ou sur la tôle n'a aucun rapport avec le vernis de la Chine ; le vernis sur tôle particulièrement s'applique au moyen d'un feu violent que ne supporterait pas celui des Chinois. Les *cabinets* de la Chine et du Japon étaient autrefois très recherchés en France, mais ils sont aujourd'hui passés de mode. Telle est cependant leur beauté, qu'il n'y a pas de doute que la vogue n'en reviendrait bien vite parmi nous, si la paix maritime nous permettait de rétablir des communications avec la Chine, ou du moins avec Canton, le seul port de cette immense contrée qui soit ouvert aux Européens.



XXIX

Faiseurs de cordons de soie

@

p2.105 Nous réservons un grand article sur l'explication de la manière dont les Chinois élèvent les vers à soie, et préparent la matière que leur fournissent ces laborieux insectes. Ce sera l'objet du texte de la 62^e planche dans le quatrième volume.

Les ouvrières représentées dans la figure ci-dessus sont occupées à fabriquer des cordons de soie, d'une manière fort différente de celle dont s'y prendraient les artisans européens dans le même genre. Leur métier n'est pas horizontal, mais vertical. Les fils sont tendus autour d'un cône tronqué.

La Chine en miniature

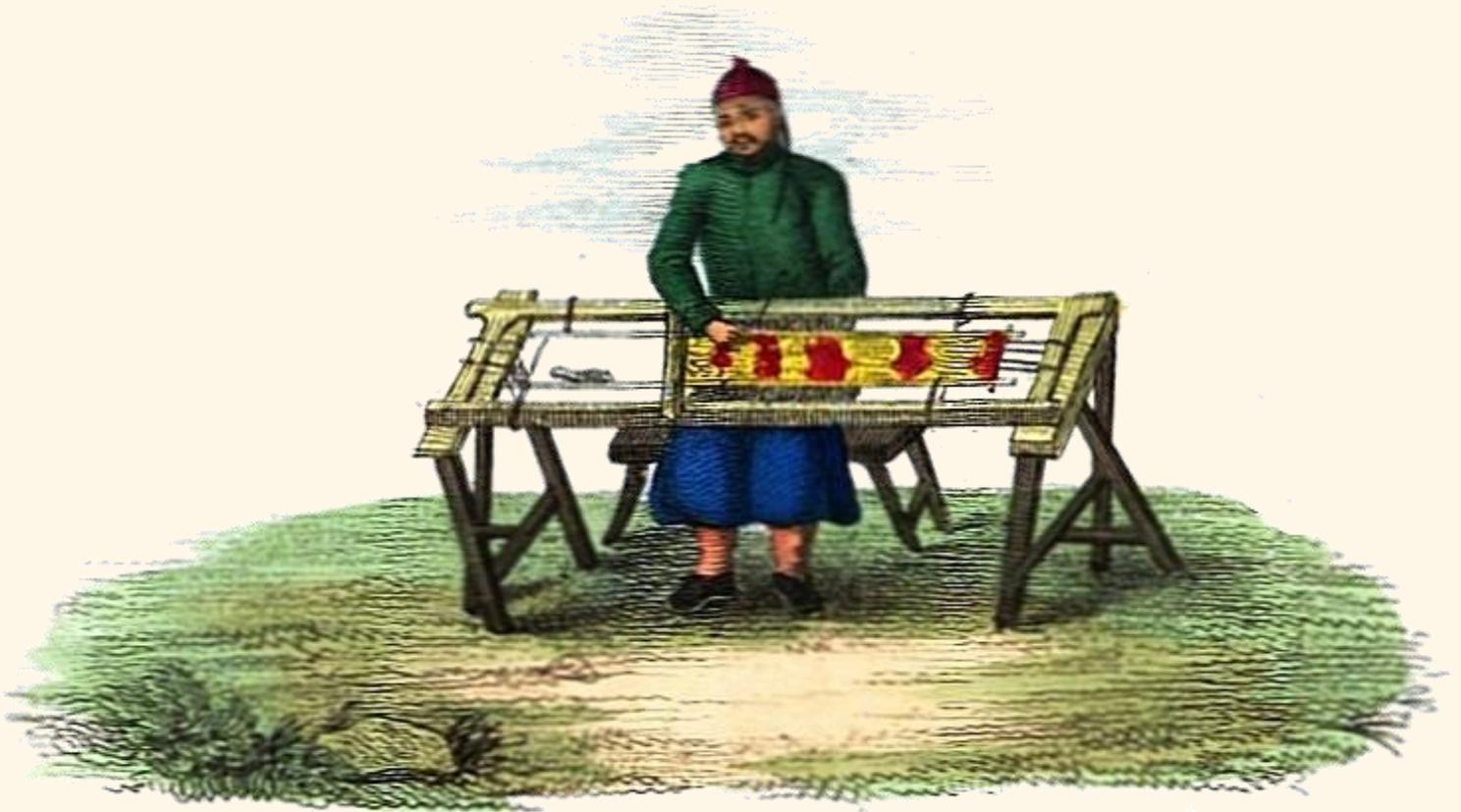
Les femmes qui cordonnent le coton roulent très adroitement les fils sur une tuile courbe. Cette tuile est placée sur le genou, le côté convexe en haut.

L'industrie naturelle des Chinois porte les personnes affaiblies par leur âge ou par leur sexe, à s'occuper sans cesse de quelque chose d'utile. Les vieillards reconnaissent ainsi les soins que prennent d'eux les membres plus jeunes et plus robustes de la famille, et l'honneur qu'ils leur rendent en leur accordant toujours la place la plus distinguée.

Le cordonnet de soie est, entre autres choses, employé à la reliure des livres. C'est avec des cordons de soie que l'on étrangle les criminels d'État condamnés à subir ce supplice.

@

La Chine en miniature



XXX

Un brodeur

@

Le métier des brodeurs et brodeuses est de bambou, et ne ressemble pas mal à ceux dont se servent les ouvrières d'Europe. Les femmes qui se livrent à cet exercice ne sont point assises sur des chaises, mais sur de grandes jarres de porcelaine ou de poterie commune.

Les broderies chinoises n'ont pas à beaucoup près la délicatesse et la correction de dessin de celles d'Europe ; mais elles se distinguent par un mérite particulier. Ils ont une manière de relever la broderie en bosse sur le satin, la soie et le velours, de faire des fleurs et des figures de fantaisie en fils entremêlés, séparés, et en différents points d'aiguilles. Ils cousent ensuite ces ornements sur l'étoffe qui doit servir de fond. L'ouvrier représenté dans cette gravure brode deux plaques

La Chine en miniature

d'étoffe de soie ; l'une pour un mandarin civil (ce qui se reconnaît à la figure d'oiseau) ; l'autre pour un mandarin militaire, ce qui se reconnaît à la figure de quadrupède.

Si les Chinois et les Indiens ne l'emportent pas sur nos ouvriers dans l'art de la broderie, ils les surpassent souvent dans l'art de faire des étoffes brochées, c'est-à-dire, dont les fleurs et les ornements sont fabriqués en ^{p2.110} même temps que le fond de la pièce. Les schals de Cachemire fabriqués dans un pays tributaire de la Perse, ne sont pas seulement magnifiques par la finesse et le moelleux de la laine, mais par l'éclat des couleurs et la solidité des ornements qui y sont adaptés.

@



XXXI

1. Une faiseuse de bas. — 2. Un marchand de vipères

@

Les bas des Chinois sont d'étoffe cousue et doublée de coton, avec un fil d'or en haut. Si ces bas ne sont point d'une forme élégante, ils ont du moins le mérite d'être très chauds. Ainsi leurs bas ne sont pas tricotés. Les bas de coton et les bonnets qui en Europe sont faits par les mêmes artisans, les bonnetiers, occupent en Chine deux genres d'ouvriers très différents.

Les bonnets des Chinois, ceux du moins dont se servent les personnes d'une classe supérieure, sont faits d'un tissu de cannes très fin. On met par-dessus un poil fin et léger, tiré du ventre d'une certaine espèce de vache, et que l'on teint d'un beau rouge. Dans les deuils de cour ou de famille, l'usage est d'ôter la touffe rouge, et de porter le bonnet sans poils pendant vingt-sept jours.

L'autre figure de l'estampe ci-jointe représente un marchand de

La Chine en miniature

vipères. Il porte sur son épaule un morceau de bambou, auquel pendent d'un côté un panier, de l'autre un seau de bois. Dans le panier est un vase de terre rempli de serpents réduits en bouillon ; le seau est surmonté d'une espèce de cage dans laquelle se trouvent des vipères ou couleuvres vivantes.

Il y a en effet plusieurs sortes de serpents dont les Chinois font usage, soit comme médicaments, soit comme nourriture. On expose journellement en vente des reptiles enfermés dans des paniers, de petits tonneaux ou des jarres de terre.

La planchette que le marchand tient à la main, et sur laquelle sont inscrits des caractères chinois, contient la recommandation des vertus de sa marchandise. Les gens en boutique ont des écriteaux semblables, où ils font en style emphatique l'éloge des objets qu'ils exposent en vente. L'article se termine ordinairement par les mots *pou-hou* qui veulent dire : *Il ne vous trompera pas.*

Les hommes qui font métier d'attraper des serpents s'y prennent avec autant de hardiesse que d'intelligence. Dès qu'ils ont rencontré un reptile endormi sur l'herbe, ils glissent la main le long du corps du serpent, d'une manière si douce qu'ils n'effraient pas l'animal. Enfin parvenus à la partie postérieure de la tête, ils la pressent subitement, afin d'empêcher l'animal d'échapper ou de les mordre. Ils arrachent aussitôt les crochets à venin et les vésicules venimeuses, et mettent le serpent dans un petit panier qu'ils portent pour cet objet à leur ceinture.

On croit vulgairement et fort mal p_{2.115} à propos que les serpents piquent avec un dard. Il n'ont rien de pareil ; ce qu'on prend pour un dard c'est leur langue qu'ils agitent avec tant de volubilité qu'elle paraît double. Le venin est contenu dans deux vésicules, placées chacune sous une dent creuse et crochue. Quand l'animal fait une morsure, les vésicules sont comprimées, les crochets extrêmement acérés s'enfoncent dans la chair, le venin qui découle à travers entre dans la blessure, la rend très dangereuse, et même mortelle si l'on n'apporte de prompts secours. Une fois les vésicules et les crochets arrachés, on

La Chine en miniature

n'a plus rien à craindre de l'animal : les autres dents sont très petites, et très obtuses, et ne font presque point d'impression sur les doigts. Aussi voit-on fréquemment, dans les Indes, des charlatans qui ont une longue vipère entortillée autour de leur cou sans qu'elle leur fasse le moindre mal. Le peuple qui voit le reptile agiter avec vitesse son prétendu dard, c'est-à-dire, sa langue, est dans une grande épouvante, mais il n'y a pas le moindre danger.

L'auteur d'une collection in-folio des costumes de la Chine, publiée à Londres en 1800, prétend avoir vu ces montreurs de serpents faire entrer par leur bouche un de ces reptiles presque entier : l'un des spectateurs retirait ensuite l'animal par la queue, afin de prouver qu'il n'y avait point de supercherie.

@



XXXII

1. Une fileuse. — 2. Couturière chinoise

@

Cette gravure ne demande point de commentaire. On voit au premier coup d'œil ce qu'elle représente. Les fileuses de la Chine ne façonnent pas seulement comme les nôtres le lin et le chanvre ; elles filent aussi le coton.

Il faut remarquer à ce sujet que dans les Indes, où l'on a porté au plus haut point de perfection la fabrication des mousselines, en un mot de toutes les étoffes de coton, les machines dont on fait usage n'approchent pas de ces ingénieuses mécaniques que nous avons si heureusement imitées des Anglais. Le coton ne se file point avec des Mill-Jennys, c'est-à-dire, avec ces rouages compliqués à l'aide desquels un seul ouvrier fait mouvoir à la fois une soixantaine de bobines : tout se fait au rouet ou à la quenouille. Il en résulte à la vérité que le fil est beaucoup plus fin et plus égal. Nous n'employons en Europe les

La Chine en miniature

machines que pour diminuer les frais de main-d'œuvre. Dans les Indes et à la Chine où la population est si nombreuse, où les moyens de subsistance sont si faciles, où il n'en coûte presque rien pour nourrir un homme, on trouve à bon compte des ouvriers en tous genres. Supposez qu'un artisan coûte trois sous par jour à nourrir, on s'en procurera vingt pour trois francs, tandis que chez nous avec la même somme on en trouverait à peine un seul.

Les couturières chinoises ont un état moins brillant que certaines maîtresses couturières d'Europe ; mais leur sort est plus égal, et leur apprentissage plus facile.

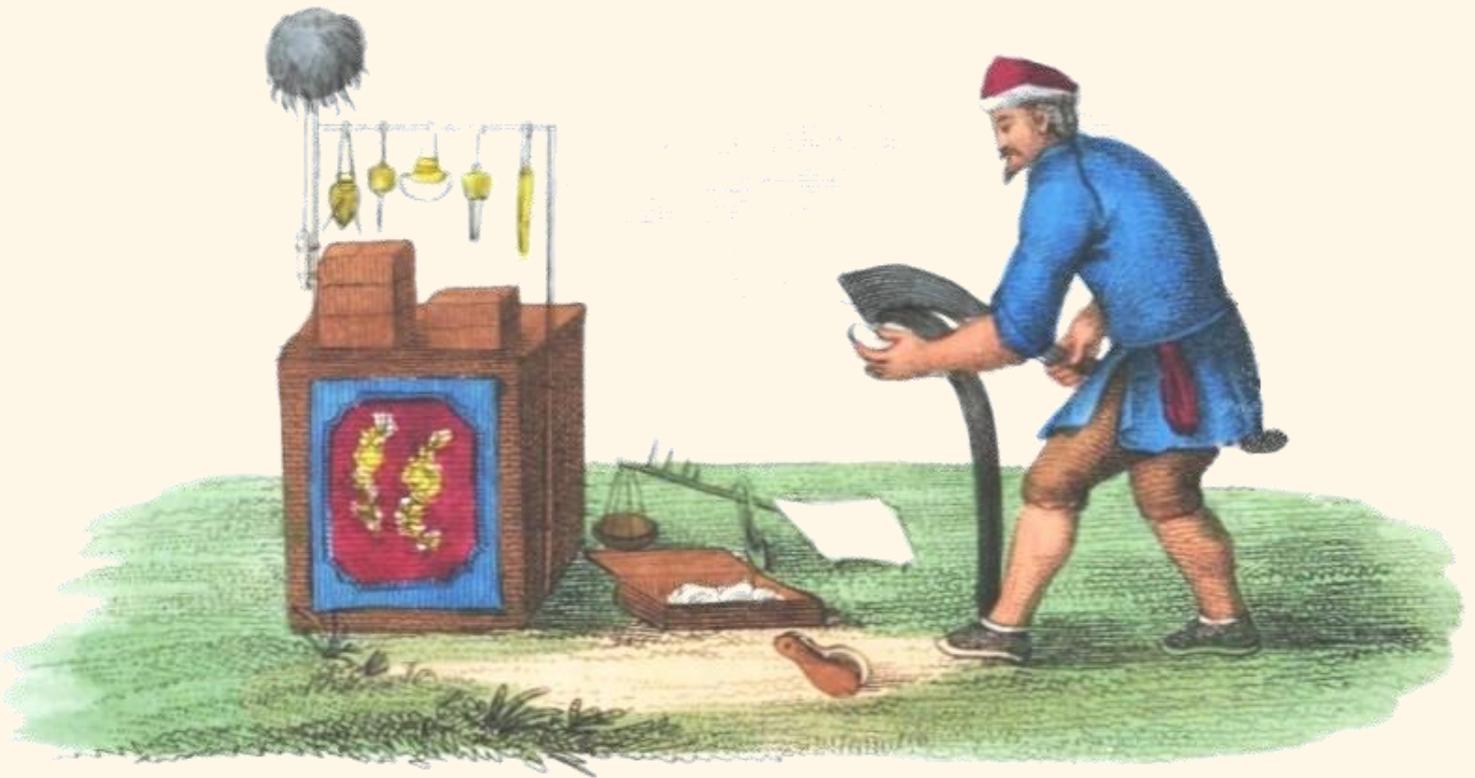
Presque toutes sont réduites à courir les rues, portant dans un panier les ustensiles de leur profession ; elles se promènent ainsi jusqu'à ce qu'une personne qui a besoin d'elle, les fasse appeler.

Les modes ne changent point. Les dessins de costumes envoyés par les missionnaires du temps de Louis XIV, ^{p2.120} s'appliquent parfaitement pour la couleur et la forme aux Chinois d'aujourd'hui. Quelle différence parmi nous où les costumes de cette année ne sont pas ceux de l'année dernière, et diffèrent presque autant de ceux qui existaient il y a vingt ans, que ceux-ci diffèrent des habillements du dix-septième siècle !

Chez nous, ce ne sont pas seulement les modes qui changent, mais les termes, ou, pour mieux dire, le jargon.

Les dénominations des modes qui étaient en grande vogue une année seulement avant la révolution ne sont plus intelligibles pour nous. Quiconque lirait dans un ouvrage ces termes : *perruque à la brigadière*, *chapeau à la Ragotzi*, *robe à bottes* avec ou sans *engageantes* ne les comprendrait pas plus que si c'était de l'arabe ou du chinois.

La Chine en miniature



XXXIII

Changeur coupant des lingots d'argent

@

Il n'y a que deux métaux, l'argent et le cuivre, qui aient cours à la Chine, comme signes représentatifs des valeurs commerciales. L'or n'est regardé que comme une matière précieuse dont la valeur intrinsèque est susceptible des variations du commerce. Sa valeur relativement à l'argent est moindre qu'elle n'est en Europe.

Aussi les négociants qui apportent à Canton des lingots d'argent pour les échanger contre des lingots d'or y font un gain considérable.

L'or serait encore plus commun dans l'empire chinois, si le gouvernement permettait l'exploitation des mines qui s'y trouvent, et que l'on dit fort abondantes. Celui qu'on y voit répandu provient du commerce étranger, ou des paillettes d'or natif que l'on ramasse dans le sable des rivières.

L'argent n'est pas monnayé. On le fonde en pains ou lingots de

La Chine en miniature

différentes grandeurs que l'on coupe pour faire des paiements. Les Chinois pèsent les lingots avec de petites balances portatives renfermées dans un étui vernissé. Cette petite balance est semblable à la balance romaine, elle est composée d'un plateau, d'un levier d'ivoire ou d'ébène et d'un poids courant. Le levier divisé en très petites parties sur trois de ses faces, est suspendu par des fils de soie en trois différents points, afin de pouvoir peser toutes sortes de quantités. On dit ces balances sensibles à la millième partie d'un écu.

Le titre de l'argent devrait être uniformément d'un centième d'alliage, mais il y en a d'un plus bas aloi : quand on le découvre, on le refuse dans les paiements. Les Chinois sont très exercés à juger, à la seule inspection du titre, des lingots, et ne s'y trompent presque jamais.

L'habitude où ils sont de couper les lingots d'argent, pour faire les appoints avec plus de facilité, fait qu'ils coupent également les piastres ^{p2.125} d'Espagne, c'est-à-dire, la monnaie avec laquelle les Européens effectuent leurs paiements à Canton. Ces piastres espagnoles sont marquées par les Chinois de certains caractères pour indiquer qu'elles sont bonnes. Ils y font aussi des trous afin de les enfiler. Les Chinois des provinces n'aiment pas les piastres marquées ou rognées, ils les échangent contre des neuves, en donnant de retour deux à quatre pour cent.

Cette méthode a l'inconvénient de faire perdre quelques parcelles de métal. Aussi voit-on les gens du menu peuple, occupés à recueillir et à laver les immondices qui se jettent des boutiques dans la rue, afin de chercher les ébarbures que le ciseau a fait tomber des lingots.

Il n'existe donc, à proprement parler, que de la monnaie de cuivre, la seule dont la valeur soit fixée par son empreinte : elle est fondue, et non frappée. Cette méthode est dispendieuse, dit M. de Guignes ; mais le gouvernement étant possesseur des mines de cuivre, il n'a pas besoin d'acheter le métal qui forme les deniers, et par conséquent s'indemnise aisément des frais de fabrication.

Les anciennes monnaies sont fort rares à la Chine : les prétendues

La Chine en miniature

collections que vendent les Chinois aux amateurs étrangers, sont souvent mêlées de pièces fausses, d'autant plus difficiles à reconnaître, que les vraies, comme les contrefaites, sont jetées au moule. Le discernement de nos antiquaires, qui reconnaissent à un grain de sable, au plus léger indice, qu'une médaille n'a point été frappée, mais fondue, n'est donc d'aucune utilité pour faire cette distinction.

Tout ce qu'on sait de plus certain sur l'époque où les monnaies ont commencé à circuler à la Chine, c'est que Tching Tang, fondateur de la seconde dynastie, fit exploiter, 17 ou 1.800 ans avant Jésus Christ, une mine de cuivre ; on en fabriqua des pièces de monnaie, afin de faciliter les échanges dans l'achat des vivres, dont le peuple, tourmenté depuis longtemps par la famine, avait un extrême besoin.

Le métal des deniers de cuivre est cassant ; il est composé de parties égales de toutenague ¹ et de cuivre rouge ou blanc ; on compte par *léang*, *tsien* et *fen*, ou, pour nous servir des dénominations portugaises, par *taëls*, *mas* et *condorins*. Chaque mas contenant de quatre-vingts à cent deniers de cuivre, suivant le cours : il est lié par un brin de jonc qui passe à travers le trou de chaque denier, et s'arrête au dessus. Les changeurs emploient, pour empiler plus promptement les deniers, des morceaux de bois creusé, où ils en arrangent le nombre nécessaire.

Tout faux monnayeur est puni de mort, ce qui n'empêche pas que ce genre de délit ne soit très commun. La fausse monnaie serait encore plus abondante, si les pièces étaient d'argent ; car la contrefaçon de la monnaie de cuivre ne présente pas un bien grand avantage. Il est vrai que la manière la plus ordinaire de frauder est de battre au marteau, et d'élargir de petites monnaies anciennes et décriées, pour leur donner la grandeur des deniers courants : ces pièces étant enfilées avec de bonnes, il est difficile de s'en apercevoir, à moins de défaire le rouleau et d'examiner les pièces une à une.

Il y a eu à la Chine des monnaies d'étain, de plomb, de fer, de terre

¹ Espèce de métal particulier à la Chine, ainsi que le cuivre blanc.

La Chine en miniature

p2.130 cuite, de coquillages, et même de papier ¹.

Après le règne de Han, un prince eut, dit-on, la fantaisie de supprimer toute la monnaie de cuivre, et de la remplacer par des rondelles de terre sigillée ². Il rassembla toute la monnaie de cuivre qu'il put trouver, la fit enfouir en terre, et fit périr les ouvriers qui avaient servi à cette opération, afin d'en dérober la connaissance : précaution aussi exécrationnable qu'inutile !

Les cauris, ou coquillages de l'Inde qui y servent de monnaie, ont eu cours autrefois à la Chine, où on les nommait *poei* ; il y a longtemps qu'ils n'y sont plus en usage.

Les monnaies actuelles de la Chine sont toutes rondes, percées d'un trou carré, et enfilées, comme nous l'avons dit plus haut, par dizaines ou par centaines. Sous les premières dynasties, il y en a eu de formes très bizarres ; on en a vu qui avaient la forme d'un coutelas, et que l'on nommait, pour cette raison, *tao*, c'est-à-dire, coutelas. D'autres ressemblaient à une écaille de tortue ; d'autres à une espèce de cloche. il y en avait qu'on appelait *yeux d'oie*, et qui étaient si minces, qu'elles surnageaient dans l'eau ; il en fallait dix mille pour acheter une mesure de riz suffisante pour la nourriture d'un homme pendant dix jours.

Le peuple conserve avec soin quelques-unes de ces anciennes monnaies, à cause des figures mystérieuses dont elles sont empreintes : tels sont le *fong-hoang* (le phénix chinois) et le *kilin*, animaux fabuleux, dont ils racontent toutes sortes de merveilles. Le kilin a la forme d'un bœuf et des écailles de poisson, il a une corne au milieu du front, et des moustaches de chaque côté de la gueule.

Le papier-monnaie qui a eu cours au commencement de la dynastie des King, consistait en une feuille scellée du sceau impérial et de la

¹ Voyez une observation que j'ai faite à ce sujet dans le tome 1^{er}, sur le texte explicatif de la planche XI.

² Terre extrêmement fine à laquelle on suppose, dans l'Orient, des propriétés merveilleuses : on la nomme ainsi du mot latin *sigillum*, cachet, attendu que les morceaux que l'on en débite dans le commerce sont marqués d'une empreinte. L'usage le plus avantageux de la terre sigillée, est d'en faire des espèces de cruches, dans lesquelles l'eau se rafraîchit spontanément, parce que cette terre étant fort poreuse, il se fait, à travers, une évaporation sensible, et par conséquent une diminution de chaleur.

La Chine en miniature

valeur d'une once d'argent. Il y avait en bas une inscription analogue à celle qu'on voyait sur les assignats pendant la révolution française. *La loi punit de mort le contrefacteur. La nation récompense le dénonciateur.* Ainsi le faussaire écrivait lui-même sa propre sentence, il frémissait sans doute, mais il n'interrompait point son horrible spéculation.

De même que les curieux s'amuse à garnir des cabinets avec des feuilles d'assignats qu'ils avaient amassés dans le temps de leur plus grande dépréciation, l'on voit les Chinois très avides de conserver leur ancien papier monnaie. La différence est qu'ils ne recherchent point ces feuilles par curiosité, mais par superstition. Ceux qui bâtissent collent une de ces feuilles à la principale poutre de la maison, persuadés que cette espèce de talisman préservera leur famille de toutes sortes de malheurs.

Les monnaies chinoises ne portent ^{p2.135} jamais la face du prince, mais son nom et celui de sa dynastie, l'année de son règne, etc. Elles sont peu connues en Europe parce que leur exigüité, la grossièreté de leur forme et le peu de valeur du métal, ne feraient pas un grand ornement dans les cabinets des amateurs.

Un antiquaire, d'ailleurs fort habile, auteur de recherches estimées sur les anciens monuments de l'Irlande ¹, a commis une bévue très risible au sujet d'un denier chinois qui n'était cependant pas fort ancien, puisqu'il datait du règne de Kien-Long.

Cette pièce apportée sans doute dans un ballot de marchandises en Irlande, avait servi de jouet à des enfants qui l'avaient jetée dans une fondrière où elle fut découverte. On s'empressa de l'apporter à notre savant antiquaire. La rouille et le vert-de-gris dont elle était rongée lui firent juger d'abord qu'elle était fort ancienne. Il prit les quatre caractères chinois pour du syriaque, et l'inscription tartare-mantcheou du revers, pour de l'ancien phénicien. À force de recherches, il crut lire dans ces caractères à moitié effacés, le mot phénicien *poûr*, sort ou destinée. D'après cela il n'hésita point à prononcer que cette monnaie

¹ *Collectanea hibernica.*

La Chine en miniature

avait été apportée en Irlande par les Phéniciens ou fabriquée dans l'île.
Il fit à ce sujet une longue dissertation *in-folio*, qui se termine ainsi :

« Que cette pièce soit venue des Phéniciens, ou qu'elle ait été frappée dans notre pays, elle prouve mieux elle seule l'authenticité de l'ancienne histoire d'Irlande, que tous les volumes qu'on a écrits sur cette matière. »

@

La Chine en miniature



XXXIV

Charrette de la campagne, contenant des marchandises

@

Quoique ce chariot soit destiné à transporter les denrées les plus communes, il ne diffère pas beaucoup pour la forme de ceux dans lesquels les Chinois les plus riches, l'empereur lui-même parcourent les rues de la capitale et font leurs voyages. On juge bien, d'après la forme incommode de ces voitures, que les palanquins ou litières sont infiniment préférables.

Les charrettes des paysans sont étroites, pesantes, supportées par des roues petites et sans rayons ; ou du moins, quatre traverses grossières en tiennent lieu. Le poids est placé au-dessus des roues, et partie en dehors : de là résulte que le centre de gravité n'étant pas au milieu, le moindre choc peut faire verser l'attelage.

Dans quelques provinces, les villageois se servent de brouettes de bambou, très difficiles à soutenir et à diriger.

La Chine en miniature

« Ayant rencontré, dit M. de Guignes, une brouette vide, nous essayâmes de la faire rouler ; mais ce ne fut qu'avec peine que nous réussîmes à la tenir en équilibre. On doit juger par là des efforts du conducteur pour faire aller cette machine lorsqu'elle est chargée, et ^{p2.140} qu'elle porte, de plus, une voile.

Les anciens voyageurs ont tous parlé de ces chariots à voiles, plus communs chez les Chinois de ce temps-là que chez leurs descendants.

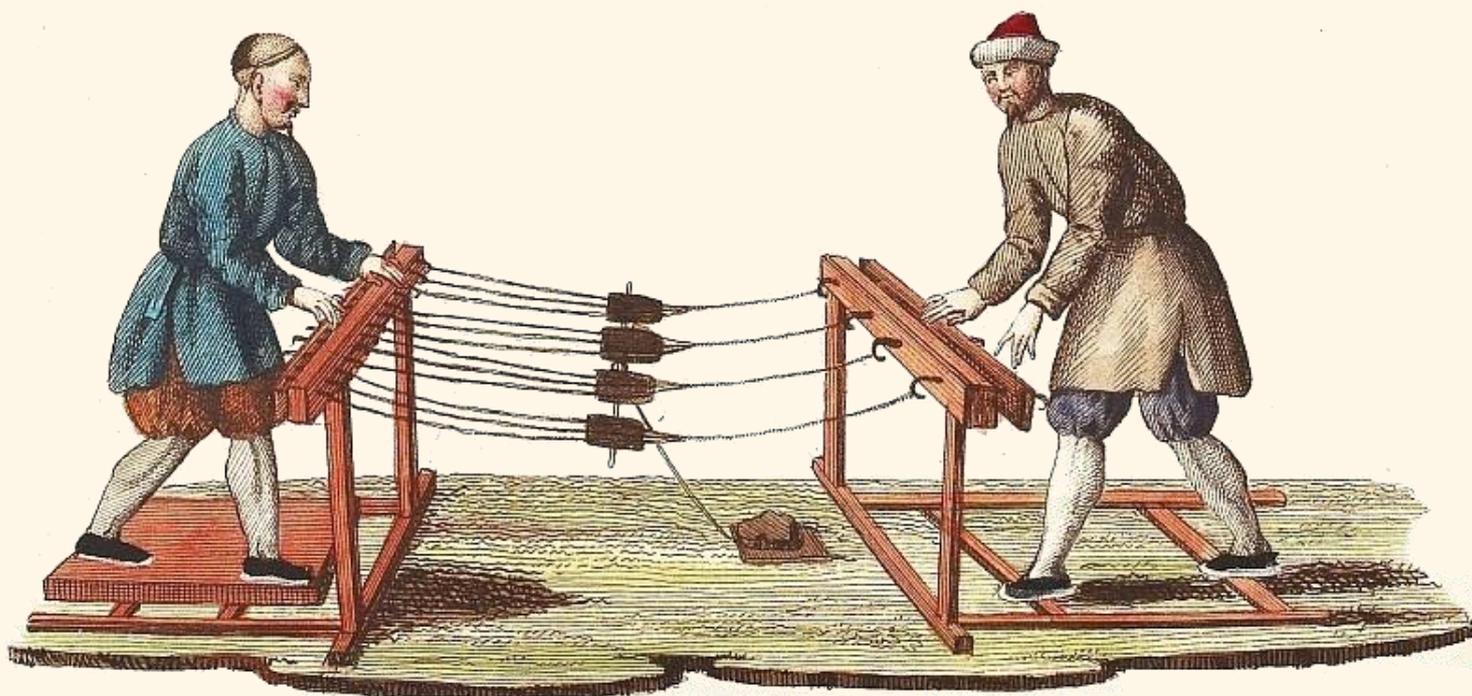
Ce sont de petites brouettes de bambou à une seule roue. Quand il n'y a point de vent pour faire aller la brouette, un homme s'y attelle, et la tire en avant, tandis qu'un autre la tient en équilibre, et la pousse par derrière. Lorsque le vent est favorable on y adapte une voile de nattes, qui rend inutile le travail de l'homme qui est en avant. Je remarquerai qu'un pareil procédé est plus praticable dans certaines contrées de la Chine, qu'il ne le serait en Europe. Dans ces régions, les moussons, vents de l'équinoxe, soufflent avec régularité et dans une direction constante.

De Guignes critique les brouettes à voile de la Chine.

« Tout cet échafaudage est, suivant lui, d'une très petite utilité, ou, pour mieux dire, tout à fait inutile.

Cependant il ne tient qu'au paysan chinois de plier sa voile et de pousser sa brouette à la manière ordinaire : s'il agit autrement, c'est qu'il y trouve un avantage quelconque et évident. Ce n'est pas dans ces sortes de choses que les peuples obéissent aveuglément à l'empire de la routine ; ils conserveront à leurs chariots les formes grossières et vicieuses de ceux de leurs ancêtres, parce qu'ils ne trouveront pas de charrons qui en fabriquent sur un autre modèle, ou parce qu'ils ne voudront pas essayer ceux qu'on aurait construits autrement ; mais quand il s'agit de juger si la brouette est plus facile à conduire avec ou sans voile, l'homme le plus entêté de ses préjugés ne pourra résister au témoignage manifeste de ses sens.

La Chine en miniature



XXXV

Cordiers

@

Les cordiers chinois pourraient, comme ceux d'Europe, employer le chanvre aux ouvrages de leur état, puisque le chanvre est une des productions de leur territoire ; mais ils préfèrent se servir de bambou, plante bien précieuse à la Chine, puisqu'on lui donne toutes sortes de destinations et de formes.

Dans cette figure, les cordiers tressent leurs cordes horizontalement comme ceux d'Europe, mais il n'en est pas toujours ainsi. Lorsque la corde est d'un gros volume, si c'est, par exemple, un câble de navire, on la fabrique verticalement. Les ouvriers montent sur un échafaudage de douze ou quinze pieds de longueur, et tressent des filaments de bambou très longs et très fins. La corde descend, à mesure qu'elle est fabriquée, dans un trou rempli d'urine : cette liqueur acre achève le *rouissage* du bambou, et donne à la corde à la fois plus de force et de souplesse.

La Chine en miniature

Ainsi, chez ce peuple industriel, les matières les plus sales, les plus dégoûtantes sont mises à profit pour l'utilité des arts. La fiente des quadrupèdes, les déjections des hommes sont soigneusement recueillies dans des vases de terre par des enfants et des vieillards qui parcourent sans ^{p2.145} cesse les campagnes ; on se sert des mêmes objets pour donner à la terre un excellent engrais. C'est des Chinois qu'est venue l'invention de cette *poudrette végétale, inodore*, que l'on fabrique à Montfaucon, près Paris.

Au sujet de l'engrais que les cultivateurs emploient par prédilection, nous voyons dans les relations de lord Macartney, que les fermiers chinois placent communément, auprès des chemins publics, de grands vases enterrés jusqu'aux bords, pour la commodité des passants qui auraient besoin de s'en servir.

« Enfin, ajoute-t-on, les Chinois mettent tant de prix au principal ingrédient qui forme leurs engrais, que le vieillard le plus débile, le plus impotent n'est jamais regardé comme absolument inutile à la famille qui le nourrit. »



La Chine en miniature



XXXVI

Arçonneur de coton

@

Les provinces chaudes de la Chine sont très favorables à la culture du coton, et particulièrement du coton herbacée. On sait que cette plante précieuse se distingue en deux principales espèces ; l'une qui vient sous la forme d'arbrisseau, et que l'on appelle cotonnier-arbre ; et l'autre sous la forme d'une herbe, que l'on nomme coton herbacée ¹.

Cette dernière espèce croît dans le nord même de la Chine, et y fournit le plus beau coton. Le coton n'est point tiré, comme le fil de

¹ *Gossypium herbaceum*.

La Chine en miniature

chanvre et de lin, de l'écorce même de la plante, mais d'un duvet soyeux qui enveloppe le fruit ; la couleur propre du coton est la couleur blanche ; mais dans la province de Kiang-Nan, dont Nankin est la capitale, il vient un superbe coton d'un jaune-rouge, qui conserve cette nuance lorsqu'il est filé et tissu. C'est avec ce coton que se fabriquent les étoffes de Nankin.

Le fruit du cotonnier se cueille à la main avec trois doigts seulement. On arrache le duvet, que l'on met sur une feuille de papier, et que l'on expose ensuite au soleil pendant trois jours : après quoi on l'épluche dans des moulins pour en séparer les graines. Cette opération ne suffisant point pour arracher les graines les plus tenaces et les matières hétérogènes, un homme fait sur le métier représenté dans cette figure, le reste de l'opération.

Les duvets de coton sont rassemblés sur une grande table : l'ouvrier attache à une de ses jambes une lame élastique de bambou, qui passe le long de son corps, et s'élève de deux pieds environ au-dessus de sa tête. Cette lame flexible est tendue par une corde de boyau, laquelle vient se joindre à un grand archet de bois : il frappe avec un petit maillet sur la corde de boyau. L'archet, mis en mouvement, parcourt toute la ^{p2.150} surface du coton, et en fait sortir les graines et toutes les saletés.

Le coton herbacée demande une bonne terre, un peu humide, bien labourée et bien fumée. Les mêmes plants peuvent durer trois années ; on les arrache et on alterne la récolte en semant à la place de l'orge ou du millet.

Quoique leur sol soit dans le cas de recevoir des cotonniers en abondance, les Chinois préfèrent la culture du thé, qui est beaucoup plus productive. De là résulte qu'ils ont arraché leurs cotonniers dans beaucoup de provinces, et qu'ils achètent, des étrangers, à Canton, des cotons de Surate. Les Anglais leur en fournissent par année de 40.000 à 60.000 balles, c'est-à-dire, plusieurs millions pesant.

Cette consommation prodigieuse n'a rien d'étonnant, si on

La Chine en miniature

réfléchit que presque tous les habitants de la Chine sont vêtus d'étoffes de coton. Le peuple teint ses vêtements en bleu, parce que l'indigo est très abondant à la Chine. La plupart des paysans cultivent auprès de leur chaumière un petit champ d'indigo ; ils en tirent la matière colorante nécessaire pour teindre les étoffes à l'usage de la famille.

On sait que l'indigo est une fécule ou farine bleue tirée d'une plante appelée *indigotier*.

@

NOTICE

Sur les tombeaux chinois,
notamment sur ceux des empereurs et des princes du sang

@

Nous avons parlé plus haut du respect des Chinois pour leurs ancêtres, du soin avec lequel ils entretiennent leurs tombeaux ; mais ces monuments, dernier refuge de l'orgueil et des faiblesses humaines, périclitent comme les autres. L'extinction ou la dispersion d'une famille devient l'époque de la destruction des tombeaux élevés à grands frais : cela ne peut être autrement. p2.160

Où en serait la Chine, dit fort sagement un missionnaire, s'il lui avait fallu conserver toutes les pierres qu'on a élevées sur des pierres, toutes les briques qu'on a mises sur des briques, tous les bois qu'on a dressés sur des bois, en palais, en tours, en arcs de triomphe, en pyramides, en mausolées, en tombeaux, et en tant d'autres édifices, ou superbes ou mesquins ?

Les tombeaux des empereurs n'ont pas été plus respectés que les autres ; les souverains d'une dynastie ne se sont guère occupés de conserver ni de réparer les monuments des dynasties précédentes ; quelquefois même ils les ont détruits, par jalousie ou par inimitié.

Le fondateur de la dynastie des Yuen ordonna, disent les annales de la Chine sous l'année 1295, de renverser les tombeaux et de détruire les sépultures des princes de la race précédente. Celui qui fut chargé d'y présider ne se contenta pas de faire tout dégrader, renverser et détruire de fond en comble : après avoir fait exhumer les cadavres et ouvrir leurs cercueils, il les dépouilla de tout ce qui restait des marques de leur ancienne grandeur, enleva l'or, les pierreries et les ornements, profana les ossements, et poussa la barbarie jusqu'à employer les crânes pour faire des ustensiles, des coupes à boire, etc.

L'empereur le fit mettre en prison ; mais comme le profanateur de

La Chine en miniature

l'asile des morts sortit quelques jours après sans qu'on lui infligeât aucun châtement, il a été permis de croire qu'il avait agi d'après des instructions secrètes, et qu'on ne l'avait fait momentanément arrêter que pour ne point heurter trop violemment l'opinion des peuples.

Ces monuments, à la vérité, devaient être d'une simplicité grossière. Du temps de Confucius, on commençait seulement à élever sur la fosse un monticule de terre. Confucius fit à ses disciples cette remarque sur le tombeau où il avait réuni les dépouilles mortelles des auteurs de ses jours :

« On n'élevait point de monceaux de terre autrefois sur les tombeaux comme aujourd'hui : pour moi, qui n'ai point de demeure fixe, j'ai élevé une butte de quatre pieds de hauteur, pour reconnaître sûrement où mon père et ma mère sont enterrés.

Du temps des Chun, toute la sépulture consistait en un simple tombeau de briques ; sous la dynastie des Hia, on ajouta une seconde enceinte de maçonnerie : sous celle des Chang, on mit le cadavre dans un double cercueil, avant de l'enterrer dans la double enceinte ; sous celle des Tcheou, l'on ajouta divers ornements sur les tombeaux.

Aujourd'hui les tombeaux des mandarins et autres personnages considérables sont d'une magnificence qui égale, si elle ne surpasse, celle des habitations des vivants.

On voit sur le penchant boisé des montagnes, des milliers de tombeaux, bâtis comme des maisons, mais d'après un plus petit modèle.

La plupart sont peints en bleu, et ornés de colonnes blanches sur la façade. Ils ont de six à huit pieds de hauteur, et forment de petites rues.

Les tombeaux des gens de distinction sont élevés sur des terrasses construites en demi-lunes. Les murailles sont de pierre, et les portes de marbre blanc ; on y lit les noms, les qualités, les vertus du défunt. Les

La Chine en miniature

terrasses sont quelquefois accompagnées d'obélisques, et plantées de lugubres ^{p2.165} cyprès ; une espèce de thuya pleureur, et un autre arbre à branches longues et pendantes, ajoutent à la sombre mélancolie du lieu ¹.

Le tombeau de la famille régnante à la Chine est de forme circulaire, surmonté d'un dôme hémisphérique ; l'extérieur en est assez simple, mais l'intérieur est d'une grande richesse. Les monuments des princes chinois sont d'une forme peu différente de celle des kiosks de nos jardins anglais ; ils n'ont que deux toits ; le plus haut est violet, et le plus bas est vert. Le monument est surmonté d'un globe de couleur verte.

J'observerai à cet égard que les autres monuments chinois ont leurs toits en nombre impair. Les *ta* ou pagodes qui s'élèvent à cent vingt ou cent quatre-vingt pieds de hauteur sur une base quatre ou cinq fois moindre, sont toujours divisés en cinq, sept ou neuf étages.

Pour élever ces monuments, les Chinois n'emploient pas tout à fait les mêmes procédés que nos architectes. Les grues, les treuils à leviers ou à roues, ces machines ingénieuses à l'aide desquelles trois ou quatre ouvriers soulèvent un fardeau énorme, leur sont à peu près inconnus. Il est vrai, qu'usant de matériaux moins volumineux, ils n'ont pas besoin de méthodes aussi compliquées. Les chefs-d'œuvre de la mécanique n'ajoutent pas aux forces humaines. Si un homme élève avec une machine un fardeau mille fois plus pesant que celui qu'il pourrait transporter à l'aide de ses seuls bras, c'est qu'il y met mille fois plus de temps. En Chine, on trouve des ouvriers autant qu'on veut, on n'a pas les mêmes raisons que chez nous pour économiser sur le nombre des bras. Ainsi, au lieu d'entourer l'édifice d'une charpente qui s'élève en même temps que lui, on construit un échafaudage en plan incliné, que l'on est obligé de démolir et de refaire à chaque étage.

Ce plan incliné consiste en forts bambous assujettis par des cordes.

¹ M. Staunton dit que cet arbre à branches pendantes est d'une espèce inconnue en Europe. Ainsi ce n'est pas le saule pleureur, qui vient cependant d'Orient, et nous a été apporté par Tournefort.

La Chine en miniature

S'agit-il de construire une voûte ? au lieu d'établir de faux cintres en charpente, comme le pratiquent nos architectes, les ouvriers chinois empilent des morceaux de bois les uns sur les autres, comme s'ils voulaient dresser un bûcher.

J'ajouterai que les voûtes chinoises n'ont pas de *clefs* ; elles consistent en pierres taillées en forme de coin, qui toutes se dirigent perpendiculairement vers le centre, et se soutiennent mutuellement.

On a comparé très philosophiquement les pierres d'une voûte à des rivaux qui veulent tous parvenir au même but, et se nuisent les uns aux autres.

@

La Chine en miniature



Femme tartare de distinction, se promenant sur une terrasse.

XXXVII

@

p3.005 Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit plus haut sur les femmes tartares et leur costume particulier ¹.

J'observerai que ces femmes tartares, surtout les dames de distinction, comme celle représentée dans cette figure, sont plutôt *des femmes ou des filles de Tartares*, qu'elles ne sont réellement nées en Tartarie.

En effet les conquérants n'ont pas tous amené des femmes avec eux dans le pays conquis : ils ont épousé des Chinoises, et c'est de ces alliances que sont nés leurs successeurs. Les empereurs de la Chine, quoique Tartares du côté de leurs pères, sont presque tous Chinois du côté des femmes.

Lorsque les Tartares s'emparèrent de la province de Nankin, ils firent prisonnières toutes les femmes de la province, et exposèrent en vente au marché toutes celles qu'ils ne gardèrent pas pour eux-mêmes. Les pauvres malheureuses furent enfermées dans des sacs, vieilles, jeunes, belles ou laides, et vendues toutes le même prix, c'est-à-dire, environ douze francs par tête : les acheteurs n'avaient pas la liberté de les voir, et les prenaient au hasard.

Un pauvre ouvrier chinois qui ne possédait qu'une douzaine de francs, fit, comme les autres, ce marché de *chat en poche*, chargea un sac sur ses épaules et s'en alla. Il ne fut pas plutôt hors de la foule, qu'il s'empressa d'ouvrir son sac, afin de voir quel lot lui était échu.

À son extrême mortification, il se trouva qu'il avait acheté une femme hideuse et décrépète. Furieux d'avoir perdu son argent, il allait jeter l'infortunée dans la rivière, ou du moins l'abandonner au milieu de la campagne, lorsque la vieille le supplia de se modérer, et dit que s'il voulait lui sauver la vie, elle ferait sa fortune. Le Chinois ne se le fit pas

¹ Voyez le texte explicatif de la planche IX.

La Chine en miniature

dire deux fois : il ramena la femme à ses parents, qui lui donnèrent une bonne récompense, et il ne se trouva pas le plus mal partagé dans cette emplette d'un singulier genre.

La plupart des maisons des particuliers à Pékin et dans les autres villes de la Chine, ont les toits garnis de terrasses où l'on cultive des fleurs et des arbustes : les Chinois, et surtout les femmes, y prennent le plaisir de la promenade.

Les toits qui ne sont pas en terrasses, sont symétriquement échancrés et festonnés ; ils sont ornés d'une grande quantité de figures, dont quelques-unes imitent des objets réels, et le plus grand nombre n'ont de modèle que dans l'imagination des artistes. Les tuiles du palais impérial sont revêtues d'un vernis éclatant qui imite la dorure. Le rédacteur du voyage de lord Macartney dit que plusieurs Chinois soutenaient hardiment aux Anglais que les tuiles étaient d'or. Les ambassadeurs que Louis XIV envoya à la cour de Siam furent dupes d'une imposture semblable. Un aventurier européen nommé Constance, favori du roi, et exerçant l'emploi de Premier ministre, fit accroire aux p3.010 membres de la légation que les idoles qu'ils voyaient dans les pagodes étaient d'or massif, quoique ce fussent des statues de plâtre qui n'étaient pas même dorées mais revêtues d'une laque jaune d'un poli éclatant.

Les *ta*, ou pagodes, sont des monuments à plusieurs étages avec un toit à chaque étage. La grande tour de porcelaine de Nankin est surmontée d'une pomme de pin vernissée, que les Chinois prétendent être d'or massif, mais qui est tout simplement revêtue de couleur jaune.

@

La Chine en miniature



XXXVIII

Petite joueuse d'instruments

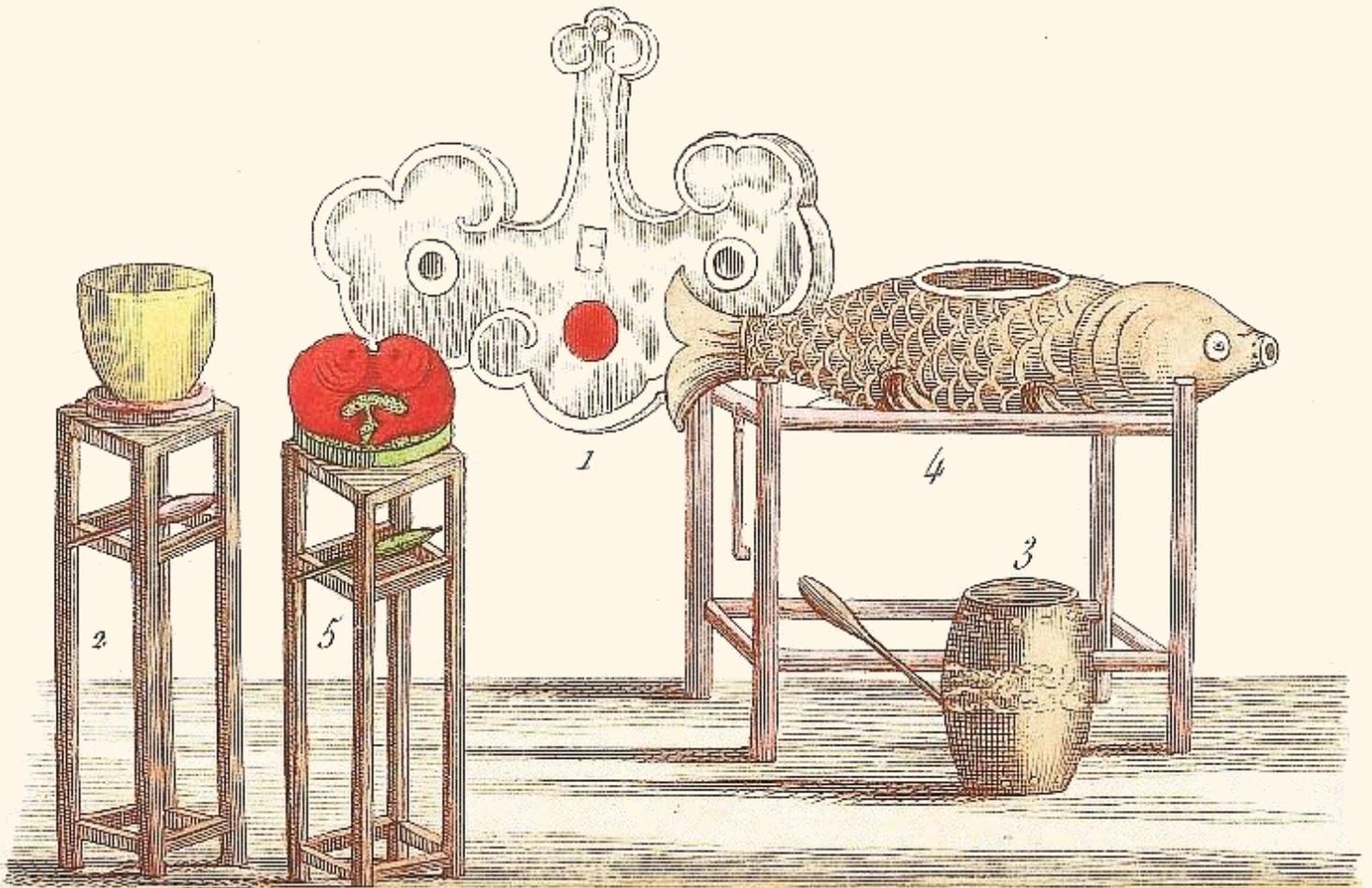
@

L'adresse de cette musicienne consiste à jouer des airs sur une espèce de carillon formé de plusieurs gongs, ou bassins de cuivre.

Il est facile de juger, d'après cette figure, qu'on ne peut exécuter ainsi des airs chargés d'harmonie, puisque le nombre des bassins étant seulement de trois, ils ne peuvent produire que trois notes.

Le système de musique des Chinois, la forme variée et souvent bizarre de leurs instruments, méritent des détails qui feront l'objet des deux articles suivants.

La Chine en miniature



XXXIX

Instruments de musique

@

1. Le hien-pan, instrument de fer qui se frappe avec un bâton dont la pommelte est rembourrée : il produit un son grave et sourd.

2. Vase de bronze ou autre métal sur lequel on frappe comme sur une cymbale : il est monté sur un support de bois, et accompagné de sa baguette.

3. Tambour.

4. Gros morceau de bois creux, taillé en forme de poisson, monté sur un support, et que l'on frappe avec une baguette.

5. Bong-gui, autre morceau de bois creux représentant deux

La Chine en miniature

poissons ou animaux marins réunis.

Les Chinois ont la plus grande estime pour la musique ; ils ont puisé cette vénération dans la lecture de leurs livres sacrés, qui leur font regarder cet art comme la règle du gouvernement et la base de la morale.

Il est vrai qu'ils n'attribuent pas tout à fait à la musique moderne ces effets merveilleux ; ils prétendent qu'elle ne leur est pas arrivée telle que l'avait inventée Fou-Hi, leur premier empereur. C'est à ce demi-dieu qu'ils attribuent l'invention non seulement de la musique, mais du bruyant instrument de cuivre appelé tam-tam, king ou gong, loo ou yun-lo. Il ^{p3.015} lui donna par-dessus, disent-ils, une figure ronde pour représenter le Ciel, et par-dessous, une figure plate pour représenter la Terre ¹.

Cette musique était toute divine, et les hommes étaient trop pervers pour qu'elle se conservât parmi eux dans toute sa pureté. On inventa une nouvelle musique sous Hoang-Ti (leur troisième empereur). Un artiste nommé Lin-Lun expliqua l'ordre et l'arrangement des tons.

Sous le quatrième monarque, Chao-Hao, la musique fut appelée *ta-yuen*, mot correspondant à celui d'harmonie ; en effet, on lui supposait la vertu d'unir les esprits avec les hommes ; et, pour nous servir de l'expression littérale, d'accorder le haut avec le bas.

Il paraît que jusqu'alors la musique était simplement instrumentale. La musique vocale fut découverte du temps de l'empereur Tico, ou Kao-Sin, par Hien-Hé, son premier musicien. Le même inventa des flûtes droites et traversières, une nouvelle espèce de tambour et de tam-tam ; il appela cette nouvelle mélodie *Lou-Ing*, c'est-à-dire, *beauté de la Terre et des quatre saisons*.

Toutes ces inventions ont précédé le règne de Yao, premier empereur dont l'existence soit bien constatée, et qui vivait 2.300 ans avant Jésus Christ.

On voit dans les livres sacrés des Chinois une plaisante manière de

¹ Les Chinois croient que la Terre est plate et carrée, et que leur empire en occupe le milieu. Aussi appellent-ils la Chine d'un nom qui signifie pays du milieu.

La Chine en miniature

corriger les mœurs par la musique. Il paraît que quand un homme avait un défaut dont il promettait de se défaire, on mettait cette promesse en chanson ; toutes les fois qu'il retombait dans sa mauvaise habitude, on lui chantait cet air pour le faire rougir.

Les anciens Chinois n'avaient que cinq tons correspondants à ceux de *fa, sol, la, ut, ré* ; ils y ajoutèrent ensuite deux autres tons, *mi* et *si*. Cela ne doit pas nous surprendre, puisque notre *la* n'existait pas proprement dans la gamme des Grecs, et avait une intonation un peu différente. Le *si* est également une note moderne, et ne reçut pas de nom de Guy d'Arezzo, lorsqu'il imagina de donner aux notes de musique le nom des syllabes auxquelles elles se rapportaient dans le fameux hymne de Saint Jean ¹.

Les Chinois n'écrivent pas la musique sur des lignes ou portées indiquant aux yeux l'élévation ou l'abaissement des tons ; ils tracent simplement les caractères qui expriment les tons de la gamme. C'est au jésuite Pereira qu'ils doivent cette méthode imparfaite sous certains rapports, mais qui a cependant l'avantage de ne point exiger, comme la notation européenne, les trois ou quatre sortes de clefs si embarrassantes pour les élèves ².

^{p3.020} La valeur des notes se connaît par l'espace qu'elles occupent, et les traits allongés placés en-dessous. Il y a en outre d'autres signes correspondants à nos dièses et à nos bémols ; d'autres pour faire répéter la note qui précède, pour indiquer la mesure et les repos. Le rédacteur du voyage de lord Macartney assure que quelques Chinois commencent déjà à adopter l'usage du papier rayé.

La musique des Chinois est fort simple. Comme leurs compositeurs ignorent le contre-point, la marche des accords n'est pas très

¹ C'est l'hymne *Ut queant laxis*, etc. Quoique les noms des notes de musique aient été inventés par un Italien, les Français seuls les ont adoptés. Les Italiens, les Anglais, les Allemands leur donnent les noms de lettres de l'alphabet. Le J, on plutôt le G, qui figure dans notre musique la clef du sol, a pour origine le nom de Gé, que l'on donnait à cette note. On dit encore le ton de *G-ré-sol*, pour le ton de sol ; le ton d'*a-mi-la* pour le ton de la.

² Il existe dans la musique européenne deux clefs de fa, quatre d'ut, et deux de sol. De ces huit clefs, il n'y en a guère que quatre qui soient en usage.

La Chine en miniature

compliquée. Les accompagnements sont par octaves. M. Huttner, Allemand d'un grand mérite, qui accompagnait l'ambassade de lord Macartney en qualité de gouverneur du jeune Staunton, a fait une étude particulière de la musique des Chinois : il a trouvé que leur gamme était ce que nous appellerions imparfaite ; qu'ils passaient des tons pleins aux tons aigus, et des tons aigus aux tons pleins, sans employer les modulations intermédiaires.

La musique du peuple, et en particulier celle des mariners, qui, comme les anciens Grecs, dirigent leurs coups de rames par les inflexions de leur chant, est aigre et d'assez mauvais goût ; mais tous les voyageurs se sont accordés à trouver le plus grand plaisir à la symphonie que l'on exécute avant les audiences de l'empereur. M. Bell, qui accompagna, au commencement du dernier siècle, un ambassadeur russe à la cour de Kang Hi, dit à ce sujet :

« Je fus longtemps incertain si j'entendais le son de voix humaines ou d'instruments ; mais les instruments furent aperçus par quelques-uns de mes compagnons, et nos doutes cessèrent. Les Chinois mirent heureusement, cette fois, de côté, le *schiak-pan* et le *tsou-kou*¹, dont ils se servent pour diriger leur orchestre, et assourdir les oreilles. On entendit seulement une cymbale qui réglait la mesure et le ton, sans avoir rien de désagréable.

Dans ces sortes de concerts, la musique produit un effet d'autant plus agréable, qu'elle est placée à un assez grand éloignement. C'est sans doute sur ces symphonies que sont fondés les éloges donnés à la musique chinoise par des missionnaires. M. Barrow reproche vivement à l'ingénieur et érudit Amyot, d'avoir dit que

« les Chinois, pour rendre leur gamme parfaite, n'ont pas craint de la soumettre aux pénibles opérations de la géométrie et aux calculs les plus longs et les plus rebutants de la science des nombres.

¹ Espèces de tam-tams.

La Chine en miniature

Cependant, ajoute le voyageur anglais, le père Amyot ne devait pas ignorer que les Chinois n'ont pas la moindre idée de la géométrie ; que leur arithmétique ne s'étendait pas au-delà de leur souan pan.

Le reproche est injuste et même irréfléchi. J'accorde que les Chinois ne connaissent point la géométrie transcendante ; mais les éléments de la géométrie peuvent-ils leur être étrangers ? S'ils ne calculent pas, comme nous, avec la plume, il n'en est pas moins vrai qu'ils peuvent procéder avec leur souan-pan, comme je le démontrerai bientôt, aux calculs les plus difficiles. Enfin, si leur gamme n'était pas assujettie à une certaine méthode, à des *calculs* quelconques, il est de toute évidence qu'elle ne pourrait pas exister. Le compositeur tracerait sur le papier ses notes au ^{p3.025} hasard ; le fabricant d'instruments à vent percerait à sa guise les douze trous dont la flûte chinoise est composée. S'il en est autrement, c'est que ces peuples ont soumis leur mélodie à une méthode rigoureuse. Le passage d'une lettre du père Amyot, que je vais transcrire, donnera une juste idée du goût des Chinois, et du but qu'ils se proposent dans leurs concerts.

Voici ce qu'il écrivait aux missionnaires de Paris dans le courant de 1786, en leur envoyant le yun-lo, fameux tam-tam chinois :

« Je crois que vos Messieurs ne seront pas tentés d'exécuter leurs sonates ou leurs ariettes sur le yun-lo des Chinois. Chaque peuple a son goût et sa manière : chez vous, tout se fait avec rapidité et comme en sautillant ; il vous faut du mouvement en tout, le repos vous tue : il faut voler, danser et courir, si l'on veut être du bel air. Il n'en est pas ainsi dans les climats chinois ; nous faisons tout posément : si nous chantons, c'est pour être entendus sans effort ni contention de la part de ceux qui nous écoutent ; si nous jouons d'un instrument, c'est afin que chaque son que nous en tirons puisse pénétrer jusqu'au fond de l'âme pour y produire l'effet que nous avons en vue : ainsi les sons que nous tirons du

La Chine en miniature

yun-lo ne sont point liés les uns aux autres ; ils servent pour lier entre eux tous les sons des autres instruments.

Le tam-tam des Chinois est composé d'un alliage particulier que nos fondateurs européens n'ont pu parvenir à imiter. Cette connaissance serait bien précieuse pour la fabrication des cymbales et des trombones, peut-être aussi pour celle des trompettes et des cors.

La musique européenne, exécutée par les artistes de l'ambassade anglaise, paraît avoir produit chez les Chinois plus de curiosité que de plaisir. J'en trouve la preuve dans une réticence même du rédacteur de la relation de Macartney. Les mandarins ne se soucièrent aucunement d'avoir une copie des sonates ou des symphonies que l'on jouait, afin d'en exécuter ou faire exécuter eux-mêmes de pareilles ; mais ils mirent le plus grand soin à se procurer des dessins exacts de tous les instruments. Le directeur de la musique impériale prit ces copies d'une manière fort bizarre ; il envoya des peintres, qui, après avoir étendu sur le plancher de grandes feuilles de papier, y placèrent les clarinettes, les flûtes, les bassons, les cors, etc. ; puis ils en dessinèrent rigoureusement les contours avec leurs pinceaux : ils ajoutèrent au bas de chaque sujet la mention de toutes les ouvertures, de toutes les particularités remarquables. Le directeur avait intention de faire fabriquer de pareils instruments par des ouvriers chinois, mais de leur donner des proportions d'après son idée.

Duhalde observe que la musique européenne ne plait à la Chine, qu'autant qu'ils n'entendent qu'une seule voix accompagnée de quelques instruments. L'empereur Kang-Hi aimait assez les concerts que lui donnaient les missionnaires ; il était frappé d'une grande surprise, en voyant le père Pereira noter sur ses tablettes un air à mesure qu'on le chantait. Il regardait cela comme une espèce de magie. Qu'eût-il dit, s'il eût vu un sténographe suivre de la plume les discours d'un orateur, et retracer fidèlement chaque phrase, chaque mot, chaque syllabe, tels qu'ils eussent été prononcés !

Quelques Chinois se servent du violon européen, mais ces amateurs p3.030 sont en petit nombre. L'instrument à cordes que l'on touche avec

La Chine en miniature

un archet, n'a que deux cordes. Les luths, les guitares sont à peu près comme les nôtres.

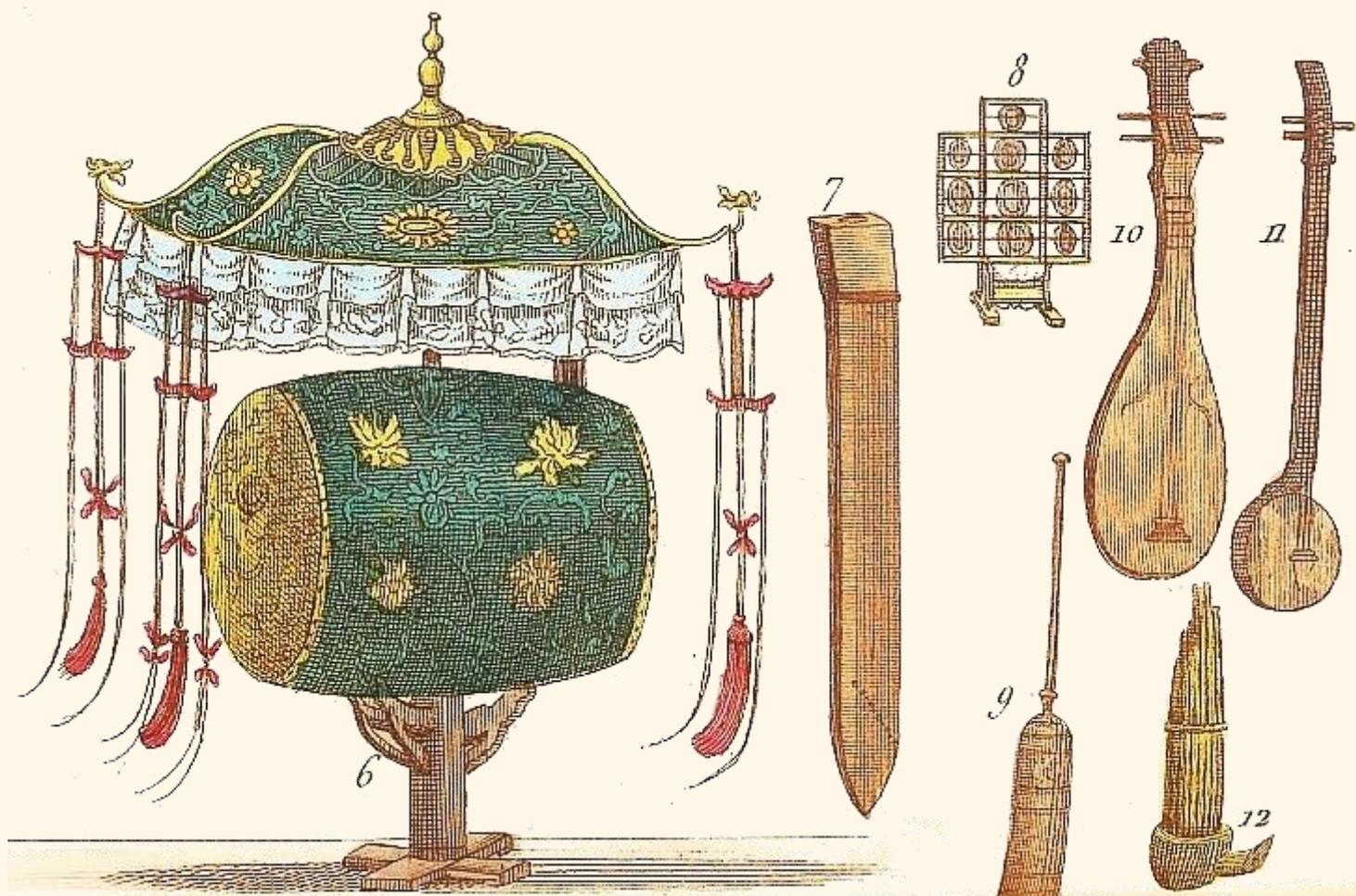
Outre le tam-tam et les petites cymbales de cuivre, les Chinois font usage de petites cymbales de pierres sonores, disposées sur un châssis en manière de carillon. Cet instrument s'appelle *tse-king* lorsqu'il est composé d'une seule pierre, et *pien-king*, lorsqu'il est composé de seize.

Les pierres sonores des Chinois sont des cailloux de l'espèce appelée *gneiss* par les naturalistes, et que l'on trouve en abondance dans les Alpes.

Ces pierres sonores, appelées *yu*, ont beaucoup de ressemblance avec l'agate. Des voyageurs ont quelquefois confondus ces minéraux. La pierre de *yu* est une pierre ollaire, que l'on trouve dans les ravins, les torrents et les rivières de quelques provinces. Autrefois on en faisait tant d'estime, que cette pierre entrait dans les habits et les ornements impériaux ; quelques souverains ont ordonné que les instruments de sacrifices fussent de *yu*.

Les lettrés prétendent que le bruit que produisaient ces pierres dans les ruisseaux, lorsque la force du courant les agitait et les faisait entrechoquer, a donné aux anciens l'idée d'en faire des instruments de musique. Les plus estimées sont celles qui sont jaunes sans aucune nuance. On taille ces pierres pour leur faire rendre le son de la gamme que l'on désire, mais il est difficile de compléter une octave. Les historiens chinois s'enorgueillissent beaucoup de ce que tout l'empire de la nature a été mis à contribution pour compléter leur système musical. Ils se félicitent de ce que les peaux des animaux, les fibres des plantes, les pierres, la terre cuite, et les métaux ont été employés à produire des sons.

@



XL

Autres instruments de musique

@

6. Le pan-kou, espèce de grosse tymbale qui précède l'empereur les jours de cérémonie. On le porte aussi devant les vice-rois et les principaux mandarins, dans les occasions solennelles, où ils représentent le souverain. Cet instrument est surmonté d'un dais fort riche.

7. Tsen, espèce de guitare à sept cordes.

8. Hien-lo, espèce de tympanon ou carillon, composé de dix morceaux de fonte. On fabrique quelquefois avec les pierres sonores, dont nous avons parlé plus haut, un instrument d'une disposition toute semblable.

La Chine en miniature

9. Trompette. Le pavillon de cet instrument à vent, au lieu d'être court, et plus ou moins évasé, comme dans les trompettes et les clairons d'Europe, est presque cylindrique, c'est-à-dire, d'un diamètre à peu près égal, à partir de la calotte qui le réunit au petit tube.

10. Guie-kin, espèce de guitare à trois ou quatre cordes. Dans ce dernier cas, on lui donne le nom de pipa.

11. Guitare à trois cordes.

12. Cheng, orgue portatif, formé de tuyaux de bambou, enfoncés dans unealebasse.

p3.035 On connaît à la Chine huit sortes principales d'instruments de musique, à cordes, à vent ou à percussion ; le plus doux et le plus agréable, selon M. de Guignes, est le *cheng*, espèce d'orgue composé de plusieurs tuyaux de bambou enfoncés dans unealebasse. Ces tuyaux sont inégaux en grandeur, et rendent chacun une seule note. (Voyez le n° 12).

Quelques trompettes n'ont pas de trous, d'autres en ont huit et cinq, l'embouchure n'est pas un simple tube comme celui de nos trompettes militaires, mais deux cannes réunies par une corde, à peu près comme l'anche de la clarinette ou du hautbois. On ne peut tirer de ces instrument qu'un ou deux sons.

Les flûtes sont de formes très variées : les unes ont cinq trous, les autres dix et douze. Elles sont faites de bambous, et l'on voit les marchands les vendre dans les rues, en jouant de ces instruments pour donner aux amateurs une idée de leur bonté. Il y a des flûtes dont l'embouchure est un simple trou, comme dans nos flûtes traversières, et que l'on tient cependant de la même manière que nos flûtes à bec.

Les tambours consistent généralement dans un bloc de bois creusé, recouvert d'une peau de buffle.

Les instruments à cordes sont montés en soie, on n'en fabrique pas de cordes de boyau. Le plus grand des instruments à cordes se nomme *ché*. Il peut avoir jusqu'à vingt-cinq cordes ; le *kin* est plus petit et n'en

La Chine en miniature

a que sept ; on en joue, soit en pinçant les cordes avec les doigts, soit en les frappant avec de petits bâtons.

Les cloches sont employées dans les concerts : la plupart sont rondes, il y en a d'échancrées ; elles n'ont point de battants ; on les frappe avec un morceau de bois : on ne se sert pas d'un autre procédé pour faire résonner la fameuse cloche de Pékin, qui est de forme cylindrique, et d'une grandeur prodigieuse.

@

NOTICE

Sur les drames et représentations théâtrales des Chinois

@

Dans les spectacles chinois, l'orchestre est toujours placé au fond de la scène, et par conséquent, exposé à la vue de tous les assistants. Cette disposition n'est guère propre à produire de l'illusion, ni à augmenter l'intérêt de la pièce.

Le théâtre est toujours d'une grande simplicité, et les décorations exigent peu de frais. La raison en est que la Chine est remplie de comédiens ambulants, qui, comme les héros du roman comique de Scarron, transportent sur une charrette toutes les décorations et le bagage de la troupe ; les particuliers riches qui donnent des fêtes à leurs amis les font venir chez eux, le théâtre est établi en un clin d'œil dans un coin de la salle du festin.

Il n'y a pas, même dans la capitale, de salle permanente de comédie ; les habitants d'un quartier qui veulent se donner le plaisir du spectacle, se cotisent entre eux pour subvenir aux frais de la construction d'une salle. Ce théâtre construit avec des claies de bambou exige peu de dépenses ; c'est tout simplement un hangar élevé de six à sept pieds au-dessus du sol, fermé de trois côtés, et recouvert avec des nattes. Les ^{p3.040} spectateurs se placent en plein air du côté où se trouve l'ouverture.

Le spectacle de la cour, auquel assista l'ambassadeur anglais en 1793, présentait l'aspect d'un édifice élégant à plusieurs étages ; il y avait trois théâtres l'un au-dessus de l'autre : vis-à-vis de celui d'en bas étaient des loges profondes pour les hommes, et au-dessus de ces loges, dans un enfoncement, des galeries grillées pour les femmes, qui pouvaient voir sans être vues.

Une troupe de comédiens n'excède presque jamais sept ou huit acteurs ; ils économisent le nombre des sujets, en faisant jouer par le même acteur deux ou trois personnages différents. Il n'en résulte

La Chine en miniature

aucune confusion, non seulement parce que le costume n'est pas le même, mais parce que tout acteur, en entrant sur la scène, expose le nom et le sujet du rôle qu'il va remplir. Ils n'ont point d'actrices ; les rôles de femmes sont remplis par des jeunes gens imberbes, si bien travestis, qu'on se méprendrait sur leur sexe, si l'on n'était prévenu.

Les pièces principales du théâtre chinois, et les plus estimées, sont tirées de l'ancienne histoire de l'empire : la plus célèbre est *l'Orphelin de la Maison de Tchao*, traduite, ou plutôt imitée en français par le père Prémare ¹, et d'où Voltaire a tiré sa tragédie de *l'Orphelin de la Chine*. La conduite de ce drame est des plus singulières, pour ne pas dire, extravagante ; le dénouement de la pièce s'opère par le moyen d'un chien.

« Il est vrai, dit M. Barrow, que la catastrophe est mise en récit et non en action, le goût chinois n'ayant pas été assez dépravé, du moins en cette occasion, pour introduire sur la scène un personnage à quatre pattes ².

L'unité de temps est si peu observée, que, suivant le même auteur, une pièce chinoise comprend quelquefois les événements de tout un siècle, et même l'histoire d'une dynastie qui aurait occupé le trône plus de deux cents ans.

De même que sur le théâtre des Grecs on voyait des chœurs de *guêpes* et d'*oiseaux*, les acteurs chinois prennent souvent des figures d'animaux et même de productions inanimées de la terre et de la mer. Ces animaux, ces arbres et ces poissons prononcent des discours, et ont entre eux de longs dialogues.

Les décorations restent les mêmes pendant toute la pièce, ce qui

¹ Ce jésuite Prémare aimait à se distinguer par des idées originales ; il prétendait que les Égyptiens avaient fait autrefois la conquête de la Chine, et trouvait dans les noms des empereurs chinois ceux des rois d'Égypte, dénaturés par une prononciation vicieuse.

² Les autres reproches de M. Barrow sur la pièce de *l'Orphelin* tombent plutôt sur la traduction du jésuite Prémare, qu'il appelle un *pitoyable ouvrage*, que sur l'original en lui-même. Ainsi M. de Guignes a eu tort de dire que M. Barrow était en contradiction avec lord Macartney, lequel assure que *l'Orphelin peut être considéré comme une preuve avantageuse de l'art de la tragédie des Chinois*.

La Chine en miniature

n'empêche pas que l'on ne suppose de fréquents changements de lieu. Si un général est censé partir pour une expédition éloignée, il monte à cheval sur un bâton, et fait deux ou trois fois le tour du théâtre en chantant et faisant claquer son fouet. Enfin, il s'arrête, et le voyage est supposé achevé. Si l'on veut figurer l'assaut ^{p3.045} d'une ville, au lieu de murailles, on fait placer au milieu du théâtre un rang de soldats qui représentent le rempart, et que les assaillants doivent franchir.

Les Anglais ont vu au théâtre de la cour une pantomime représentant le mariage de la mer et de la terre. Cette dernière divinité montrait ses richesses et ses productions diverses, telles que des dragons, des éléphants, des tigres, des aigles, des autruches, des chênes, des pins, et plusieurs espèces d'arbres. L'océan étalait, de son côté, des baleines, des dauphins, des marsouins, et autres monstres marins, ainsi que des vaisseaux, des rochers, des coquillages, des coraux et des éponges : tous ces objets étaient figurés par des acteurs cachés sous des toiles, et qui jouaient fort bien leur rôle. Les deux troupes de productions terrestres et marines firent le tour du théâtre, et se réunirent enfin, puis s'ouvrirent à droite et à gauche pour laisser passer une énorme baleine : ce monstre marin se plaça justement devant l'empereur, et fit jaillir de son large gosier plusieurs muids d'eau qui inondèrent les spectateurs placés dans le parterre ; mais ils disparurent bientôt par des trous pratiqués dans le plancher : ce badinage fut vivement applaudi par les spectateurs.,

M. de Guignes donne l'analyse d'une autre pièce nommée *la Tour de Sy-Hou*, en des termes dont voici la substance :

Des génies, montés sur des serpents, ouvrirent la scène en se promenant autour d'un étang. Une déesse (ou plutôt une fée), devenue amoureuse d'un bonze, malgré la représentation de sa sœur, l'épousa, devint grosse, et accoucha, en plein théâtre, d'un enfant qui bientôt se trouva en état de marcher. Les génies, furieux de l'incontinence du bonze, le chassèrent, et foudroyèrent la tour.

Les *a parte*, dont l'usage est déjà abusif sur notre théâtre, sont supportés sur celui des Chinois. Un acteur est à côté d'un autre acteur

La Chine en miniature

sans être censé le voir, parce qu'on suppose qu'ils sont séparés par un arbre ou une muraille. Pour faire voir que l'on entre dans un appartement, on fait semblant d'ouvrir une porte, et d'en franchir le seuil, quoiqu'il n'y ait pas le moindre vestige de porte, de muraille, ni de maison.

Quelques-unes des comédies chinoises, celles particulièrement que l'on joue à Canton, sont d'une grande indécence, et offrent les détails les plus révoltants. Dans une de ces pièces, on voit une femme qui a assassiné son mari, condamnée à être écorchée vivante : la femme reparaît après l'exécution de la sentence ; elle est toute nue, et semble entièrement écorchée. L'acteur qui joue ce rôle, a sur la peau des vêtements si minces, si bien tendus, qu'ils présentent, à s'y méprendre, l'aspect hideux d'un corps humain dépouillé de sa peau.

Lorsque les comédiens ambulants sont appelés dans une société, ils font choisir par le convive le plus notable celle des pièces de leur répertoire dont il désire la représentation. Si, par hasard, il y avait dans cette comédie un personnage odieux, dont le nom serait le même que celui d'un des spectateurs, on en avertirait, et l'on ferait choix d'un autre drame.

Tel est le goût des Chinois pour les spectacles, que ceux de leur nation établis à Batavia se donnent fréquemment ce plaisir. Ils ont des comédiens ambulants qui jouent sur des charrettes et rappellent l'enfance du théâtre des Grecs, les premiers essais de Thespis et de ses associés. Le ^{p3.050} mot de tragédie signifie, comme on sait, *le chant du bouc*, parce qu'un bouc était le prix que l'on donnait à la meilleure production en ce genre, ou peut-être le salaire que demandaient les comédiens. On lit dans un nouveau voyage à la Chine, par Iwan-Iwanow-Tschudrin, Russe de naissance, et que des circonstances trop longues à rapporter ici avaient fait passer en Chine pour un naturel Chinois, les détails suivants à l'occasion des spectacles ¹.

¹ Ce voyage n'a point encore paru ; on n'en connaît qu'un fragment qui a été publié par M. Kotzebue, et dont j'ai donné la traduction dans ma collection des romans et mélanges du même auteur, en six volumes in-12. M. Kotzebue prétend que l'original qu'il a en langue russe, contient vingt-deux cahiers divisés chacun en dix ou douze chapitres. Le passage qu'on va lire est tiré du septième cahier, chapitre III.

La Chine en miniature

« Après que nous fûmes placés à table, il entra dans la salle cinq comédiens richement vêtus. Ils nous firent de grandes révérences en baissant le front jusqu'à terre, à peu près comme les paysans russes le pratiquent devant leurs seigneurs. Un d'eux s'approcha du principal convive, et lui présenta une longue liste sur laquelle étaient écrits, en caractères d'or, les titres de cinquante ou soixante pièces de théâtre, qu'ils étaient en état de jouer, en le priant civilement d'en choisir une. Le premier convive refusa poliment l'invitation ; il les renvoya au second ; le second au troisième ; celui ci au quatrième, et ainsi de suite jusqu'au bout de la salle.

Le catalogue demeura dans mes mains quelques secondes ; j'y jetai les yeux ; je reconnus plusieurs pièces dans lesquelles j'avais autrefois joué un rôle, lorsque je faisais moi-même partie d'une troupe ambulante. Je rougis et tremblai d'être reconnu ; mais heureusement il ne se trouvait parmi ces histrions ni les convives, personne qui eût été, soit mon camarade, soit le témoin des exercices de ma profession.

La liste revint de mains en mains dans celles du principal convive ; il fallut bien qu'il prît un parti : il parcourut de nouveau les titres, et montra du bout du doigt une pièce qu'il jugea propre à divertir la compagnie. Le comédien fit une révérence, et bientôt après, le spectacle commença.

@

La Chine en miniature



XLI

Jardinier ou fleuriste ambulant

@

Les Chinois étant généralement sédentaires, et ne sortant presque jamais comme nous le faisons en Europe, pour le seul plaisir de l'exercice, ou pour savoir ce qui se passe dans la ville, il en résulte que les marchands en boutique n'y font pas une grande fortune ; de là vient la nécessité pour les artisans de presque tous les états, de transporter et de crier les marchandises dans les rues. Les femmes qui les entendent les font appeler, et se procurent ainsi ^{p3.055} les provisions du ménage ou les objets d'agrément qu'elles peuvent désirer.

Les fleuristes de ce pays n'ont point comme nos marchands de fleurs ambulants, de petites charrettes ni des paniers portés à dos

La Chine en miniature

d'âne ou de chevaux, pour exposer en vente leur marchandise : ils la portent sur leurs épaules dans deux plateaux suspendus aux deux extrémités d'une canne de bambou. Cette canne est légère, solide et élastique ; quand une épaule est fatiguée, ils passent la canne sur l'autre, en la glissant adroitement le long de la nuque du cou ¹.

Les jardins des Chinois ne se distinguent point par la rareté et la recherche des plantes qu'on y cultive. Nous avons déjà eu occasion de dire que l'on n'y avait d'autre but que d'imiter la nature en petit. Les particuliers qui ont des vases de fleurs, soit sur leurs terrasses, soit dans l'intérieur des appartements, préfèrent à des plantes exotiques, tirées à grands frais des pays étrangers, une collection d'arbres nains de toute espèce : voici de quelle manière leurs jardiniers parviennent à donner à une simple bouture, l'apparence de la vétusté.

On enlève sur une branche qui porte du fruit, une bande circulaire d'écorce large d'un pouce, et l'on recouvre cet endroit avec du terreau que l'on maintient à l'aide d'un morceau de natte ; on suspend au-dessus un pot ou une corne percés au fond d'un petit trou, par lequel l'eau tombant goutte à goutte, entretient constamment l'humidité de la terre ; la branche pousse des racines au-dessus de l'endroit où l'écorce a été enlevée. Cette première opération se fait au printemps ; on laisse les choses en cet état jusqu'à l'automne, alors la branche est sciée, transplantée, soit dans un vase, soit en pleine terre, et elle donne des fruits l'année suivante.

On a soin d'arracher les extrémités des branches de ces arbres nains, afin de les empêcher de croître, et de les forcer à pousser des branches latérales. On attache ces rameaux avec des fils d'archal, et le jardinier leur donne la direction qu'il désire. Si l'on veut que l'arbuste paraisse nain et décrépît, on l'enduit à plusieurs reprises d'une couche de thériaque ou de mélasse : cela attire des multitudes de fourmis, qui, non contentes de dévorer ces matières dont elles sont friandes,

¹ Cette méthode de porter certains fardeaux est très usitée en Flandre, en Hollande et en Angleterre. Les porteurs d'eau, les laitières, etc. n'en ont pas d'autre. J'ai vu à Paris des porteurs d'eau qui tenaient leurs seaux suspendus aux extrémités d'une petite perche de bois : ce sont sans doute des Flamands.

La Chine en miniature

attaquent l'écorce de l'arbre, et lui donnent la même apparence que si elle avait été corrodée par les années.

Ce ne sont pas seulement des arbres à fruit, tels que les orangers, les pommiers, etc., que l'on choisit pour cet effet : des particuliers ont souvent sur leurs terrasses de petites forêts de chênes, de pins, de sapins qui n'ont pas plus de deux ou trois pieds de hauteur.

On cultive et on recherche les arbustes et les fleurs d'agrément. Les Chinois aiment beaucoup une plante que l'on suspend en l'air, et qui y prend toute sa nourriture ; ils ont des œillets et particulièrement des œillets d'Inde, des roses, des tubéreuses, une espèce de jasmin double, le basilic, l'amaranthe, la camélie, dont ^{p3.060} les fleurs ressemblent à celle du thé, des lauriers roses, des myrtes, etc.

Ils font un cas infini de la pivoine qu'ils nomment *mou-tan*. Les peintres et les poètes l'imitent ou la célèbrent à l'envi dans leurs productions. On connaît en Chine deux cent quarante espèces de pivoines ; c'est chez eux un arbrisseau que l'on cultive en espalier, en éventail, en buisson arrondi à la manière des orangers ; il y a dans les jardins des parterres entiers de pivoines, où l'on voit successivement fleurir les espèces de printemps, d'été et d'automne.

C'est de la Chine que nous vient l'hortensia. Lord Macartney en a rapporté plusieurs plants, dont les boutures se sont rapidement propagées en Angleterre et dans toute l'Europe. Le nom d'hortensia vient d'une dame anglaise à laquelle un botaniste a cru devoir la dédier ; le rose délicat de cette fleur, sa durée qui est de toute une saison, et la beauté de ses superbes boules lui donneraient un grand prix, si malheureusement elle n'était pas dépourvue d'odeur ¹.

On voyait depuis plus d'un siècle l'hortensia fidèlement représentée sur des dessins, des broderies, des porcelaines et des *cabinets* qui venaient de la Chine ; on croyait que c'était une fleur de fantaisie. J'ai trouvé dans la collection de feu le ministre Bertin, une hortensia d'une

¹ En général, les fleurs de la Chine sont peu odorantes ; leur lilas, qui ressemble beaucoup au nôtre, est absolument inodore ; il n'y croît point d'épiceries.

La Chine en miniature

ressemblance parfaite.

On soupçonnait d'autant moins la réalité de cette fleur, et la possibilité de la cultiver en France, que l'hortensia présente, dans sa fructification, des formes particulières, d'après lesquelles il est assez difficile de la classer dans les familles naturelles des plantes ; on n'a pu la placer plus convenablement, que parmi les chèvrefeuilles, mais on sent qu'il n'y a pas entre ces végétaux une très grande analogie.

C'est évidemment à l'hortensia que s'applique la description qu'a donnée le père Kircher, il y a près de deux siècles, d'une prétendue *rose de la Chine*. Mes lecteurs me sauront peut-être gré de leur mettre sous les yeux ce passage, afin de montrer jusqu'à quel point des circonstances vraies peuvent être défigurées par des traditions exagérées.

Je me sers de la traduction qu'a donnée en 1670, un sieur Dalquier, de la *China illustrata*, du célèbre jésuite allemand, sous le titre très impropre de la *Chine illustrée*.

« La *rose chinoise* est une fleur si merveilleuse, qu'estant encore attachée à son pied, elle change *deux fois le jour de couleur*, et paraît maintenant toute couverte d'un beau rouge de pourpre, et tantôt on la voit revêtue d'un blanc qui semble blesser la vue par son éclat, et laquelle néanmoins est tout à fait *privée de senteur*.

L'auteur fait ensuite des raisonnements à perte de vue, pour prouver comment peuvent s'opérer ces changements de couleur, *χρωματομοσ φωβιν*, qu'il prétend avoir lieu deux fois par jour, quoiqu'ils ne se manifestent que dans le cours d'une saison. Il est vrai que dans le climat de la Chine, ces variations peuvent être plus fréquentes. Ce n'est donc pas à cette description de la rose chinoise ou hortensia, que peut s'adresser le reproche de Struvius : *Kircheri China est vera auctoris phantasia*.

Une autre fleur dont les Chinois ^{p3.065} font beaucoup de cas, c'est le nénuphar des Indes, ou *Nymphaea Nelumbo*. Cette plante est fameuse dans la mythologie des Indous. Ils prétendent qu'une de leurs déesses

La Chine en miniature

devint féconde pour avoir flairé une fleur de lotus : c'est la même que le nymphéa ¹.

Le nymphéa de la Chine diffère très peu du nénuphar dont les larges feuilles et les fleurs rosacées flottent sur la surface de nos étangs et de nos eaux stagnantes ; le fruit ressemble aux têtes de pavots ; ce fruit n'est chez nous d'aucun usage comme aliment, on le regarde au contraire comme très nuisible à la santé. Les Chinois, au contraire, en font beaucoup de cas, et en mangent avec délices.

Le grand bassin du palais impérial de Pékin, que l'on appelle la *Petite mer*, est tout couvert de nymphéa ; c'est un spectacle charmant. Comme on aboutit à cet endroit par une rue des plus grandes et des plus fréquentées de la capitale, et qu'on s'y trouve en quelque sorte transporté dans une solitude enchantée, ce tapis de fleurs superbes étendu sur les eaux, fait toujours une impression que l'on ne saurait décrire.

Le nymphéa n'a pas besoin de culture, ou du moins, les soins qu'en prennent les jardiniers du palais consistent à enterrer à la fin de l'automne toutes les feuilles qui ne se flétrissent pas dans les provinces du Midi, mais qui jauniraient sous le climat de Pékin. Le froid qui survient, et gèle l'eau à la profondeur d'un pied et demi, fait à la racine qui est dans la vase, une espèce d'abri de la glace dont il la couvre.

On vend dans les marchés, et l'on crie dans les rues non seulement les graines du nymphéa, mais ses longues racines et sa tige. Dans les grands repas, on sert des tranches de nymphéa sur de la glace, comme on sert en général tous les fruits pendant l'été. Cet aliment a, dit-on, le goût du navet.

Il en est à peu près de même de l'opium, qui n'est regardé en Europe que comme narcotique et même un poison, tandis qu'en Orient on le recherche avec une sorte de fureur ². Loin d'engourdir les sens, il les excite, et produit une ivresse qui jette souvent le preneur d'opium

¹ Les Chinois disent la même chose de la mère de leur célèbre Fou-Hi.

² C'est cependant la même substance. Le véritable opium vient d'Orient. Notre climat est trop froid pour que le suc du pavot acquière les mêmes propriétés.

La Chine en miniature

dans une véritable frénésie.

Ces effets dangereux de l'opium l'ont fait prohiber à la Chine ; mais on en introduit en fraude plus de deux mille caisses par année. Le prix de cette acquisition s'est monté, en 1787, à cinq millions cinq cent mille francs.

Un des derniers gouverneurs de Canton a fait, contre l'usage de l'opium, une proclamation très éloquente dans laquelle il dit qu'il ne conçoit pas comment

« ses compatriotes se livrent aveuglément, et sans vouloir se laisser désabuser, à un vice perfide et destructeur, jusqu'à ce qu'une mort funeste en soit la conséquence ».

Cela n'empêchait pas, suivant M. Barrow, que le gouverneur ne prît régulièrement tous les jours sa dose d'opium.

Les fruits que les Chinois mangent à leur dessert, sont variés et succulents : nous aurons peut-être occasion d'en parler plus loin. On cultive plusieurs espèces de melons ; les ^{p3.070} plus célèbres sont ceux du pays tributaire de *Ha-mi*. Voici ce que je lis à cet égard dans une lettre manuscrite du père François Bourgeois, missionnaire, au ministre Berlin, en date de Pékin, 16 décembre 1777 :

« Monseigneur,

Ces jours passés, l'empereur nous fit la grâce de nous envoyer un melon de *Ha-mi* : c'est un présent qu'il ne fait guère qu'aux ago, ses fils, et à quelques grands de l'empire. J'ai fait sécher les pépins de ce fruit singulier, et j'ai pris le parti de les envoyer sur-le-champ à Votre Grandeur, afin qu'arrivés en France, ils puissent encore être semés dans l'année ¹.

Ces melons sont le tribut annuel du royaume de *Ha-mi*, dépendant de la Chine : sous Kang-Hi, il n'en donnait que vingt. Sous Yuong-Tching, le souverain de ce petit État ayant été fait comte de l'empire ²,

¹ On voit, par une apostille de la main du ministre, que les graines ne sont pas arrivées.

² C'est-à-dire, *kong*, titre de dignité que d'autres missionnaires traduisent encore plus mal à propos par le mot de *duc* et *pair*.

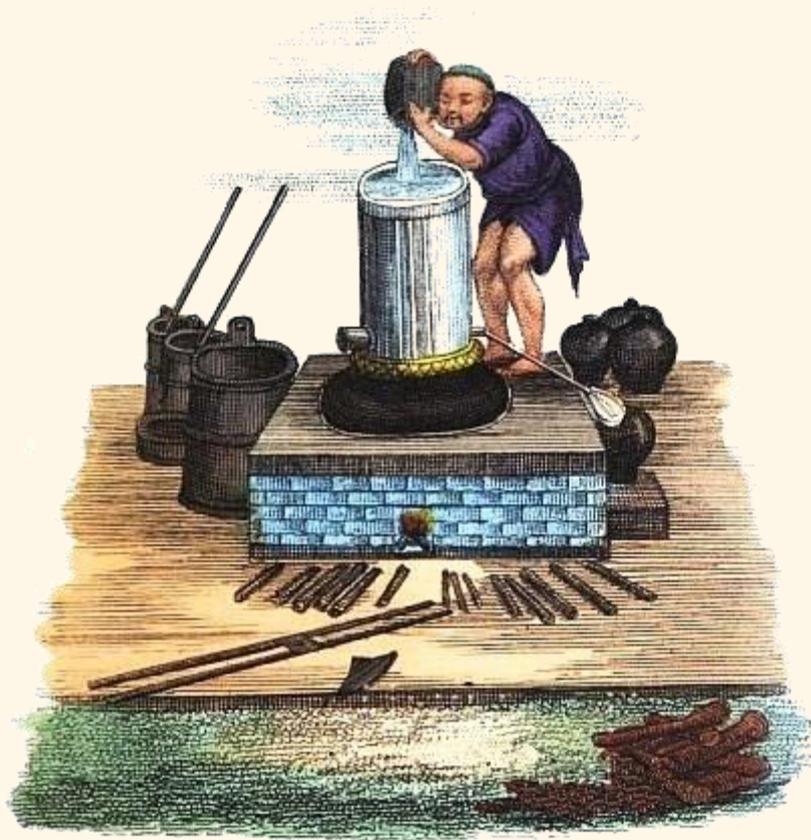
La Chine en miniature

il doubla le tribut. Maintenant il en donne soixante, parce que Kien-Long l'a fait (*le souverain*) régulo (*vice-roi*). On ap« porte ces melons dans des litières qui n'ont presque point de mouvement, malgré la difficulté des chemins. L'empereur en garde dix-sept pour son hiver.

Les melons chinois sont si délicats, qu'il est des espèces dont on mange jusqu'à l'écorce.

@

La Chine en miniature



XLII

Distillateur

@

Nous parlerons plus bas des différentes espèces de vin que l'on fabrique à la Chine. Nous parlerons seulement ici de la distillation de l'eau-de-vie que les Chinois appellent *chô-chou*, c'est-à-dire, *vin ardent* ; on fabrique cette liqueur en faisant fermenter dans l'eau de gros millet ou du riz sauvage. Il en résulte une liqueur, qui, pour le goût et la force, ressemble beaucoup au petit vin du Rhin ; on la passe à l'alambic ; il en résulte une eau-de-vie forte et limpide, mais qui a quelquefois un goût empyreumatique. Les Chinois la boivent chaude ainsi que le vin. Quand on distille une seconde fois cette liqueur, elle devient très forte.

L'appareil du distillateur en Chine, diffère peu de nos alambics d'Europe ; la cucurbite est enfoncée jusqu'aux bords dans le fourneau

La Chine en miniature

où on l'échauffe fortement ; la vapeur passe dans le chapiteau où elle se refroidit promptement au moyen d'un seau d'eau dont le chapiteau est entouré, et que l'on tient la plus froide possible ; la vapeur après s'être congelée le long des parois du chapiteau, forme une liqueur qui se rassemble dans une gouttière, et s'écoule ensuite par un tuyau dans le récipient ou vase destiné à la recueillir.

p3.075 Les apothicaires se servent aussi de l'alambic pour préparer une partie de leurs médicaments ; quoique les médecins de ce pays conseillent plutôt l'usage des simples que des remèdes compliqués.

Tout le monde ayant à la Chine le privilège d'exercer la médecine, sans avoir subi aucun examen, il en résulte de graves abus qui seraient plus funestes encore, si la plupart des drogues de la pharmacopée chinoise n'étaient d'une extrême simplicité ; les marchands d'orviétan que l'on voit dans les rues, les places publiques et les foires, ne vendent pas autre chose que des bols purgatifs et des préparations de certaines herbes desséchées. Ces simples diffèrent peu du *vulnéraire suisse*, auquel les *charlatans* européens attribuent des vertus prodigieuses, mais qui du moins n'est guère susceptible de faire du mal.

L'artisan représenté dans cette figure a ses cheveux roulés autour de sa tête d'une manière singulière, et qui mérite quelque explication.

Les Chinois se trouveraient souvent incommodés dans leurs travaux, s'ils laissaient flotter la longue tresse de cheveux qui leur pend derrière la tête ; ils prennent le parti de la relever, et de la nouer circulairement autour de leur tête, qui, d'ailleurs, est absolument nue et rasée. On voit le même genre de coiffure dans les planches XXI, XXIII, XXVI, XXVII, XXVIII, XXXV, XXXVI, XLV, et dans quelques-unes des suivantes.

@

La Chine en miniature



XLIII

Marchand de viande de porc

@

La viande dont il se fait la plus grande consommation à la Chine est celle de porc ; elle est plus saine et plus délicate qu'en Europe. Les jambons de la Chine sont fort estimés, et les étrangers en achètent à Canton des quantités considérables.

On élève les porcs, non seulement sur terre, mais dans des bateaux. Ce sont ordinairement des pêcheurs qui les élèvent de cette manière, en les nourrissant des entrailles du poisson qu'ils ont pris.

Les Chinois préfèrent le porc et le canard à tous les autres animaux domestiques, parce qu'ils sont plus faciles à nourrir, que la viande en est plus savoureuse, et fournit plus de graisse.

La Chine en miniature

La vente de la chair de bœuf n'est point autorisée par la police ; les bouchers ambulants qui font ce commerce sont obligés de la crier sous le nom de viande de mouton. Cette défense de la police est fondée sur la rareté des bêtes à cornes dont on veut empêcher la destruction ; car les Chinois ne font point, comme les mahométans et les Gentous, de distinction entre les viandes mondes et immondes. Si quelquefois un gouverneur de province défend l'usage de la viande, c'est momentanément. Ces espèces de jeûnes publics s'observent ordinairement pour obtenir de la pluie.

Les Chinois mangent aussi la chair des juments sauvages, et en général toute espèce de viandes. Le peuple dévore jusqu'aux chiens, jusqu'aux rats, jusqu'aux vers.

« Les Chinois, dit M. de Guignes, élèvent et engraisent exprès de jeunes chiens pour les manger ; ils les tuent en les étouffant ; ils les passent ensuite au feu, les coupent par quartiers, et les lavent avec soin. J'ai remarqué néanmoins, que lorsqu'ils faisaient cette opération, ils se cachaient et n'aimaient pas à être vus.

Si l'on en croit les missionnaires, les Chinois ne sont pas aussi scrupuleux.

Le peuple, dit Duhalde, s'accommode fort de la chair des chevaux et des chiens, quoique morts de vieillesse ou de maladie : il n'a pas même de répugnance à manger celle des chats et des rats, et d'autres animaux non moins dégoûtants. C'est un divertissement assez agréable de voir les bouchers lorsqu'ils portent de la chair de chien en quelque lieu, ou quand ils vont chargés de cinq ou six chiens pour les tuer. Tous les chiens du quartier attirés par les cris de ceux qu'on va tuer, ou par l'odeur de ceux qu'on a déjà écorchés, se jettent en troupes sur les bouchers, qui sont obligés de marcher toujours armés d'un long bâton, ou d'un long fouet, pour se défendre de leurs insultes : il faut en outre qu'ils se tiennent dans des lieux fermés pour exercer paisiblement leur métier.

La Chine en miniature

Les principaux mets des Chinois sont des ragoûts de viandes hachées ou bouillies, avec diverses sortes d'herbes ou de légumes, et servies avec le bouillon, dans des plats de fort belle porcelaine ; tous les plats ou plutôt les jattes, sont de la même forme et de la même grandeur, et presque aussi profonds que larges : on en place vingt sur chaque table, rangés quatre à quatre sur une même ligne, de sorte qu'à la fin du repas ils forment un carré assez régulier.

Les plus délicieux de tous les mets et les plus recherchés dans les grands festins, ce sont les tendons de cerfs et les nids d'une sorte d'hirondelle.

On fait sécher les tendons de cerfs au soleil d'été, puis on les conserve roulés dans le poivre et la muscade ; la préparation pour les servir sur la table, consiste à les faire tremper dans de l'eau de riz, et cuire dans un coulis de chevreau ; on les assaisonne en outre avec des épices.

L'hirondelle dont les Chinois mangent les nids avec délices, est de l'espèce décrite par Buffon, sous le nom de salangane. Elle se trouve en abondance sur les côtes de l'île de Java, des royaumes de Tonquin, de Cochinchine, etc.

Ce nid est très curieux à voir ; non seulement il est bon à manger, mais il passe dans toute l'Asie pour un mets très friand. Il pèse d'ordinaire une demi-once, et ne ressemble pas mal à un citron confit : la matière en est blanche dans sa fraîcheur ; mais en séchant, elle devient solide, transparente et tirant un peu sur le vert : elle ressemble assez à la gomme de sandragon ; les parties en sont unies avec une sorte de substance calcaire, de même que les nids des hirondelles de nos climats sont construits avec de la boue.

On croit que les salanganes forment ces nids, soit avec des vers marins de la classe des mollusques, soit avec des algues d'une nature p^{3.085} glutineuse. Quelques naturalistes, embarrassés d'expliquer cette confection, ont pensé que les salanganes volent les œufs des autres oiseaux, en brisent les coquilles, et en forment la matière calcaire qui

La Chine en miniature

sert à réunir les parties de leur ingénieux édifice.

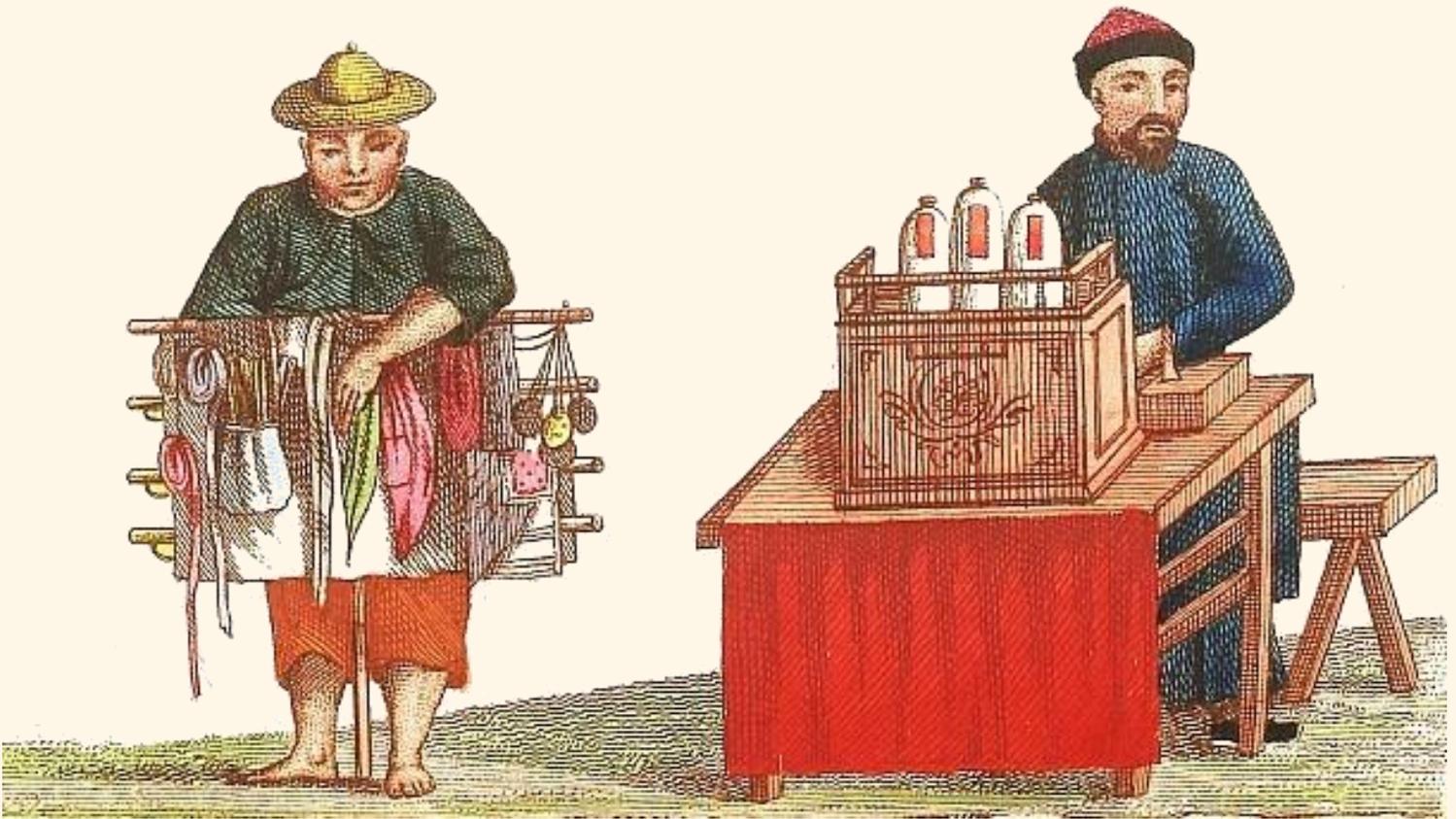
Dès que les petits ont quitté leurs nids, les habitants des côtes sont fort empressés à s'en saisir ; ils en chargent des barques entières. Pour les manger, on les fait détremper dans du bouillon, et on les accommode avec des épices.

Les pattes d'ours et les pieds de divers animaux, qu'on apporte tout salés de Siam, de Cambaye et de la Tartarie, sont des délicatesses qui ne conviennent qu'aux tables des grands.

Il faut observer que les viandes étant toujours servies découpées en tranches fort minces, les Chinois ne se servent pas, pour manger, de fourchettes, comme la plupart des Européens, ni de couteaux arrondis par le bout, comme les Anglais, mais de deux bâtonnets d'ivoire ou d'ébène, dont ils font usage avec beaucoup de dextérité. On peut voir dans le tome II, planche XXVIII, où est représentée la récolte du vernis, la manière dont les Chinois mangent leur riz : ils tiennent à la hauteur de la bouche l'écuelle qui le contient, et à l'aide de leurs bâtonnets, ils font descendre dans la bouche à fur et mesure, le riz, qui a d'ordinaire une assez forte consistance.

@

La Chine en miniature



XLIV

1. Marchand colporteur. — 2. Marchand de tabac

@

Le colporteur représenté dans la première figure, ne porte point ses marchandises suspendues aux extrémités opposées d'un bambou flexible ; son genre de commerce ne comporterait pas une pareille disposition. Cet étalage mobile consiste en un treillis de bambou soutenu au milieu par un morceau de bois plus fort, dont l'extrémité est susceptible de s'enfoncer en terre. On attache à ces bâtons les diverses espèces de marchandises, telles que mouchoirs, pièces d'étoffes, rubans, bourses, sacs à contenir du tabac, etc.

Je ferai en passant, une remarque à l'égard de la manière dont les autres marchands et artisans ambulants portent sur leurs épaules les ustensiles ou les denrées de leur état.

L'élasticité du bambou doit, jusqu'à un certain point, alléger le

La Chine en miniature

fardeau. Lorsque l'homme est en marche, les extrémités du bambou se courbent et se relèvent alternativement. Il est évident que dans ce dernier cas, une partie du poids est reportée de bas en haut, et que le porteur est soulagé d'autant. Cela n'arriverait point, si l'on se servait d'un bâton roide et inflexible.

La seconde figure représente un autre marchand exposant en vente le tabac en poudre et en feuilles dont il se fait à la Chine une très forte consommation.

On voit fumer, dans ce pays, des personnes de tout sexe, de tout rang, et, pour ainsi dire, de tout âge ; car il est des petites filles de huit ou dix ans qui ont déjà contracté cette habitude : on les rencontre dans les rues, tenant à leur main une longue pipe dont le tube est de bambou et le foyer en argile. Les femmes tartares fument aussi bien que les chinoises : c'est ce qu'on voit dans la planche IX du tome I^{er}, et dans la planche XXXVII, qui sert de frontispice à ce volume.

p3.090 Le tabac coûte fort cher à Pékin ; on y ajoute souvent, pour fumer, d'autres plantes odoriférantes ou narcotiques, même de l'opium. Dans les Indes et en Perse, les fumeurs qui veulent s'enivrer, y mêlent de la graine de chanvre.

Les Chinois connaissent aussi l'usage du tabac en poudre ; la plupart des mandarins portent constamment un petit flacon très élégant, contenant cette substance pulvérisée. Pour en prendre, on en met sur le dessus de la main gauche, entre l'index et le pouce, et on l'aspire fortement avec le nez. De même que ces peuples fument de l'opium au lieu de tabac, ils prennent aussi, selon sir Georges Staunton, du *cinabre* à la place du tabac en poudre. Le cinabre n'étant autre chose que de l'oxyde rouge de *mercure* combiné avec du soufre, cette composition pourrait être fort dangereuse ; mais il est probable que le prétendu cinabre de la Chine ¹, qu'on trouve en abondance dans les montagnes de Hou-Nan, n'est autre chose que de l'ocre rouge, c'est-à-dire, une substance ferrugineuse mêlée avec de l'argile.

¹ Les missionnaires donnent aussi à cette substance le nom de cinabre.

La Chine en miniature

On sait que le tabac d'Espagne est préparé avec une espèce d'ocre, nommée, dans le pays, *almazaron*, qui lui donne sa couleur et son onctuosité ¹.

Des spéculateurs européens voulurent introduire, il y a quelques années, à la Chine, des flacons de cristal blanc pour mettre le tabac ; ces flacons, d'un travail fort élégant, ne trouvèrent cependant pas de débit : d'ailleurs, le cristal blanc est le moins estimé à la Chine ; on préfère le verre de couleur.

« Nous ne plierons jamais, dit à ce sujet un missionnaire, cette nation à nos goûts et à nos idées ; ils travaillent à Canton sur les modèles qu'on leur apporte d'Europe ; il faut leur rendre la pareille, travailler sur les leurs, et ne pas leur refuser une complaisance qu'ils ont pour nous.

Les Européens, dit sir Georges Staunton, supposent que le tabac a été porté de l'Amérique dans toutes les parties de l'ancien continent ; cependant aucune tradition n'atteste à la Chine une importation semblable. Le fameux voyageur Chardin, qui a fait des recherches sur le même sujet, déclare qu'il n'a pu savoir en Perse si le tabac est une production indigène, ou si elle a été apportée des pays étrangers.

« Cependant, ajoute-t-il, un des plus curieux hommes d'Ispahan m'a dit seulement ceci, qu'il avait lu dans une géographie de la Parthide, qu'on avait trouvé, en relevant les mesures de la ville de Sultanie, une grande urne de terre où il y avait des pipes de bois avec des godets et du tabac coupé fort menu, qui est comme les Turcs le coupent à Alep ; ce qui lui avait fait croire que la plante avait été apportée d'Égypte ou de Perse, et qu'elle n'y devait être naturelle que depuis quatre cents ans ².

On cultive le tabac en Chine. M. Barrow en a remarqué à Canton deux espèces. M. de Guignes croit que dans ce climat, les plants de

¹ Voyez le tableau de l'Espagne par Bourgoing, tome II, page 9.

² Le voyage de Chardin date du dix-septième siècle.

La Chine en miniature

tabac ^{p3.095} atteignent, ou surpassent peut-être la hauteur de ceux des colonies. Au mois de mars, on repique en terre, à un pied et demi de distance, les plants de tabac : ils sont mûrs au mois d'août. Pour s'en servir, on presse les feuilles les unes contre les autres, et on les coupe en petits filets. Le tabac chinois ayant un goût désagréable, on préfère généralement celui de Brésil, qui, étant importé par les Portugais, s'appelle tabac de Portugal. C'est ainsi que les Persans nomment *tambacou inglesî*, ou tabac d'Angleterre, le même tabac du Brésil, qui leur était autrefois fourni de la seconde main par les Anglais.

@

La Chine en miniature



XLV

Chaudronnier

@

Les chaudronniers ambulants de Pékin transportent avec eux, comme les fondeurs de cuillers à Paris, tous les ustensiles nécessaires à l'exercice de leur profession. Ils ont une petite forge portative, à l'aide de laquelle ils font les soudures et toutes les réparations qu'on leur demande.

Les soufflets dont se servent généralement les Chinois ne sont pas faits comme les nôtres, de deux plaques mobiles réunies par une peau formant plusieurs replis ; ce sont des cylindres de bois ou des tuyaux carrés, dans lesquels se meut un piston de fer. Strabon attribue la première découverte des soufflets, au célèbre philosophe Anacharsis. Si ce fait est vrai, il aura appris cette méthode dans ses voyages des Scythes ou des Tartares de ce temps, et les premiers soufflets devaient ressembler à ceux qui sont actuellement d'usage à la Chine.

La Chine en miniature

Les Chinois emploient pour les travaux en grand des forges la même forme de soufflet. Cet instrument est fait comme une boîte, dans laquelle se meut un piston, tellement adapté, que quand on le retire en arrière, le vide qu'on produit dans la boîte, fait entrer l'air avec impétuosité par une ouverture latérale munie d'une soupape ; quand le piston revient en sens contraire, la soupape se ferme, et l'air sort par l'extrémité opposée.

Pour que le souffle n'ait pas d'interruption, le cylindre est ordinairement double ; pendant qu'un des côtés souffle, l'autre prend une nouvelle provision d'air.

Dans les forges portatives, l'extrémité de la tige du piston est garnie d'un petit manche transversal ; l'homme qui souffle le feu, produit cet effet par un mouvement alternatif du coude.

L'enclume chinoise n'est pas faite comme la nôtre ; elle est convexe en dessus.

@

La Chine en miniature



XLVI

Espèce de factotum ambulant

@

Les hommes de cet état sont appelés en Chine, *fia-con-culk-tziang* ; ils exercent toutes sortes de professions ; ils raccommodent les porcelaines, arrangent les serrures et soudent les pipes. Ils ont une forge portative, une enclume, un fourneau, du charbon et toutes sortes d'outils. Tout ce bagage est suspendu à une canne de bambou ; l'enclume mise toute seule d'un côté, fait contrepoids avec le reste.

Les raccommodeurs de porcelaine ^{p3.100} passent pour être plus habiles que nos raccommodeurs de fayence ; la raison en est, que, travaillant sur une matière plus précieuse, et se faisant payer davantage, ils y apportent plus de soin ; leur foret au lieu d'être de fer comme celui de nos petits Auvergnats, est garni d'une pointe de diamant ; on introduit dans les trous un fil de laiton extrêmement mince, et le vase se trouve en état de servir.



XLVII

Jeune Chinois descendu de voiture pour saluer un ami de son père

@

Quand il serait vrai, comme le suppose le voyageur anglais Barrow, que chez les Chinois, « le respect filial fût moins un sentiment moral qu'un précepte qui, par succession de temps, aurait acquis toute l'efficacité d'une loi positive » ; quand on pourrait dire que « la piété filiale existe plutôt dans les maximes du gouvernement que dans le cœur des sujets », une si belle vertu ne serait pas moins digne d'éloges.

La gravure ci-jointe prouve jusqu'à quel point les Chinois portent le respect dû aux auteurs de leurs jours. Non seulement ils s'acquittent ponctuellement des devoirs qui leur sont imposés par les lois et des usages non moins sacrés, mais ils respectent tout ce qui est cher à leurs parents. Un jeune Chinois ne regarde qu'avec une sorte de vénération l'ami de son père, et il descend de voiture pour le saluer.

La Chine en miniature

Toutes les constitutions de l'empire ont pour objet d'étendre la puissance paternelle, et d'augmenter l'obéissance des enfants. Un père a droit de vie et de mort sur les êtres sortis de son sang. Quelques-uns se sont crus autorisés par le silence des lois, à exposer après leur naissance ceux qu'ils ne peuvent nourrir ; nous expliquerons plus loin quelles précautions le gouvernement a prises en diverses circonstances, non seulement pour empêcher cet acte de barbarie, mais pour sauver la vie aux malheureuses victimes de l'indifférence de leurs parents.

Si les pères et mères ne sont pas forcés par les lois de conserver les jours de leurs enfants, ceux-ci ont reçu de la loi et des coutumes, l'obligation de nourrir leurs parents dans leur vieillesse.

« La raison de cette obéissance, de cette soumission sans bornes, est bien naturelle, dit un auteur chinois.

Sans mes parents, je ne serais point ; je leur dois tout ce que je suis. Sans parler de ce qu'une mère a à souffrir de peines et d'incommodités durant sa grossesse, du danger continuel où sa vie est exposée durant ses couches, de quoi est-elle continuellement occupée ? n'est-ce pas du soin de son enfant ? Elle n'a de joie que quand elle le voit rire : s'il pleure, elle accourt aussitôt pour savoir ce qui le fait pleurer : s'il est malade, elle est plongée dans la tristesse : s'il paraît sentir du froid, elle s'empresse de le couvrir : s'il a faim, elle lui donne promptement à manger : s'il veut marcher, elle le conduit elle-même par la main : s'il se salit, elle le nettoie, sans que ^{p3.105} l'odeur la plus insupportable lui soit désagréable ou lui cause le moindre dégoût. Reçoit-elle quelque douceur ? elle en fait part à l'instant à ce cher fils : elle se croit bien payée de son attention, si elle en peut obtenir un léger sourire. Enfin rien n'égale les soins d'une mère : aussi dit-on qu'on ne peut pas imaginer de plus grands bienfaits que ceux dont on est redevable à ses parents. Un bon fils doit donc reconnaître une partie de ces bienfaits, en leur rendant toute l'obéissance et les services dont il est capable.

La Chine en miniature

Sous le second règne des Han, un jeune enfant nommé Hoang-Hiang ayant perdu sa mère à l'âge de neuf ans, pensa en mourir de douleur. Il redoubla d'affection pour son père : l'été, il éventait longtemps le chevet et la natte sur laquelle son père devait reposer ; et l'hiver, il se couchait avant lui pour échauffer la place, qu'il lui céda ensuite. Le mandarin du lieu, qui apprit l'attention pleine de tendresse du jeune enfant, en fut si touché, qu'il fit ériger un monument public et durable de cette piété filiale, afin d'exciter la jeunesse à y exceller.

Les auteurs chinois ont soigneusement recueilli une foule de traits remarquables de piété filiale. Un grand nombre de ces anecdotes sont authentiques ; quelques-unes sont controuvées ou mêlées d'incidents merveilleux.

Tenons-nous-en à quelques récits que divers historiens chinois ont présentés comme véritables.

Ouang-Ouei-Yuen ayant perdu sa mère qu'il chérissait, passa les trois années de deuil dans une cabane, et s'occupa dans cette retraite à composer, en l'honneur de sa mère, des vers que l'on cite comme des modèles de sentiment et de tendresse. Les trois années de son deuil expirées, il rentra dans sa maison ordinaire, mais n'oublia point pour cela sa tendresse filiale. Pendant toute sa vie, sa mère avait eu peur du tonnerre, et voulait, quand la foudre grondait, que son fils ne s'éloignât point d'elle. Aussi dès qu'il entendait un orage, il courait au tombeau de sa mère, et lui disait doucement, comme si elle eût pu l'entendre : Ma mère, je suis ici.

Un particulier très riche nommé Tsi-King, ayant inutilement employé tous les remèdes ordinaires pour guérir sa mère malade, entendit dire à quelques charlatans ou à des hommes simples et crédules, que souvent des malades réputés incurables avaient obtenu une guérison radicale en mangeant de la chair humaine. Il n'hésita point à se couper un morceau de la cuisse, et le fit accommoder, pour que sa mère le mangeât, sans savoir ce que c'était. On le présenta en effet à la malade ? qui n'eut pas force d'y goûter, et mourut. Le vertueux Tsi-

La Chine en miniature

King en fut inconsolable.

La jeune Tang-Tchi avait une belle-mère, âgée et infirme, à qui il ne restait plus qu'une dent ; la bonne vieille ne pouvant plus prendre de nourriture qu'avec beaucoup de peine,

Tang-Tchi imagina de l'allaiter ; elle allait l'habiller et la coiffer elle-même ; puis elle découvrait son sein, et lui présentait la mamelle avec respect.

Quoiqu'elle lui donnât ainsi à téter plusieurs fois dans la journée, elle se levait encore la nuit pour lui rendre ce soin, et s'en acquittait d'une manière si aimable et si affectueuse, que sa belle-mère en usait avec elle ^{p3.110} comme un petit enfant avec sa nourrice. Une piété filiale si généreuse lui ôtait le sentiment de sa caducité, et prolongea sa vie pendant plusieurs années. Avant de mourir, elle fit venir tous ses parents, remercia Tang-Tchi en leur présence de ses bons soins, lui souhaita mille bénédictions, puis elle conjura toute sa famille, la larme à l'œil, de respecter sa bru comme elle-même, et de rendre à sa vieillesse tout ce qu'elle avait fait pour celle de sa belle-mère.

Yang-Hiang, jeune fille âgée de quinze ans, aidait son père à cultiver son champ dans un endroit écarté, lorsqu'un tigre sorti des bois voisins vint tout à coup fondre sur lui, et le renversa pour le dévorer ; la piété filiale doubla les forces de la pauvre enfant ; elle s'arma à la hâte d'un couteau, se jeta sur le tigre, et eut le bonheur de le tuer avant qu'il eût fait aucune blessure à son père. Ce redoutable animal lui en fit plusieurs à elle-même avec ses griffes ; mais elle fut longtemps sans les sentir, et son père fut le premier à s'en apercevoir.

Li-Tsée respecta la douleur de son père qui avait répudié sa mère, et il ne lui échappa pas un mot pour se plaindre ; mais elle n'en était que plus inconsolable. Elle avait beau vouloir dissimuler sa douleur, ses larmes coulaient souvent malgré elle ; pendant la nuit elle ne dormait pas ; elle ne prenait presque point de nourriture, et séchait de tristesse. Son père en fut enfin touché, et lui dit de rappeler sa mère.

La Chine en miniature

Un jeune Chinois nommé Li-Hin, dont la mère était aveugle, entendit dire que quelques personnes privées de la vue, l'avaient recouvrée en se faisant lécher les yeux. Il entreprit aussitôt de rendre ce service à sa mère ; il ne faisait presque pas autre chose depuis le matin jusqu'au soir ; il continua toujours sans se rebuter, quoiqu'il n'en vît aucun effet. Enfin, au bout de deux ans, soit que le remède eût opéré, soit par toute autre cause, sa mère recouvra tout à coup la vue.

Sous la dynastie de Tang, un certain Lon-Tsao-Tsong, s'étant rendu coupable d'un crime d'État, échappa à la surveillance de ses gardes, et se réfugia chez un de ses amis, nommé Lou-Nan-Kin. La chose fut découverte, on mit Lou-Nan-Kin en prison, et on allait lui faire son procès, lorsque son frère cadet se présenta devant le juge, et dit :

— C'est moi qui ai recueilli chez nous le fugitif ; c'est moi qui dois mourir, et non mon aîné.

Lou-Nan-Kin soutint de son côté que lui seul était coupable, et que son jeune frère s'accusait fausement. Le juge procéda avec tant d'habileté à l'interrogatoire, que le jeune frère tomba dans des contradictions évidentes, et fut enfin obligé d'avouer sa vertueuse imposture.

— Hélas ! dit-il, j'avais de fortes raisons pour agir ainsi ; il y a longtemps que notre mère est morte, et nous n'avons pu lui rendre encore les devoirs de la sépulture. Nous avons en outre une sœur à marier ; mon frère aîné est seul en état d'y pourvoir ; quant à moi, je suis trop jeune, il vaut mieux que je périsse à sa place : daignez, je vous en supplie, accepter mon témoignage.

Le juge attendri, rendit compte à son tribunal de ce trait de piété filiale et d'amour fraternel, et l'empereur accorda la grâce au coupable.

p3.115 Un particulier nommé Ho-Lun pleurait continuellement son père qu'il avait perdu depuis plusieurs années. Surpris pendant la nuit par un voleur, il lui laissa prendre tous ses effets sans résistance ; mais voyant qu'il allait s'emparer d'une casserole de cuivre :

La Chine en miniature

— Faites-moi, lui dit-il, la grâce de me laisser ces ustensiles pour que je prépare demain matin le repas de ma bonne mère.

Le voleur tout honteux, non seulement laissa la casserole, mais il rendit tout le reste, et dit en s'en allant :

— Ce serait m'attirer quelque malheur que de voler un si bon fils.

On ajoute même qu'à cette occasion, il renonça à son ancien métier, et rentra dans le sentier de la vertu.

Je pourrais citer d'après les ouvrages des Chinois et des missionnaires, une multitude d'anecdotes du même genre. Les livres publiés en Chine sur ce sujet, depuis plus de deux mille ans, formeraient une immense bibliothèque ; mais ce n'est pas seulement en recueillant de pareils faits et en les offrant à l'admiration des contemporains et de la postérité, que les moralistes de cette nation exposent aux enfants leurs devoirs envers les auteurs de leurs jours. Ils ont soumis les enfants à une foule de pratiques minutieuses, à l'égard de leurs père et mère.

Il est défendu aux enfants de prendre le surnom de leur père et de leurs ancêtres ; on croirait, d'après les préjugés du pays, que ce serait leur manquer de respect. Cette opinion est bien opposée à celle des anciens Grecs, chez lesquels on donnait presque toujours à un enfant, non pas le nom de son père, mais celui de son aïeul.

Chez les Chinois, un fils doit toujours avertir son père avant de sortir, et le saluer à son retour.

Il est défendu de parler, en présence de ses père et mère, ni de vieillesse, ni des infirmités qui sont l'apanage d'un âge avancé, quand même ils seraient encore dans la vigueur de l'âge, et fort éloignés de cette époque si généralement redoutée des hommes.

Les enfants ne peuvent, du vivant des auteurs de leurs jours, porter le grand deuil en entier ; et si leur père est en deuil de quelque parent, ils doivent s'abstenir de jouer des instruments : ils doivent pareillement

La Chine en miniature

renoncer à la musique, à toute espèce de divertissement, et même de parure, quand le père ou la mère sont malades.

Si le père d'un Chinois lui commande quelque chose qu'il estime injuste ou déraisonnable, il n'a droit de lui faire que trois représentations.

Le fils ne doit répondre à ses ordres que par ce seul mot : j'obéis. Si son père ou sa mère ont quelque défaut dont il juge à propos de les reprendre, il doit le faire avec ménagement et douceur.

Lorsqu'un fils sort avec son père, il faut qu'il marche un pas derrière lui.

Tous les matins, au chant du coq, c'est-à-dire, à l'aube du jour, un fils présente à son père et à sa mère de l'eau pour laver leurs mains, il leur donne leurs habits, et prévient leurs désirs sur les moindres choses.

Ces obligations sont portées au point qu'un fils doit répudier son épouse, si elle déplaît à ses père et mère.

L'empereur lui-même n'est pas affranchi des obligations du respect filial, ni de la subordination qu'un frère puîné doit avoir pour ses aînés ¹.
p3.120 Il est tenu de faire tout ce qui dépend de lui pour assurer le bonheur de l'impératrice-mère ; il est obligé de la saluer le jour de l'an avec de grandes cérémonies.

Les devoirs des sujets envers leur souverain sont assimilés à ceux des enfants envers leur père : cette pratique des devoirs de la piété filiale portée à l'excès en Chine, a fait naître l'idée de servitude et d'esclavage qu'on a attachée à la manière dont les Chinois honorent leur souverain.

Cependant les missionnaires qui nous ont tracé des tableaux attrayants de l'amour filial des Chinois, conviennent que cette vertu, portée à l'extrême, a engendré de grands abus. Un fils étant obligé

¹ On a vu plus haut que la succession au trône n'est point fondée sur le droit de primogéniture.

La Chine en miniature

d'épouser aveuglément les querelles de son père, et de venger sa mort, s'il a été privé de ses jours par la férocité d'un ennemi, il en résulte des haines qui se perpétuent dans les familles.

Les Chinois, en outre, ont eu, de tous temps, contre les missionnaires, d'injustes préventions, fondées sur cette circonstance, qu'ils ont quitté leurs parents, et que voués au célibat, ils ne laisseront point d'enfants pour honorer leur mémoire. D'après ces idées des Chinois, il n'est pas étonnant que les infractions aux devoirs de fils (je ne dirai pas le crime de parricide qui est peut-être inconnu en Chine) soient mis au rang des délits les plus graves, et sévèrement punis.

Les devoirs des enfants envers les auteurs de leurs jours ne sont point bornés à la durée de la vie des parents ; ils se prolongent bien au-delà de ce terme.

Le deuil était autrefois de trois années ; il a été réduit à vingt-sept mois.

Pendant tout ce temps, on ne peut remplir aucune fonction publique. Un mandarin doit tout quitter, à moins que l'empereur ne le dispense du cérémonial accoutumé, en lui ordonnant de remplir les devoirs de sa place.

Dans les premiers mois, l'habit de deuil est fait d'une espèce de toile de chanvre grossière et non blanchie ; le bonnet est de la même étoffe, et l'on emploie une corde en guise de ceinture.

Dans le second temps, on porte l'habit, le bonnet et les chaussures de couleur blanche.

Dans le troisième, on peut porter des vêtements de soie ; mais les souliers doivent être faits de toile bleue.

On voit par là que la couleur noire n'est point réputée lugubre chez les Chinois ; elle y est même fort peu en usage. Les magistrats, qui correspondent à nos gens de robe, ont des habillements violets.

Ce n'est pas seulement en cela que le deuil des Chinois diffère de celui des Européens. Chez nous, un père ne porte jamais le deuil de ses

La Chine en miniature

enfants ; en Chine, au contraire, le père porte trois ans le deuil de son fils aîné, si celui-ci n'a pas laissé de postérité.

Les funérailles se font avec magnificence, et il n'est pas rare qu'une famille consacre à ce pieux devoir tout le patrimoine que lui a laissé le défunt. Quand des enfants ne sont pas assez riches pour procurer à leur père les obsèques convenables, ils gardent son cercueil pendant plusieurs années. C'est pour cette raison que les cercueils sont extrêmement solides, et enduits d'un mastic fort épais, afin qu'aucune exhalaison ne s'en échappe.

Plusieurs de ces cercueils sont d'un ^{p3.125} bois très précieux, et coûtent depuis cent jusqu'à cinq cents piastres. L'importance que l'on met à se pourvoir de cette triste et dernière demeure, fait que la plupart des Chinois achètent leur cercueil pendant leur vie. On en expose dans les boutiques de certains marchands, où chacun va en faire emplette pour lui-même. Le don d'un cercueil est même le présent le plus agréable qu'un fils puisse faire à son père.

Quelques Anglais partagent avec les Chinois cette manie de se faire construire une bière pendant leur vie. Lord Nelson, tué à la bataille de Trafalgar, portait partout avec lui son cercueil creusé dans un tronçon du grand mât d'un vaisseau amiral français, qui avait sauté au funeste combat d'Aboukir.

Les Chinois placent les corps de leurs parents dans des pavillons construits exprès, jusqu'au moment où ils les enterrent, ou jusqu'à ce qu'ils puissent les envoyer en province, et les réunir aux tombeaux de leurs ancêtres.

Chaque fois que des parents ou des amis viennent rendre leurs devoirs au défunt, les enfants et les femmes jettent des cris lugubres. La cérémonie achevée, un des proches fait entrer dans une salle voisine ceux qui sont venus honorer le mort ; il leur offre du thé, des rafraîchissements, et les reconduit civilement jusqu'à la porte. Le jour du convoi, la marche est ouverte par des musiciens : viennent ensuite plusieurs personnes qui portent les marques de dignité du mort,

La Chine en miniature

différentes figures d'animaux, des idoles, des parasols, des banderoles blanches et bleues, et des cassolettes de parfums.

Le cercueil, surmonté quelquefois d'un dais, est porté par une vingtaine d'hommes, et précédé de bonzes : les enfants marchent immédiatement après. Le fils aîné, qui conduit le deuil, est couvert d'un sac de grosse toile, et appuyé sur un bâton : les autres enfants et les parents sont habillés de robes de toile. Les femmes suivent en palanquins ; elles poussent des gémissements et des cris, et versent des pleurs. Ce qui prouve malheureusement que cette douleur est souvent simulée, c'est que les cris recommencent à de justes intervalles, et que toutes les femmes crient à la fois avec une sorte de cadence.

Le cercueil est mis en terre dans un endroit bien sec, bien aéré, et dans une riante exposition. Ils s'imaginent que le mort en est plus satisfait, et que sa famille en reçoit toutes sortes d'avantages. On a vu des enfants tombés dans l'indigence, attribuer cette disgrâce au mauvais emplacement du tombeau de leur père, et aller le déterrer, pour choisir un endroit plus convenable.

Croirait-on que des jongleurs font métier de découvrir les collines ou les montagnes d'un heureux augure pour les sépultures, et qu'ils se font très chèrement payer ces indications ?

On remplit la fosse de terre mêlée avec de la chaux bien foulée. Après cela, on fait des libations ; on place sur la tombe, et tout autour, des cierges parfumés et des banderoles de papier. Nous avons dit dans une autre occasion, que l'on brûle des découpures de papier, qui représentent des hommes, des chevaux, des habits, etc. dans la ferme persuasion que le défunt retrouvera les mêmes objets à son service, et en réalité, dans l'autre monde. Ces cérémonies achevées, on prononce sous un pavillon l'éloge du défunt, et l'on y fait un repas.

Il paraît qu'autrefois, aux ^{p3.130} funérailles des grands et des empereurs, on ne se bornait pas à brûler des hommes de papier ou d'étain ; on enterrait avec eux des esclaves vivants, et même un certain nombre de leurs concubines. On assure que vers le milieu du

La Chine en miniature

dix-septième siècle, l'empereur Chun-Chy, fondateur de la dynastie actuelle, fit sacrifier une trentaine d'esclaves sur la tombe d'une épouse favorite.

Les devoirs et les honneurs qu'on rend dans chaque famille aux ancêtres décédés, ne se bornent point au deuil et à la sépulture ; il y a deux autres cérémonies que l'on observe chaque année.

Les premières se pratiquent au printemps dans la *salle des ancêtres*. C'est un bâtiment fait exprès pour cette cérémonie, lequel s'appelle *tsé-tsang*, selon les missionnaires, et *tsong-miao*, suivant M. de Guignes. Là se rendent toutes les branches d'une même famille, composée quelquefois de sept à huit mille personnes. Il n'y a point de distinction entre les rangs ; l'artisan, le laboureur, le lettré, le mandarin sont confondus ou plutôt leur droit de préséance est uniquement fondé sur l'âge.

La tablette qui contient les noms et qualités des défunts, l'année, le mois et le jour de leur naissance ou de leur mort, s'appelle *chin-tchou*, c'est-à-dire, *demeure de l'esprit*. Lorsque tous les parents sont rassemblés, les plus riches font préparer un festin ; il y a des tables destinées aux morts comme s'ils étaient vivants, et personne ne touche aux viandes, aux fruits, aux vins qui leurs sont offerts.

Outre ces offrandes, les parents ont fait préparer une pièce de soie longue d'environ deux aunes, où l'on écrit les mêmes caractères qui sont sur la tablette, excepté qu'on ne met pas au signe *tchou* (demeure), le point qui est en haut, et sans lequel il a une autre acception. C'est à la personne la plus distinguée à placer ce point dans le cours de la cérémonie ; les Chinois sont persuadés que par là ils invitent l'âme du défunt, à venir demeurer parmi eux.

Outre cette cérémonie qui a lieu, comme nous l'avons dit, au printemps et quelquefois en automne, il en est une autre qui se célèbre au mois d'avril. Tous les ans à cette époque on visite les tombeaux, et on les répare ; les enfants ne manquent point à ce devoir, quelque dispendieux que puisse être le voyage. On commence par arracher les herbes et les broussailles qui ont poussé autour du tombeau ; ensuite

La Chine en miniature

on renouvelle les cérémonies de l'enterrement ; on dépose sur la tombe du vin et des viandes dont les membres de la famille font un festin.

On trouve dans le *tchoung-kia-pao*, espèce de maison rustique des Chinois, un précepte bien sage, relatif à la tenue de ces assemblées de famille.

« On demandera à l'assemblée, dit l'auteur, si quelqu'un de la parenté a quelque mauvaise affaire, soit dans la famille, soit avec des étrangers. Celui qui sera dans ce cas, exposera naïvement de quoi il s'agit, et demandera conseil ; chacun, selon son rang, dira librement ce qu'il en pense, et déduira ses raisons sur le parti qu'il convient de prendre, pour prévenir un procès et ménager un accommodement. La pluralité des suffrages indiquera sûrement à quoi il faut s'en tenir.

Il est certain que ces occasions solennelles où se rapprochent les membres d'une même famille, ont un but d'utilité infiniment plus marqué que ^{p3.135} nos visites du jour de l'an, cérémonieuses, isolées, insipides, et que la plupart du temps on ne fait et on ne rend que par cartes.

@

La Chine en miniature



XLVIII

Barbier

@

Les artisans que l'on rencontre le plus fréquemment dans les rues, ce sont les barbiers ; ils font retentir sans cesse, pour appeler des pratiques, une espèce de sonnette formée d'un fer double et recourbé qu'ils pincent entre leurs doigts. On pince, en un mot, cet instrument à peu près comme les diapasons d'acier, dont nos chefs d'orchestres se servent pour conserver le ton exact et uniforme de *la-mi-la*.

Dès que le barbier chinois est demandé, il remplit ses fonctions dans

La Chine en miniature

le premier endroit venu, même en pleine rue et sur une place publique ; il rase la tête, nettoie les oreilles, arrange les sourcils ; il pratique en outre l'opération si générale en Asie, et que l'on appelle *macer*.

Elle consiste à animer la circulation du sang, à donner plus de ton et de souplesse aux muscles, en étendant les membres et en les frottant doucement avec la paume de la main. Le tarif habituel de la rétribution d'un barbier est de dix-huit tsien ou deniers de cuivre. La manière ordinaire dont les Chinois arrangent leurs cheveux leur a été prescrite par les Tartares, au moment de la conquête.

La tête est absolument rasée à l'exception de l'occiput, d'où les cheveux pendent dans leur longueur naturelle ; on les tresse avec goût, et souvent on les attache sur le haut de la tête avec un ruban.

On rase de même toute la barbe, en laissant quelquefois deux longues moustaches aux lèvres supérieures.

« Le plus grand soin des Chinois, dit M. de Guignes, est de mourir avec le même nombre de membres qu'ils ont reçu de la nature. Quelques-uns poussent la précaution jusqu'à garder les poils et les ongles qu'ils coupent pour les emporter avec eux dans la tombe.

Lorsque le barbier n'est point occupé, il parcourt de nouveau les rues, en portant sur ses épaules tous ses ustensiles. D'un côté est une sellette dans laquelle sont renfermés les rasoirs, les ciseaux, le bassin et autres objets. C'est ici le lieu d'observer que le rasoir des Chinois n'est pas fait comme le nôtre ; il est plus court et tout à fait carré à l'extrémité antérieure. De l'autre côté, est un grand vase cylindrique de bambou rempli d'eau ; une baguette adaptée à ce vase tient suspendus la serviette et le cuir à repasser.

@

La Chine en miniature



XLIX

1. Marchand de jouets pour les enfants. — 2. Cheval de carton avec lequel un enfant paraît monté sur un cheval véritable

@

p3.140 Les jouets des jeunes Chinois ressemblent beaucoup à ceux que l'on fabrique en Europe ; ce sont de petites figures de carton ou de bois peint, représentant des hommes, des animaux, des maisons, des barques, etc.

Un de leurs jouets les plus singuliers est connu depuis longtemps dans les provinces méridionales de la France, c'est un cheval de carton percé d'un trou au milieu, et qui a, au lieu de jambes, une toile autour du corps. Un enfant se met au milieu de ce cheval factice, en fait

La Chine en miniature

remuer, le cou à l'aide d'une bride, et semble monté sur un coursier véritable.

On fait usage en Provence à la fameuse procession de la fête Dieu à Aix, de montures de cette espèce. On les appelle *chivaoux-frux*, c'est-à-dire, chevaux fringants ; neuf ou dix jeunes gens formant le cortège du roi Hérode sont montés sur des *chivaoux-frux*, et caracolant auprès des curieux qui forment de chaque côté une double haie, ils amusent beaucoup les spectateurs par la frayeur qu'ils inspirent à quelques-uns, en menaçant de les écraser.

Ce jouet n'est plus inconnu à Paris, on l'a introduit jusques sur nos théâtres pour figurer dans le lointain des détachements de cavalerie.

Dès l'âge de cinq à six ans, les jeunes Chinois commencent à étudier les lettres. Le nombre des caractères étant, comme nous l'avons dit, fort multiplié, et la méthode des écoles étant très mauvaise, cette étude serait aussi épineuse que dégoûtante, si l'on n'avait trouvé le moyen d'instruire la jeunesse en l'amusant.

Les libraires chinois vendent pour le premier âge des livres à figures où sont représentés, par des gravures, les objets les plus communs et les plus faciles à rendre, tels que le ciel, le Soleil, la Lune, l'homme, quelques plantes, des animaux, des maisons, et les ustensiles les plus usuels. Le nom chinois est au-dessous, et quand l'enfant est un peu exercé, il faut qu'il prononce le mot à la seule vue du signe, pendant qu'on lui cache l'image.

Ce qu'il y a en cela de particulier, c'est qu'un Chinois ne comprendrait rien aux figures du Soleil et de la Lune que l'on trace sur nos almanachs et sur les images vulgaires, destinées à l'amusement des enfants. En effet, leurs peintres ne représentent pas le Soleil sous les traits d'un homme, ni la Lune sous les traits d'une femme. Pour dessiner le Soleil, ils mettent un coq dans un cercle : Pour la Lune, c'est un lièvre qui pile du riz dans un mortier ¹.

¹ Voyez le texte explicatif de la planche LXVIII.

La Chine en miniature

Quand un enfant n'a pas bien répété sa leçon, ou qu'il a commis quelque faute grave, on lui donne le fouet ; il monte pour cela sur une banquette où il se couche à plat-ventre ; là il reçoit par-dessus son caleçon huit ou dix coups de latte de bambou.

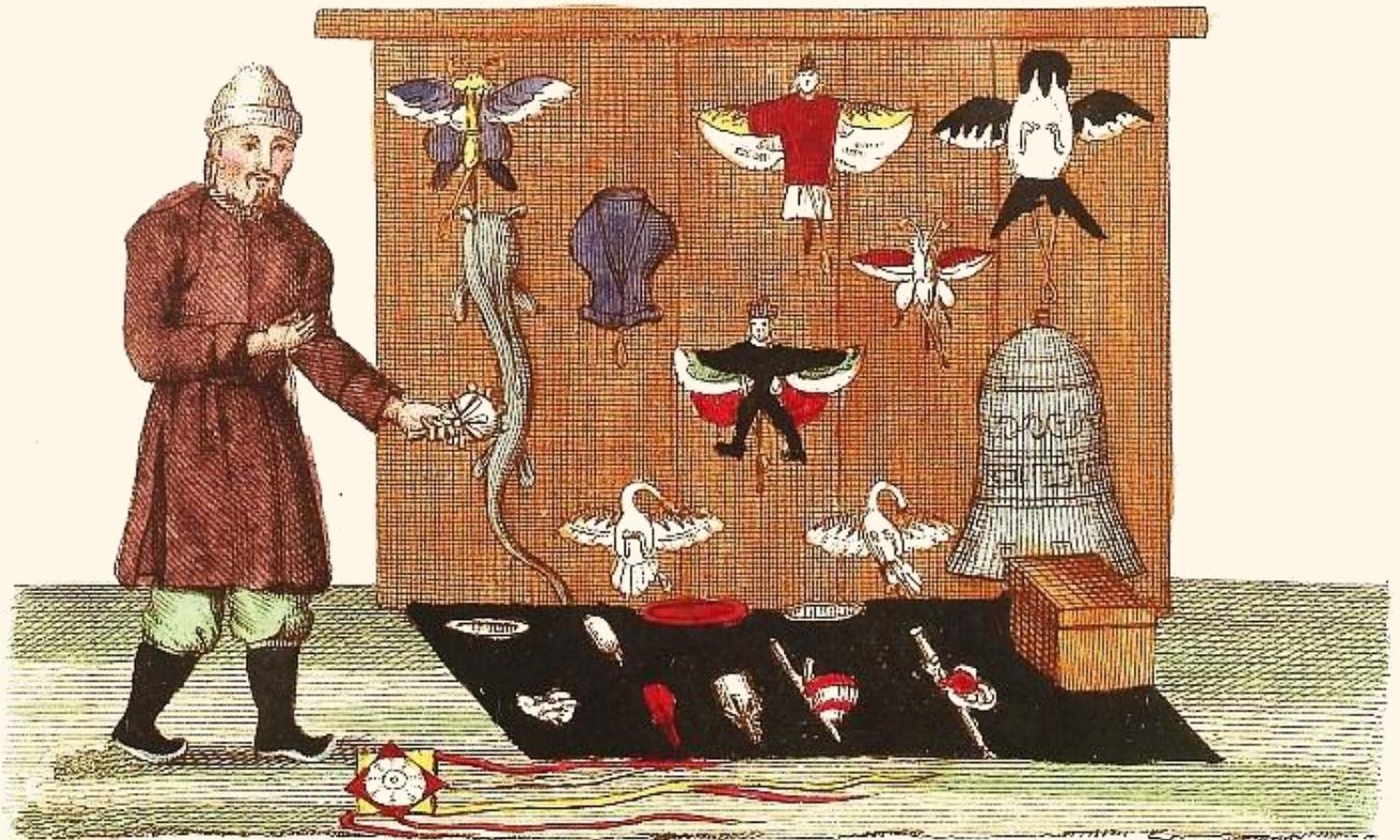
Au surplus, l'assiduité des écoliers chinois est exemplaire ; ils encourent rarement des punitions. Cependant ils n'ont presque pas de jours de fête ; ils ne se reposent qu'au nouvel an, p3.145 et vers le milieu de l'année où ils ont cinq à six jours de vacances.

Excepté le très petit nombre de Chinois qui professent la religion catholique, le judaïsme ou le mahométisme, il n'est point de secte religieuse qui observe dans la semaine certains jours de repos ; il n'en est aucune qui ait fait adopter l'usage de se rassembler à des temps marqués pour les exercices du culte. C'est un très grand malheur pour le perfectionnement et les progrès de la civilisation ; toute considération religieuse à part, l'institution du sabbat (ou des jours fériés qui en tiennent lieu, tels que le dimanche chez les chrétiens, et le vendredi chez les musulmans), a produit de grands avantages physiques et moraux, lesquels n'intéressent pas moins l'humanité que la politique.

Nous terminerons cet article en observant qu'il n'est pas étonnant que chez les Chinois les jouets des enfants soient extrêmement multipliés. Les Anglais et les Hollandais qui ont visité leur pays, il y a quinze et dix-huit ans, ont observé que les personnages les plus graves préféraient aux machines les plus intéressantes de la physique, aux chefs-d'œuvre de l'optique, de la mécanique et de l'horlogerie, des instruments frivoles, qui chez nous, ne serviraient qu'à amuser les enfants ; ils abandonnaient un planétaire, un miroir ardent, une machine électrique pour s'extasier devant un misérable automate, ou devant ces moulins qui sont mis en action, ainsi que plusieurs petits personnages, par l'écoulement d'un sablon très fin.

@

La Chine en miniature



L

Marchand de grues de papier, ou cerfs-volants pour les enfants

@

Les cerfs-volants chinois ne sont pas faits comme ceux d'Europe ; on leur donne le plus communément la figure d'une grue, et c'est même le nom qu'ils portent en chinois ; mais il y en a de toutes sortes de formes, ainsi qu'on en peut juger par les autres cerfs-volants représentés dans cette gravure ; il y en a qui ont la figure d'une tortue volante par allusion à la tortue mystique de Fou-Hi ; d'autres représentent une anguille de mer ; quelques-unes ont des figures d'hommes volants avec des ailes sous les bras. Il en est enfin qui ont la forme de la grande cloche de Pékin.

Au bas de la gravure on voit les pelotes de ficelle qui servent à enlever les cerfs-volants ; on y voit, de plus, une autre machine propre

La Chine en miniature

à être enlevée dans les airs, et qui est formée de deux carrés de la même grandeur, superposés de manière à présenter une étoile à huit branches ; les trois cordes qui pendent en bas, servent à tenir le cerf-volant en équilibre.

Tous ces cerfs-volants sont faits de papier très fin, et garnis d'une longue queue pour les tenir en équilibre. ^{p3.150} Il est probable que la dénomination française de cerfs-volants vient de ce qu'autrefois on leur donnait la forme d'un quadrupède ; ils avaient aussi la figure d'un oiseau. On voit dans le tome XXX, page 148 des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, la figure d'un ancien cerf-volant, qui ne ressemblait pas mal à ces grues de Pékin.

Les cerfs-volants chinois font allusion au char volant de l'empereur Hoang-Ti.

Ce prince après avoir remporté sur les ennemis une victoire signalée, s'aperçut que des brouillards épais dérobaient les fuyards à sa poursuite, et que ses soldats ne tenaient point une marche certaine. Il éleva dans les airs un char magique qui leur montrait le Midi, et les quatre points cardinaux.

On a cru voir dans ce char de l'empereur Hoang-Ti, une origine beaucoup plus noble que celle du cerf-volant, c'est-à-dire, l'invention de la boussole ; en effet, les Chinois ne croient pas comme nous, que l'aiguille aimantée se dirige vers le nord, ils disent qu'elle se tourne vers le sud ; cela revient au même dans la pratique, mais la différence est très grande dans la théorie.

Les Chinois conservent encore avec vénération le souvenir de cet Hoang-Ti qui est pour eux ce que Voltaire a dit d'un de nos anciens monarques : le seul roi dont *le peuple* ait gardé la mémoire.

On enlève les grues chinoises à une hauteur prodigieuse. Les princes, les empereurs ne dédaignent point cet amusement. Quand le vent est très fort, l'empereur qui tenait la corde, l'abandonne tout à coup, et l'on donne une récompense à celui qui retrouve le cerf-volant.

Ne nous hâtons point de taxer de puérité un tel amusement ; ne

La Chine en miniature

savons-nous pas que c'est en dirigeant vers une nuée orageuse un cerf-volant, armé d'une pointe de métal, et dont la corde était garnie d'un mince fil de laiton, que le célèbre Franklin a trouvé les rapports étonnants qui existent entre l'électricité et la foudre. Un simple cerf-volant balancé dans les airs lui a révélé ces secrets, et lui a fait découvrir les paratonnerres.

C'est avec un grand cerf-volant, que lors de l'expédition d'Égypte en 1798, l'on parvint à mesurer exactement la fameuse colonne de Pompée à Alexandrie.

Ce monument, dans le genre de la colonne Trajane ou de la colonne d'Austerlitz qu'on vient d'élever sur la place Vendôme, n'a point d'escalier dans son intérieur ; il est de granit, et le fût est d'un seul morceau ¹.

Pour y monter, il fallait d'abord attacher en haut du chapiteau un câble d'une force suffisante. On commença par élever un cerf-volant d'environ quatre pieds de haut, à l'attache duquel pendait une ficelle longue et légère. Lorsque le cerf-volant fut passé par-dessus le chapiteau, on cessa de l'enlever ; on fit glisser la petite corde par-dessus le chapiteau, comme sur la gorge d'une poulie. À la suite de la petite corde, en vint une seconde plus forte, puis une troisième, capable de porter plus que le poids d'un homme. Un matelot fut hissé de cette manière sur le chapiteau ; il attacha fortement des cordages autour des volutes, et plaça un moufle, instrument qui consiste, p3.155 comme on sait, dans la combinaison de plusieurs poulies. Un architecte, M. Norry, s'assit alors sur un petit banc suspendu à la corde, et on le monta. M. Protin fut hissé de même. On eut ainsi le moyen de mesurer à loisir toutes les parties du chapiteau, et de prendre la hauteur totale, qui se trouva être de 88 pieds 6 pouces.

Les enfants s'amuse quelquefois à enfile dans la corde de leurs cerfs-volants de petites rondelles de cartes qui montent insensiblement

¹ Quelques auteurs prétendent que cette colonne ne fut point élevée à la mémoire de Pompée, mais à celle de Septime Sévère.

La Chine en miniature

en tournoyant, et qu'on appelle des *courriers*. On a imaginé de tirer parti de cette invention pour faire passer des dépêches dans une ville assiégée, ou pour les transmettre de l'intérieur de la place au dehors. Il suffirait pour cela de lancer à une grande hauteur un cerf-volant énorme de taffetas, et de faire monter le long de la corde une espèce d'oiseau mécanique, lequel, parvenu au point désigné, éprouverait un obstacle. Le choc ferait partir une détente qui mettrait le feu à une pièce d'artifice, et laisserait tomber les dépêches. Par suite du même choc, l'oiseau, repliant ses ailes, retournerait à l'endroit d'où il était parti, tout prêt à exécuter une seconde commission.

On a fait de nos jours à Paris, dans le jardin de Marbœuf, sur l'avenue de Neuilly, l'essai de ces oiseaux mécaniques : il a été aussi heureux qu'il pouvait l'être ; mais l'intérêt du spectacle n'étant pas proportionné au prix que l'on avait exigé des curieux, et d'ailleurs le physicien ayant promis beaucoup plus dans les termes pompeux de son affiche ¹, on l'a justement sifflé ; et il en résultera malheureusement qu'on ne renouvellera plus une expérience qui peut n'être pas sans utilité.

@

¹ Beaucoup de gens concluaient des expressions captieuses et équivoques de l'affiche, que les oiseaux devaient s'élever spontanément dans les airs sans aucun appui, et se diriger à la volonté du physicien.

La Chine en miniature



LI

1. Volant chinois. — 2. Marchand de divers jouets

@

On savait, par la relation de lord Macartney, que les habitants de la Cochinchine jouaient au volant, non pas avec des raquettes, ni avec la main, ni avec des espèces d'entonnoirs, comme les Européens, mais en poussant avec le pied ce léger projectile. Aucun voyageur n'a dit, que je sache, que le même usage existât à la Chine. Cette figure, qui fait partie des dessins originaux envoyés au ministre Bertin, représente des paysans chinois occupés à cet exercice. On lance souvent jusqu'à trois ou quatre volants à la fois.

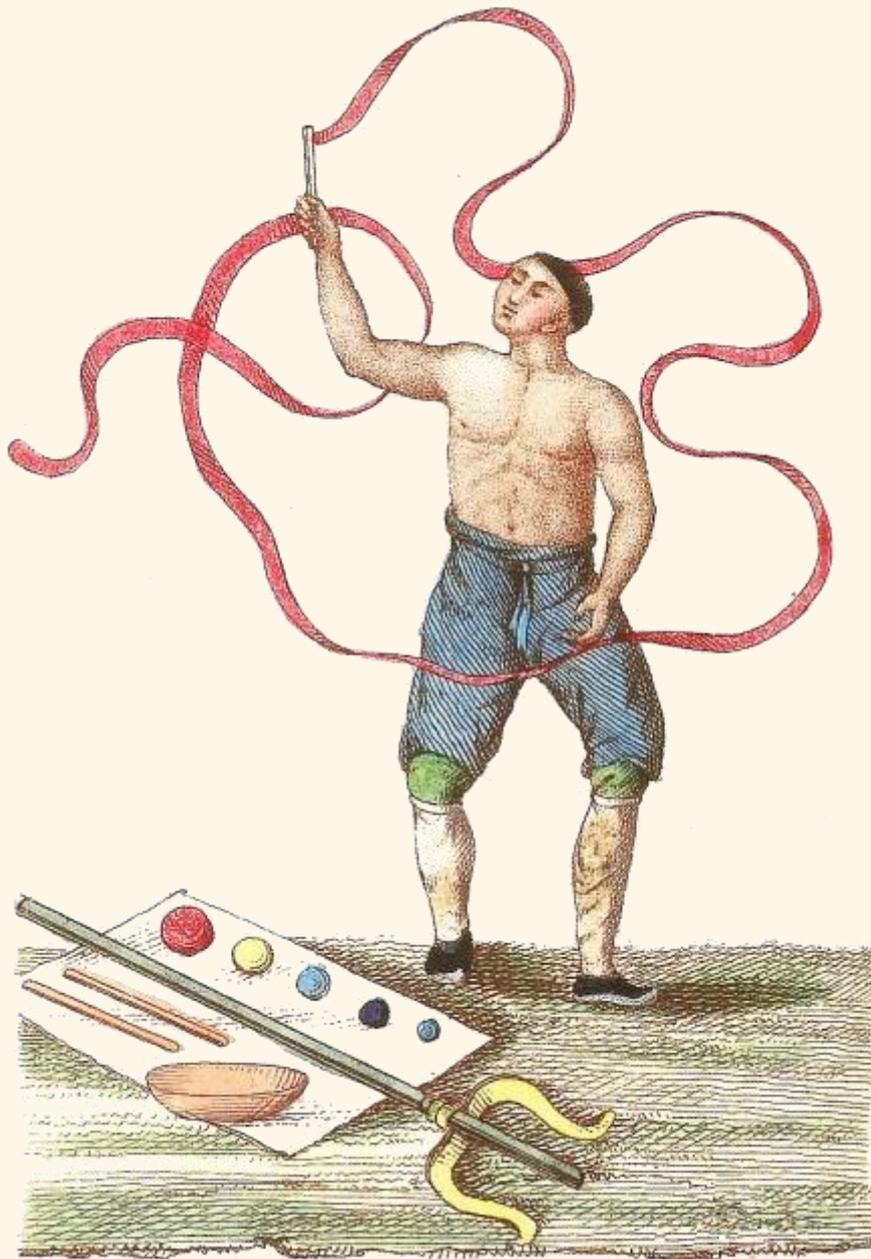
La Chine en miniature

Le volant consiste en un morceau de cuir sec roulé en rond et lié avec une ficelle : le fond est lesté de trois ou quatre pièces de monnaie de cuivre, pour lui donner plus de pesanteur vers le bas. Une des pièces est percée de trois trous, dans chacun desquels passe une plume : ces plumes s'écartent en haut comme celles de nos volants. On les pousse avec le pied. Les Chinois et les Tonquinois ayant des chaussures moins étroites que les nôtres, il en résulte que les orteils, ou doigts des pieds, ont plus d'agilité. Voilà pourquoi dans ^{p3.160} certaines professions, par exemple, pour faire mouvoir circulairement le tour à porcelaine, on emploie le mouvement des pieds avec tant d'avantage : les pieds, à force d'exercice, deviennent, pour ainsi dire, les auxiliaires de la main.

Le marchand de jouets, ajouté à cette gravure, tient suspendues à une lame de bambou de petites figures semblables aux pantins, aux polichinelles, etc. que vendent ceux qui en Europe s'occupent du même genre de commerce.

@

La Chine en miniature



LII

Faiseur de tours, tenant en l'air un ruban de cent pieds

@

Les Chinois et les Indiens étonnent les voyageurs d'Europe par leurs tours d'adresse, d'escamotage et surtout d'équilibre, car dans ceux-ci ils ne peuvent guère se permettre de supercheries.

J'ai cherché à expliquer dans l'édition que j'ai donnée l'année

La Chine en miniature

dernière, des voyages de Tavernier ¹, le tour le plus extraordinaire des charlatans indiens, que Tavernier cite sans l'avoir compris, et en donnant à entendre qu'il le regarde comme l'effet de la magie. Ce tour consiste à planter en terre et à faire croître à la vue des spectateurs, une branche de manguier, que l'on arrose de sang humain, et qui finit par porter des fleurs et des fruits.

Les escamoteurs chinois font voir des prestiges à peu près semblables.

Le bateleur représenté dans cette figure tient en l'air pendant un certain temps, un ruban de cent pieds de longueur. L'adresse et la difficulté consistent à déployer et replier tour à tour ce ruban, à lui faire prendre toutes sortes de formes, en ne se servant que d'une main, et sans que le ruban touche à terre ; la seule liberté permise à celui qui exécute ce tour est de passer de temps en temps d'une main dans l'autre le bâton auquel est attachée une des extrémités de ce drapeau.

@

¹ En six volumes in-18, avec un atlas. Cette édition est accompagné d'une notice sur les révolutions et événements mémorables dont la Perse et les Indes ont été jusqu'à ce jour le théâtre.

NOTICE

Sur les feux d'artifice des Chinois

@

D'autres bateleurs donnent au peuple le spectacle de petits feux d'artifice. Quelquefois, par exemple, ils offrent aux yeux du peuple une statue de carton toute remplie de fusées et de pétards : on en voit sortir tout à coup des faisceaux de lumière par la bouche, le nez, les yeux et les oreilles.

Les Chinois passent pour être des artificiers fort habiles. Si les légations anglaise et hollandaise trouvèrent ce spectacle au-dessous de leur ^{p3.165} attente, cela vient peut-être de ce que du temps de Kien-Long, on ne les exécutait qu'en plein jour, ce qui en détruisait considérablement l'effet. Non seulement ce vieux monarque aimait à se reposer de bonne heure, mais il craignait beaucoup les incendies.

Une des pièces les plus remarquables qu'on vit dans ces feux d'artifices, ce fut la pluie de lanternes.

Une grande boîte ayant été élevée en l'air entre deux montants, le fond se détacha par hasard, et laissa tomber une multitude de lanternes de papier. Elles étaient toutes pliées et aplaties au sortir de la boîte ; mais elle se déployèrent en l'air, et s'écartèrent les unes des autres.

Chacune prit une figure régulière, et tout à coup on y aperçut une lumière admirablement colorée. On n'a pu savoir si cet effet était une illusion, ou si les lanternes contenaient une matière phosphorique qui avait le pouvoir de s'enflammer sans communication extérieure.

Cette pluie de lanternes fut répétée plusieurs fois ; il y avait à chaque expérience, des variations dans leurs formes et dans la coloration de la lumière ; de chaque côté de la grande boîte, il y en avait de petites qui, s'ouvrant de la même manière, laissèrent tomber un réseau de feu, dont les divisions, de différentes formes, brillaient comme du cuivre bruni, et resplendissaient comme des éclairs à la moindre impulsion du vent. Le tout fut terminé par l'éruption d'un magnifique volcan d'artifice.

La Chine en miniature



LIII

1. Lutteur avec un automate. — 2. Homme qui joue du tam-tam.

@

Les bateleurs chinois excellent dans les tours d'équilibre ; tantôt on les voit faire tourner rapidement le long de leurs bras au-dessus de leur poignet, une jarre de porcelaine, qui semble suivre spontanément l'impulsion qu'ils lui donnent, tantôt ils prennent les attitudes singulières représentées par cette gravure.

Voici en quels termes, M. Huttner, attaché, comme nous l'avons déjà dit, à l'ambassade anglaise, décrit un de ces tours d'adresse et d'équilibre.

Un homme se coucha par terre, et éleva ses jambes, de manière à former un L ; on posa horizontalement sur les semelles de ses bottes,

La Chine en miniature

un grand vase de terre cylindrique, haut de deux pieds et demi, sur six pouces de diamètre ; il le fit tourner avec une vélocité prodigieuse. Un enfant y monta ensuite, et exécuta diverses postures singulières ; il se glissa dans le vase, et en sortit la tête la première, au grand effroi des spectateurs ; car le moindre mouvement faux renversait le vase ; l'homme et l'enfant auraient été écrasés par son poids.

p3.170 Les Chinois font la roue et les sauts périlleux ; ils savent tenir leur équilibre aussi bien que nos meilleurs danseurs de corde.

À la même fête, un homme attacha trois petits bâtons à chacune de ses bottes, il prit six plats de porcelaine, d'environ dix-huit pouces de diamètre, les fit tourner séparément à l'extrémité d'une petite baguette d'ivoire, puis les plaça toujours tournant à la pointe de chacun des six bâtons. Ils continuèrent de s'y mouvoir ; cela fait, l'acteur prit deux petits bâtons de la main gauche ; il fit tourner deux autres plats, et en prit encore un sur le petit doigt de la main droite ; en sorte qu'il tenait à la fois neuf plats qui paraissaient tourner d'un mouvement spontanée. Au bout de quelques minutes, il les reprit un à un, et les posa à terre sans aucun accident ni interruption.

Dans les combats de lutte et de pugilat pour lesquels les Chinois ne manquent pas de talent, on use quelquefois d'un prestige qui cause de grandes surprises aux spectateurs. Un automate ou marionnette imitant un homme de grandeur naturelle, est mis tout à coup aux prises avec un des lutteurs ; cette scène a lieu dans le lointain, et autant qu'il est possible dans l'obscurité, afin que l'illusion soit plus parfaite. Le lutteur saisit la statue de carton avec de grands efforts, comme s'il avait affaire à un adversaire véritable, il le terrasse et l'enlève avec une vigueur apparente, qui arrache les applaudissements de la multitude.

La Chine en miniature



LIV

Marionnettes

@

Les Chinois aiment beaucoup les marionnettes, et savent leur donner assez de perfection ; elles exécutent de petits drames héroï-comiques ; les hommes qui font voir les marionnettes dans les rues ont un appareil plus simple que ceux d'Europe. Rien de plus portatif que leur théâtre.

La Chine en miniature

Un homme monté sur un tabouret est caché jusqu'à la cheville du pied dans une couverture de toile bleue ; au-dessus de sa tête est une boîte ou plate-forme qui tient lieu de théâtre ; il fait mouvoir ses marionnettes comme nos bateleurs forains, en passant le pouce et l'index dans les manches qui figurent les bras. Les personnes qui ne connaissent pas ce procédé extrêmement simple, ont peine à concevoir comment Polichinelle et les autres personnages de ces grotesques comédies se servent de leurs bâtons avec tant d'adresse, et les tiennent si fortement sans jamais les laisser tomber. Les *Fantoccini* ou grandes marionnettes dont les membres sont mis en action par des fils, ne pourraient en faire autant.

Les marionnettes chinoises offrent aux enfants des récréations aussi agréables qu'innocentes ; la police veille exactement à ce que leurs chastes oreilles ne soient salies d'aucune ^{p3.175} expression contraire aux mœurs et à la décence. On ne pourrait peut-être pas en dire autant de certaines pièces exécutées en France par les marionnettes ; ce spectacle étant en quelque sorte réservé aux enfants et à leurs bonnes, les gens graves le dédaignent, et n'y attachent pas d'importance ; mais j'avoue que je réfléchis quelquefois avec étonnement à certaines expressions que j'ai entendues dans mon enfance aux *Ombres chinoises*, et particulièrement dans la pièce la plus célèbre de leur répertoire, qui a pour titre *le Pont cassé*.

Maxima debetur puero reverentia !

À la Chine, les personnes de tous états font leurs délices des marionnettes. On pense bien que l'empereur de la Chine ne manqua point de donner ce divertissement à la légation anglaise.

Nous eûmes, dit lord Macartney ¹, le spectacle des marionnettes chinoises.

« Après une espèce de féerie, il y eut une comédie dans laquelle des personnages assez semblables à Polichinelle,

¹ Cette notice, rédigée par l'ambassadeur lui-même, ne fait pas partie de la relation de M. Staunton, mais de celle de M. Barrow. Je fais cette observation, parce que l'on appelle assez communément *Voyage ou relation de Macartney*, ce qui n'est que l'ouvrage du secrétaire de la légation. La relation officielle de l'ambassade n'a pas encore été publiée.

La Chine en miniature

madame Gigogne, Paillasse et Scaramouche, jouaient les principaux rôles. On nous dit que ces marionnettes dépendaient des appartements des femmes, mais qu'on avait cru devoir nous en faire l'honneur ; une des pièces fut jouée avec des applaudissements unanimes, et je crois que c'était une des comédies en vogue à la cour.

Le père de l'empereur Kang-Hi ne jugea point une représentation de marionnettes indigne de la gravité du Grand lama lui-même.

Ce prince étant campé dans les plaines de Tartarie, reçut la visite et l'hommage de plusieurs Kalkas ou princes tartares, parmi lesquels se trouvait en personne le Grand lama, le plus considérable de tous ; il leur donna un grand festin pendant lequel des marionnettes exécutèrent différentes pièces.

Les Kalkas qui n'avaient jamais rien vu de semblable, étaient tellement surpris, qu'ils ne songeaient pas la plupart à manger. Il n'y avait que le Grand lama qui gardait sa gravité, car non seulement il ne toucha pas aux viandes, mais même il fit peu d'attention au spectacle, et comme s'il eût jugé que c'étaient là des amusements indignes de sa profession, il demeura presque tout le temps les yeux baissés avec un air fort sérieux.

J'ai fidèlement extrait ces détails de la relation du père Gerbillon qui accompagna l'empereur dans ce voyage. Il est difficile de concevoir comment le souverain lama du Thibet, le chef de la religion de Fô, qui passe lui-même pour un dieu immortel, a pu rendre cet hommage à un prince chinois, et surtout se soumettre à la cérémonie du prosternement, comme le dit ailleurs le même auteur. Il est vrai qu'à cette époque, il paraît que le Grand lama ne réunissait point la puissance temporelle au pouvoir spirituel. Il avait existé au Thibet un roi nommé Tampsas ; celui-ci avait été détrôné et tué dans une guerre contre le lama, et plusieurs rajahs ou princes tributaires étaient encore insoumis.

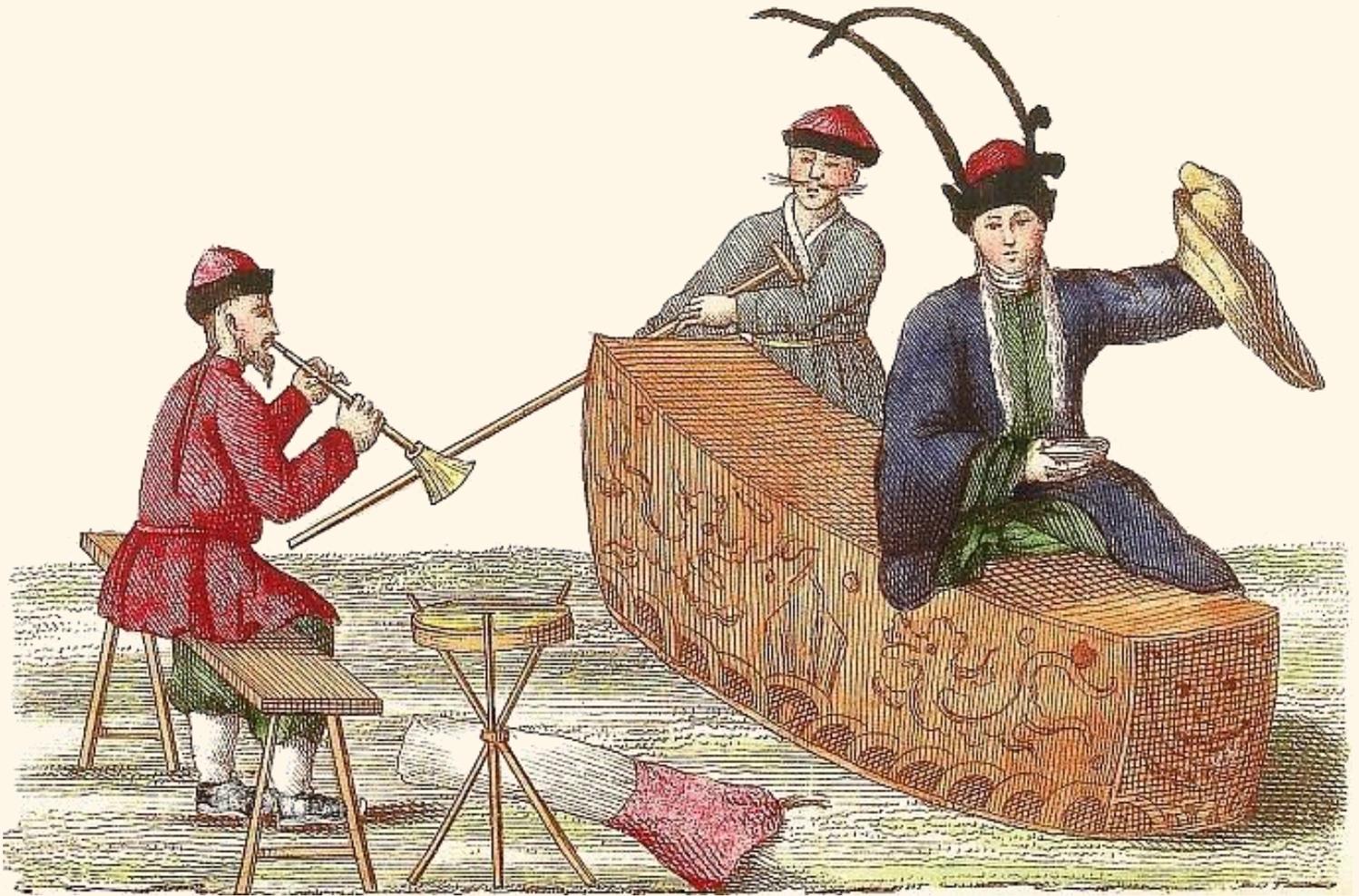
Au surplus, il faut avouer qu'il y a beaucoup d'obscurité sur le p3.180

La Chine en miniature

gouvernement théocratique du Thibet, et notamment sur la différence de pouvoirs et d'attributions entre le dalaï lama qui réside à Lassa, et le teschou lama qui demeure à Teschou-Lombo. Les missionnaires ont eu fort peu d'occasions de connaître le Thibet ; et la relation, d'ailleurs si intéressante de Turner, est bien loin d'avoir débrouillé ce chaos.

@

La Chine en miniature



LV

Farceur habillé en femme, et qui semble conduire une barque sur terre

@

Nous avons parlé de ces chevaux de carton auxquels on donne l'allure d'un coursier véritable : les Chinois ont un travestissement non moins bizarre, et qui consiste à imiter sur la terre le mouvement d'une nacelle.

Un homme ordinairement habillé en femme, afin de rendre le spectacle plus grotesque, est debout au milieu d'une barque de carton à double fond, le premier fond est percé d'une ouverture tout juste assez grande pour laisser passer les jambes et les reins ; le second fond à une ouverture très large pour que les pieds agissent librement, et que

La Chine en miniature

l'homme puisse marcher du côté qu'il désire. Jusque-là, il n'y aurait point d'illusion, et il serait facile de reconnaître l'artifice ; mais le farceur a devant lui, dans l'intérieur de la barque, de fausses jambes qui semblent tenir à son corps ; en sorte que la nacelle semble glisser d'elle même sur la terre.

Ce travestissement a quelque analogie avec un costume burlesque que l'on voit quelquefois à Paris aux fêtes du carnaval. Un homme entre jusqu'à mi-corps dans une hotte dont le fond est percé ; la hotte est censée portée par une femme postiche qui a un masque et les bras croisés sur sa poitrine. Au premier aspect, on croirait qu'une vieille femme porte dans sa hotte un homme coupé en deux.

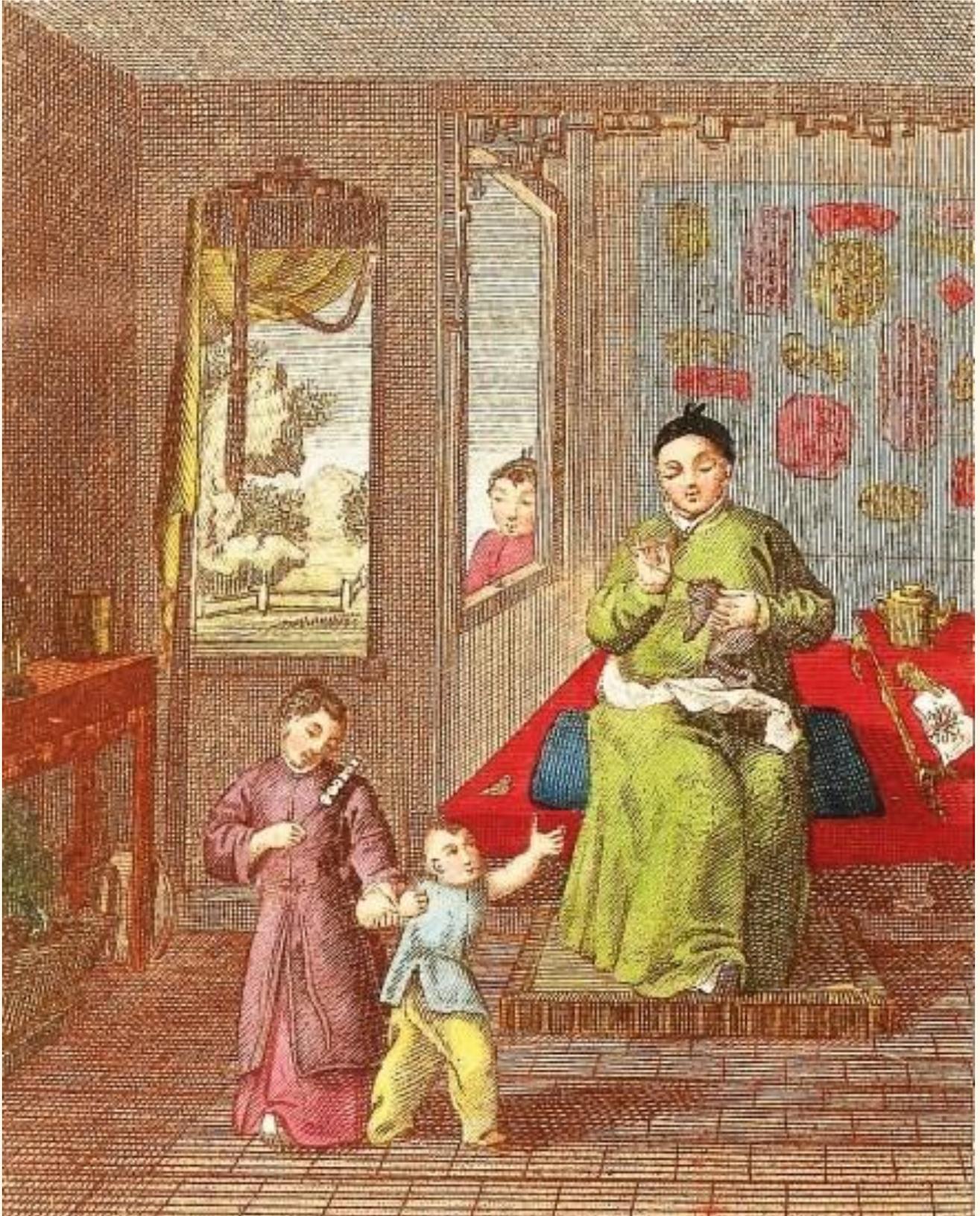
Les Chinois ont aussi des danseurs de corde, mais ils ne sont pas très forts dans cet exercice.

M. de Guignes parle de tours d'équilibre exécutés de la manière suivante :

« Huit Chinois, habillés à peu près à la manière des femmes, ayant des vestes courtes, et sur la tête, des franges de soie effilées pour imiter la coiffure des jeunes filles, se placèrent entre des bâtons attachés à la circonférence d'une grande roue : ils tournèrent en demeurant toujours dans une situation perpendiculaire, tandis que d'autres danseurs, montés au haut de plusieurs mâts, tournaient horizontalement entre les cordes qui y étaient attachées. »

@

La Chine en miniature



LVI

Femme chinoise avec ses enfants dans son appartement intérieur

@

p4.001 « On est bien reçu dans certains livres, dit un ingénieux missionnaire, le père Amiot ¹, à dire que les femmes sont traitées en esclaves à la Chine, tout comme à murmurer contre l'autorité qu'y ont les pères et les mères : mais ces faiseurs de contes seraient bien tristement sur la défensive, si on leur prouvait (ce qui serait très facile), qu'à prendre les choses dans leur totalité, les personnes du sexe ont à la Chine plus de ce crédit, de cette considération, de cet ascendant, de ce pouvoir et de cette autorité qui peuvent assurer le bonheur de toute leur vie : filles, elles doivent obéir à leurs parents ; femmes, être soumises à leurs époux ; veuves, se laisser gouverner par leurs fils ; mais un père, un époux, un fils leur confient ce qu'ils ont de plus précieux, se reposent entièrement sur elles de toutes les affaires domestiques, n'entreprennent rien au dehors qu'après le leur avoir fait agréer, se mettent à l'étroit pour leur procurer des douceurs, et ne leur cachent de leurs affaires, que ce qui pourrait les contrister. Les tableaux que l'écriture a faits des mœurs des Juifs à cet égard, peuvent donner des idées assez justes des mœurs chinoises.

Cette opinion que bien des lecteurs seraient tentés de trouver paradoxale, est précisément celle d'un Asiatique, qui fit, il y a peu d'années, un voyage en Europe.

Mirza-Abou-Taleb-Khan, né dans la province d'Oude, de parents mahométans, et qui était entré au service de la Compagnie anglaise

¹ Dans sa réponse à l'ouvrage de M. de Paw, spirituel, mais rempli d'erreurs, intitulé : *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*.

La Chine en miniature

des Indes, vint à Londres en 1799 ; il en repartit en 1801, après avoir reçu à la cour et partout l'accueil le plus distingué. Cet Indien a composé en langue persane un poème sur la capitale de l'Angleterre, et dans sa langue maternelle, un traité en prose sur la liberté des femmes asiatiques, comparée à celle des femmes anglaises ¹. On y voit des rapprochements très ingénieux et remplis de sagacité.

Mirza-Abou-Taleb-Khan attribue notre manière de vivre en Europe à la cherté des loyers, à la petitesse de nos appartements, et aux dépenses excessives qu'entraîne un grand nombre de domestiques, tandis qu'en Orient toutes ces jouissances sont à très bon compte.

« En Asie, dit-il, les femmes habitent exclusivement la plus belle partie de la maison ; elles n'ont pas à toute heure, à toute minute, un mari qui épie et contrôle leurs actions ; veulent-elles recevoir une amie chez elles, le mari mange seul dans son *murdannah* (sa chambre), et pendant plusieurs jours de suite, elles lui interdisent l'entrée de leur propre appartement ; de son côté le mari jouit dans son *murdannah* d'une liberté illimitée.

Les femmes chinoises sont très laborieuses ; on les voit toujours occupées chez elles à quelques travaux d'aiguille ou de broderie. M. Barrow a été autorisé peut-être à croire le contraire d'après la réponse que lui fit un des principaux mandarins : voyant à cet officier une veste de soie élégamment brodée, il lui demanda si c'était l'ouvrage de sa femme ; le mandarin parut surpris et offensé de cette question.

Cette anecdote ne prouve absolument rien, parce qu'une exception ne détruit jamais une règle générale. Encore resterait-il la question de savoir si l'habillement en question était véritablement *brodé* ou s'il était *broché* ; dans ce cas, l'étonnement du mandarin n'aurait rien d'extraordinaire.

¹ Ce mémoire a été traduit en anglais dans la collection de la Société de Calcutta. Il en a paru en France deux traductions à la fois, l'une dans l'estimable et savant recueil de M. Malte-Brun, intitulé *Annales des Voyages* ; l'autre dans la collection des romans et mélanges de Kotzebue : il avait traduit en allemand, sur la version anglaise, ce morceau très singulier.

La Chine en miniature

Non seulement les ouvrages des missionnaires à qui leur état et leur caractère donnent chez les femmes un accès, absolument interdit aux autres voyageurs, mais les poèmes et les livres des Chinois prouvent combien on estime dans le beau sexe l'amour du travail. Je citerai comme preuve quelques fragments d'une ballade chinoise.

« En vain l'appartement des femmes est inaccessible aux regards du public ; si le désordre y entre, le bruit s'en répand au loin avec rapidité, c'est un incendie ; ceux qui ne sont pas à portée de voir la flamme, en aperçoivent la fumée.

Le travail est le gardien de l'innocence des femmes ; ne leur laissez pas le temps d'être oisives ; qu'elles y soient toute l'année les premières vêtues, et les dernières à se déshabiller.

Rien ne répugne dans l'intérieur domestique à une femme modeste et sage. La navette et l'aiguille n'occupent que ses loisirs ; la propreté de la maison est l'ouvrage de ses soins ; et elle se fait gloire, soit de servir un malade, soit de préparer le repas.

Les perles et les pierreries, la soie et l'or dont une coquette se pare avec tant d'étude, sont un vernis transparent qui fait mieux ressortir tous ses défauts.

Le bel espoir pour une famille qu'une jeune fille qui a des lèvres de carmin et des joues de fard ! Plus elle ressemble à une idole, moins elle aura d'adorateurs.

La dame représentée dans cette p4.010 gravure est d'un rang élevé ; on le voit, non seulement à son costume, à celui de ses enfants, mais encore à la décoration de son appartement. Elle est assise sur un coussin et sur une de ces estrades où l'on place les lits pendant la nuit. Le fond de cette espèce d'alcôve est garni d'une tapisserie.

On voit dans cette chambre deux fenêtres donnant sur un jardin à la chinoise. À l'une de ces fenêtres, on aperçoit la tête de la fille aînée de la maison. Sur une espèce de table auprès de la mère, sont une théière, des tasses et tout ce qu'il faut pour préparer le thé. Le salon

La Chine en miniature

est orné de grandes glaces et de tableaux ; à gauche est une cheminée dans le genre chinois : les chambranles consistent en quatre piliers, laissant entre eux un espace vide ; on aperçoit entre ces chambranles du côté droit, une des jattes de porcelaine sur lesquelles les Chinois s'asseyaient souvent au lieu de chaises.

En été on place, assez ordinairement, sous la cheminée, un vase carré dans lequel croit un arbre nain ; en hiver on ne fait guère le feu que dans des poêles fermés. On ne brûle presque jamais de bois, mais du charbon de terre. Ce fossile vient des montagnes de la province de Canton ; presque toujours avant de l'employer, on lui donne une préparation qui consiste à en mêler la poussière avec de l'argile. On en forme ainsi des briques carrées.

Le bois est assez rare en Chine ; celui que l'on coupe dans les montagnes et les îles voisines de la Tartarie, est presque entièrement employé à la construction des jonques et des bateaux.

« Pour le chauffage, dit un missionnaire, les mines de charbon de terre, et l'art de manier le feu, rendent presque insensible la disette des bois dans les endroits éloignés des montagnes.

Nous avons déjà eu occasion de dire que les Chinois aimaient beaucoup leurs enfants, et en prenaient tout le soin imaginable. À la naissance d'un enfant, et surtout d'un fils, les gens riches donnent de grandes démonstrations de joie. On fait durcir une grande quantité d'œufs de poule et de cane ; on prépare en outre du riz ; on envoie à ses parents et à ses amis diverses friandises. Cela s'appelle littéralement en chinois *le régal du poil-follet*.

Au bout de trois jours, l'enfant est lavé : cette espèce d'ablution est l'occasion de nouvelles fêtes. On fait cuire des œufs par centaines et même par milliers : ces œufs, peints de toutes sortes de couleurs, sont appelés les œufs du troisième jour. Les parents, les amis viennent offrir à leur tour des œufs de la même espèce, et toutes sortes de pâtisseries et de sucreries. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer l'analogie singulière qui existe entre ces coutumes et les

La Chine en miniature

réjouissances qui accompagnent nos baptêmes.

Un philosophe chinois a fait des lamentations d'une gravité comique sur la grande quantité de poules et de canards que l'on égorge en ces circonstances.

« Ne craint-on point, dit-il, que la prière qu'on fait pour obtenir une longue vie à l'enfant nouveau-né, ne soit rejetée avec indignation par les dieux à qui on l'adresse ? En demandant une longue suite d'heureux jours pour son fils, il conviendrait de la laisser à tant d'animaux qu'on égorge. Pour avoir ce fils, on s'est abstenu de rien manger qui fût en vie ¹. Si l'on _{p4.015} agissait conséquemment, il faudrait continuer la même abstinence pour obtenir sa conservation.

Pourquoi faut-il que la loi que nous nous sommes imposée de donner, dans cet ouvrage, une notice complète sur toutes les coutumes de la Chine, nous contraigne à parler de la détestable indifférence avec laquelle certains Chinois commettent le crime d'infanticide ? Il est vrai que c'est à Pékin et dans les grandes villes que l'on voit le plus souvent des pareils dénaturés exposer, la nuit, au milieu des rues, les enfants nouveaux-nés, qu'ils craignent de ne pouvoir nourrir.

Tous les matins, cinq tombereaux traînés chacun par un buffle, parcourent les rues de Pékin, et relèvent les malheureuses victimes de la cruauté de leurs parents, et de plus les enfants dont la mort a été naturelle, dont on n'abandonne ainsi les cadavres que pour n'avoir point à payer les frais d'enterrement. On porte à un cimetière public les enfants qui sont morts. Quant à ceux qui sont encore vivants, ils sont transportés à l'Yu-Ing-Tang, vaste maison de charité, où il y a des médecins et des nourrices payés aux frais de l'État. Cet établissement est organisé à peu près comme l'hospice des Enfants-Trouvés à Paris.

Il est possible que les conducteurs des tombereaux regardent comme morts des enfants qui respirent encore, et les portent au

¹ Lorsque les Chinois désirent des enfants, ils croient en obtenir en faisant des jeûnes solennels.

La Chine en miniature

cimetière. Les missionnaires catholiques établis à Pékin sont tour à tour de service auprès de ce lugubre asile de la mort ; ils ont soin de recueillir tous ceux qu'ils espèrent rappeler à la vie, et de les élever pour en faire des prosélytes. Quant à ceux qui n'ont plus qu'un souffle d'existence, ils tâchent du moins de leur administrer le baptême.

J'ose assurer que tel est le sens dans lequel doit être compris le texte du voyageur anglais Barrow. Je me suis efforcé de le rendre fidèlement dans ma traduction in-18, publiée en 1807. Voici les propres termes de l'original :

« To chose among them those that are the most *lively*, to make future proselytes, etc.

Mon concurrent, auteur de la traduction in-8° a rendu le mot *lively* par cette périphrase : « Les enfants qui paraissent avoir le plus de vivacité et de gentillesse ». C'est un contre-sens énorme. Le mot anglais *lively*, adjectif dérivé du verbe *to live*, vivre, signifie bien *gai, gentil, aimable* ; mais il signifie aussi *doué de vivacité* dans le sens du latin *vivacitas*. On s'en sert pour dire qu'un enfant promet de s'élever, de vivre longtemps, ou, pour employer une expression vulgaire, qu'*il a bonne envie de vivre*. Traduire dans cette phrase *lively* par *gentillesse* est une absurdité ; car on ne peut guère dire que des nouveaux-nés soient plus ou moins gentils que d'autres, ni qu'ils aient plus ou moins de vivacité dans l'acception que nous donnons en français à ce terme.

On sent combien serait grave l'imputation faite par M. Barrow aux missionnaires, si l'on s'en tenait à la traduction in-8°.

Voilà donc à quoi se réduit ce que M. l'abbé Grosier, qui n'a pas lu l'original anglais, appelle

« une calomnie trop absurde pour être crue et trop atroce pour qu'elle ne déshonore pas l'écrivain qui l'invente et la publie.

^{p4.020} Dans les campagnes, et surtout parmi les mariniers et les pêcheurs qui passent leur vie sur les eaux, il arrive trop souvent que l'on consacre de malheureux enfants aux génies des fleuves : on leur attache unealebasse au cou, afin de faire surnager la tête, et on les

La Chine en miniature

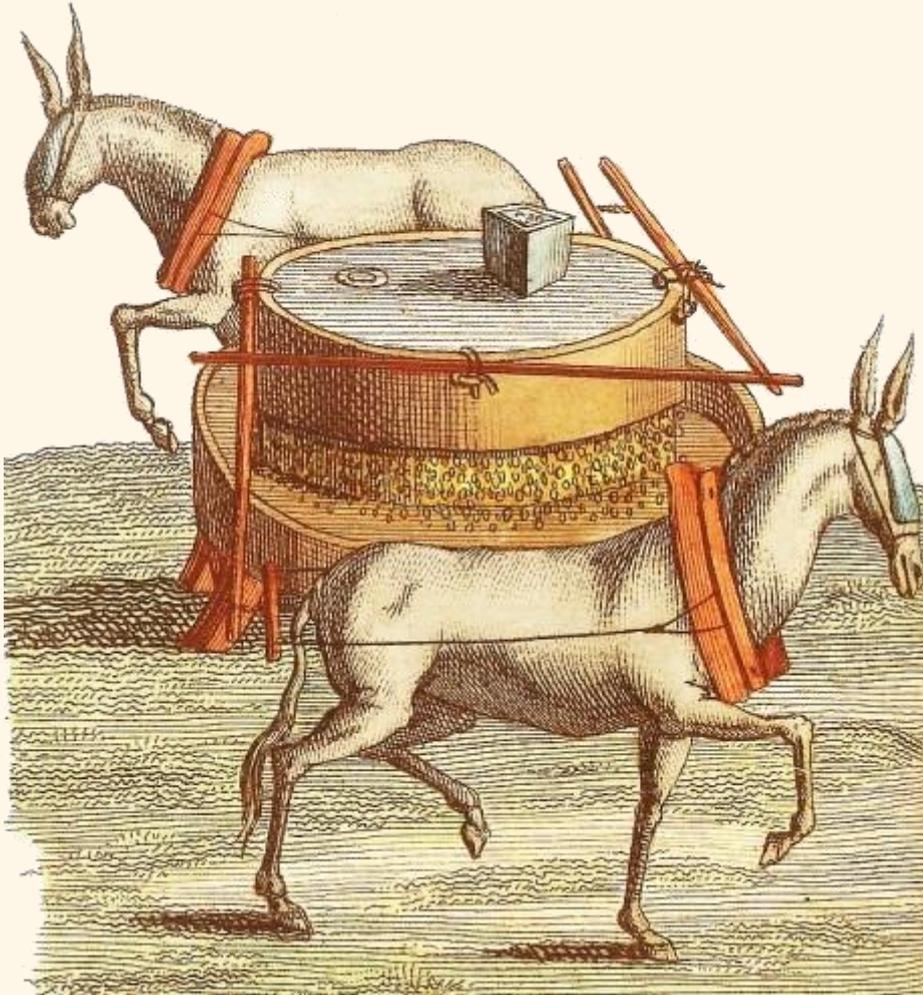
laisse ainsi voguer au hasard. Cette horrible coutume a pareillement lieu dans plusieurs contrées de l'Inde : ce sont presque toujours les filles dont de pauvres familles cherchent à se débarrasser, parce qu'elles sont plus difficiles à élever et à établir que les garçons.

Cependant en Chine, les femmes de la classe du peuple ne le cèdent guère aux hommes sous le rapport de l'industrie et de l'endurcissement à la fatigue ; on les voit quelquefois traîner la charrue dans des terrains où, à la vérité, le labourage est facile, parce que ce sont des rizières inondées la plus grande partie de l'année. Le mari se réserve l'emploi moins pénible de diriger le soc de la charrue.

Si la condition des femmes en Orient nous paraît extraordinaire, en revanche les Asiatiques trouvent absurde et extravagante l'éducation que nous donnons aux nôtres. C'est sans doute pour empêcher que les Chinoises n'aient sous les yeux des exemples qui agiraient d'une manière dangereuse sur leur imagination, que l'entrée des femmes étrangères est sévèrement défendue en Chine. La légation russe qui visita cet empire en 1719, avait des femmes à sa suite. Le mandarin qui vint la recevoir sur les frontières, refusa de laisser passer les femmes, disant qu'il y en avait déjà assez à Pékin.

@

La Chine en miniature



LVII

Manière de monder le riz avec deux mules

@

Le riz est aussi nécessaire à la subsistance des Chinois, que le pain de froment l'est à la nourriture des Européens ; quand deux amis se rencontrent et se saluent, ils se demandent réciproquement, *comment ils ont mangé leur riz* ; c'est une manière de s'informer des nouvelles de la santé de quelqu'un. Les Chinois disent manger le riz d'une personne, pour indiquer qu'on tient d'elle des moyens d'existence. Un missionnaire appliqué à la torture à l'époque des dernières persécutions, protestait n'être venu en Chine que pour propager la foi évangélique, et sans aucune vue d'intérêt personnel : le mandarin et

La Chine en miniature

ses bourreaux voulaient le forcer à convenir qu'il était venu *pour avoir du riz*, et on employait les tourments les plus cruels, que le missionnaire supportait avec un courage admirable.

Le monosyllabe *fan*, qui signifie du riz bouilli, entre dans tous les mots de la langue chinoise qui ont rapport à l'action de manger. *Tché-fan*, qui est la dénomination générique d'un repas quelconque, signifie littéralement manger du riz ; le déjeuner se dit *tsao-fan*, ou riz du matin ; le souper *ouan-fan*, ou riz du soir.

p4.025 On ajoute cependant au riz d'autres graines céréales, notamment le *how-léang* ou grand millet. Le pain de froment n'est presque pas en usage ; quoique cette production soit cultivée en Chine, ce n'est guère que dans les provinces septentrionales qu'il y a des plantations de blé.

Le moyen de moudre le froment et de le réduire en farine, est des plus simples : le moulin consiste en une table de pierre ronde, posée horizontalement comme une meule, sur laquelle l'ouvrier écrase le grain à l'aide d'un cylindre de pierre. Quelquefois on emploie au même usage des moulins à bras, consistant en une petite meule gisante, et une autre meule tournante, que fait mouvoir un seul homme.

On fait, avec la farine de blé, de petits pains qui se cuisent au bain-marie ¹ en un quart d'heure, et qui sont fort tendres. Les Européens trouvent ces gâteaux indigestes, ils les font un peu griller avant de les manger. On fait aussi dans la province de Canton une sorte de galette de blé, qui n'est pas mauvaise, surtout quand on y mêle certaines herbes propres à irriter l'appétit.

Les Chinois réduisent aussi la farine en vermicelle ; le riz, le millet et d'autres grains sont quelquefois convertis en farine comme le froment ; on en prépare également des galettes et du vermicelle.

Le riz prospère dans les provinces méridionales, ainsi que dans le

¹ On se servait autrefois de l'eau de la mer pour distiller au bain-marie ; on croyait donner par là plus de vertu à la préparation. C'est de là qu'est venu le terme *balneum maris*, c'est-à-dire, *bain de mer*, et non pas *bain de Marie*, ce qui n'offrirait absolument aucun sens.

La Chine en miniature

pays tributaire qu'on appelle royaume de Laos. Il ne peut croître que dans des plaines inondées.

Le débordement annuel des rivières est on ne peut plus favorable à ce genre de culture ; les eaux en se retirant déposent un limon qui engraisse merveilleusement les terres ; quelques jours après que ce limon est déposé, on se prépare à semer le riz. On commence par entourer un carré de terre d'une petite chaussée d'argile, afin de détourner les eaux, et de rendre le terrain un peu plus sec ; on laboure ensuite, on fait passer la herse, et l'on confie aux sillons le grain qui a été préalablement trempé dans du fumier et de l'urine. Le frontispice du tome I^{er}, représentant la fête de l'agriculture, offre le modèle de la charrue chinoise, qui est d'une extrême simplicité.

On inonde, après cette opération, le terrain, soit par des canaux qui conduisent l'eau d'une source plus élevée, soit à l'aide d'une pompe à chaîne ou à chapelet, quand l'eau est plus basse que le champ qu'on veut arroser. En peu de jours on voit les jeunes feuilles du riz s'élever au-dessus de l'eau. Quand le riz a atteint sept ou huit pouces de hauteur, on l'arrache avec sa racine ; on en coupe les sommités, et chaque pied est repiqué séparément dans de petits sillons tracés avec la charrue, ou dans des trous faits avec un bâton pointu : ces pieds doivent être à six pouces de distance les uns des autres. On inonde également le champ, et l'on attend patiemment la récolte, qui, dans les bonnes années, doit produire quinze ou vingt pour un ¹.

Il y a une espèce de riz qui est ^{p4.030} rouge, et n'exige pas autant d'humidité que le blanc : on le cultive dans les montagnes, mais ce riz n'est pas d'une aussi bonne qualité, on ne l'emploie guère que pour le brasser, et en faire du vin ou de l'eau-de-vie.

La hauteur du riz dans les champs où on le cultive n'excède guère trois pieds.

On lit ce qui suit dans les Observations de Physique et d'Histoire

¹ M. de Guignes dit que le terme moyen du produit est de dix pour un.

La Chine en miniature

naturelle de l'empereur Kang-Hi ¹.

« Il arriva une année dans ma terre de Fong-Tsi, qu'un pied de riz monta en épis, et mûrit longtemps avant les autres. Cette indication de la nature fut un trait de lumière pour moi : je donnai mes ordres pour qu'on recueillit séparément le riz de cet épi précoce, et pour qu'on le semât dans un terrain particulier. Tout ce qui en est venu depuis plusieurs années, a mûri beaucoup plus tôt que l'autre riz.

On fait à la Chine deux moissons par année ; mais la récolte du riz est sujette à bien des hasards. Quand la plante est jeune, la moindre sécheresse la fait languir ; quand elle approche de sa maturité, une inondation ne lui est pas moins fatale : les oiseaux et les sauterelles, dont la multitude, dans ces contrées, surpasse tout ce qu'un Européen pourrait imaginer, attaquent le riz de préférence à toute autre graine céréale.

On coupe le riz trois lunes après l'avoir transplanté ; les Chinois se servent pour cela d'une petite faucille dentelée comme une scie. On attache deux gerbes à chaque extrémité d'un bambou qu'un homme charge sur son épaule, et on les rassemble dans l'aire où le grain doit être séparé de la paille. Cette opération se fait, soit avec un fléau, soit en faisant fouler les gerbes aux pieds du bétail.

Il y a plusieurs méthodes pour monder le riz, c'est-à-dire pour dégager le grain de sa pellicule : la plus ordinaire consiste à piler les grains dans une sorte de mortier, avec une pierre de forme conique attachée à l'extrémité d'un levier. Le mortier est un grand vase de terre ou une pierre creusée. Le levier est mis en mouvement par le mouvement alternatif des pieds d'un homme.

Cette manipulation est représentée dans la planche XXII. On y voit des femmes broyant avec un pilon de cette espèce la farine de riz qui doit servir à la fabrication du papier de bambou.

Dans les grandes exploitations, on se sert, pour monder le riz, de

¹ *Mémoires concernant les Chinois*, tome IX, page 477.

La Chine en miniature

meules plus écartées que si on voulait réduire le grain en farine. La meule tournante est mise en action par deux mules auxquelles on a soin de couvrir les yeux, afin qu'elles ne soient pas fatiguées et éblouies par ce tournoiement continu. C'est l'opération représentée dans cette gravure.

À mesure que le grain est mondé, on en verse de nouveau par la trémie, cette espèce d'entonnoir carré qu'on voit au-dessus du couvercle de planches qui environne la meule courante.

Quelquefois l'on se sert de moulins à eau pour monder le riz.

Ce grain étant ainsi dépouillé de sa pellicule, est porté au marché ; mais avant de le cuire, on lui fait subir une autre préparation. On le frotte dans un vase de terre cannelé rempli d'eau, où on le lave soigneusement, afin de le dégager de toute impureté. Il ne faut qu'un quart d'heure pour faire cuire le riz ; on le met pour cela dans une poêle de fer ^{p4.035} remplie d'eau, qui recouvre tous les grains, de peur qu'ils ne s'attachent les uns aux autres.

@

La Chine en miniature



LVIII

Manière de vanner le riz : 1. Homme qui vane le riz avec un crible mis en mouvement par un levier. — 2. Homme qui épure le riz avec un tamis

@

M. Barrow trouve dans la culture du riz une des causes de l'immense population de la Chine. Un seul acre de terre (mesure anglaise) semé en riz, produit de quoi nourrir cinq personnes pendant un an, à raison de deux livres et demie par jour pour chacune. Un acre planté en coton donne de quoi habiller deux ou trois cents personnes.

Lorsque le riz est mondé, il reste nécessairement du son mêlé avec le bon grain ; pour enlever cette pellicule inutile, on vane le riz à l'aide d'une espèce de meule tenue par un levier, comme on le voit au n° 1,

La Chine en miniature

ou bien on le passe à travers un crible. Voyez le n° 2.

La nécessité de nourrir une si grande population a rendu l'imagination des Chinois fertile en ressources. Ils cultivent les montagnes les plus escarpées jusques sur le bord des précipices. Nous avons déjà vu comment l'on tire parti de ces montagnes, même inaccessibles, pour la production du thé. Il en est où l'on établit des terrasses au nombre de vingt ou trente, de la hauteur de trois ou quatre pieds chacune.

Ces montagnes, disent les missionnaires, ne sont pas d'ordinaire pierreuses comme celles d'Europe. La terre en est légère, poreuse et facile à couper, et même si profonde en plusieurs provinces, qu'on peut y creuser à la profondeur de trois ou quatre cents pieds sans trouver le roc.

Quand les montagnes sont formées de rochers, les Chinois en détachent les pierres, et en font de petites murailles pour soutenir les terrasses ; ils aplanissent ensuite la bonne terre, et y sèment le grain. Une entreprise si pénible fait assez voir combien le peuple de la Chine est laborieux. Toutes les terrasses sont pourvues d'eau par des irrigations artificielles.

M. Barrow a dit un peu trop légèrement, ce me semble, que cette méthode de cultiver les montagnes n'était pas aussi commune à la Chine que le prétendent les missionnaires.

« Nous ne l'avons vue, dit-il, sur notre route qu'une seule fois en usage, encore étaient-ce des cultures si petites, qu'elles méritent à peine qu'on en parle.

L'ingénieux écrivain anglais aurait dû réfléchir que l'ambassade a fait son voyage par eau dans les contrées les plus unies et les plus plates de la Chine où il n'y a presque ^{p4.040} pas de montagnes. Les voyageurs n'ont pu apercevoir des plantations de cette espèce que du côté de Canton. Les ambassadeurs hollandais qui ont fait par terre la plus grande partie de leur route, et dans une autre direction, ont vu beaucoup de hauteurs taillées en terrasses.

La Chine en miniature

Cette méthode, au surplus, n'est pas très rare, même en Europe ; on la pratique avec succès dans le pays de Vaud, entre Lausanne et Vevay, et dans les départements de la France, situés sur la rive gauche du Rhin.

Enfin, sans aller si loin, on peut voir à une des portes de Paris, la montagne dite des Bons-Hommes, où l'on a établi des terrasses de la même espèce.

@

La Chine en miniature



LIX

1. Homme du peuple avec un parapluie. — 2. Paysan couvert de son manteau de paille de riz

@

C'est évidemment sur le modèle des éventails chinois qu'ont été faits ceux de nos dames, ces éventails qui avaient une si grande vogue il y a trente à quarante ans, et dont la mode semble aujourd'hui presque passée.

Il semble aussi que ce soit des Chinois que nos parapluies ont été imités. La différence principale est, qu'au lieu de côtes de baleine, les parapluies chinois ont des côtes de bambou ; quelquefois le parapluie est composé d'un simple tissu de cannes sans autre couverture, quelquefois il est recouvert en taffetas. Voyez le n° 1.

Les paysans chinois ne négligent point la paille de leur riz ; ils en emploient la plus grande partie à nourrir leur bétail, après l'avoir

La Chine en miniature

hachée ¹. Le reste sert à couvrir leurs chaumières, ou même à leur fabriquer des manteaux.

Ces manteaux sont imperméables aux plus fortes pluies : c'est dans un tel équipage que les paysans exploitent leurs rizières. J'ai sous les yeux une estampe gravée d'après un dessin ou peinture originale, par l'un des Chinois élevés à Paris, et dont j'ai parlé dans ma préface. Un cultivateur porté sur une espèce de traîneau composé de quatre planches et tiré par un buffle, parcourt les différentes parties de son champ inondé ; son costume est à peu près le même que celui de l'homme représenté dans le n° 2 ; mais on ne saurait se faire d'idée d'une mise plus singulière, ni d'un aspect plus repoussant.

@

¹ En Allemagne, la méthode de nourrir les chevaux avec de la paille hachée est très commune. J'ai vu une petite scie qui sert à cette manipulation, et qui agit avec une promptitude surprenante.

La Chine en miniature



LX

1. Manteau de paille de riz des paysans chinois, vu en dessus. — 2. Le même, vu en dessous. — 3. Sandale de bois. — 4. Sandale de paille tressée. — 5. Petit pied des Chinoises. — 6. Chaussure des dames de la Chine

@

Le manteau du paysan représenté dans la précédente gravure, est composé de trois rangs de paille de riz.

Celui-ci (n° 1 et 2), est formé ^{p4.045} seulement de deux rangées. On voit dans le n° 2 quelle en est la contexture intérieure ; les tuyaux de chaume sont cousus sur une tresse grossière de la même matière dont les mailles sont fort larges.

Indépendamment des chaussures dont nous parlerons plus loin, les paysans portent des sandales qui consistent, soit dans une semelle de bois recourbée vers la pointe du pied, comme on le voit dans le n° 3, soit dans un demi-chausson de paille ou de cannes tressées.

Le n° 5 représente la manière dont les Chinoises de quelques provinces se rapetissent le pied, en repliant les quatre doigts plus

La Chine en miniature

petits, et laissant croître le grand orteil dans toute sa longueur. Je renvoie pour l'explication au texte de la planche II.

Le n° 6 offre la chaussure la plus ordinaire des dames chinoises.

J'ajouterai que non seulement les Chinois se font des habillements ou des chaussures avec des pailles ou des cannes tressées ; ils se font encore des habitations plus ou moins élégantes avec ces mêmes matériaux.

Les maisons chinoises sont pour la plupart construites en briques ; mais on élève souvent des habitations temporaires formées de nattes ou de claies de bambou. Il y a de ces maisons que l'on construit du soir au matin. L'empereur lui-même, quand il est en voyage, loge volontiers sous des tentes, quoiqu'il traverse les parties les plus riches de ses États. On porte à dos de chameau tout ce qui est nécessaire pour la construction et l'ameublement de ces tentes ; c'est un reste des mœurs tartares que les souverains de cette dynastie conservent avec soin, non seulement par esprit national, mais pour accoutumer les grands seigneurs à la vie des camps.

Les nattes s'emploient en Chine à une multitude d'usages qui nous sont inconnus. Les gens du peuple couchent presque tous sur des nattes en guise de matelas ; quant aux lits des personnes opulentes, ils sont formés de matelas de coton, ils ont des rideaux de satin ou de taffetas, et sont entourés d'une gaze très fine qui n'empêche pas l'air de passer, mais qui est assez serrée pour garantir des moucherons si incommodes dans les provinces du Midi.

Dans les provinces septentrionales, le lit est dressé sur une estrade de briques cuites au soleil ; à côté est un petit fourneau qui communique par des tuyaux la chaleur dans les différentes parties de l'appartement. La fumée s'échappe par un conduit ménagé exprès.

Chez les personnes de distinction, le fourneau est établi dans l'épaisseur de la muraille, on l'allume en dehors ; par ce moyen le lit s'échauffe lui-même.

Les Chinois ne font pas, comme les Européens, usage de lits de

La Chine en miniature

plumes ; ceux qui craignent de coucher immédiatement sur les briques nues y dressent un fond de sangles ou de nattes.

Tout cet appareil se lève le matin, car il serait fort impoli de montrer son lit à des étrangers ; on étend, à la place, des tapis et des nattes d'un tissu plus fin.

Les lits chinois sont généralement sans rideaux, mais les gens riches en ont de diverses étoffes qu'ils changent suivant les saisons.

Un autre usage des nattes est d'en faire des voiles pour les vaisseaux. Nous en parlerons dans un des articles suivants.

@

La Chine en miniature



LXI

Chasse aux canards sauvages

@

p4.050 Les Chinois préfèrent la chair de canards à celle de presque toute autre volaille ; on en élève d'immenses quantités sur les eaux. Les mariniers et pêcheurs qui passent leur vie entière dans des barques ou sur les radeaux, nourrissent une quantité immense de ces volatiles. Telle est la docilité des canards qu'ils reconnaissent leurs maîtres respectifs.

Ainsi, quoique la surface d'un lac ou d'une rivière soit couverte de plusieurs milliers d'oiseaux appartenant à différentes barques, et qui se confondent ensemble, au signal que donne le maître d'un de ces bateaux, en frappant sur un gong de cuivre, on voit tous les canards qui lui appartiennent, nager vers lui et remonter à leur bord, sans qu'aucun étranger se mêle parmi eux.

M. de Guignes explique cette docilité singulière attestée par tous les voyageurs, et dont lui-même a été plusieurs fois témoin, en observant que le gong des différents bateaux n'étant pas du même diamètre et ne

La Chine en miniature

rendant pas le même son, ces volatiles ont plus de facilité à reconnaître celui de leur propriétaire.

M. Barrow dit que le signal est donné par un coup de sifflet, mais on peut avoir dans les diverses provinces des méthodes différentes. Afin de multiplier le plus possible ces animaux utiles, on fait éclore leurs œufs par des procédés artificiels, de même que les Égyptiens font éclore à la chaleur d'un four les œufs de poules.

Il paraît que les méthodes sont différentes, et que celle des Chinois est plus facile et plus sûre, peut-être à cause du naturel particulier des volatiles à l'égard desquels on l'emploie. Après avoir rassemblé une suffisante quantité d'œufs de cane, on forme avec des bambous une cage à quelque distance de terre ; le fond est garni d'une couche de fumier et de fiente de canard, on met par-dessus une rangée d'œufs, puis alternativement une couche de fumier et d'œufs, jusqu'à ce que toute la capacité soit remplie ; on entretient à l'aide d'un feu léger le degré de chaleur convenable, que l'expérience a appris à connaître ¹, jusqu'au moment où les petits sont prêts à éclore ; on retire alors les œufs, on les casse, et on confie les canetons à de vieilles canes qui les adoptent, les conduisent et les couvrent de leurs ailes.

Les Chinois vendent une partie de leurs canards vivants, ils tuent les autres, les ouvrent en deux, les salent et les tiennent écartés avec deux petits bâtons pour les faire sécher. Dans cet état, la chair se faisande et acquiert un goût plus délicat que lorsqu'elle était fraîche.

La chasse aux canards sauvages est fort ingénieuse, et en même temps plaisante à voir. Les chasseurs passent leur tête dans de grosses citrouilles ou des Calebasses sèches, où ils laissent quelques trous pour voir et pour respirer ; ils marchent tout nus dans l'eau, ou bien ils nagent sans laisser paraître au dehors rien autre chose que la citrouille qui leur couvre la tête. Les canards que l'on a accoutumés avoir de ces citrouilles flottantes, autour desquelles ils se p4.055 jouent et cherchent

¹ Le secret de faire éclore les canards est connu en Égypte de quelques familles coptes, qui se le transmettent de génération en génération.

La Chine en miniature

leur nourriture s'en approchent sans défiance ; le chasseur les tirant par les pieds dans, l'eau pour les empêcher de crier, leur tord le col, et les attache à sa ceinture.

Ce genre de chasse est connu dans l'Indostan sur le Gange, où on le pratique un peu différemment. Les Indous se servent de jarres de terre au lieu de calebasses ; ce sont ordinairement les vases de terre dans lesquels les Banians font cuire leur riz, et qui n'étant point vernissés, ne servent qu'une fois. On les jette dans la rivière comme inutiles, et on en voit flotter un grand nombre. Les preneurs de canards se cachent également la tête sous ces jarres de terre, et s'approchent des animaux aquatiques qui n'ont point peur, et se laissent prendre sans résistance.

On voit dans le fond de la gravure ci-jointe un bateau de pêche sur lequel sont deux cormorans ou oiseaux-pêcheurs. La description de cette pêche et de quelques autres particulières à la Chine, fera l'objet de l'article suivant.

@

La Chine en miniature



LXII

Leu-tsé, ou cormoran pêcheur. — Notice sur d'autres genres de pêche

@

Le cormoran de la Chine est, comme l'indique son nom linnéen, *Pelecanus sinensis*, un oiseau de la famille des pélicans ; il diffère beaucoup d'un autre cormoran, *Pelecanus carbo*, que l'on trouve sur presque toutes les côtes d'Europe.

Dans l'état sauvage, ces volatiles aquatiques se réunissent en grand nombre pour pêcher ; ils forment un grand cercle qui se rétrécit peu à peu par le rapprochement des oiseaux : les uns battent des ailes à la surface de l'eau, les autres plongent en dessous ; ils attirent ainsi le poisson effrayé dans les bas-fonds plus rapprochés du rivage. Alors les poissons n'ayant plus autant de facilité pour s'échapper, deviennent la proie de leurs avides ennemis.

M. Barrow assure qu'autrefois on profitait en Angleterre de la voracité du cormoran européen, et qu'on le dressait à la pêche : les Chinois et leurs voisins paraissent aujourd'hui les seules nations qui usent de cette méthode.

La Chine en miniature

Les pêcheurs chinois prennent avec eux, le matin, dix ou douze de ces oiseaux encore à jeun, et se placent, soit dans des barques légères, soit sur des radeaux de bambou. Ils en font plonger un ou deux à la fois : il est rare que le cormoran remonte sans avoir pris quelque poisson, lequel est souvent d'une grosseur considérable.

Pour empêcher que le cormoran n'avale tout à fait sa proie et n'en dispose à son profit, on lui passe communément dans le cou un anneau, qui empêche le poisson de pénétrer au-delà ; mais souvent l'animal est si bien dressé, que cette précaution n'est pas nécessaire : l'oiseau rapporte fidèlement sa capture à son maître ; et quand celui-ci est content de sa pêche, il le laisse travailler pour son compte.

Il faut observer, pour l'intelligence ^{p4.060} de ce genre de pêche, que tous les oiseaux de la famille des pélicans ont le cou allongé et susceptible de plus ou moins de dilatation. Le pélican a même la facilité de retenir le poisson dans la mandibule inférieure de son bec, laquelle est composée d'une membrane qui s'élargit prodigieusement. La manière dont la femelle du pélican distribue à ses petits les poissons qu'elle a recueillis dans son bec, a donné lieu à l'opinion fabuleuse que cet oiseau nourrissait sa progéniture de son propre sang.

Le cormoran retient le poisson dans son cou, c'est-à-dire dans le canal de l'œsophage. Pour lui faire rendre gorge du poisson qu'il a avalé, le pêcheur le renverse la tête en bas, et lui passe la main sur le cou.

Duhalde assure que quand le poisson est trop gros, les cormorans se prêtent mutuellement secours : « l'un le prend par la queue, l'autre par la tête, et de compagnie ils l'apportent au bateau de leur maître ».

L'estampe jointe à son ouvrage représente des poissons dans cette attitude. Le savant jésuite a été trompé par de faux renseignements : d'abord le cormoran n'a pas les mandibules du bec assez fortes pour retenir un poisson en travers. Il suffit ensuite d'avoir touché des poissons vivants, et de s'être assuré combien ils sont vifs et prompts à s'échapper, pour reconnaître l'impossibilité d'un pareil fait.

La Chine en miniature

Les premiers missionnaires qui ont écrit sur la Chine n'ont pas toujours vu par eux-mêmes. Dans le temps où les poissons dorés de ce pays n'étaient pas encore introduits en Europe, le père Lecomte en a publié une description qui n'est guère moins fausse, ni moins exagérée que celle que le père Kircher a donnée de l'hortensia, et que j'ai crue assez curieuse pour la rapporter plus haut.

Le père Lecomte, qui, je dois l'observer, a été à cet égard réfuté par Duhalde, dit que les poissons dorés ne sont pas plus longs que le doigt ; que le mâle est rouge et la femelle blanche ; que la queue n'est pas unie et plate comme celle des autres poissons, mais formée en bouquet ; que ces animaux sont tellement délicats, que pour les changer d'eau, il ne faut pas les toucher avec la main. Il y a dans toutes ces assertions autant d'erreurs que de mots : les poissons dorés de la Chine ont la vie pour le moins aussi dure que les autres poissons ; ils peuvent tomber d'une hauteur considérable sans se faire du mal ; ils ne craignent que la saleté de l'eau. Pour peu qu'elle commence à se corrompre, elle ne leur offre plus les aliments qu'ils y trouvent, et surtout l'air qu'ils aspirent continuellement à l'aide de leurs branchies.

« Les Chinois, dit Duhalde, ont une autre manière fort simple de prendre le poisson : ils se servent de longs bateaux fort étroits, et clouent d'un bout à l'autre, sur les bords, une large de deux pieds, enduite d'un vernis blanc et très lustré. Cette planche s'incline en dehors d'une manière imperceptible, jusqu'à ce qu'elle soit presque à fleur d'eau. On s'en sert pendant la nuit, et on la tourne du côté de la lune, afin que la réflexion de la lumière en augmente l'éclat. Les poissons confondent aisément la couleur de la planche vernissée avec celle de l'eau ; ils s'élancent souvent de ce côté-là, et tombent sur la planche ou dans le bateau.

Les poissons de la Chine sont à peu près du même genre que ceux de l'Europe ; on y voit des lamproies, ^{p4.065} des carpes, des soles, des saumons, des traites, des aloses, des esturgeons, des morues, etc. Un des poissons les plus estimés, et qui pèse environ quarante livres, est

La Chine en miniature

celui qu'ils nomment *tcho-kia-yu*, c'est-à-dire, l'*encuirassé*. Il a, en effet, sur le dos, sous le ventre et sur les flancs, une suite d'écaillés tranchantes, rangées en ligne droite. C'est, suivant les missionnaires, un poisson admirable, dont la chair est très blanche, et ressemble assez à celle du veau pour le goût.

On pêche une autre sorte de poisson fort délicat, que les gens du pays appellent *poisson de farine*, à cause de son extrême blancheur, et parce que ses prunelles noires semblent enchâssées dans des cercles d'argent d'un éclat extraordinaire. Il y en a dans les mers du côté de la province de Kiang-Nan, une quantité si prodigieuse, qu'on en tire jusqu'à quatre cents livres pesant d'un seul coup de filet.

Le poisson *hoang-yu*, c'est-à-dire, jaune, parvient quelquefois à une grosseur si prodigieuse, qu'il pèse jusqu'à huit cents livres : on le pêche dans le lac Tong-Ting-Hou, et dans le fleuve Yang-Tsé-Kiang, qui sort de ce lac.

Outre les simples radeaux de bambou qui servent à la pêche ou au transport des marchandises, il est des radeaux qui présentent des dimensions énormes ; on en voit particulièrement de cette espèce sur le fleuve Kiang. On coupe dans les montagnes de Se-Tchuen de grands arbres que l'on attache, au moyen de cordes d'osier et de bambou passées dans des trous, aux extrémités du bois ; on entasse une quantité suffisante de ces arbres pour former des radeaux de quatre ou cinq pieds de hauteur sur dix ou douze de largeur. La longueur en est indéfinie et proportionnée à la richesse du marchand. Il est de ces trains qui ont une demi-lieue de longueur. Toutes les parties du radeau sont flexibles, et se meuvent aussi facilement que les anneaux d'une chaîne : quatre ou cinq hommes le gouvernent en avant avec des perches et des rames.

On bâtit au-dessus, d'espace en espace, des maisons de bois couvertes de planches ou de nattes, dans lesquelles les bateliers enferment leurs meubles, font leur cuisine et prennent leur sommeil. On voit souvent plus de quarante de ces maisons sur un seul radeau. Dans les grandes villes où ils abordent, et où l'on achète leur bois, ils

La Chine en miniature

vendent leurs maisons tout entières ; ils font ainsi plus de six cents lieues sur l'eau, quand ils transportent leur bois jusqu'à Pékin.

Tous les voyageurs se récrient sur le spectacle singulier que présentent les radeaux chinois ; il ne faut cependant pas sortir de l'Europe, ni même de la France, pour voir à peu près la même chose. J'ai parlé dans mon voyage en Belgique, et sur la rive gauche du Rhin ¹, des *flottes* ou trains de bois flotté qui naviguent sur le Rhin, et sont conduits en Hollande. Ils consistent en chênes et sapins de soixante à soixante-dix pieds de longueur, fixés et croisés par de longues poutres. Cinq ou six cents ouvriers s'embarquent à la fois sur cette île flottante, et sont logés pendant tout le trajet, sous des baraques de planches de sapin.

La consommation des vivres pendant ces voyages, depuis Cologne jusqu'à Dort en Hollande, est de quinze ou vingt mille livres de viande fraîche, de quarante à cinquante mille ^{p4.070} livres de pain, de dix à quinze mille livres de fromage, douze à quinze cents livres de beurre, huit cents ou mille livres de viande fumée, et cinq à six cents tonnes de bière forte. Le salaire de chaque homme, outre sa nourriture, est de trente-trois francs environ.

@

¹ Tome II, page 200.



LXIII

Dévideuse de cocons. — Notice sur la manière d'élever les vers à soie

@

Barrow a fait dans son ouvrage une dissertation fort curieuse pour prouver que les modernes confondent mal à propos avec les Chinois, le peuple que les anciens appelaient Sérès ou Sérécaniens. Il ajoute que les étoffes de soie dont les Romains faisaient usage leur venaient de la Perse, et non de la Sérique ; suivant lui, les passages de Virgile, de Silius Italicus, de Claudien, de Pline, d'Horace, etc., où l'on a cru qu'il

La Chine en miniature

était question de la soie, désignent le coton. En effet, ces auteurs parlent d'une substance laineuse ¹, et ne disent rien qui s'applique exclusivement aux cocons des vers à soie.

Il prétend que l'introduction de la soie en Chine, a été faite par une colonie juive. Il paraît que cette précieuse étoffe était connue du temps de Salomon, et qu'on la tirait de la Perse ou de la Médie, à en juger par plusieurs expressions de la Bible ; notamment dans Ézéchiël, cap. 27 : *et bissum et sericum* et *chod-chod, proposuerunt in mercato suo*. On a traduit dans la Vulgate par *bissum et sericum*, c'est-à-dire par *lin* et *soie* les deux premiers mots du texte hébraïque ; mais les interprètes ne sont pas d'accord sur la manière de rendre le mot *chod-chod* : les uns disent des *perles*, d'autres des *rubis*, ceux-ci des *diamants*, ceux-là des *escarboucles*.

M. Barrow a omis de citer ce verset d'Ézéchiël qui eût été bien favorable à son système, car il n'eût pas manqué de traduire contre l'usage ordinaire *sericum* par *coton* et *chod-chod* par *soie*.

Une phrase de l'historien Justin, *vestes perlucidæ ac fluidæ Medis*, ne peut s'entendre que de robes de soie.

Quoi qu'il en soit, il serait difficile de juger d'après les monuments historiques des Chinois, à quelle époque ils ont commencé, soit à filer les cocons des vers à soie sauvages, soit à nourrir des insectes domestiques avec la feuille du mûrier.

Les vers à soie sauvages se trouvent dans les provinces les plus chaudes de la Chine, notamment auprès de Canton. Ils vivent indistinctement de toutes sortes de feuilles, surtout de celles du frêne, du chêne et du *fagara*, et filent une soie grisâtre et rarement blanche. ^{p4.075} L'étoffe grossière qu'on en fabrique s'appelle *kien-tcheou*, elle est susceptible de se laver, et c'est pour cela que des personnes de qualité ne dédaignent pas d'en porter des habits.

Les plus anciens écrivains de l'empire attribuent la découverte de la

¹ Tels que : *vellera ut foliis depectant tenuia seres*, Virgile ; *lanigeris lucis* de Silius Italicus ; *lanigeræ sylvæ* de Claudien ; et le *frondium canitiem* de Pline.

La Chine en miniature

soie à une des femmes de l'empereur Hoang-Ti. Depuis ce temps les impératrices se sont fait un honneur de faire éclore les vers à soie, de les élever, de les nourrir, de dévider les cocons, et de mettre la soie en œuvre.

Jusqu'à la dernière dynastie, il y avait dans les jardins du palais une petite forêt de mûriers ; tous les ans, la femme du monarque présidait à une cérémonie analogue à celle de la culture des terres. L'impératrice accompagnée des autres femmes de l'empereur et des plus grandes dames de la cour se rendait avec solennité à cette forêt ; elle cueillait de sa main les feuilles de trois branches que ses suivantes abaissaient à sa portée.

Les plus belles pièces de soie qu'elle faisait fabriquer sous ses yeux, et auxquelles elle travaillait elle-même, étaient destinées à la cérémonie du grand sacrifice au Chang-Ti.

On voit dans le recueil des *Mémoires sur la Chine*, un motif assez étrange du silence des auteurs chinois sur l'époque précise où l'on a commencé à travailler la soie produite par les vers sauvages :

« Soit que les lettrés soient prévenus contre les vers à soie sauvages, ils n'en parlent guère qu'en passant ; soit aussi que le gouvernement ne veuille ni accréditer, ni étendre la manière d'en élever, l'on a affecté de n'en dire mot dans le grand recueil d'agriculture.

Il ne faut pas croire que ces vers qu'on élève en pleine campagne ne demandent presque aucun soin, et qu'ils soient plus faciles à gouverner que les vers à soie du mûrier ¹.

Quand les jeunes larves sont sorties de l'œuf, on a soin de suspendre des faisceaux de moelle de millet à l'arbre qui leur sert de gîte, afin qu'elles passent plus aisément de leur berceau aux feuilles de

¹ J'ai cru d'autant plus intéressant de donner cette notice sur les vers à soie sauvages, tirée de la collection des missionnaires, qu'on n'en trouve, pour ainsi dire, pas un mot dans Duhalde, ni dans les relations du voyage de lord Macartney. Ce qui me semble encore plus extraordinaire, c'est que les entomologistes ne parlent que très superficiellement des mœurs et des habitudes des insectes sauvages, tandis qu'ils s'étendent avec de grands détails sur la manière d'élever les vers à soie en Provence.

La Chine en miniature

l'arbre. Outre la délicatesse de ces vers, ils ont des ennemis en grand nombre. Les fourmis et les insectes ailés de la saison en sont très friands. Le moyen de les garantir des fourmis dans leur première enfance, est d'environner après une grande pluie d'un fossé rempli d'eau, le frêne ou *fagara* sur lequel ils sont logés. Il est encore plus sûr d'entourer d'un vase plein d'eau la base des grosses branches dont ils dévorent les feuilles.

Pour les défendre des oiseaux, on entoure les arbres de filets à mailles très serrées. Il est plus difficile de les garantir des guêpes et des frelons qui fondent sur les larves, les coupent en deux, et les sucent, en passant même à travers du filet. Il faut, pour les détruire, user d'artifice, et les attirer dans le voisinage sur des bâtons enduits de miel, où on va les brûler avec des brandons de paille, dès qu'ils sont rassemblés en grand nombre.

p4.080 La pluie n'est pas contraire à ces insectes, elle répand dans l'air une fraîcheur qui leur plaît, et leur est surtout utile en ce qu'elle écarte leurs ennemis.

Il faut avoir soin de proportionner le nombre des insectes qu'on laisse sur un arbre à la quantité de feuilles destinées à les nourrir. Ils ont quatre mues de quatre en quatre jours, et acquièrent une grosseur plus que double de celle des insectes domestiques.

C'est entre le dix-neuvième et le vingt-deuxième jour de leur existence qu'ils entreprennent le grand ouvrage de filer leur cocon. Ils courbent une feuille en gondole et y forment un cocon de la grosseur d'un œuf de poule et presque aussi dur ; ce cocon a une des extrémités ouvertes en forme d'entonnoir renversé. C'est un passage tout préparé pour le papillon qui doit sortir ; avec le secours de la liqueur dont il est mouillé, les fils humectés cèdent à ses efforts, et il perce sa prison lorsque le temps en est venu.

On ne dévide point ces cocons, attendu qu'ils sont percés ; on est

La Chine en miniature

obligé de les filer comme les cocons de graine ¹ de la Provence.

Nous avons dit plus haut que l'étoffe, qu'on en fabriquait, supportait le blanchissage ; on fait aussi avec cette soie des cordes d'instruments de musique, parce qu'elle est plus forte et plus sonore.

Quelquefois on obtient deux couvées de vers sauvages, l'une au printemps, l'autre à la fin de l'été.

Les vers de chêne sont plus tardifs à faire leur cocon que ceux de *fagara* et de frêne, et ils s'y prennent différemment ; au lieu de plier une seule feuille, ils en rapprochent deux ou trois, s'enferment dedans, et y filent leur coque ; elle est plus grosse, mais d'une soie inférieure et moins estimée.

Les cocons sauvages sont si forts et si compacts, que les insectes ont bien de la peine à les percer ; aussi y restent-ils enfermés depuis la fin de l'été ou le commencement de l'automne jusqu'au printemps de l'année suivante.

« On a vu, disent les missionnaires, les cocons oubliés une année, donner leurs papillons la suivante, et il est notoire qu'on peut retarder la métamorphose de la chrysalide bien avant dans l'été.

Les Chinois distinguent fort bien les cocons qui contiennent des papillons mâles de ceux qui renferment des papillons femelles. Ce choix est important lorsqu'on veut mettre à part des cocons destinés à produire des œufs, afin d'avoir un grand nombre de femelles, car celles-ci attirent les mâles en quantité suffisante. Ces papillons, bien différent de ceux de l'insecte domestique, volent très bien. On laisse errer librement les mâles, mais on a soin de retenir les femelles ; on les saisit à l'instant où elles sortent du cocon ; on les attache par une de leurs ailes, avec un fil de soie fixé à l'autre bout sur un gros paquet de moelle de grand millet ².

¹ Ce sont les cocons réservés pour la production des papillons, et pour obtenir des œufs qu'on appelle *graines*.

² *Milium arundinaceum*. C'est la substance spongieuse à laquelle sont fixées les graines.

La Chine en miniature

La ponte ne va pas au delà de quatre à cinq cents œufs.

« La grande et essentielle différence, disent les missionnaires, entre les vers à soie de mûrier et les vers à soie sauvages, c'est que ^{p4.085} l'auteur de la nature s'est plu à donner à ces derniers un génie de liberté et d'indépendance absolument indomptable.

Nous lisons dans les observations d'Histoire naturelle de l'empereur Kang-Hi, une réflexion assez curieuse :

« Les mahométans qui sont au nord-ouest de la Chine élèvent des vers à soie d'une espèce différente des nôtres ; ils sont plus gros de la moitié : la soie qu'ils filent est plus forte et d'une plus longue durée ; quarante fils de soie suffisent pour mettre un fil en œuvre, au lieu qu'il en faut quatre-vingts dans la province de Tsé-Kiang, d'où nous vient notre plus belle soie. Comment a-t-on osé dire qu'il n'y a pas de soie hors de la Chine ?

Le ver à soie domestique n'est qu'une variété de l'espèce sauvage.

Les plus belles soies viennent de la province de Tché-Kiang, où l'on cultive un grand nombre de mûriers.

On élague continuellement les branches de ces arbres, afin que les jeunes rameaux poussent plus promptement, car ce sont leurs feuilles que le ver préfère.

On plante ces mûriers par rangs bien alignés, à dix ou douze pieds de distance les uns des autres.

Les premières chaleurs faisant éclore les œufs des insectes, il arrive assez fréquemment en Chine, comme dans le nord de la France, que les mûriers ne sont pas encore garnis d'une quantité suffisante de feuilles. On y supplée dans notre climat par des feuilles de laitue. En Chine, le procédé est fort ingénieux ; on donne aux jeunes larves, des feuilles recueillies dans l'automne précédent, lesquelles ont été séchées et réduites en poudre.

La Chine en miniature

Il faut choisir, pour le logement des vers, un lieu agréable, un peu élevé, sur un terrain sec, et dans le voisinage d'un ruisseau.

Le quartier doit être solitaire, et surtout éloigné du bruit et de toute mauvaise odeur. On prétend que l'aboiement des chiens et le chant du coq sont capables de déranger et faire périr les vers à soie.

Les fenêtres des chambres où on nourrit des vers, sont fermées d'un papier blanc et transparent. Il y a des temps où la clarté est nécessaire, d'autres où il faut de l'obscurité ; c'est pourquoi il y a des nattes mobiles derrière les châssis.

Il importe qu'on mette ensemble les vers qui sont éclos en même temps, afin qu'ils puissent dormir, veiller, manger et muer tous ensemble. Quand on les visite, on enlève ceux qui sont en retard.

Les vers sont disposés sur des claies de jonc formant huit ou dix étages les uns au-dessus des autres : on met au fond de la claie un matelas de paille hachée, sur laquelle on étend une longue feuille de papier. Dans les premiers jours, les jeunes larves ayant besoin d'une nourriture plus délicate, on coupe les feuilles en petits filaments très déliés.

Pour faire éclore les œufs, on suspend à des cordes les feuilles de papier sur lesquelles les femelles les ont déposés. On chauffe la chambre au degré nécessaire : il faut que le feu ne jette ni flamme, ni fumée. Quand les petits vers sont près d'éclore, on étend les feuilles de papier sur des nattes très fines : on incline ensuite ces mêmes feuilles sur de longues feuilles de papier couvertes de feuilles de mûrier. L'odeur attire les petits vers affamés ; on aide les plus paresseux, soit avec une plume, soit en frappant légèrement la feuille renversée.

p4.090 Le soin de l'établissement est confié dès ce moment à une femme intelligente, qu'on appelle *tsam-mou*, c'est-à-dire, *la mère des vers*. Cette femme ne prend possession de son emploi qu'après s'être bien lavée, et revêtue d'habits propres. Il ne faut pas qu'elle ait mangé depuis peu de temps, ni qu'elle ait touché de la chicorée sauvage : on regarde l'odeur de cette plante comme très préjudiciable aux jeunes

La Chine en miniature

élèves. Cette femme est couverte d'habits simples et sans doublure, afin de mieux juger du degré de chaleur du feu ; car dans ces sortes d'établissements, les Chinois ne font pas usage du thermomètre.

Les feuilles chargées de rosée, celles qui ont été séchées au soleil ou à un grand vent, ou qui sont empreintes de quelque mauvaise odeur, sont la cause la plus ordinaire de leurs maladies : il est à propos de cueillir les feuilles deux ou trois jours d'avance, et de les tenir au large dans un lieu bien net et bien aéré.

Les jeunes élèves de nos pensionnats, qui s'amuse à nourrir des vers à soie, ont souvent la douleur de voir périr des couvées presque entières, parce qu'ils n'ont pas toute la liberté possible pour faire leurs provisions de feuilles, et qu'ils ont surtout la mauvaise habitude de les mouiller pour les tenir fraîches. Ces feuilles humides ne manquent jamais de donner aux vers une jaunisse presque toujours mortelle.

Les Chinois prétendent que les feuilles qu'on a tenues quelque temps dans son sein, et qui s'y sont pénétrées de la transpiration du corps, sont excellentes pour les vers à soie.

Quand ces vers approchent de leur vieillesse (car leur existence n'est que de vingt ou vingt-cinq jours), on leur donne de la nourriture en moindre quantité ; il importe d'éviter qu'ils aient des indigestions.

Quand ils sont prêts à façonner leurs coques, il faut les enlever de leurs nattes, et les mettre sur des claies d'un autre genre.

Au bout de sept jours, le travail des coques est achevé ; une semaine après, les vers quittent leurs riches tombeaux, et paraissent sous la forme de papillons. On met à part les coques destinées à la multiplication de l'espèce, en les plaçant sur une claie, dans un lieu bien aéré. C'est ce qu'on appelle en France les *cocons de graine*.

Les papillons percent eux-mêmes leurs coques ; on les expose sur des feuilles de papier ; vingt-quatre ou trente-six heures après, les femelles pondent leurs œufs.

On donne le nom de fève, de nymphe ou de chrysalide, au papillon renfermé dans la coque : cette chrysalide n'a ni pieds, ni ailes ; mais on

La Chine en miniature

reconnaît à quelques pulsations, qu'elle renferme un animal vivant. En effet, le papillon y est contenu dans une espèce de sac. Les Chinois mangent avec délices les chrysalides.

Les cocons de graines ne sont plus propres à être dévidés ; cependant ils ne sont pas perdus pour cela ; on en forme de la filoselle, ou de la bourre de soie.

Quant aux cocons destinés à fournir la soie, on les vend à la livre, à des entrepreneurs, qui les font dévider.

La première opération est de tuer les chrysalides que renferment les cocons, de peur qu'elles ne viennent à éclore et à détériorer les coques en les perçant. Cette opération cruelle, mais malheureusement nécessaire, se fait à la vapeur de l'eau bouillante.

Lorsqu'il s'agit de dévider les cocons, on en met dans une chaudière ^{p4.095} remplie d'eau bouillante, huit, dix, douze, pour chaque fil, plus ou moins, selon le degré de force que l'on veut donner à la soie. Quelquefois on allume du feu par dessous, afin d'y entretenir la chaleur ; quelquefois, comme dans la gravure ci-jointe, la chaudière est abandonnée à sa propre chaleur. Une femme assise devant la chaudière agite les cocons avec un petit balai de jonc (dans nos provinces, on emploie au même usage un balai de brins de bouleau). La dernière extrémité du fil de chacune des coques s'attache aux tiges déliées du jonc. La dévideuse les saisit à mesure : quand elle tient tous les fils, elle les passe à un anneau en haut de son métier, où ils glissent comme sur une poulie, jusqu'au dévidoir. La même femme fait tourner le dévidoir par le mouvement de ses pieds, à l'aide d'une pédale.

Dans les manufactures plus considérables, une autre femme ou un enfant font tourner le dévidoir.

Il arrive souvent que des brins de soie se cassent : il faut que la femme en retrouve le bout au fond de sa chaudière, et que, pour cela, elle plonge les mains dans l'eau presque bouillante. Aussi a-t-elle à côté d'elle une ou deux jarres remplies d'eau fraîche où elle trempe aussitôt ses doigts, afin de prévenir les effets de la brûlure et d'en dissiper la

La Chine en miniature

douleur. Les personnes qui ont vu travailler ce genre d'ouvriers dans la Provence ou le Piémont, ne peuvent s'empêcher d'admirer l'insensibilité de la peau de ces femmes. Elles ne manifestent aucune douleur ; mais, en revanche, il n'en est aucune qui ait la prétention d'avoir de belles mains.

La soie dévidée subit à peu près les mêmes préparations que nos fabricants lui donnent en Europe, et on en fait différentes sortes d'étoffes.

J'observerai seulement que les Chinois ne mettent pas de gomme dans leurs soies écruës, parce que ce gluten y existe naturellement.

La soie est si commune en Chine, et la main-d'œuvre en est à si bas prix, qu'elle y semble inépuisable. Non seulement les mandarins, mais les lettrés et toutes les personnes un peu à leur aise, tant hommes que femmes, portent des habits de soie, et sont vêtus de satin ou de damas. Nous avons dit dans le premier volume, que les uniformes des soldats eux-mêmes sont faits de cette matière réputée ailleurs si précieuse.

Cette abondance de la soie n'empêche pas qu'on ne puisse importer à la Chine des soieries, quand elles sont d'un travail riche et élégant. Dans les magasins de Canton, les Chinois roulent facilement les pièces qui ont été développées ; ils ont pour cela deux longues tiges d'acier poli : cet instrument est fort ingénieux, et mériterait qu'on l'adoptât dans nos magasins européens.

Une lettre du père Bourgeois à M. Bertin, ministre, en date du 15 novembre 1777, présente cette idée assez singulière, que dans les districts où l'on élève beaucoup de vers à soie, les chevaux ne peuvent vivre et ne tardent pas à mourir.

MM. Ko et Yang passant par Lyon pour se rendre en Espagne, et de là dans la Chine, leur patrie, ont visité par ordre du ministre, les moulinsages de soie de cette ville. Voici quelques réflexions que je trouve à cet égard dans le mémoire qu'ils ont rédigé en commun.

La Chine en miniature

« Dans les différentes teintures, le blanc de France a grand besoin d'être perfectionné aussi bien que le bleu, le jaune et le noir. Cette dernière couleur en France brûle ^{p4.100} l'étoffe, au lieu qu'à la Chine elle n'y porte aucun préjudice, quoiqu'elle soit inaltérable. Le bleu et le jaune de France ne peuvent être exposés à la pluie sans être ternis, au lieu que, selon les connaisseurs en étoffes, ces mêmes couleurs qui viennent de la Chine, résistent au lavage sans perdre leur lustre.

Ces mêmes étrangers ont admiré les galons d'or et d'argent qui se fabriquent à Lyon ; ils assurent que l'importation dans leur pays de fils d'or, ou plutôt d'argent doré, serait fort avantageuse.

« On s'en servirait, disent-ils, pour les étoffes brochées et les différentes broderies en or. Les Chinois ne font d'autre broderie en or qu'avec des *filées* de papier, couvertes de feuilles d'or ; aussi leurs broderies ne sont-elles guère à l'épreuve de la pluie ¹.

Le velours uni de Lyon, de l'aveu des connaisseurs qui ont demeuré à la Chine, ne paraît pas aussi beau que le nôtre, quoiqu'il soit plus cher dans ce pays-ci ; mais les étoffes brochées de Lyon sont parfaites.

Nous ne croyons pas que les Chinois sachent encore moirer leurs étoffes unies, non plus que faire des étoffes *chinées*, quoique le nom semble indiquer qu'on en a pris le goût des Chinois.

Nous avons vu travailler à la gaze ; celle de la Chine est beaucoup meilleure, tant à cause de son brillant, qu'à cause de sa finesse. Nous en avons de différentes espèces : les unes sont roides, les autres sont moelleuses ; il y en a de simples et d'unies ; il y en a aussi de façonnées ou quasi brochées ;

¹ Ces fils de papier tordu sont absolument semblables à ceux que les Chinois emploient quelquefois dans leur reliure.

La Chine en miniature

et celles-ci sont certainement supérieures à toutes les gazes que nous avons vues en France.

Les Chinois ne font leurs tapisseries, ni avec de la laine, ni avec de la soie ; ils se servent pour cela de poils de chameau. Au jugement de Ko et de Yang, ce tissu ne mérite guère le nom de tapisserie.

« Ce ne sont, disent-ils, que mille bigarrures, sans beaucoup de goût, ni de liaison. Aussi les Chinois ne s'en servent-ils que comme d'une espèce de tapis de pieds. Deux ou trois tentures des tapisseries des Gobelins, dans le palais de l'empereur, lui feraient peut-être plus de plaisir que tous les trônes magnifiques dont il y orne sa cour. Il serait surpris de l'éclat des couleurs et de la beauté du dessin : Les personnages et les fleurs sont préférables à toute autre représentation ; mais il faut que les personnages soient décents, parce que les Chinois sont sur cela extrêmement délicats.

Ce fut peut-être d'après cette idée, émise par Ko et Yang, que le ministère crut devoir joindre à leur pacotille de superbes tapisseries des Gobelins, destinées à être offertes à l'empereur chinois.

Ils eurent d'abord bien de la peine à soustraire, à Canton, ces précieux objets à l'avidité des douaniers et des autres préposés du gouvernement. Le vice-roi voulait absolument les acheter, ou, en d'autres termes, se les approprier moyennant un prix modique. Enfin, après bien des pourparlers, les obstacles furent levés ; mais il se présenta une difficulté plus grande, s'il était possible, et à laquelle il est étrange qu'on n'eût pas encore pensé : comment, à quel titre, et surtout en quel nom offrir à ^{p4.105} l'empereur un aussi riche présent ?

Un passage d'une lettre de M. Yang va prouver combien l'affaire était épineuse.

« Les tapisseries viendront peut-être cette année ; mais l'embarras est de savoir au nom de qui elles peuvent être offertes à l'empereur. Il est certain que nous ne pouvons pas le faire en notre nom, parce qu'il est inouï que des particuliers

La Chine en miniature

y osent hasarder de rien offrir à ce monarque. Emploierons-nous la main d'un mandarin du pays ? il est hors de doute qu'il ne se chargerait pas d'une commission où il ne s'agit que de perdre au moins sa charge... Les donnera-t-on au nom du roi, sans compter le danger qu'il y a que les pièces ne soient regardées comme un tribut, ce qu'on a coutume de faire par rapport aux présents des autres rois, nous nous croirions coupables d'une espèce de crime, que d'employer le nom du roi, sans son agrément, dans une affaire de cette importance... Il ne reste plus que la voie des missionnaires français, qui présenteront ces pièces, de sorte qu'on puisse dans la suite les rapporter, ou au roi, ou à la Compagnie des Indes, ou à eux-mêmes, ou à quelques autres Français, suivant les ordres qui nous viendront de la France.

On adopta en effet ce dernier parti. Une lettre postérieure du même Chinois, annonce la sensation que produisit à la cour la vue de ces chefs-d'œuvre.

« Ils avertirent l'empereur qu'il leur était arrivé, à Canton, six pièces de tapisserie ; qu'ils priaient S. M. I. de les faire venir pour en décorer son palais. Le tsong-tou, sur les ordres de son maître, les fit partir sur-le-champ. L'empereur, à la vue de pièces si rares, fut tellement enchanté, qu'il s'écria :

— Oh ! les belles choses ; il n'y en a pas de pareilles dans mon empire !

Ce fut comme un jour de fête à la cour : quand l'empereur est content, les seigneurs et les autres mandarins ne peuvent se contenir de joie.

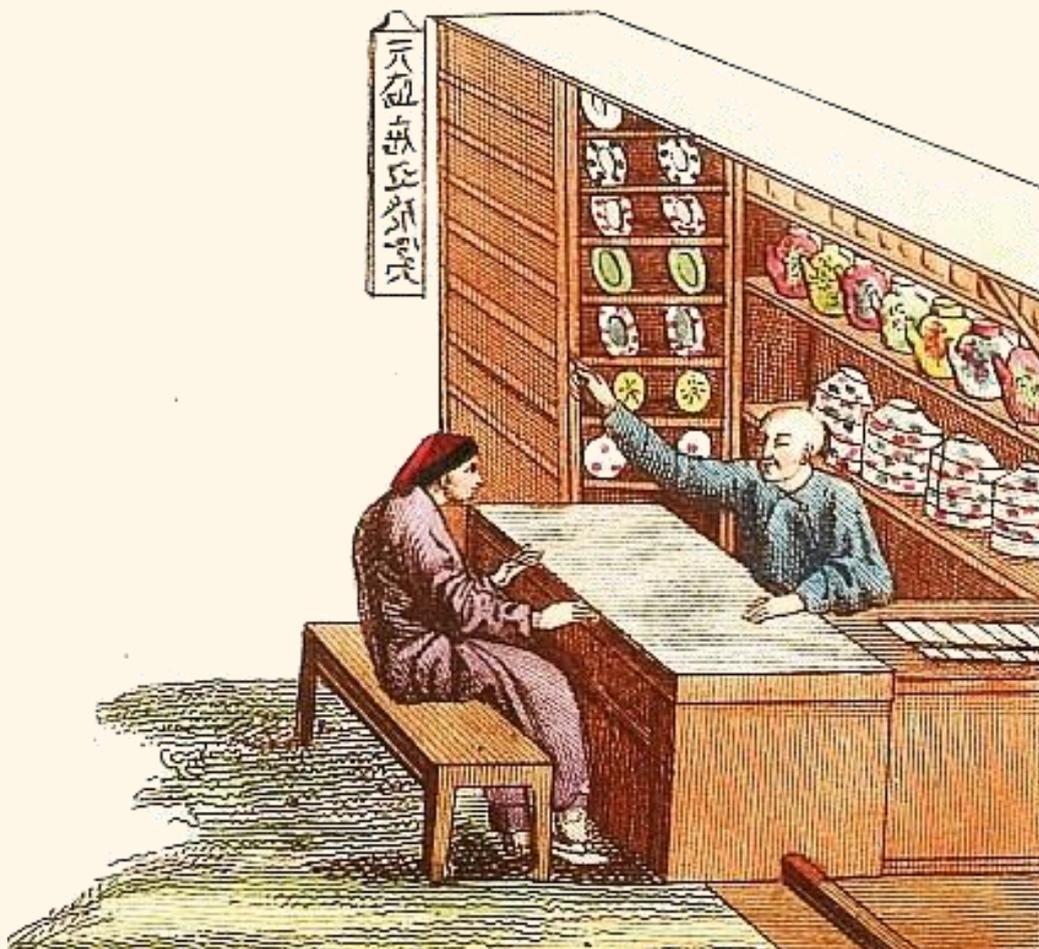
Les bâtiments du palais n'étant pas de grandeur convenable pour loger ces tapisseries, l'empereur en fit faire un exprès.

Un fait singulier et encore peu connu sur le goût des Orientaux pour les ouvrages de broderie fabriqués en Europe, est celui-ci : le bonnet de cérémonie que porte le Grand lama du Thibet, est fabriqué à Londres,

La Chine en miniature

et coûte quatre mille piastres ; on en envoie un nouveau tous les ans. L'entrepreneur de cette fourniture est un Anglais, M. Beale, établi à Macao, en qualité de résident prussien, et qui est à la tête d'un commerce considérable.

@



LXIV

1. Marchand de porcelaine dans son comptoir

@

Je regrette beaucoup que l'éditeur n'ait pas fait graver à part un marchand de porcelaine ambulant ; il est dessiné sur un long rouleau représentant les rues de Pékin ; nos gravures étaient trop avancées quand nous l'avons découvert, pour qu'on eût le temps de le joindre à la collection.

Ces marchands de porcelaine portent à l'extrémité de leur bâton de bambou, une boîte oblongue assez p4.110 semblable aux paniers d'osier où l'on nettoie la salade, et divisée en plusieurs cases. On voit dans ces boîtes une multitude de tasses, d'assiettes, de soucoupes, et autres objets aussi fragiles ; le tout rangé avec tant de soin, que malgré la

La Chine en miniature

vitesse du transport et les vides qui ont nécessairement lieu dans les cases, à mesure du débit, il n'arrive jamais d'accident.

J'ai suffisamment détaillé la manutention de la porcelaine dans le texte explicatif des planches XXIV et XXV, tome II. Je me contenterai de placer ici quelques observations des Chinois Ko et Yang :

« Il serait à souhaiter, disent-ils,

1° que les ouvriers chinois eussent le goût et la diversité des modèles, tels qu'on en voit à la manufacture de Sèvres, surtout ceux qui représentent des figures humaines : car les Chinois n'ont presque que des figures unies et simples. Quant aux figures qu'ils font, elles sont presque toutes grotesques ;

2° Que les Chinois sussent la manière de faire les modèles des moules ; elle est simple et facile, de façon qu'un ouvrier peut en faire plusieurs dans la journée. Il est à présumer que les Chinois ignorent cette méthode de faire des modèles ;

3° Que les Chinois donnassent à leur porcelaine des dessins plus supportables, etc.

La matière dont les Chinois se servent pour faire leur porcelaine est beaucoup meilleure que celle qu'on emploie en France. C'est dommage qu'à la finesse de leur matière et au brillant de leurs couleurs, il ne savent (sachent) pas joindre le bon goût ; car la porcelaine de la France, si elle était dépouillée du goût admirable, et de l'émail superbe dont on la décore, qu'aurait-elle de plus attrayant et de plus charmant que la simple fayence fine ?

Je dois observer que dans ces dernières années la préparation de la pâte de la porcelaine, et même celle de la fayence, ont reçu un degré de perfectionnement considérable.

J'ai trouvé dans la collection du ministre Bertin des dessins de vases de porcelaine, d'une forme on ne peut plus agréable, et qui, imités dans la manufacture de Sèvres, non seulement trouveraient un débit avantageux, mais obtiendraient beaucoup de vogue. Ce que j'ai particulièrement

La Chine en miniature

remarqué dans ces vases, outre la beauté des contours et l'éclat du coloris, c'est le jeu des ombres et de la lumière, en un mot, une entente de la perspective et du clair obscur qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans les productions du pinceau chinois. Il est certain que dans les compositions de ce genre, la perspective est rigoureusement nécessaire : comment distinguerait-on d'une surface plane une superficie concave ou convexe ? Si ces vases sont cannelés ou divisés en côtes, comme ceux que j'ai eus sous les yeux, il faut de toute nécessité que les sillons du milieu soient plus larges, et que ceux des côtés décroissent progressivement, sans quoi l'objet ne paraîtrait plus arrondi.

Outre l'habileté des Chinois à peindre sur la porcelaine et les glaces en couleurs qui passent au feu, et sont par conséquent ineffaçables, ils excellent à peindre sur une espèce de pierre, particulière à leur pays, qui se divise en lames très minces quoique d'un grand diamètre, et dont ils font des paravents.

Un des premiers soins de Ko et Yang rentrés dans leur patrie, fut p4.115 d'envoyer au ministre, leur protecteur, un de ces curieux paravents. Voici la description qu'en fit M. Yang, dans sa lettre d'envoi :

« Un paravent de pierres, d'un goût singulier, en dix pièces de six pouces de hauteur, sur neuf de largeur. Chaque pièce est composée de cinq planches de pierre, deux au-dessus, deux au-dessous, et la cinquième qui est au milieu a près de deux pieds de hauteur. Ces planches sont d'une pierre qui a la couleur du marbre blanc ¹ ; toutes peintes par deux des meilleurs peintres que nous ayons trouvés à Canton ; elles représentent des personnages, des paysages, des fleurs, des oiseaux, des insectes, etc.

Les cadres dans lesquels sont enchâssées ces planches, qui sont au nombre de cinquante, sont doubles ; ceux qui touchent immédiatement les planches sont faits d'un bois

¹ J'ai quelquefois raison de croire que c'est un schiste argileux qui se divise en lames comme l'ardoise. (Note du rédacteur).

La Chine en miniature

jaunâtre, appelé *nang-mou*. Si en France cette couleur déplaît, on peut les faire dorer, les cadres externes (c'est-à-dire ceux qui entourent les cadres jaunes) sont de bois de fer, d'une couleur qui tire plus sur le brun que sur le noir. On n'a encore jamais pensé d'envoyer en France une pièce semblable, et nous osons nous flatter qu'elle plaira aux yeux.

Le ministre, enchanté d'un tel envoi, ne manqua pas de demander des renseignements sur la pierre qui sert à fabriquer ces paravents, et sur la manière d'y appliquer des couleurs. Voici la réponse qu'il reçut :

« La facilité avec laquelle les couleurs pénètrent les pierres, sans perdre leur vivacité, ne vient pas de l'art ; elle est l'effet de la nature de ces sortes de pierres blanches. En Chine même, les couleurs ne pénètrent pas toutes les pierres, sans se changer considérablement. Je ne connais que deux sortes de pierres en Chine, lesquelles conservent toute la vivacité des couleurs qu'on y applique ; la première se tire dans les montagnes d'une ville de la province de Chang-Tong ; la seconde, près d'une ville nommée Tchao-King, à deux journées de Canton, et c'est la pierre dont on fait des paravents.

Selon ce qu'on m'a dit, ces pierres blanches sont en grosses masses cubiques ¹ ; on les met en planches par le moyen d'une scie, ensuite on les polit avec une pierre plus dure. Après cela on les peint avec des couleurs ; la peinture étant faite, on y met une couche de cire, en faisant chauffer les planches, puis on tâche d'ôter le plus qu'on peut de cette cire avec un couteau de bois ; il y reste toujours un peu de cire qui ne se peut ôter, et c'est ce qui empêche que les couleurs ne s'effacent.

Ce procédé n'est autre chose que la peinture à l'*encaustique* connue des anciens, décrite par Pline, et qui était indispensable avant la découverte de la peinture à l'huile : la dernière méthode a prévalu à cause de la commodité de ses procédés mécaniques, mais elle a un

¹ Preuve que c'est du schiste et non pas du marbre.

La Chine en miniature

inconvéniént grave : les couleurs se noircissent, et il arrivera une époque où les chefs-d'œuvre des Raphaël, des Rubens, n'offriront plus que des masses enfumées. Il est vrai que la peinture à ^{p4.120} l'huile a l'inestimable avantage de se prêter beaucoup mieux à la restauration et surtout au rentoilage des tableaux.

Les Chinois riches ont dans leurs appartements des vases de porcelaine où ils tiennent des fleurs et des plantes rares, soit en pleine végétation, soit dans l'eau après qu'on les a séparées de leurs tiges. Lorsque la saison est contraire, ils y suppléent par des fleurs artificielles. Je ne sais pas si leurs artistes auront eu, comme les nôtres, l'idée d'imiter les trésors de Flore avec les découpures des cocons de vers à soie ; mais ce qui est certain, c'est qu'ils emploient plus communément la moelle d'un certain jonc. Telle est l'expression de Ko, de Yang, et des missionnaires qui n'ont jamais pu se procurer les graines de cette plante. Je croirais plutôt qu'au lieu de la moelle ou de la substance spongieuse où sont implantées les graines, les fabricants chinois mettent en œuvre l'écorce intérieure du même végétal, divisée en laines très minces, à peu près comme les anciens Égyptiens divisaient l'écorce de leur papyrus, qui est une espèce de jonc ou souchet.

Il ne paraît pas que, malgré toutes ses réclamations, le ministre Bertin ait pu se procurer des notions satisfaisantes sur le jonc à fabriquer des fleurs artificielles. Les derniers voyageurs anglais et hollandais se taisent sur ce point, aussi bien que sur les paravents de pierre.

Tandis que M. Bertin s'efforçait d'enrichir sa patrie des plus rares productions de l'art ou de la nature que pût lui offrir l'empire chinois, il voulait, par une sorte de compensation, faire connaître à ces peuples de nouvelles jouissances ou de nouveaux objets de curiosité. Il envoyait aux deux Chinois, ses protégés, tout ce qu'ils lui demandaient, en se chargeant même des commissions en apparence les plus minutieuses, telles que de leur procurer des ciseaux, des couteaux, des canifs et des besicles ¹, etc.

¹ Dans une de ses lettres, Yang remercie le ministre avec effusion de cœur, de l'envoi d'une paire de lunettes.

La Chine en miniature

Les objets dont il voulait faire hommage au souverain de la Chine, par l'entremise des missionnaires français, n'étaient pas toujours de nature à être présentés sans scandale ou sans danger.

L'empereur Kien-Long reçut avec tant de joie deux lunettes achromatiques, qu'il les portait partout avec lui. Alors, selon la louable coutume des Chinois de dénaturer tous les noms étrangers, on donna à ces instruments d'optique la dénomination chinoise de *souei-kia*, du mot *souei*, qui signifie *suivre*, et du mot *kia*, *Majesté impériale* ; parce qu'ils suivaient partout le prince.

Cependant les missionnaires n'osèrent offrir une statue de biscuit de porcelaine de Sèvres, représentant l'empereur, ni des portraits en médaillons sortis des mêmes ateliers, ni une machine électrique. Le père Bourgeois en déduit les motifs dans une lettre dont je crois utile de donner un extrait, parce qu'elle fera connaître de plus en plus le génie particulier de la nation.

« Votre Grandeur, écrivait au ministre ce vénérable missionnaire, veut définitivement quelques éclaircissements sur certains objets dont elle se promettait beaucoup et qui paraissent avoir été trop négligés. C'est peut-être une fausse délicatesse qui a empêché de dire tout le vrai...

1° La statue de l'empereur, en ^{p4.125} porcelaine blanche, ne lui a point été offerte pour trois raisons ; la première, parce qu'il est défendu ici de faire le portrait de l'empereur ; la deuxième, parce que la statue ne ressemble pas à l'empereur ; la troisième, parce qu'elle n'est pas habillée selon le costume de ce pays-ci : le bonnet surtout, qui est boursouflé comme le turban des Turcs, paraîtrait ridicule.

L'empereur de la Chine, pour se concilier la vénération, imite la divinité, *quæ posuit in tenebris latibulum suum*. On rirait bien dans ce pays, si l'on savait qu'en Europe, on suspend devant une boutique de vin le portrait des rois, exposé à la

La Chine en miniature

poussière, à la pluie et au vent, aux bons mots, et peut-être aux sarcasmes de la populace.

2° On n'a point tiré parti des médaillons en porcelaine, à peu près par les mêmes raisons. Il y en a une autre dont il est difficile de sentir la force dans d'autres pays. En Chine, une tête séparée du corps fait horreur, en sorte que, quand on coupe la tête à quelqu'un, ses parents ou ses amis la font aussitôt recoudre sur le corps. Or, les médaillons représentent une tête coupée ; on dirait même qu'on voit l'endroit où le coup de sabre a été appliqué.

3° La machine électrique n'est point perdue..., mais je doute qu'on s'en serve ici : comme on ne peut rendre raison de ses effets, il est dangereux que les Chinois ne les attribuent à la magie. Cela ne se conçoit pas en Europe ; rien cependant de plus vrai. Il n'en est pas ainsi de *l'industriel écrivain*¹. On peut montrer les ressorts et les roues qui dirigent la main. Une autre raison qui n'est pas moins forte que la première, c'est qu'on ne peut jamais s'assurer que le globe n'éclatera pas. J'en ai vu à Reims un très beau et éprouvé depuis longtemps, qui creva dans l'opération, et perdit les deux mains de l'électriseur. Si pareille chose arrivait en présence de l'empereur, tout serait perdu.

Il faut se rappeler, pour l'intelligence de ce dernier paragraphe, que la partie principale des machines électriques était alors un globe de verre et non pas, comme aujourd'hui, un plateau. Ce fut précisément l'accident dont parlé le père Bourgeois qui occasionna dans les machines électriques cette importante amélioration. Outre l'avantage de donner au plateau de verre d'énormes dimensions dont un globe ne serait pas susceptible, et d'augmenter encore l'intensité de ses effets en le couvrant d'un voile de taffetas, ainsi que l'a pratiqué le savant Van Marum pour l'immense machine de l'académie de Harlem, le

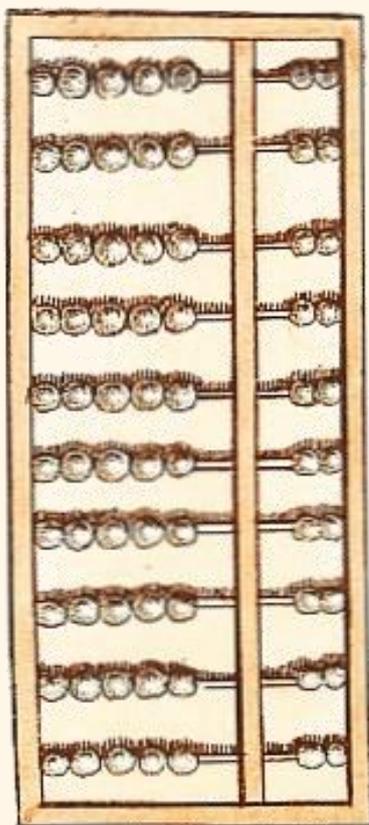
¹ Un automate, dont le bras et les doigts, mus par des ressorts, traçaient des caractères sur le papier.

La Chine en miniature

plateau, à superficie égale, est beaucoup moins sujet que le globe à éclater. Dans le cas même où l'accident arriverait, les effets en seraient moins funestes : on tourne les plateaux avec plus de lenteur, tandis que l'on communiquait aux globes, à l'aide de poulies de renvoi, une vitesse souvent décuple de celle imprimée à la manivelle.

On excusera, je l'espère, ces digressions, qui n'étaient pas tout-à-fait étrangères à mon sujet, puisque je traite ici des arts où les Chinois semblent avoir sur nous quelque supériorité. *Je reviens à mon texte*, comme dit La Fontaine, et je prie mes lecteurs de regarder sur notre p4.130 gravure, à gauche du marchand, un petit instrument qui se trouve sur son comptoir. C'est le *souan-pan*, ou machine à calcul, que la figure 2 de la même offre sur une plus grande échelle. La description du *souan-pan* exigeant des détails assez étendus, ce sera la matière de l'article suivant.

2. Souan-pan, ou instrument pour faire des calculs



Quoique l'arithmétique des Chinois soit fondée comme la nôtre ou celle que nous avons empruntée des Arabes, sur le système décimal, ils ne pourraient pas, avec leurs chiffres, faire les *quatre règles*, de la manière dont nous y procédons, avec les chiffres arabes. Leur numération, dont je parlerai tout à l'heure, a beaucoup de rapport avec celle des Romains.

Ils font tous leurs calculs, même les plus compliqués, avec une machine qui diffère très peu de l'*abacus* dont on se servait à Rome. Les Siamois, leurs voisins, ne se servent pas de ces boules enflées, ils calculent à l'aide de la plume.

La machine à compter que les Chinois appellent *souan-pan* consiste en un châssis de bois ou de cuivre, de la forme d'un parallélogramme, et divisé dans sa longueur en deux parties inégales, par une tige de la même forme que les bords. À travers les deux compartiments, pénètrent dix tiges de cuivre, contenant, chacune dans la case la plus

La Chine en miniature

large, cinq boules d'os ou d'ivoire, et dans la case la plus petite, seulement deux boules.

Les deux boules de la case étroite représentent chacune cinq unités, et celles de la grande case, seulement une unité.

En calculant, on prend pour ligne des unités, la première à droite ou à gauche, suivant l'habitude de l'opérateur, mais plus communément celle de droite ; les autres lignes représentent des nombres dans une progression décuple ; les fractions sont décimales, et on les calcule comme des nombres entiers.

Ainsi, à l'aide du souan-pan, il est possible de faire les supputations les plus compliquées ; les Chinois s'en servent avec une dextérité, et une vitesse merveilleuses ; on voit dans Duhalde, que l'empereur, faisant en présence des missionnaires la vérification d'un demi-cercle astronomique, construit autrefois par le père Verbiest, se servit du souan-pan avec tant de facilité, que le père Thomas fut plus longtemps à faire la même supputation à l'aide des chiffres arabes.

Les Chinois ont, comme je l'ai dit, des caractères particuliers pour les nombres.

Ces chiffres ne sont pas sans avoir, du moins pour leur forme, quelque analogie avec les chiffres romains ; si ce n'est que l'unité s'exprime par un trait horizontal, et le nombre dix au lieu d'une croix de Saint-André comme notre X, est figuré par une croix droite semblable au signe *plus* $+$ de l'algèbre.

Les nombres 2 et 3 s'expriment par ^{p4.135} deux et trois lignes horizontales, l'une au-dessus de l'autre ; 4, 5, 6, 7 et 8, sont désignés par des caractères qui semblent arbitraires. Le nombre 9 est indiqué, comme dans l'arithmétique des Romains, par le signe 10, précédé d'un trait indiquant la suppression d'une unité. Les nombres 11, 12, 13, etc., sont rendus par le chiffre 10 avec les nombres 1, 2, 3, etc., en dessous.

On suit un système semblable pour désigner les vingtaines, les trentaines, etc.

La Chine en miniature

Le savant docteur Hager, qui nous a promis un dictionnaire complet de la langue chinoise, a été frappé de ces rapports entre la numération des Romains et celle des Chinois. Il a prétendu que l'analogie allait encore plus loin : que les trois principaux chiffres romains, I, V et X étaient désignés dans la langue chinoise, par les mêmes sons qui les expriment dans l'alphabet romain.

Il est certain qu'en chinois *un* et *cinq*, se disent *y* et *ou* ; ces mots rendent bien les sons de l'*I* et de l'*U* ou *V* voyelle, tels que devaient les prononcer les anciens Romains ; mais M. Barrow reproche au docteur Hager de n'être pas aussi heureux dans l'assertion, que pour *dix*, les Chinois se servent du mot *xi* qui représenterait à peu près le son de l'*x*. En effet, M. Hager a suivi l'orthographe portugaise ; le nom de nombre *dix* se prononce en chinois *ché* ou *chy*.

En admettant avec M. Barrow que cette analogie, quand elle existerait incontestablement, est purement accidentelle, je ne puis m'empêcher de répéter une observation que j'ai mise en note dans ma traduction du voyage de cet ingénieux anglais ¹.

Nous ne savons pas au juste comment les anciens Romains prononçaient la lettre X, et si nous prenons garde que cette lettre manque dans la langue des Romains modernes, que l'on dit en italien Alessandro et Serse et non pas Alexandre ni Xerxès, on ne trouvera pas l'erreur de M. Hager aussi grave que l'auteur anglais veut bien le dire.

J'ajouterai que j'ai d'autres raisons pour croire que les anciens Romains prononçaient la lettre X comme un s plus ou moins sifflé. Il existe encore quelques monuments en *notes tironiennes*, c'est-à-dire, dans cette écriture abrégée, dont se servit Tiron, pour transmettre à la postérité les éloquents discours de Cicéron, et que Saint-Cyprien employa par la suite pour recueillir les actes des Martyrs. Les bénédictins Don Carpentier et Don Mabillon ont recueilli et expliqué plusieurs pièces intéressantes du moyen âge, écrites en notes tironiennes. J'ai considéré avec attention ces caractères ; j'ai remarqué

¹ [Tome III, page 75.](#)

La Chine en miniature

que les mots *judex* et *vides*, s'écrivaient par un seul et même signe : preuve évidente qu'ils différaient alors beaucoup moins pour la prononciation, qu'ils ne différaient dans la bouche d'un moderne ; on disait *ioudes* et *ouides*, ces deux mots d'une prononciation si rapprochée, pouvaient sans inconvénient avoir un signe commun pour une écriture abrégée, où l'on a besoin d'une grande économie dans les signes élémentaires.

@

La Chine en miniature



LXV

Grande balance

@

p4.140 La boutique représentée dans cette figure est celle d'un homme dont la profession est de peser les objets qu'on lui apporte. Les Chinois emploient deux sortes de balances ; l'une qui a deux bassins ; l'autre, qui est plus généralement employée et qui ressemble à la balance romaine. Cette dernière est ce qu'on appelle, en mécanique, un levier du *premier genre*. Le point d'appui n'est pas au milieu, mais très rapproché d'une des extrémités où l'on applique la *résistance*, c'est-à-dire le fardeau à peser. La *puissance* ou le poids est mobile sur le grand bras du levier, lequel est partagé en un certain nombre de divisions.

La Chine en miniature

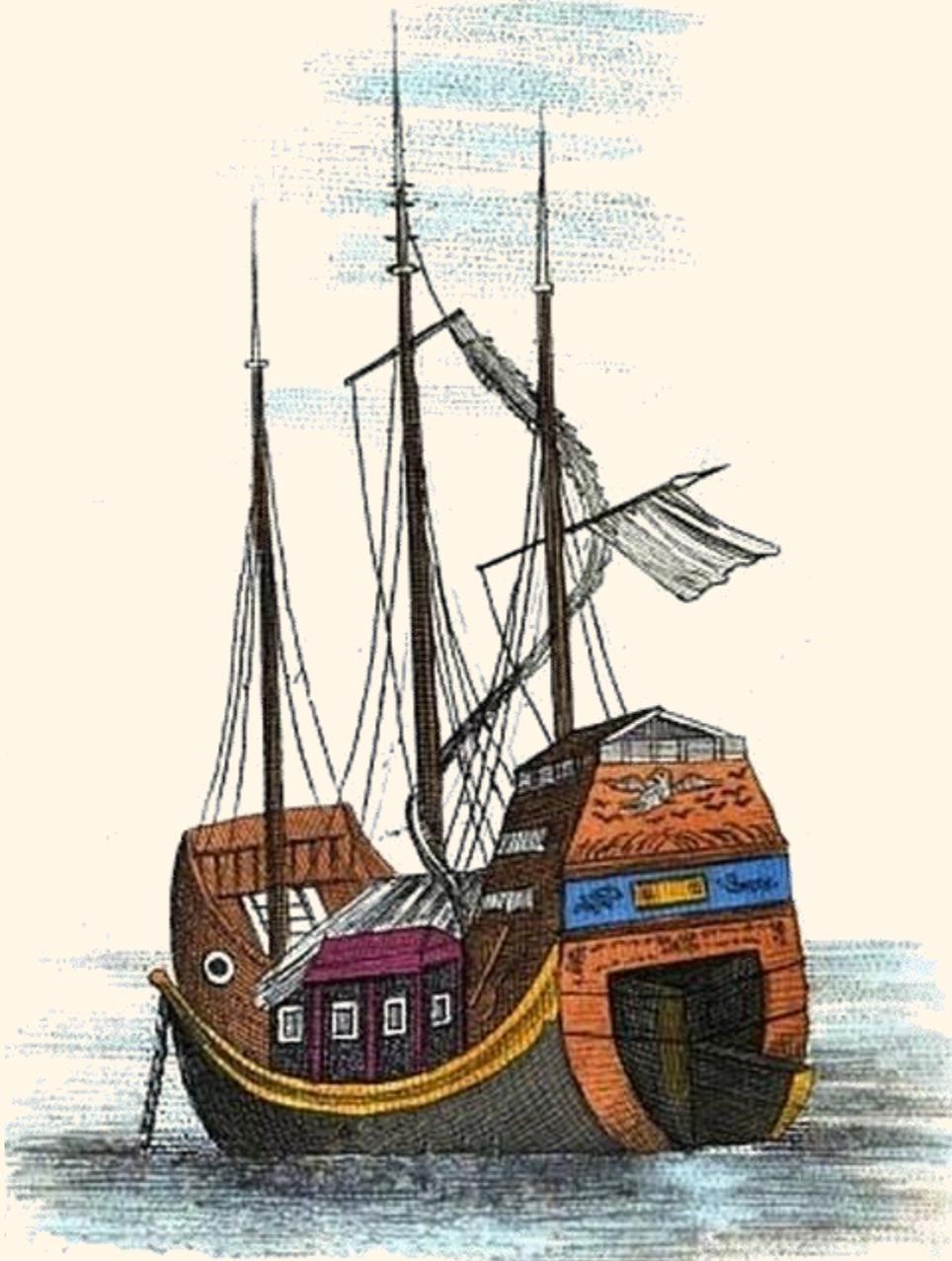
On assure que les balances chinoises ne sont pas égales, qu'elles diffèrent depuis une once chinoise jusqu'à cinq, par cent pesant. Celle du tribunal des finances, qu'on appelle *Kouan-Ty*, ne varie point, et sert de modèle pour les autres, comme la toise du Châtelet de Paris servait autrefois d'étalon pour les mesures linéaires ¹.

La livre chinoise, selon M. Deguignes, répond à 6 hectogrammes 2092 milligrammes. Ainsi elle équivaut à un peu plus d'une de nos livres. La livre ou *kin* se partage en 16 onces ou *léang*, le *léang* en 10 *tsien*, et le *tsien* en 10 *fen*. Les termes en usage à Canton sont *kin*, *taël*, *mas* et *condorin*.

@

¹ Il existe encore au milieu du Pont-Neuf un étalon de l'ancienne toise du Châtelet : c'est une barre de fer scellée dans la pierre du trottoir.

La Chine en miniature



LXVI

Jonque chinoise ¹

@

Les Chinois ne naviguant presque point hors des mers qui baignent les côtes de leur empire, il en résulte qu'ils ont fait peu de progrès dans la marine. Cependant ils ont des bâtiments qui font des voyages de long cours, c'est-à-dire qui se rendent à Manille, à Banca et à Batavia ;

¹ Le mot de jonque a été fabriqué par les Européens.

La Chine en miniature

mais ils profitent pour cela des vents réguliers qui soufflent alternativement pendant six mois de l'année du nord-est ou du sud-ouest. Ces vents s'appellent *moussons*.

C'est plutôt la difficulté pratique de la navigation qui rend les Chinois inhabiles à tenter de plus longues expéditions, que l'impossibilité de se reconnaître lorsqu'ils sont en haute mer, hors de la vue des côtes. J'ai déjà eu occasion de dire qu'ils connaissaient depuis un temps immémorial, la boussole ou aiguille aimantée. Leur boussole est beaucoup plus petite que celle dont on se sert à bord de nos bâtiments. L'aiguille a rarement plus de neuf à dix lignes de longueur.

Une preuve, dit M. de Guignes, que les Chinois ne s'exposaient pas autrefois en pleine mer, c'est qu'ils ^{p4.145} n'eurent connaissance de l'île de Formose qu'en 1431, et des îles de Pong-Hou qu'en 1564.

L'immense quantité de rivières et de canaux dont leur pays est coupé, les a rendus plus attentifs à la navigation intérieure.

Les jonques destinées au service étranger portent depuis cent jusqu'à six cents tonneaux ¹. Elles ont le fond plat, la poupe élevée et massive. La proue est comme tronquée, sans éperons, et représente assez ordinairement un dragon qui a la bouche béante. M. Barrow compare la figure des jonques chinoises au croissant de la Lune à son quatrième jour.

Sur nos vaisseaux européens, la poupe ou l'arrière du bâtiment est la place d'honneur. C'est là que se trouvent la chambre du capitaine, celles des officiers et des passagers de distinction. Il n'en est pas de même à la Chine, c'est la proue qui est le côté honorable. La raison en est que les jonques marchant plus souvent avec le vent arrière, qu'avec le vent en travers, on entasse les marchandises à la poupe.

Les grandes jonques ont trois mâts : celui du milieu est le plus élevé, comme le grand mât de nos vaisseaux. On y ajoute quelquefois un mât oblique correspondant à notre mât de beaupré, et portant à

¹ Le tonneau est un poids de deux milliers.

La Chine en miniature

fleur d'eau la voile qu'on appelle *civadière*.

Les mâts ne sont pas divisés en plusieurs pièces réunies par des hunes, c'est-à-dire qu'on n'y voit pas de hunier ; on n'y adapte des mâts de perroquet, que lorsque le temps est très beau. Les voiles ne sont pas de toile, mais de nattes très fines ; elles sont renforcées dans toute leur largeur par des bambous, à la distance d'un pied l'un de l'autre. Elles se replient par feuilles, comme des éventails.

Dans les bâtiments d'Europe, les *ris* ou *rides* se prennent par le haut de la voile ; dans les bâtiments chinois, ils se prennent par le bas.

Le fond ou cale des jonques chinoises présente un genre de construction tout particulier. Il est divisé en une douzaine de compartiments. Les planches qui forment ces cloisons ont deux pouces d'épaisseur ; les joints sont enduits d'un ciment de chaux et d'huile mêlées avec des raclures de bambou¹. Le docteur Dinwiddie, qui accompagnait lord Macartney, a trouvé que cette composition était non seulement imperméable à l'eau, mais encore dans le cas de résister au feu. Il n'y a pas de doute, dit sir Georges Staunton, qu'elle ne soit préférable au goudron, à la poix et au suif dont on n'use jamais dans la construction des vaisseaux chinois, soit pour le bois, soit pour les cordages. J'ai dit plus haut que les câbles étaient de bambou, et qu'on les faisait *rouir* dans l'urine.

Les ancres sont de bois de fer ; il est si dur, qu'on en fait aussi des socs de charrue.

Les divisions de la cale présentent un avantage incontestable : s'il se fait une voie d'eau dans un de ses compartiments, le reste demeure intact, et les marchandises n'y sont point avariées. À la vérité, il en résulterait une diminution considérable de place. Cette raison, disent sir Georges Staunton et M. de Guignes, n'existant pas pour les vaisseaux de guerre, on pourrait employer avec avantage la méthode chinoise, pour p4.150 construire cette espèce de bâtiments.

¹ En Angleterre, on met quelquefois du crin dans le plâtre, afin de lui donner plus de ténacité.

La Chine en miniature

Je trouve à cela une difficulté assez grave. Si une voie d'eau se forme dans la cale d'un navire européen, il est facile de la découvrir, et de gagner sur elle de vitesse par le jeu des pompes. Mais s'il y avait plusieurs compartiments, il faudrait autant de pompes que de divisions particulières, et les accidents seraient plus difficiles à reconnaître. Tout le monde sait que dans nos grands bâtiments de guerre, on place à fond de cale une sentinelle qui veille attentivement sur l'apparition des voies d'eau, ou sur leurs progrès.

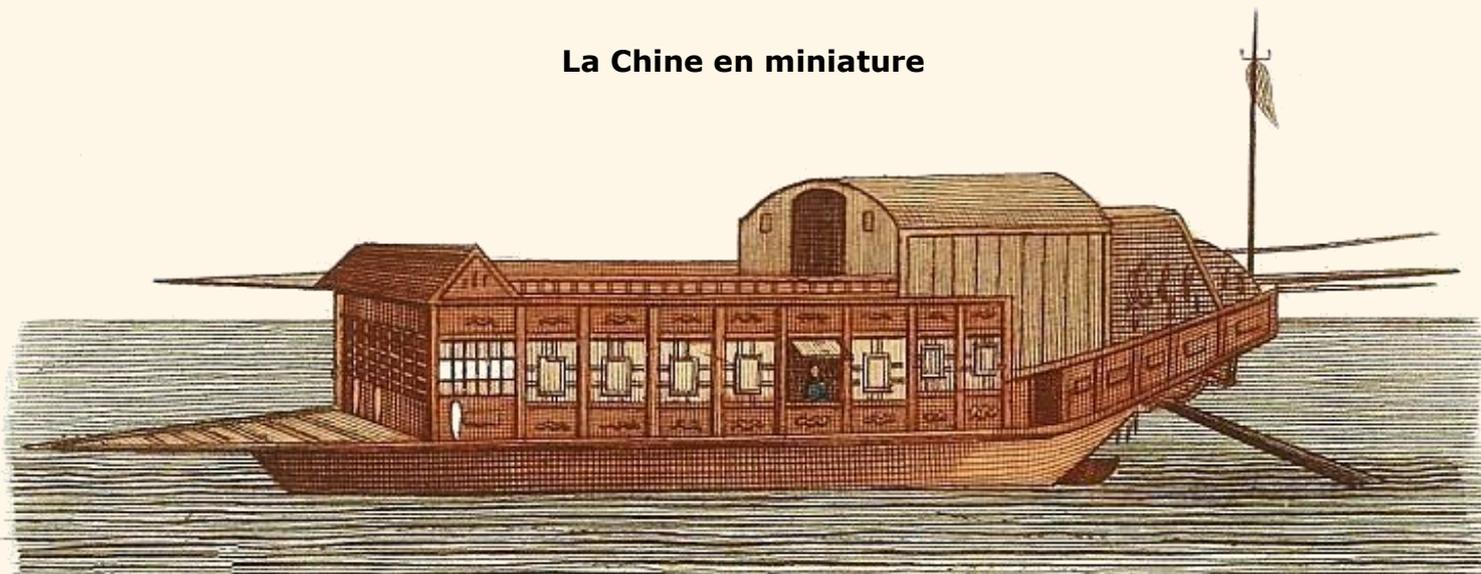
Les vaisseaux de guerre chinois ont à peu près la même figure que les jonques destinées aux voyages de long cours : ils sont armés de petits canons et de carabines.

Les galères qui vont à rames sont armées de pierriers.

Non seulement tous les bâtiments de guerre ont le droit exclusif d'être armés de canons ou de carabines, mais les hommes de l'équipage des bâtiments marchands ne sauraient porter d'armes : s'ils sont attaqués par des voleurs, ils ne peuvent se défendre qu'avec des pierres ou de longs bambous pointus.

@

La Chine en miniature



LXVII

Jonque de plaisance. — Ponts chinois

@

Les bateaux de plaisance des Chinois sont d'une forme très agréable ; ils sont composés d'un salon et de cabinets proprement décorés. Les fenêtres sont garnies de jalousies ou de coquilles, qui, à la Chine, tiennent lieu de vitres. Le long du bateau est un rebord d'un pied et demi de large, pour le service des mariniers : la nature même des choses a indiqué ce mode de construction, qui existe également sur nos coches d'eau, et même sur la galiote de Saint Cloud.

On y adapte quelquefois un mât et une voile ; mais le plus souvent ces bâtiments vont à rames ou sont traînés à la cordelle.

Les bateliers chinois font usage d'une forte rame ou aviron placé à l'arrière ; on en ajoute quelquefois deux sur les côtés. Leur mouvement ne ressemble pas à celui des rames de nos bateaux, mais à celui de la queue d'un poisson : ce même genre d'aviron est aujourd'hui assez commun sur la Seine. Les mariniers qui conduisent les trains de bois flottés, et les bateaux dits *marnois*, se servent d'avirons placés par derrière, et non transversalement, comme les rames des galères ou des batelets. Il paraît que cette méthode n'est pas très ancienne, et qu'elle était encore inconnue à l'époque du séjour des chinois Ko et Yang à Paris. Voici, à ce sujet, un passage curieux d'une lettre de ce dernier,

La Chine en miniature

datée de Cadix, 21 février 1765 ¹.

« En fait de navigation, les Chinois ont plus à apprendre qu'à communiquer ; cependant, comme leur manière de naviguer est simple, je crois qu'on pourrait tirer profit de quelque chose. Par exemple, les Chinois, au lieu de se servir des avirons pour *nager* leurs bateaux ², p4.155 ils mettent à la *queue* une espèce de rame qu'ils agitent sans cesse. Cette façon d'agir avance bien plus vite les bateaux, que si on employait des avirons. Nous avons vu à l'Orient deux bateaux qu'on menait ainsi, à la chinoise. Il paraît qu'on a pris cela depuis peu des Chinois, puisque M. Poivre nous fit l'honneur de nous dire à Lyon qu'il n'avait pas vu en France cette façon de *nager* ³, ajoutant que c'est le meilleur moyen d'aller promptement.

Lorsque des préposés du gouvernement surveillent la marche des barques, destinées, soit au transport des impôts qui se paient en nature, soit au voyage de personnages considérables, par exemple, des ambassadeurs étrangers, ils mettent en réquisition les paysans pour traîner les bateaux à la cordelle. À l'approche de ces convois, tous les hommes des villages voisins abandonnent souvent leurs demeures ; aussi ne change-t-on guère les malheureux conducteurs que pendant la nuit, afin de surprendre à l'improviste ceux qui doivent les remplacer. Un homme armé d'un *pan-tsée*, ou fouet de bambou, corrige ceux qui font mal leur devoir.

Quoique les mâts des jonques ne soient point faits de manière à pouvoir s'abaisser sous les ponts, les culées des ponts sont cependant au niveau du sol. Il en résulte que l'arche, ou les arches, sont fort élevées ; on y monte par des degrés ou par une pente assez forte. C'est là, pour le dire en passant, un des motifs qui rendent les voyages par terre longs et difficiles.

¹ Ils n'attendaient plus qu'un vent favorable pour retourner en Chine.

² Il veut dire *diriger*.

³ Lisez naviguer.

La Chine en miniature

Les ponts, quoique multipliés dans l'empire chinois, semblent n'avoir été faits que pour les gens de pied : il y en a cependant de très curieux, notamment celui de quatre-vingt-dix arches, près de Sou-Chou-Fou.

On voit près de Chan-Tcheou-Fou un pont de pierres noirâtres ; il n'a point d'arches, mais il est soutenu par 300 piliers de pierre, lesquels se terminent en angles aigus, afin de rompre plus aisément la rapidité et la violence du courant. On assure que ce pont est un bienfait d'un ancien gouverneur de la ville, à qui il coûta quatorze cent mille ducats.

Le fameux pont de fer sur le chemin de Yun Nan, dans le Koei Tcheou, est l'ouvrage d'un général chinois, qui l'a fait construire l'an 65 de l'ère chrétienne : il est situé sur un torrent, entre deux montagnes.

Sur chaque bord on a bâti une grande porte, entre deux massifs de maçonnerie, de six à sept pieds de large sur dix-sept à dix-huit de hauteur ; entre ces massifs sont suspendues quatre chaînes à grands anneaux, réunies transversalement par de plus petites chaînes. Au-dessus de ces supports mobiles, mais solidement fixés, on dresse un plancher de poutres ou de planches de sapin, qui se renouvellent dès qu'elles sont hors de service.

On a construit d'autres ponts de fer à l'imitation de celui-ci ; mais ils sont plus petits, et passent pour moins solides.

J'ai parlé plus haut des radeaux sur lesquels vivent des familles entières. Les enfants y sont attachés avec de longues cordes, pour qu'ils puissent prendre quelque exercice sans risquer de tomber dans l'eau. Les mères attachent quelquefois des calebasses au cou de ceux qui ne sont pas ^{p4.160} attachés, afin que s'ils viennent glisser dans la rivière, ils puissent surnager et être sauvés.

@



LXVIII

1. Marchand de lièvres en sucrerie pour les fêtes de la quatrième lune.
2. Brouette pour le transport du vin des provinces méridionales

@

1. Je copie fidèlement l'inscription du dessin original. Suivant le père Magaillans, la fête dont je vais parler n'aurait pas lieu à la quatrième, mais à la huitième lune. Voici en substance ce qu'il dit :

« Depuis le coucher du soleil et le lever de la lune, jusqu'à minuit, tout le monde se promène avec ses amis et ses parents, dans les rues, dans les places publiques, dans les jardins et sur les terrasses des maisons, pour attendre l'apparition d'un prétendu lièvre qui doit se faire voir cette nuit là dans la Lune. Les jours précédents ils s'envoient, les uns aux autres, des tourtes et des gâteaux sucrés, qu'on appelle *yué-pim*, c'est-à-dire gâteaux de la lune. Ils sont de forme ronde ; les plus grands ont environ deux palmes de

La Chine en miniature

diamètre. Ils représentent la *lune pleine*, et ont au milieu un lièvre fait de pâte de noix, d'amandes, de pignons, de sucre, et d'autres ingrédients. Ils les mangent à la clarté de la Lune : les riches, au son des instruments et d'une bonne musique ; les pauvres, au bruit des tambours, des tymbales et des gongs, qu'ils frappent rudement.

Les anciens empereurs avaient fait construire un palais exprès pour célébrer cette fête ¹ ; il était sur une hauteur qu'un appelait *toul-chan*, c'est-à-dire *montagne du lièvre*.

« Nos Européens, dit le père Magaillans, riront peut-être de voir que les Chinois s'imaginent que les taches de la Lune représentent un lièvre mais outre que le peuple, parmi nous, a des opinions qui ne sont guère moins ridicules, je dois les avertir que les Chinois rient aussi, quand ils voient dans nos livres que nous dessinons le Soleil et la Lune avec des visages humains.

J'ai dit ailleurs, qu'aux yeux des Chinois, les taches de la Lune représentent un lièvre qui pile du riz dans un mortier, apparemment que le quinzième jour de la lune, lorsqu'elle approche de son dernier quartier, est le temps où ils croient voir plus distinctement l'image du lièvre.

Suivant le père Magaillans, les gâteaux lunaires offrent la représentation de la pleine lune ; mais, suivant le dessin que nous communiquons à nos lecteurs, ce sont des gâteaux plats, qui ont la figure d'un lièvre accroupi sur ses jambes de derrière ou couché à terre, et mangeant ^{p4.165} quelque chose de rond ; le gâteau du milieu est orné de plumes de paon, il est surmonté d'une figure de la Lune, où l'on voit le lièvre pilant du riz ; et il n'est pas besoin de dire qu'il coule plus cher que les autres. Le marchand appelle ses pratiques en agitant une espèce de hochet.

Quoique les Chinois lettrés aient des notions exactes sur l'astronomie, puisqu'ils savent calculer les éclipses, ils encouragent les vieilles superstitions relativement aux éclipses. Le peuple croit fermement que le

¹ On l'appelait *cim-yu-tiem*, palais de la parfaite pureté.

La Chine en miniature

Soleil et la Lune, quand ils sont éclipsés, sont menacés d'être dévorés par un énorme dragon ; que la partie échanquée de ces astres est déjà enfoncée dans la gueule béante du monstre.

Les éclipses ne pouvant se faire qu'aux nœuds de l'écliptique, c'est-à-dire aux points d'intersection de ce cercle avec l'orbite de la Lune, elles ont toujours lieu dans la tête ou dans la queue de la constellation céleste appelée le dragon ; le peuple interprétant mal ce qu'il entendait dire aux astronomes, s'est imaginé qu'il s'agissait d'un dragon, animal fabuleux, mais dont il regarde l'existence comme véritable.

Quand il doit y avoir une éclipse, on affiche dans les rues de Pékin et des autres villes, un placard représentant les dimensions qu'elle doit avoir d'après les calculs des astronomes. Cela ne suffit pas pour diminuer les terreurs du peuple qui fait un grand bruit de gongs, de tymbales et même de chaudrons, jusqu'à ce que le dragon qu'ils croient effrayer par ce tapage ait enfin lâché prise.

Les éclipses, surtout celles de Soleil, sont regardées à la Chine comme d'un mauvais présage ; c'est encore pis, si ce phénomène arrive le jour de l'An ; celle qui eut lieu le premier jour de la soixante-unième année du règne de Kien-Long, causait un effroi général, parce qu'il avait annoncé pour cette époque l'abdication qu'il comptait faire en faveur d'un de ses fils. Cet habile politique chercha à dissiper ces impressions par une proclamation fort adroite.

« Quoique les éclipses, dit-il, n'influent en rien sur le bonheur ou sur le malheur des hommes, c'est une coutume sagement établie de rentrer en soi-même, lorsqu'elles arrivent, de s'examiner sérieusement, et de prendre des mesures efficaces pour se corriger de ce qu'on aura trouvé de défectueux dans sa conduite. C'est ce que j'ai fait moi-même jusqu'à présent dans ces sortes de circonstances.

Il saisit au surplus le prétexte de l'éclipse, pour reculer son abdication.

La Chine en miniature

2. Le vin chinois est une espèce de bière ; il se brasse dans les provinces septentrionales avec du hoang-mi, espèce de gros millet ; dans les provinces du Midi on se sert du kiang-mi, espèce de riz plus petit que celui qu'on mange.

On commence par faire cuire le grain dans de grandes chaudières, ou quelquefois au bain-marie ; on le tire de la chaudière, et quand il est refroidi, on jette dessus une espèce de levain fait avec du froment ; on le pétrit, et quand le tout est bien mélangé, on le verse dans de grandes jarres de terre vernissées.

La fermentation dure cinq à six jours, et l'on a du vin. Comme il est un peu mêlé de lie, on le passe dans un grand sac de toile, puis on le conserve dans une grande jarre de l'espèce de celles représentées dans la gravure. Il faut garder ce vin dans un endroit frais, sans quoi il tournerait.

Les Chinois boivent presque toujours leur vin chaud ; avant de le prendre, ils le mettent dans un petit vase d'étain qu'ils font plonger dans l'eau bouillante. La couleur de ce liquide tire sur le jaune ; c'est pourquoi son nom générique est *hoang-tsieou* ; *hoang* signifie jaune, et *tsieou*, liqueur fermentée. Mais il a différents noms et différents degrés de bonté, suivant les endroits où on le fabrique.

Le meilleur est celui de la province de Kiang-Nan ; on l'appelle *hoei-kuen*, du nom d'une fontaine dont l'eau est excellente, et sert à sa préparation. La bouteille revient à quatorze ou quinze sols de France.

Le *chao-tsing-tsieou* ainsi appelé d'une ville de la province de Tsé-Kiang où on le fabrique, passe pour aigret ; mais il monte à la tête et est fort recherché. Quand l'empereur réprimande ses courtisans sur ce qu'ils font trop bonne chère, il leur reproche de boire du *chao-tsing-tsieou*.

« Le vin chinois (dit l'auteur d'une notice manuscrite que j'ai entre les mains) *ne réjouit pas le cœur de l'homme*, comme celui de raisins ; peu d'Européens s'y font. On voulut faire dans nos maisons du vin de raisins ; pendant bien des années les missionnaires nouveaux venus voulaient essayer la façon

La Chine en miniature

de faire le vin, comme on le fait dans leur pays. Les Italiens et les Portugais ne réussirent pas mieux que les Français. Jamais on ne put tirer des raisins d'ici qu'un vin faible, sans couleur, aigre et facile à se gâter ; et cela n'est pas étonnant : dans le temps que le raisin devrait mûrir, il tombe régulièrement des pluies pendant cinq ou six semaines ; et comme si cela ne suffisait pas, ceux qui cultivent les vignes ont soin d'y faire passer de petits canaux, afin que les raisins grossissant davantage, le profit soit plus grand.

« On prit donc le parti de faire cuire le vin nouveau, jusqu'à évaporation des deux tiers... Nous lûmes dans le *Journal de Paris* un article intéressant : un homme de distinction donnait avis au public, qu'ayant dans ses vignes des raisins qui ne mûrissaient pas, il avait pensé qu'en suppléant le sucre qui y manquait, il pourrait en tirer parti, et qu'en conséquence il avait mis dans son vin une certaine quantité de sucre. M. Raux fut tenté de faire cette expérience, elle eut un plein succès... Nous témoignons notre reconnaissance au gentilhomme qui a publié ce secret, et aux journalistes qui l'ont inséré dans leurs feuilles.

Duhalde parle, d'après les anciens missionnaires, d'un vin singulier qui se fait dans la province de Chen-Si, et qui se nomme *cao-yang-tsieou*, c'est à-dire, vin d'agneau. On ne voit pas trop comment la chair d'agneau peut être employée à la fabrication du vin.

Les vignobles étaient autrefois plus abondants à la Chine qu'ils ne le sont ^{p4.175} aujourd'hui. La vigne paraît y avoir été connue sous la dynastie des Han, 15 ans avant l'ère chrétienne. On faisait du vin de raisin par une méthode qui approche beaucoup de celle des Grecs et des Romains. Les vignes ont été arrachées en vertu d'un édit public, parce qu'elles réussissaient trop bien, et détournaient de la culture des graines céréales. Cependant on a replanté des vignes dans quelques provinces. L'humidité du climat contrarie un peu cette production. Quoique Pékin soit dans une latitude aussi méridionale que Madrid et

La Chine en miniature

Naples, il faut y enterrer la vigne pendant l'hiver, et la faire monter en treille l'été.

Je ne puis mieux prouver ce qui a été dit plus haut, que le vin chinois répugne aux palais européens, qu'en citant ce passage d'une lettre de Yang, écrite de Canton au secrétaire du ministre Bertin :

« Je finis cette lettre par vous prier de dire à M. Bertin, qu'étant accoutumés à l'usage du vin en France, nous nous en trouvons sevrés, qu'une trentaine de bouteilles suffiront pour nous deux pendant une année entière.

On voit par une apostille en marge, que le généreux protecteur donna l'ordre de leur faire passer du vin de Xérès.

On fait en Chine une consommation assez grande de raisins secs. Ils viennent du pays de *Ha-mi*, et les grains en sont d'une grosseur considérable. J'ai sur la culture du raisin en Chine une notice fort savante et fort curieuse du père Cibot ; elle est malheureusement trop longue pour que je puisse en faire usage.

Ce missionnaire s'y exprime selon sa coutume, en admirateur passionné des Chinois et de leur pays. J'ai dit dans ma préface que c'était lui qui avait rédigé la grande notice qu'on voit en tête des *Mémoires sur les Chinois*. N'osant d'abord publier sous son nom les idées hardies qu'il y présentait, il avait emprunté le nom de Ko, l'un des protégés de M. Bertin. Le ministre à qui il envoya sa notice, en lui recommandant le *tacet*, écrivit cette apostille sur la lettre d'envoi :

« Il faudra l'en remercier, et n'en pas moins garder le secret à l'affligé tranquille.

Le ministre communiqua en effet cette notice à M. de Guignes père, comme l'œuvre d'un Chinois *instruit de notre histoire et élevé parmi nous*. M. de Guignes fut bien étonné de voir un Chinois fronder tout ce qui avait été écrit par les savants d'Europe. Il y fit une longue réponse qu'il communiqua à l'Académie. Il envoya ses observations à M. Bertin, en disant dans sa lettre :

La Chine en miniature

« J'ai lu et relu ce traité du Chinois. Il y a de bonnes choses, mais il y en a beaucoup de hasardées. Il nous a quelquefois mis de mauvaise humeur à l'Académie, à cause du ton qui y règne... Je me suis occupé à le comparer avec un ouvrage du père Amiot sur le même sujet... Le père Amiot m'attaque plus directement, mais il est plus entêté que le Chinois, des antiquités de la Chine, etc.

Je regrette de ne pouvoir insérer la réponse que fit le ministre à cette boutade de M. de Guignes, en prolongeant malicieusement la mystification.

Cette anecdote dont je puis garantir la vérité, parce que j'ai les pièces originales sous les yeux, ne déplaira peut-être pas aux amateurs de recherches sur les écrits pseudonymes.

@

La Chine en miniature



LXIX

Lampes et chandelles : 1. Lampe avec son support en forme de chaise. — 2. Chandelles. — 3. Bougie de cire. — 4. Chandelier avec une chandelle allumée.

p4.180 Les lampes chinoises sont, comme on le voit, d'une forme grossière ; elles sont d'argile ou de métal, et montées sur un support en forme de chaise. L'huile qu'on y brûle provient communément des amandes du *tong-chou*, qui ressemble assez à notre noyer. On emploie cette même huile pour la peinture et le vernis.

On emploie aussi pour les lampes, une espèce de pétrole ou huile de pierre.

Le suif dont les Chinois font leurs chandelles, n'est pas tiré du règne animal, mais du fruit d'un certain arbre qui a apparemment la propriété d'élaborer cette substance, comme les animaux ruminants l'élaborent dans leur tissu cellulaire.

L'arbre à suif ¹, qui ne prospère que dans les climats chauds, vient dans les provinces de Kieng-Si, de Kiang-Nan et de Tché-Kiang. Il ressemble au cerisier, quoiqu'il soit de la famille des euphorbes. Il

¹ *Croton sebiferum*.

La Chine en miniature

produit de petites fleurs, les unes blanches, les autres jaunes, parce que les mâles et les femelles sont séparées. Le fruit croît par bouquets, à l'extrémité des branches ; il est renfermé dans une capsule à trois coques, ligneuse, brune et triangulaire : chaque loge renferme trois grains blancs, de la grosseur d'un petit poids rond, recouverts d'une légère couche de suif. Le nom chinois de cet arbre est *ou-kieou-mou*.

Après avoir fait bouillir le fruit, on enlève la graisse qui surnage, et avec cette graisse on fabrique des chandelles, en y mettant de l'huile de lin.

La mèche est fabriquée de diverses matières, ou de filaments de bambou, entourés d'un fil délié de jonc, ou d'armoise, ou d'une espèce de chardon, ou de fils d'amiante, substance alumineuse qui est, comme on sait, incombustible.

Pour les simples chandelles, la mèche est plus communément de bambou ; elle s'allume par un bout, et s'enfonce par l'autre dans un gros morceau de bois qu'on emploie en guise de chandelier. L'esprit économique des Chinois, dit sir Georges Staunton, leur a appris que cette méthode produisait l'avantage que n'obtiennent en Europe les classes indigentes du peuple, qu'en se servant de ce qu'on appelle un *binet*. Ils épargnent, dit-on, de cette manière, un dixième dans la consommation de la chandelle.

Les luminaires de simple suif sont sujets à couler ; on y remédie en les enduisant au dehors d'une légère couche de cire ; on les peint en vert ou en bleu, et plus souvent en rouge.

Ces chandelles ont trois ou quatre pouces de longueur, et ont la forme d'un cône renversé ; elles donnent beaucoup de fumée, et répandent une odeur désagréable.

Les bougies sont fabriquées, soit avec la cire d'abeilles, soit avec une cire végétale produite par d'autres insectes, et recueillie sur les feuilles d'une espèce de troène.

Les Chinois blanchissent la cire ^{p4.185} d'abeille, soit en la laissant tremper pendant cent jours dans de l'eau d'orage, soit en la lavant à

La Chine en miniature

diverses reprises dans l'eau de la petite rivière Yang.

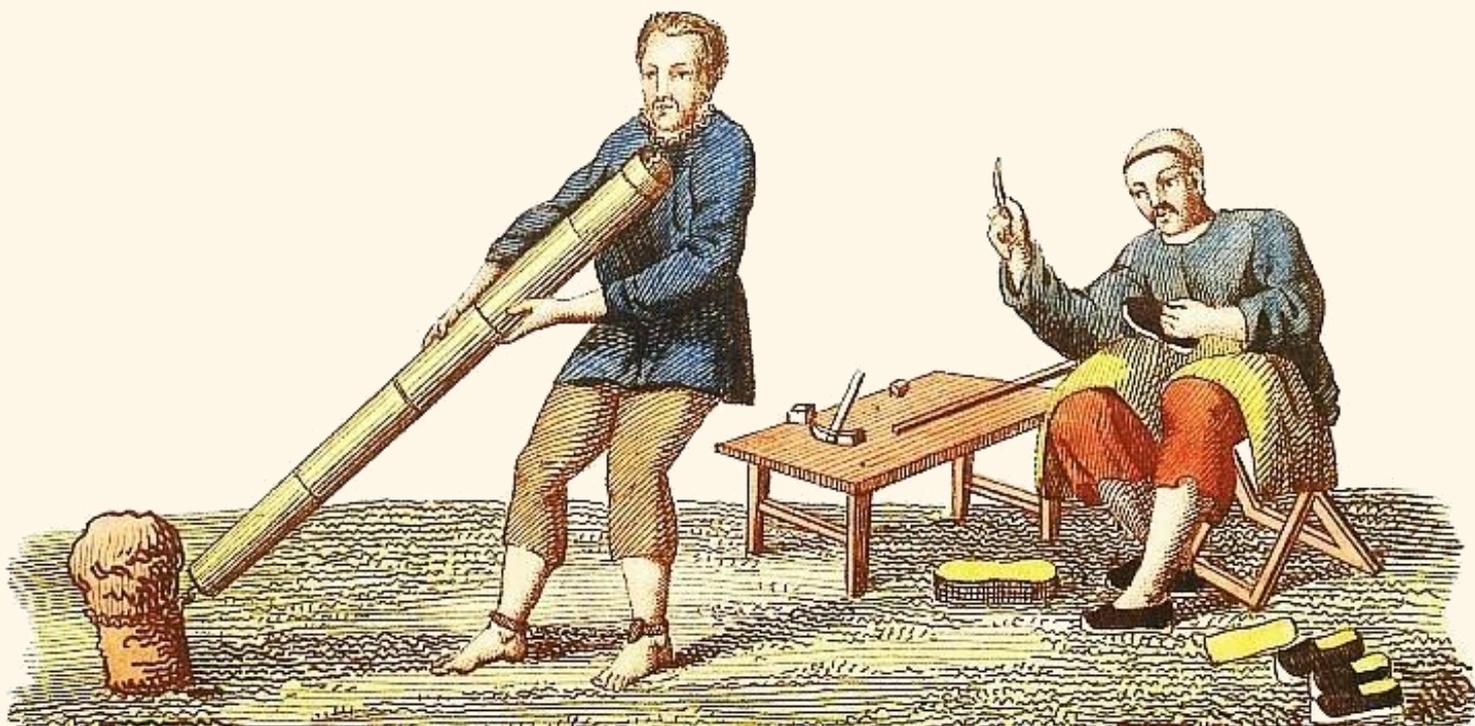
La cire recueillie sur les arbres est plus blanche et plus ferme que celle des abeilles.

Le père Cibot prétend que la cire jaune de la Chine a une propriété singulière, qui serait vraiment curieuse. Il dit que

« quelques onces d'une pâte faite de cire jaune et de jujubes sèches bien pétries et bouillies ensemble, peuvent sustenter un homme plusieurs jours et l'empêcher de mourir de faim. On conviendra aisément que la cire jaune étant tirée de végétaux, et n'ayant contracté aucune mauvaise qualité, en passant par le corps des abeilles, peut être très nourrissante, au moins dans certains pays.

@

La Chine en miniature



LXX

1. Cordonnier chinois. — 2. Homme condamné à la chaîne.

@

1. Cet artisan a été dessiné à Canton. Il travaille à la fois pour les Européens et pour les hommes de son pays. Les souliers chinois ont des semelles très fortes et relevées à la pointe du pied ; les empeignes sont communément d'étoffe, et recouvrent tout le dessus du pied jusqu'au bas de la jambe. J'ai donné à ce sujet, dans quelques-uns des articles précédents, des explications auxquelles je renvoie mes lecteurs.

2. Ce genre de captivité est extrêmement dur. Le condamné porte autour du cou une chaîne attachée à une grosse tige de bambou, laquelle tient par une autre chaîne à un point fixe. Le malheureux peut circuler tout autour, il peut même s'asseoir et se coucher, mais il reste toujours à la même distance du centre. Quand il se tient debout et lorsqu'il marche, il est obligé de soutenir avec ses mains le morceau de

La Chine en miniature

bambou, afin que son cou ne soit pas déchiré ou disloqué par le frottement de la chaîne.

On attache ordinairement de cette manière les coupables condamnés au tirage des barques, dans les moments où ils n'ont point d'occupation.

La justice est gratuite en Chine ; les magistrats qui la rendent sont payés par le gouvernement. Il leur est défendu de recevoir les visites des parties, et encore moins leurs présents. Lorsqu'ils siègent en leur tribunal, appelé *ya-men*, ils doivent être à jeun, ou, du moins, n'avoir point bu de vin. Les parties sont entendues en personne, ou produisent par écrit leurs moyens de défense ; elles ne pourraient le faire par le ministère d'avoués ni d'avocats.

@

La Chine en miniature



LXXI

Punition infligée à un interprète

@

p4.190 Cette gravure représente un genre de torture fort commun en Chine. Ce châtiment est ordinairement infligé aux interprètes de Canton, lorsqu'ils sont convaincus d'une infidélité volontaire dans les fonctions de leur charge.

Le patient est placé à genoux entre deux exécuteurs qui le tiennent par les bras. On place sur ses jarrets une longue tige de bambou qui est foulée aux pieds par les deux hommes. Il souffre plus ou moins de douleur, selon que les bourreaux s'approchent ou s'éloignent de sa personne.

Les supplices des anciens Chinois étaient une marque noire sur le front, l'amputation de certaines parties du corps, telles que le bout du nez, le pied, ou le nerf du jarret, et enfin la peine de mort. Le code actuel de leurs lois prononce la bastonnade, la cangue, l'exil, le tirage des barques, et la mort.

La Chine en miniature

La peine du tirage des barques est prononcée pour 200 à 300 lieues, selon la gravité du délit.

@

La Chine en miniature



LXXII

Supplice du fouet, ou de la bastonnade

@

La bastonnade et le fouet sont des châtiments très communs en Chine. Les mandarins ont droit de les infliger à ceux qu'ils ont reconnu coupables de quelque délit. Une telle correction est regardée comme *paternelle*, et n'est point du tout déshonorante.

Un des valets du mandarin s'assied à califourchon sur les épaules du coupable qu'on a fait coucher ventre à terre. Un autre lui maintient les jambes avec son fouet, et un autre lui donne rudement sur les cuisses, avec un long fouet ou un bambou fendu, appelé *pan-tsée*, le nombre de coups ordonné par la sentence.

Lorsque le juge a prononcé une condamnation à la bastonnade, la sentence s'exécute devant lui. Il a sur une table un étui rempli de petits bâtons longs de six pouces et larges d'un pouce. Autant de fois il en

La Chine en miniature

jette sur la table, autant de fois le patient reçoit cinq coups.

Le nombre des coups n'est pas moindre de cinq ; il est quelquefois de cinquante ; dans ce cas, les suites ne peuvent être mortelles. On assure qu'il y a des gens qui se soumettent, moyennant une forte somme d'argent, à subir le supplice pour un autre. Ils s'entendent ordinairement avec les valets de l'exécuteur, à qui ils cèdent une partie de la rétribution. Alors ceux-ci frappent de côté et ne touchent presque point le patient.

@



LXXIII

1. Supplice du *tcha*, ou de la cangue.
2. Soldat tartare armé d'un mousquet

@

1. ^{p4.195} Les orientaux exposent les criminels à une espèce de carcan ou de pilori, qui consiste à leur renfermer le cou dans une grande table de bois, percée d'un trou au milieu, et dont les deux moitiés sont réunies par des morceaux de bois ou des boulons de fer. On inscrit sur cette planche le nom et les qualités du coupable, le crime qu'il a commis, et la durée de la peine qui est souvent très longue. Les deux moitiés reçoivent sur deux bandes de toile ou de papier, les scellés du mandarin, afin que le coupable ne puisse pas se dégager sans qu'on le reconnaisse.

En effet, le condamné a souvent la liberté d'aller partout où il veut, et de traîner avec lui sa cangue, qui pèse communément soixante-

La Chine en miniature

quatorze livres, et quelquefois deux cents. Il ne peut voir ses pieds, ni porter les mains à sa bouche, et il mourrait de faim si ses amis ou des personnes compatissantes ne venaient à son secours ; pour se reposer, il appuie contre terre un des angles de la cangue, ou en fait porter les extrémités sur les bâtons d'une espèce de fauteuil.

Le terme de la gêne expiré, le condamné se représente devant le magistrat, qui reconnaît le bon état des scellés, fait ôter la cangue, et renvoie le coupable après une légère fustigation.

En Perse, on ajoute à la gêne du cou et de la tête, celle d'une main mais cette cangue qu'on nomme *palenk* dans le pays, est plus légère et d'une forme différente. M. Alexandre, dessinateur de l'ambassade de lord Macartney, n'a pas copié fidèlement la cangue chinoise, puisqu'il a représenté une des mains du condamné prise dans l'instrument de supplice.

Il y a trois manières d'infliger à la Chine la peine capitale ; l'une consiste dans la strangulation ; elle passe pour être sinon la plus douce, du moins pour n'être pas aussi déshonorante. La décapitation est réputée infâme, et n'est infligée que pour les délits les plus graves. Les Chinois regardent comme le comble de l'opprobre d'être ainsi mutilé. D'après ce préjugé, ils ont une plus grande horreur encore d'un autre supplice, qui consiste à être coupé en dix mille morceaux, ou plutôt dans un nombre indéfini. Ce supplice s'exécute à coups de sabre, et le patient est mis en pièces dans un clin d'œil.

Le mot *ouan* ou *van* qui signifie dix mille, est pris le plus souvent dans une acception hyperbolique ; il est synonyme de grand nombre. Quand on veut dire précisément dix mille, on a recours à une autre locution ; il faut dire *un et neuf mille neuf cent quatre vingt dix-neuf*.

Les condamnés à la peine de mort ne sont pas exécutés immédiatement après la sentence ; ils sont envoyés à Pékin, ainsi que les pièces de leur procès. Tous les ans, dans l'automne, les mandarins composant le tribunal des crimes, s'assemblent pour réviser les condamnations à mort qui ont eu lieu dans l'année. Leur

La Chine en miniature

opinion motivée est mise sous les yeux des ministres. Alors tous les prisonniers chargés de chaînes sont mis dans un ou plusieurs tombereaux, et conduits au palais de l'empereur ; ils sont examinés séparément par les magistrats, qui suivant l'exigence des cas, confirment ou annulent la sentence, ou ^{p4.200} accordent une commutation de peine. Tous les criminels qui ont été condamnés dans l'année, sont exécutés le même jour.

Leur nombre est rarement de plus de deux cents, malgré l'immense étendue de l'empire, la vigilance et la sévérité des magistrats ; il est vrai qu'on ne punit de mort que les délits contre la sûreté de l'État et la personne de l'empereur, et l'homicide, sans distinction entre l'assassinat prémédité, et le meurtre involontaire ; le voleur qui a été trouvé porteur d'armes offensives, est également puni de la peine capitale, parce que, dans ce cas, l'intention d'assassiner est présumée. La modération des lois pénales, dit sir Georges Staunton, prouve que les crimes sont rares à la Chine. Ils le sont en effet, excepté dans les temps de famine, où la rigueur des peines ne retiendrait guère davantage les coupables.

*

2. Ce mousquet étant d'un calibre médiocre, n'a pas besoin d'être appuyé sur un croc de fer ; les mèches des fusils chinois sont ordinairement fabriquées avec une sorte d'armoise.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit relativement aux milices chinoises et tartares ; nous dirons seulement quelques mots sur des ordres singuliers de bataille, que les Chinois emploient dans leurs armées.

L'empereur Hoang-Ti divisait son armée en six corps, appelés le *Ciel*, la *Terre*, les *Nuages*, les *Vents*, la *Balance du Ciel* et le *Pivot de la Terre*.

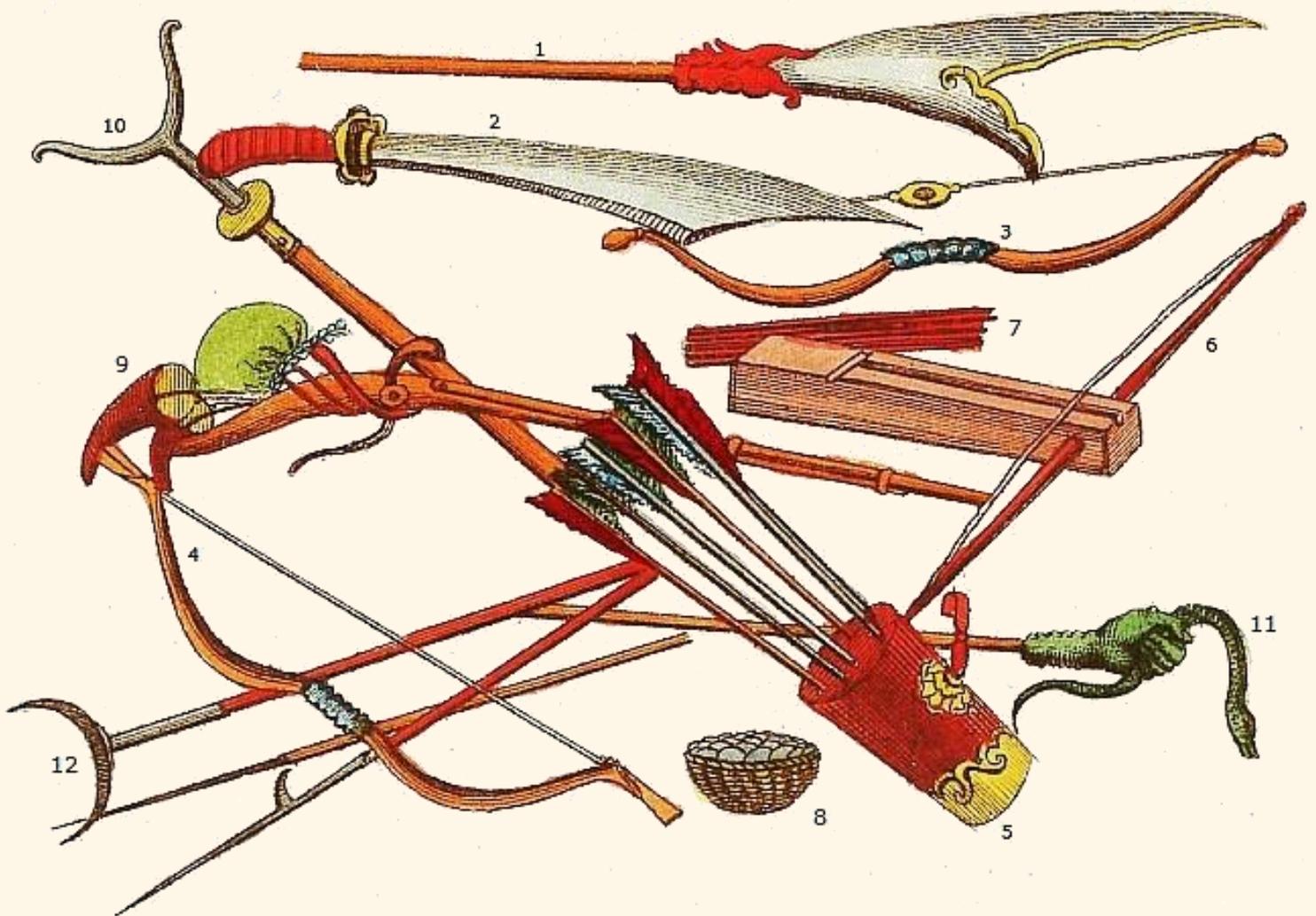
Tay-Koung la divisait en cinq corps, faisant allusion aux cinq planètes.

La Chine en miniature

D'autres généraux rangèrent leurs bataillons de manière à imiter le fameux dragon et la tortue mystérieuse. Cette tactique est encore moins absurde que celle d'un général du bas-empire, qui dans une campagne en Sicile, disposa son armée suivant les formes d'un corps humain, savoir, la tête, les bras, le tronc et les jambes. Il fut complètement battu, et reçut ainsi la juste récompense d'une idée aussi puérile.

@

La Chine en miniature



LXXIV

Lances, mousquet, arcs, et autres armes

@

1. Hallebarde dont le fer est long, extrêmement large et tranchant. C'est plutôt un objet de parade qu'une arme véritablement utile à la guerre. On la porte dans les cortèges de l'empereur, des vice-rois, et autres principaux mandarins.

2. Large cimeterre à l'usage de la cavalerie.

3. et 4. Arc chinois. Celui du n° 3 a au milieu de la corde une plaque d'ivoire ou de métal, pour ^{p4.205} soutenir la flèche et la chasser avec plus de force.

La Chine en miniature

5. Carquois.

6. Arbalète.

7. Traits propres à être lancés avec l'arbalète.

8. Panier contenant des balles de plomb qui se lancent avec la même arme.

9. Mousquet, ou fusil à mèche. À la crosse de cette arme sont suspendues une bourse contenant les mèches et deux cornes renfermant l'une la poudre de charge, l'autre le plomb ou les balles.

10. Croc de fer pour soutenir le mousquet, pendant que l'on fait feu.

11. Main de justice que l'on porte aux cortèges de l'empereur et des vice-rois. C'est une main sculptée, tenant un serpent qui est, chez les Chinois, comme dans la mythologie grecque, l'emblème de la prudence.

12. Trois espèces de lances : l'une a le fer droit, une autre a le fer garni d'un crochet ; la troisième a le fer en croissant.

Les cavaliers chinois et tartares n'ont pas de carabines ni de pistolets.

Ils sont armés exclusivement de lances et de sabres. Ils apprennent à faire, sur leurs chevaux, des tours de souplesse et d'équilibre, dans le genre de ceux qu'exécutent à Paris les écuyers de Franconi.

@

La Chine en miniature



LXXV

Manière de mettre les doigts à la torture

@

On met entre les doigts du coupable de petits morceaux de bois tout ronds et à peu près à la moitié de chaque doigt ; on serre ensuite avec des cordes tous ces morceaux ensemble ; les doigts se trouvent écrasés et presque disloqués.

Un pareil supplice est infligé ordinairement aux femmes de mauvaise vie : c'est une de ces malheureuses qu'on a représentée dans la gravure ci-jointe.

La torture des doigts, et celle de la compression de la cheville du pied, sont aussi employées comme moyens d'instruction et d'interrogation, dans les procédures criminelles. On met à cette cruelle

La Chine en miniature

épreuve, non seulement les accusés, mais les témoins que l'on soupçonne de ne pas faire une révélation sincère. Un autre genre de question consiste à donner des soufflets avec un instrument de bois qui a la forme d'une semelle de soulier. La douleur qui en résulte est si aigue, qu'il est impossible de recevoir cinq de ces soufflets sans tomber dans l'évanouissement.

Tels furent les moyens odieux qui furent mis en usage au milieu du dernier siècle, contre les missionnaires européens et leurs néophytes. Kien-Long ne les avait point encore rappelés, et l'on punissait sévèrement tous ceux qui professaient le christianisme.

@

@

J'ai terminé cette laborieuse compilation, dont il faut juger la difficulté, non par l'étendue des volumes, mais par le grand nombre de faits que j'y ai fait entrer, et que j'ai cherché à réduire dans le plus petit espace possible.

Chacune des gravures dont je m'étais chargé de rédiger le texte explicatif, a été, pour moi, comme le sommaire d'un chapitre dans lequel j'ai fait entrer tout ce qui, de près ou de p4.210 loin, pouvait concerner la même matière. Quoique l'on ait observé dans l'arrangement des planches un ordre méthodique, il ne m'a pas toujours été possible de mettre le même ordre dans mes descriptions, ni surtout dans mes digressions.

J'ai donné à cet ouvrage tous les soins dont j'étais capable. Je ne m'en suis occupé sérieusement qu'après avoir mis la dernière main à quelques autres productions depuis longtemps commencées, et qui, par l'effet du hasard, ont vu le jour à peu près en même temps, c'est-à-dire deux ou trois mois avant la publication de celle-ci ¹.

Je n'ai pas prétendu dispenser mes lecteurs de la lecture ou de la

¹ On pourrait être surpris de ma fécondité, et ne pas concevoir comment j'ai pu imprimer depuis deux ans un assez grand nombre de volumes ; mais il faut remarquer que j'ai terminé depuis longtemps ma *Bibliothèque géographique*, imitée de Campe. Je suis resté plusieurs années sans imprimer une seule ligne : il n'est pas étonnant que dans l'intervalle mon portefeuille se soit grossi. J'ai donné trois romans d'Auguste Lafontaine, qui, n'étant que des traductions, exigent moins de travail que des compositions originales. On a eu tort dernièrement, dans deux de nos journaux, d'accuser M. Lafontaine lui-même d'une fécondité excessive, car les divers traducteurs qui semblaient l'avoir oublié, semblent s'être accordés aussi pour revenir presque tous à la fois à ses ouvrages. La plupart de ses derniers romans qu'on vient de traduire, remontent à 1802 et 1804.

Enfin, les hommes de lettres à qui l'on reproche une trop grande abondance, peuvent répondre comme M^{me} de Genlis :

« Les gens qui veulent allier à l'étude la dissipation, les plaisirs, les visites, les affaires, l'ambition, n'ont aucune idée de ce qu'on peut faire quand on a renoncé au grand monde ; qu'on a, depuis sa première jeunesse, l'habitude de s'occuper, et qu'on s'est fait la loi de travailler tous les jours huit ou neuf heures. »

C'est précisément l'espace de temps que je consacre au travail : et j'ai, sur beaucoup d'autres, l'avantage de posséder, pour faire mes extraits et rédiger mes premiers brouillons, le procédé singulièrement expéditif de la *sténographie*.

La Chine en miniature

méditation des excellents ouvrages que nous possédons déjà sur la Chine ; et si j'ai formé comme un faisceau des observations, des faits, et des notions diverses qui y sont éparses, c'est que j'ai voulu, comme je le dis dans ma préface, offrir un *compendium* de tout ce que la Chine présente de singulier et d'intéressant.

Loin d'avoir eu l'ambition d'édifier un nouveau système sur l'antiquité et l'origine des Chinois ; loin d'avoir eu la prétention d'éclaircir des points de difficultés où les savants les plus célèbres ont trouvé des écueils insurmontables, je ne me suis proposé d'autre but que de recueillir des faits, et d'en offrir, s'il était possible, de nouveaux, ou du moins de si peu connus en Europe, qu'ils eussent encore le mérite de la nouveauté.

Si je m'étais livré un instant à des idées plus présomptueuses, je les aurais bien vite abandonnées, en rappelant sans cesse à mon esprit cet anathème prononcé par l'ingénieux Cibot, contre les faiseurs de systèmes. Le passage d'une de ses lettres écrites au ministre, trois années avant sa mort, est un des premiers objets qui se soient présentés à ma vue, lorsque je feuilletai leur correspondance :

« Si votre Grandeur s'intéresse autant au *Monde primitif* que le dit M. de Gébélín, ce sera lui donner un conseil d'ami, Monseigneur, que de lui dire de renoncer à la Chine dans son ouvrage...

Parlant ici à huis-clos, je proteste en toute candeur et sincérité, que les Fourmont, les Bayer, etc., même, bégaièrent mal ce qu'ils ont trouvé dans leurs Mémoires, et disent souvent des ignorances, des bévues et des *ridiculisés* qui démontrent que le Chinois les passe.

@